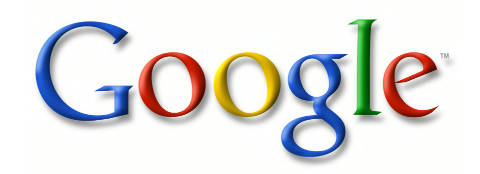
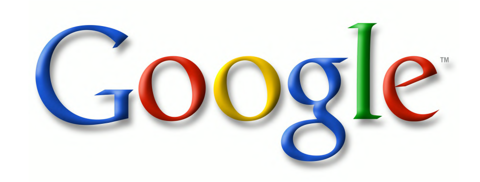
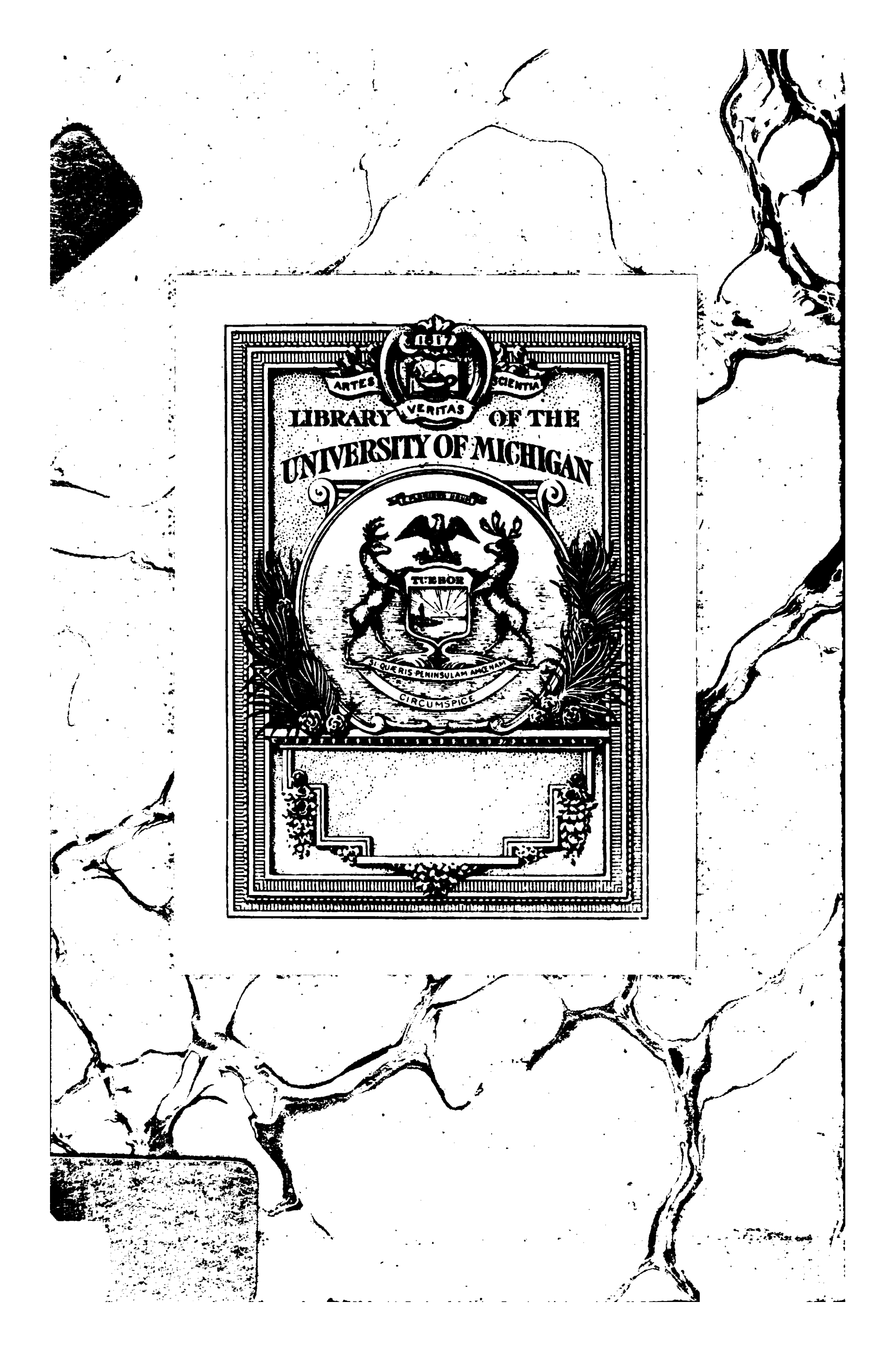





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


DK
26
.M72
1877

LETTRES

SUR

LA RUSSIE

DU MEME AUTEUR

Cours d'économie politique, fait au Musée royal de l'industrie belge, 2ᵉ édit., 2 vol. in-8°. 1863, Bruxelles, A. Lacroix, Verboeckhoven & Cᵉ.................. 12 »

Les Clubs rouges *pendant le siége de Paris*. 1871. 1 vol. grand in-18. Garnier frères........................... 3 50

Le Mouvement socialiste *et les réunions publiques avant la Révolution du 4 Septembre 1870*, suivi de *la Pacification des rapports du capital et du travail.* 1872. 1 vol. grand in-18. Garnier frères..... 3 50

La République tempérée, brochure grand in-8°. Garnier frères.. 1 50

Lettres sur les États-Unis et le Canada, adressées au *Journal des Débats* à l'occasion de l'Exposition universelle de Philadelphie. 1876. 1 volume grand in-18. Hachette & Cᵉ.................................... 3 50

PARIS. — ALCAN-LÉVY, IMPRIMEUR BREVETÉ
61, rue de Lafayette.

LETTRES

SUR

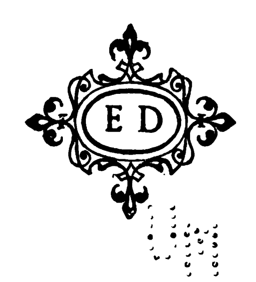
LA RUSSIE

PAR

M. G. DE MOLINARI

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT, RÉDACTEUR
DU *Journal des Débats*.

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des gens de lettres

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1877

A MONSIEUR MICHEL KATKOF

Directeur du *Messager Russe* (*Rouskii Westnik*)

A MOSCOU

Permettez-moi, monsieur, de vous offrir ce petit volume comme un témoignage de reconnaissance et d'affectueuse sympathie. Autorisé de la manière la plus bienveillante par le gouvernement de S. M. l'empereur Alexandre II à donner des conférences économiques en Russie, j'ai trouvé au sein de votre aimable famille cet accueil facile et cordial qui rend l'hospitalité russe si chère à ceux qui ont eu le bonheur de la recevoir. J'ai eu, en outre, la bonne fortune de rencontrer chez vous une réunion d'esprits d'élite qui ont entrepris, sous votre direction intelligente, de populariser en Russie les principes de la liberté économique et du self-government, *en demandant à des réformes paisiblement accomplies par un souverain animé du désir du bien, avec l'auxiliaire d'une opinion publique éclairée, ce que d'autres peuples ont si vainement demandé aux révolutions. J'ignore, monsieur, si vous et vos amis, vous arriverez au but que vous vous proposez, si vous parviendrez, sans secousse, sans traverser aucune de ces crises redoutables que suscitent l'immobilité obstinée des uns, l'impatience irritée des autres, à mettre les vieilles institutions de*

votre vaste empire en harmonie avec les besoins légitimes de notre temps. Mais s'il suffit pour cela d'un ardent amour du bien, de la pureté des intentions, du désintéressement du caractère, de l'élévation de l'intelligence, vous ne pouvez manquer, certes, d'obtenir gain de cause.

J'ajouterai deux mots seulement sur les « impressions » que je vous offre. Vous les trouverez, sans aucun doute, fort imparfaites. Mais pendant les quatre mois que j'ai passés en Russie, je n'ai guère eu le temps, vous le savez, d'écrire un ouvrage en règle. J'ai parcouru, du bureau frontière de Wergebolowo à Odessa et Sébastopol en passant par Saint-Pétersbourg et Moscou, 3 à 4,000 verstes, j'ai donné vingt ou vingt-cinq conférences, et j'ai eu à répondre à l'empressement hospitalier de la foule d'amis inconnus que je rencontrais sur mon chemin. Tout cela ne me laissait que de bien rares loisirs à consacrer à mes impressions de voyage. Aussi n'ai-je pas la prétention de faire connaître la Russie aux étrangers. Je raconte simplement ce que j'y ai vu ou ce que j'ai cru y voir, à vol de perecladnaia, *en souhaitant de pouvoir, avant peu d'années, aller vous serrer la main et compléter mes « impressions » à vol de locomotive.*

G. DE MOLINARI.

Bruxelles, 25 juillet 1860.

PRÉFACE

En publiant, après un long intervalle de dix-sept ans, une nouvelle édition de ces *lettres*, écrites dans les premiers temps du règne de l'empereur Alexandre II, je ne me dissimule pas qu'elles ont vieilli, et que d'autres ouvrages, parmi lesquels je citerai les savantes *Etudes* de M. Anatole Leroy Beaulieu et le très remarquable livre de M. Mackensie Wallace (1), présentent un ensemble de renseignements plus récents et plus complets sur la situation de la Russie. Je crois cependant qu'en raison des circonstances dans lesquelles ces notes de voyage ont été recueillies, elles peuvent offrir encore un cer-

(1) La Russie. par D. Mackensie Wallace, traduit de l'anglais, par Henri Bellanger, 2 vol.

tain intérêt. Comme la France dans les premières années du règne de Louis XVI, la Russie se trouvait alors à la fin d'un régime qui n'était plus en harmonie avec les besoins du temps, et auquel la main vigoureuse de l'empereur Nicolas avait pu, seule, procurer une prolongation artificielle d'existence. L'empereur Nicolas mort, au milieu d'une guerre qui venait de révéler toute l'insuffisance de la lourde machine du Tzarisme moscovite, associé à la bureaucratie, à l'allemande, les aspirations vers un nouvel ordre de choses se faisaient jour de toutes parts. La jeune génération, qui s'était nourrie des théories politiques, économiques et sociales de l'Occident, sans les avoir peut-être suffisamment digérées, commençait à remplir les chaires des Universités et à s'emparer des journaux auxquels elle communiquait une vitalité nouvelle : entre ses mains, la presse devenait, en dépit des ciseaux ébréchés de la censure, une puissance capable de faire contrepoids aux influences bureaucratiques. Tout en résistant à cette invasion un peu désordonnée de l'esprit de progrès, le gouvernement s'en laissait néanmoins pénétrer, et il mettait à l'étude les réformes dont la nécessité ne pouvait plus être contestée, l'abolition du servage, la réforme judiciaire et administrative, la transformation du système des impôts, du régime

des douanes et des banques, etc., etc. Ces questions et bien d'autres offraient à la presse et aux salons un thème inépuisable, et elles contribuaient à donner à la vie intellectuelle naissante une impulsion extraordinaire.

J'occupais à cette époque une chaire d'économie politique à Bruxelles et je me trouvais en relations suivies avec quelques-uns des professeurs et des journalistes qui dirigeaient ou s'efforçaient de diriger ce mouvement tumultueux. Ils appartenaient comme moi à l'école libérale, ils avaient le socialisme en horreur à l'égal de l'absolutisme et ils professaient pour l'économie politique des sympathies particulières.

Le moment me parut favorable pour aller plaider en Russie, avec leur concours, la cause du *free trade* et des autres libertés économiques, sinon politiques. Cette idée fut chaleureusement accueillie par mes amis ; ils sollicitèrent et obtinrent pour moi du ministre de l'instruction publique, qui était alors le respectable M. Kovalewski, l'autorisation de faire des conférences sur l'économie politique dans les principales villes de la Russie. Je consacrai quatre mois, de février à juin 1860, à cette campagne de propagande et je n'eus qu'à me louer de l'avoir entreprise.

Ce n'était pas cependant sans une certaine appréhension que j'avais mis le pied sur le sol russe, car je n'avais encore qu'une idée assez vague de la révolution morale qui était en voie d'accomplissement depuis la mort de l'empereur Nicolas; j'étais loin de me douter de la puissance du mouvement qui emportait les esprits. Dès mon arrivée à Saint-Pétersbourg, j'en fus émerveillé et presque abasourdi. J'avais beau accentuer mes opinions libérales dans mes conférences, aussi bien que dans les salons où les questions à l'ordre du jour étaient débattues avec une émulation bruyante, par des réformateurs des deux sexes, je me trouvais dépassé presque sur tous les points, et je finissais par me demander, avec inquiétude, si par hasard mon libéralisme n'avait pas baissé, si je n'étais pas devenu un réactionnaire sans le savoir. Je crois bien, à la vérité, que je me calomniais : ce débordement d'aspirations et de doctrines, toutes plus progressives les unes que les autres, me remplissait de joie, et je me complaisais à rêver, pour mes théories favorites, une destinée des plus brillantes. Je voyais déjà l'économie politique, dans l'attitude de l'archange Saint-Michel le pied sur le dragon, abattant le monstre à triple tête du socialisme, du protectionisme et du militarisme, présidant à la rénovation sociale de la Russie et

transformant le vaste empire des Tzars en une Salente économique.

On trouvera peut-être encore, dans cette nouvelle édition des *Lettres* que j'écrivais sous l'influence du milieu incandescent où je me trouvais jeté, des traces trop nombreuses de ces illusions naïves, quoique je me sois armé d'une sévérité impitoyable pour les faire disparaître. Mais

Tout père frappe à côté.

D'ailleurs, il m'a semblé que ces illusions mêmes pourraient contribuer à donner à mes lecteurs d'aujourd'hui une idée plus exacte de la société jeune et débordante de vie, qui accueillait avec tant de faveur mon *stock* de libéralisme occidental et qui déteignait sur moi. On m'excusera donc d'avoir laissé subsister, à côté des croquis de la vie russe que j'esquissais en passant et d'un aperçu des questions qui passionnaient les esprits, une certaine provision d'utopies libérales et pacifiques, dont l'avénement semble aujourd'hui indéfiniment reculé en Russie et même ailleurs.

Quoique cette grande ébullition réformatrice n'ait pas réalisé toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir, elle n'a point été stérile. Grâce à l'intelligent et généreux empressement de l'empereur

Alexandre II, à apaiser le violent appétit de progrès qui s'était déclaré parmi la jeune génération, la Russie a réalisé, dans un court espace de temps, des réformes nombreuses et d'une portée considérable; en 1861, le servage était aboli aux applaudissements du monde civilisé, les années suivantes étaient marquées par la réforme judiciaire, la création des *Zemstvos*, assemblées provinciales inaugurant dans une certaine mesure le *Self government* local et par la modification des statuts de la presse : les journaux furent admis à choisir entre le régime de la censure, maintenu pour les feuilles étrangères et le système relativement libéral de la répression administrative; en même temps, l'enseignement public était bouleversé, sinon perfectionné, la durée du service militaire, rendu universel, était réduite, une liberté presque complète était accordée aux associations industrielles, commerciales et financières, l'affermage des eaux-de-vie était remplacé par la régie, une impulsion vigoureuse était imprimée à l'établissement des chemins de fer, et d'une foule d'autres entreprises d'utilité publique. Sans doute, quelques-unes de ces réformes, accomplies sans maturité suffisante ou sous l'influence exclusive de l'esprit d'imitation, donnaient prise à la critique : on pouvait reprocher au système adopté

pour l'émancipation, de faire peser sur les paysans de trop lourdes charges en échange d'une dose trop parcimonieuse de liberté ; tout au moins eût-il été équitable d'alléger le fardeau de l'impôt qui pesait presque entièrement sur leurs épaules. On pouvait douter que le système militaire prussien fût parfaitement adapté au tempérament du peuple russe et qu'il constituât une réelle diminution de charges. On pouvait regretter encore que le gouvernement russe n'eût point complété la réforme douanière, commencée en 1857, et qu'il eût conservé, sans l'améliorer, son régime de papier-monnaie. Il était permis de contester enfin que l'étude, rendue générale et obligatoire, des langues mortes, fût un progrès décisif en matière d'enseignement ; bien des gens pensaient et pensent encore, quoique cette opinion soit généralement considérée comme subversive, que l'étude *littéraire* du français, de l'allemand ou de l'anglais n'eût pas été moins favorable au développement des jeunes intelligences que celle du latin et du grec, tout en leur procurant l'avantage de converser avec des millions d'êtres vivants, au lieu de les réduire à déchiffrer, avec force contre-sens, les écrits de deux ou trois douzaines de morts inégalement illustres. Mais, cette part faite à la critique, on ne saurait méconnaître l'importance des réformes

accomplies, ni les bons fruits que quelques-unes ont porté. Que l'on consulte l'*Annuaire des finances de la Russie* de M. Vessélovsky, et l'on se convaincra qu'aucun pays n'a réalisé, depuis quinze ans, des progrès plus considérables ; la richesse s'est rapidement accrue, le bien-être a commencé à descendre dans les couches inférieures de la population, le commerce extérieur a triplé, et les recettes du Trésor ont naturellement profité de l'accroissement de la fortune publique ; aux budgets en déficit ont succédé les budgets en équilibre et même en excédant. Enfin, — et ce progrès est peut-être le plus bienfaisant de tous, quoiqu'on ne puisse le traduire en chiffres, — le contrôle de l'opinion réveillée, et ayant désormais à son service l'appareil hygiénique de la publicité quotidienne, a assaini les vieux cloaques de l'administration russe; la corruption qui était la plaie honteuse de la police et de la bureaucratie, a presque disparu, et la Russie sera bientôt aussi honnêtement administrée que n'importe quel pays de l'Occident.

Si cette grande œuvre de rénovation avait pu se poursuivre paisiblement, si toute l'attention du gouvernement et toutes les forces vives de la nation avaient continué à y être appliquées, nul doute qu'avant la fin du siècle le peuple russe aurait franchi la distance

qui le sépare encore de ses aînés en civilisation. Malheureusement, la puissance nouvelle dont l'intervention, jointe à l'initiative d'un souverain intelligent et bon, a provoqué cette évolution féconde, l'opinion publique a les défauts aussi bien que les qualités de la jeunesse. Elle est facile à émouvoir et à entraîner, — ne l'est-elle pas, même dans les pays où elle est arrivée à l'âge mûr ? — et le tempérament excitable de la race slave, rend ses entraînements particulièrement dangereux. C'est aux sollicitations pressantes de l'opinion publique surexcitée que l'empereur Alexandre II, le plus pacifique des souverains, a cédé en déclarant la guerre à la Turquie. Que l'opinion ait obéi uniquement, dans cette circonstance, à un sentiment de sympathie et de commisération généreuses, je connais assez la Russie pour en être persuadé. Il se peut, sans doute, que la guerre éveille chez le peuple russe l'appétit des conquêtes, et qu'après avoir délivré du joug turc ses frères de religion et de race, il ne sache point résister à la tentation de se les annexer; mais, pour le moment, ses intentions sont encore à l'état platonique, il n'est mû par aucune pensée égoïste et ambitieuse. La guerre qu'il a entreprise est une guerre de sentiment, une croisade ! Seulement il est permis de craindre que cette croisade, avec les com-

plications dont elle peut être la source, ne retarde beaucoup plus les progrès des quatre-vingts millions de chrétiens de la Russie, qu'elle n'avancera ceux des huit ou dix millions de chrétiens de la Turquie. La guerre est aujourd'hui un anachronisme, et le véritable instrument de la civilisation, c'est la paix.

Paris, 5 juin 1877.

LETTRES

SUR

LA RUSSIE

PREMIÈRE LETTRE

DE BRUXELLES A KŒNIGSBERG

Les passeports. — Berlin. — Le tarif des voitures. — La Chambre des députés. — Le budget de la guerre. — Station de Kreuz.

Bromberg, 20 février 1860.

Parti de Bruxelles, jeudi 9 février à 10 heures du soir, j'ai fait en moins de vingt-quatre heures le trajet de Bruxelles à Berlin. A la frontière, point d'exhibition de passeports. Le premier sur le continent, le prince régent de Prusse a eu la pensée hospitalière de supprimer cette formalité si peu flatteuse pour les étrangers

et d'un si mince secours pour la sécurité publique. On aura peine à s'expliquer plus tard que les gouvernements l'aient maintenue et que les voyageurs l'aient supportée si longtemps ; mais quand on songe que l'étranger était autrefois considéré universellement comme un ennemi, on s'étonne moins de le voir traité encore comme un suspect. Les passeports ont été, en leur temps, un progrès comme la diligence ou le coucou. Quoi qu'il en soit, remercions le prince régent de Prusse de nous avoir débarrassés de ce progrès-là ; remercions-le de ne plus nous regarder, nous autres étrangers, comme si nous étions des malfaiteurs *probables*, et de nous traiter comme si nous voyagions innocemment pour nos affaires, pour notre instruction ou pour nos plaisirs, comme si encore, en venant vendre des marchandises à ses nationaux, ou leur en acheter, nous contribuions à les enrichir et non à les ruiner. Il ne paraît pas, du reste, que le gouvernement prussien ait eu jusqu'à présent à se repentir d'avoir supprimé cette entrave à la liberté de la circulation, car je n'ai pas entendu dire que les voyageurs sans passeport aient pris l'habitude d'égorger les bons hôteliers allemands. Au contraire !

On continue à visiter les voyageurs à Cologne. Les douaniers se montrent coulants et polis ; mais n'est-ce pas un péché d'arracher à leur sommeil des voyageurs que la police elle-même consent désormais à regarder comme innocents, et de les condamner à grelotter pen-

dant une demi-heure dans une salle accessible à tous les vents, pour leur faire ouvrir des malles qu'ils ont eu tant de peine à fermer ? Si la police ne nous considère plus comme des malfaiteurs, pourquoi la douane continuerait-elle à nous traiter comme des fraudeurs? Mais allez donc faire entendre raison à cette désagréable institution !

De Cologne, nous nous dirigeons sur Minden, en passant sur le nouveau et superbe pont du Rhin, tout récemment ouvert à la circulation. J'ai pris à Bruxelles un billet de première classe pour Berlin, afin de jouir du transport gratuit de 25 kilog. de bagage. C'était à coup sûr une intention louable et un calcul économique. Mais j'y gagne d'être plongé dans une solitude absolue. Il n'y a que des princes, me dit-on, qui se donnent le luxe d'un coupon de première classe. J'en conclus que les princes allemands sont en train de faire des économies. Au point de vue du confort, les secondes classes des chemins de fer d'Allemagne valent certainement les premières. La seule différence, c'est que les unes sont revêtues d'un drap gris, plus ou moins propre, tandis que les autres sont ornées de tentures de velours grenat, avec des filets dorés et des rebords de fantaisie, figurant deux gigots accolés. La différence des prix s'élève à une trentaine de francs de Bruxelles à Berlin. C'est payer cher la vue de deux gigots, fussent-ils en velours grenat, et, à moins d'être prince allemand, on s'en passerait volontiers. Avis donc aux voyageurs économes ! Le pays est monotone et sans

caractère. D'ailleurs la gelée commence à couvrir de son voile blanc les fenêtres de la voiture, ce qui simplifie beaucoup le paysage.

Berlin est une belle ville aux rues larges et droites se prolongeant à perte de vue, mais qui ont le défaut de se ressembler toutes. C'est la même rue indéfiniment multipliée. En revanche, la circulation est facile et l'air abonde. La rue principale, *Under den Linden* (sous les Tilleuls), n'est autre chose qu'un boulevard d'une largeur double de celle des boulevards de Bruxelles, qui traverse la ville tout droit depuis le parc royal jusqu'à la Sprée. Je prends un fiacre et j'étudie son tarif qui me paraît beaucoup plus rationnel que le nôtre. Il est établi à la fois en raison du temps consommé et du nombre des consommateurs. Une seule personne ne paie que 5 gros (60 centimes) pour vingt minutes; deux personnes paient 6 gros; trois, 10 gros; quatre, 12 1/2; pour 35 minutes, c'est 7 1/2, 10, 15 et 17 1/2 gros; pour une heure, 10, 12 1/2, 17 1/2 et 20. Les bagages sont tarifés à part. Mais pourquoi un tarif, si rationnel qu'il soit? Si les administrations communales à Bruxelles, à Paris comme à Berlin renonçaient à taxer les cabriolets, comme elles ont renoncé déjà à taxer le pain et la viande, croit-on que les choses en iraient plus mal? Que les fiacres auraient moins de vélocité et leurs cochers moins de politesse? Sans doute, un libre débat serait assez difficile à établir correctement entre un voyageur étranger et un cocher indigène. Mais pour-

quoi les cochers libres n'afficheraient-ils point leur tarif aussi bien que les cochers taxés ? Il y a apparence que quelques-uns sauraient bien s'en aviser, qu'ils l'afficheraient même en plusieurs langues et en grosses lettres. Les voyageurs afflueraient de préférence vers ces automédons à *prix fixe*, et leurs confrères seraient bon gré mal gré obligés de les imiter. C'est ainsi que la liberté est bonne pour toute chose et pour tout le monde, jusques et y compris les cochers de fiacre. Il y a apparence aussi qu'on verrait, sous l'influence de la concurrence, les capitaux se diriger vers cette maigre industrie, que les *vigilantes* bruxelloises se recouvriraient de drap neuf, que leurs attelages prendraient le galop, et qu'on ferait à la demande généralo des cochers une nouvelle édition du *Manuel de la civilité puérile et honnête*. La concurrence a bien accompli d'autres prodiges ! — Mon fiacre s'arrête devant le palais de la Chambre des députés. C'est un bâtiment de belle apparence, mais la Chambre n'est qu'une construction provisoire élevée dans la cour, comme la ci-devant salle de l'Assemblée constituante au ci-devant palais Bourbon. L'une et l'autre ont été improvisées à la même époque, en 1848, mais la salle prussienne a mieux résisté que la salle française aux vicissitudes du temps. Elle forme un vaste parallélogramme où les 350 membres de la seconde Chambre des États sont casés commodément mais sans luxe. Il n'y a qu'un étage de tribunes. A la vérité, ces tribunes sont vastes. Les journalistes, en

particulier, sont à leur aise, et parfaitement placés pour tout voir et tout entendre. Le bureau du président occupe le milieu d'un des grands côtés du parallélogramme. Appuyé au côté opposé, et à peu près au niveau du bureau du président, se trouve le banc des ministres. On y monte par plusieurs marches. Les députés du centre se tiennent sur les rangées de banquettes (en jonc tressé avec un dossier revêtu de drap rouge et une planche mobile pour pupitre) qui s'étendent au dessous du banc des ministres. La droite et la gauche occupent les banquettes placées des deux côtés du bureau du président.

Il y a une tribune, mais chacun parle de préférence de sa place. On discute un projet de loi d'intérêt local, au bruit des conversations particulières. Les honorables membres de la Chambre à qui je suis présenté sont fort émus du projet de loi sur la réorganisation de l'armée qui a été déposé la veille sur le bureau. Il va en résulter, en effet, une augmentation annuelle de dépenses de 10 à 12 millions de thalers, 40 millions de francs ! C'est exorbitant, et cependant il est probable, il est certain que le projet passera à une forte majorité. C'est qu'en Prusse, comme dans d'autres pays qu'il est superflu de nommer, l'opinion publique qui résiste aux augmentations de dépenses est encore à l'état passif, tandis que les influences qui y poussent sont essentiellement actives. Le budget de la guerre qui ne dépassait pas de 30 à 32 millions de thalers, il y a peu d'an-

nées, atteindra bientôt 50 millions. Il en est ainsi partout. Les dépenses militaires ayant pour objet, comme on sait, d'assurer la sécurité intérieure et extérieure des États, ont doublé depuis dix ans. La sécurité publique s'est-elle accrue dans la même proportion? Le risque de guerre a-t-il diminué depuis que les nations se sont armées jusqu'aux dents pour s'en garantir? Non ; il semble bien plutôt s'être accru en raison même des sacrifices qui ont été faits pour le réduire, et j'ai bien peur qu'il ne continue à s'accroître encore. Les professeurs d'escrime prétendent, je le sais, que le meilleur moyen de diminuer le nombre des duels, c'est de généraliser la connaissance du fleuret et du chausson. Quand tout le monde saura se battre, disent-ils, on ne se battra plus. Ce procédé pacificateur ne me séduit pas, je l'avoue, et je persiste à croire avec le bonhomme Richard que pour éviter les querelles et les duels, « une langue prudente » vaut mieux encore qu'une lame bien affilée. Mais si les professeurs d'escrime formaient dans l'État une corporation puissante, n'y a-t-il pas apparence qu'ils réussiraient à faire prévaloir leur manière de voir sur ce chapitre, et que chaque rue ne tarderait pas à avoir sa salle d'armes avec un professeur nommé par le gouvernement et payé par les contribuables? Chaque fois aussi qu'un crédit serait demandé pour augmenter le matériel et le personnel d'un art si indispensable, ne verrait-on pas les représentants de l'escrime nationale insister avec énergie sur la nécessité

de fournir aux citoyens les moyens de mieux sauvegarder leur honneur et leur dignité ? Les citoyens, naturellement fort attachés à leur honneur et à leur dignité, se feraient scrupule de lésiner pour les défendre, car il ne leur viendrait certainement pas à l'esprit qu'on puisse sauvegarder sa dignité et son honneur sans savoir l'escrime, et diminuer le nombre des duels sans augmenter le nombre des bretteurs. Que si un utopiste s'avisait de prétendre le contraire et de demander la réduction du budget des salles d'armes, ne verrait-on pas s'élever un *tolle* général contre cet économiste sans pudeur qui n'aurait pas honte de marchander à la noble et patriotique institution des professeurs d'escrime les moyens de protéger la dignité et l'honneur des citoyens?

C'est ainsi que nous voyons partout s'augmenter les budgets de l'escrime internationale, au grand désespoir des utopistes du gouvernement à bon marché.

De Berlin à Kœnigsberg, 86 milles allemands, 516 kilomètres et 16 heures. Paysage : des plaines couvertes de neige, égayées d'intervalle en intervalle par des bouquets de sapins. Il fait un joli froid que je brave avec philosophie, des profondeurs de ma pelisse et de mes bottes fourrées. Mais je ne prévoyais guère la mésaventure que les destins contraires m'avaient réservée. A quatre heures et demie du matin, le train fait halte à la station de Kreuz, où nous attendait, sous prétexte de café, une décoction de chicorée pure de tout mélange. Je m'attarde en savourant ce breuvage amer,

j'oublie qu'en Allemagne c'est une cloche qui fait l'office de la trompette mélodieuse de nos conducteurs de chemins de fer, et voici que le train part : il est parti emportant ma pelisse et le reste. La pauvre Ariane de mythologique mémoire n'était pas plus inconsolable en voyant disparaître à l'horizon la blanche nef qui emportait son séducteur perfide, que ne l'était votre serviteur en voyant filer à toute vapeur son train et sa pelisse. Car, il est encore plus difficile de rattraper un train en marche qu'un séducteur perfide. Heureusement, on s'intéresse à mon sort. Quoique chacun me prenne pour un Français à la manière dont je martyrise l'allemand et à ma pantomime plus expressive que noble, on me vient charitablement en aide. Cependant on prétend ne pas aimer les Français, mais je me convaincs une fois de plus que les peuples qui se détestent en masse sont naturellement portés à s'aimer et à s'assister en détail. Ah ! si les professeurs d'escrime que vous connaissez ne se mettaient pas en travers dans l'intérêt de la dignité et de l'honneur national, comme on s'entendrait bien d'un bout de l'Europe à l'autre ! Il y a donc émulation pour tirer d'embarras le pauvre *franzose*. On fait jouer le télégraphe ; pelisse et bagages me sont rendus deux stations plus loin, puis on m'emballe dans un convoi de marchandises, et je pousse jusqu'à Bromberg, où je profite de mes loisirs pour griffonner ces premières notes de voyage.

DEUXIÈME LETTRE

DE KŒNIGSBERG A SAINT-PÉTERSBOURG

La *Schnell-post*. — Les Circassiennes du Nord. — La douane. — Le passage du Niemen. — Kovno. — Les juifs polonais. — Le *Padaroshna*. — Le grand *Saint Rouble*. — Le *Yamschik*. — Les chemins de fer français en Russie. — Saint-Pétersbourg.

Saint-Pétersbourg, 23 février 1860.

J'arrive à Kœnigsberg, sans nouvel accident et sans avoir eu à payer le moindre supplément pour me punir d'avoir trop aimé la chicorée. A la station, j'entends crier : *Hôtel d'Allemagne*, avec un accent wallon qui me réjouit le cœur. Le propriétaire de cet accent flatteur est un garçon de place que les hasards d'une vie vagabonde ont amené à Kœnigsberg, et qui y reste : 1° parce que les thalers y sont plus faciles à gagner que les francs en Belgique ; 2° parce qu'il a placé ses économies à la loterie royale. J'essaie de lui prouver que les caisses d'épargnes vaudraient mieux. Mais il préfère décidément la loterie. Encore une conversion difficile à faire ! L'hôtel d'Allemagne est excellent, les murailles

ont trois pieds d'épaisseur avec doubles fenêtres ; les appartements sont chauffés avec des poêles-monuments qui me font souvenir de la colonne du Congrès ; il y a un télégraphe pour le service intérieur et des garçons qui savent toutes les langues, y compris le wallon.

A Kœnigsberg, on prend la *Schnell-post* jusqu'à la frontière de Russie. On a le choix entre deux routes. On peut aller à Saint-Pétersbourg par Tauroggen, Riga et Dorpat, ou bien par Kovno et Ostroff, où vient aboutir le chemin de fer, maintenant en construction, qui doit mettre bientôt Saint-Pétersbourg en communication avec les autres capitales de l'Europe. Je prends la seconde voie que l'on m'assure être la plus accélérée et me voici dans la lourde voiture de la *Schnell-post*. Derrière nous, chemine une seconde voiture de la même administration, avec un chargement quelque peu suspect. A chaque relais, j'en vois descendre six jeunes personnes de belle mine et d'allures libérales sous la conduite d'une dame que son âge pourrait rendre respectable et d'un monsieur de robuste encolure. Mes compagnons m'expliquent que les Circassiennes, qui sont, comme chacun sait, prohibées à la sortie du Caucase, peuvent entrer librement par la frontière de Prusse, et ils ajoutent que le nord de l'Allemagne et les provinces Baltiques sont depuis longtemps en possession d'approvisionner Saint-Pétersbourg de cette marchandise. J'accepte ce renseignement sans le contrôler, et de cahots en cahots j'arrive enfin à la frontière de Russie.

Il y a une poutre en bois bariolée de noir et de blanc qui barre le chemin et que nul ne peut franchir sans être muni de papiers en règle, d'un passeport si l'on vient de l'intérieur ou de l'étranger, d'une passe si l'on habite la frontière. Il paraît que la barre ne se lève pas à toute heure, et un médecin du voisinage se plaint amèrement à moi de l'entrave qu'elle oppose à l'exercice de sa profession. Tant pis pour les gens malavisés qui tombent malades aux heures où la barre est couchée !

J'aperçois à une centaine de pas une assez jolie maisonnette peinte de blanc. C'est le bureau de la douane de Werjebolowo. Tout le monde descend. On procède à la visite des bagages et on demande les passeports.

Les employés de la douane sont très polis. On a supprimé la visite à corps, et on examine assez légèrement les bagages. Les gants et les cigares mêmes ne provoquent aucune observation. Mais il y a dans ma malle des livres, des brochures et des journaux. Le douanier me regarde d'un air significatif et va faire part de sa découverte à son supérieur. J'essaie de démontrer mon innocence, en exhibant des papiers qui attestent que je vais donner des conférences sur l'économie politique à Moscou, avec la bienveillante autorisation du gouvernement ; que je n'ai aucune envie d'importer en Russie de la contrebande littéraire ou scientifique, que mes livres, brochures, etc., sont tout simplement les outils de ma profession, peine inutile ! La loi est formelle. Tous les livres, brochures, journaux

introduits dans l'empire doivent être soumis à l'examen de la censure. *Dura lex, sed lex.* Je me résigne à abandonner mon bagage imprimé, et je reçois en échange un certain grimoire qui me coûte 2 1/2 roubles (10 francs) et avec lequel je pourrai aller réclamer à la censure ce bagage suspect. Je demande humblement s'il arrivera à Saint-Pétersbourg en même temps que moi. — Un peu plus tard, me répond l'auteur du grimoire en question, avec un sourire plus ou moins rassurant, un peu plus tard. A ce propos je ferai remarquer que la rigueur avec laquelle la censure continue à exécuter ses vieux règlements et à maintenir ses prohibitions surannées n'est pas précisément en harmonie avec la tolérance libérale qui prévaut maintenant en Russie. On confisque impitoyablement les livres que des voyageurs novices ont l'imprudence de laisser dans leurs malles, — mais on ne visite pas les poches des paletots en double ou en triple expédition dont s'enveloppent prudemment ces mêmes voyageurs, et la barre qui ferme le chemin n'empêche pas les juifs polonais d'introduire en fraude, moyennant une prime modérée, toutes sortes des livres défendus, parfois aussi des gravures aussi peu propres que possible à former l'esprit et le cœur de la jeunesse. J'en ai vu le lendemain des échantillons à Kovno. Enfin, si la liste des livres interdits a bien quelques kilomètres de longueur (*les Harmonies économiques* de Bastiat elles-mêmes n'ont-elles pas été prohibées à l'entrée de la Russie?), il

est des accommodements avec la censure. La prohibition n'est pas absolue. Les universités, par exemple, sont autorisées à importer les livres à l'index dont elles ont besoin (on convient donc que des livres à l'index sont bons à quelque chose), et le bénéfice de cette autorisation s'accorde assez aisément à ceux qui en font la demande. Les libraires ont même pour cela des formules imprimées qu'ils adressent à la censure, en y inscrivant le titre de l'ouvrage avec le nom du demandeur, et il est rare que cette faveur soit refusée. Mais la censure y met le temps. — On nous rend nos passeports, je jette un dernier regard sur mes pauvres livres dont on est en train de dresser le catalogue, et nous voici dans une malle-poste russe qui se fait un devoir de ne pas humilier par sa célérité la *Schnell-post* prussienne. Le paysage s'élargit et s'empreint d'une certaine majesté. La plaine de neige s'étend à perte de vue, coupée seulement d'intervalle en intervalle par des sapinières. Les habitations deviennent rares. Quelques traîneaux de paysans, — des caisses de bois non dégrossi ou des cages d'osier, montées sur des patins — nous croisent ou nous dépassent. Notre infortunée malle-poste patauge dans la couche de neige épaisse de deux pieds qui recouvre la route. La nuit vient, une belle nuit étoilée, accompagnée d'un froid sec et vif. Tout à coup notre malle, j'allais dire notre tortue de poste, s'arrête. La couche de neige s'est épaissie et notre attelage est rendu. Nous sommes près d'un relais. On fait évacuer la lourde

machine, et on transborde son contenu dans des traîneaux. L'opération est des plus élémentaires. On dépose les bagages au fond du traîneau, on met du foin sur les bagages, les voyageurs par dessus le foin, et fouette cocher. Quoique cette manière de voyager laisse bien quelque chose à désirer sous le rapport du confort, elle n'est pas sans charme. L'immense plaine de neige se déroule à nos regards, ondulation par ondulation, les sapins fuient avec la rapidité de l'éclair, le silence n'est troublé que par le léger bruissement du traîneau sur la neige et les encouragements paternels de l'istvostchik (conducteur du traîneau) à sa maigre mais robuste haridelle. Je m'attendais, de moment en moment, à voir apparaître la bande de loups de rigueur pour compléter la couleur locale, mais les loups ne sont pas venus : il n'y a plus de loups. Encore une illusion perdue! La plaine s'abaisse, nous sommes dans une vallée de glace qui a deux fois la largeur de la Seine, c'est le Niémen. Notre traîneau le franchit en un clin d'œil, à un ou deux kilomètres de distance de l'endroit où défila, sous les yeux de Napoléon, la grande armée à son entrée en Russie. *Morituri*, *Cesar*, *te salutant.* Nous sommes à Kovno. C'est le 24 et le 25 juin 1812 que passèrent là les 450,000 hommes dont les ossements et les débris devaient marquer une traînée funèbre sur la route de Moscou.

Dans quel but le conquérant, qui tenait alors l'Europe asservie, lançait-il cet immense projectile vivant

au cœur de l'empire russe ? Quel grand dessein, quelle pensée de civilisation voulait-il accomplir ? Ce grand dessein, c'était de punir la Russie de n'avoir pas compris la portée humanitaire du blocus continental; cette grande pensée, c'était de dater de Moscou le décret de réorganisation du Théâtre-Français. Confiez donc après cela les destinées de l'humanité à ces charlatans de gloire, qui dépensent sans hésiter un demi-million de vies humaines pour une réclame historique? En fait de gloire et de réclames, je préfère encore, je l'avoue, celles de l'illustre Barnum ; au moins elles n'ont point coûté de larmes au genre humain, et la gloire qui fait rire ne vaut-elle pas bien la gloire qui fait pleurer ? Mais un autre souvenir plus récent et meilleur se rattache au nom de Kovno. C'est à la noblesse des gouvernements de Kovno, Vilna et Grodno que l'empereur Alexandre II a adressé, il y a trois ans, son premier rescrit relatif à l'émancipation des paysans. Débarrasser du fardeau de la servitude 20 millions de créatures faites à l'image de Dieu, assurer aux humbles travailleurs qui nous fournissent les éléments mêmes de la vie une équitable rémunération de leur rude labeur, répandre la joie et l'espérance jusque dans la plus pauvre chaumière, en attendant que le bien-être et le confort la visitent à leur tour, n'est-ce pas, je le demande, une œuvre plus belle, plus grande, plus digne d'être transmise à la postérité que la conquête d'une province ou l'invasion d'un empire ?

Kovno est une triste entrée de la Russie. C'est un vaste village de 12 ou 15,000 âmes, bâti à l'aventure et habité en grande partie par des catholiques et des juifs, des juifs polonais, la race la plus dégradée, la plus abjecte, la plus rampante qui se puisse voir, une vraie vermine humaine ! Depuis la frontière nous sommes poursuivis par des mendiants, plus importuns, plus malpropres et plus serviles que les mendiants italiens. Enveloppés de leurs haillons indescriptibles et de leurs peaux de mouton dont les premières couches de graisse sont contemporaines de Pierre le Grand, ils s'attroupent autour de la malle-poste et se disputent la menue monnaie qu'on leur jette, comme des chiens feraient d'un os à ronger. On les chasse à coups de bâton, ils se dispersent en grommelant pour revenir aussitôt à la charge. D'où viennent donc tant d'abjection et d'ignoble misère? Hélas ! demandez-le à ceux qui ont opprimé et persécuté, depuis tant de siècles, les descendants d'Israël au nom d'un Dieu de charité et de miséricorde ! Les juifs de Pologne ne pouvaient, jusqu'à ces derniers temps, posséder de biens immobiliers; une foule de professions leur demeuraient fermées et, d'une autre part, il leur était interdit d'aller s'établir dans l'intérieur de l'empire. Les provinces polonaises servaient de *Ghetto* à cette race pullulante, qui était réduite à faire le commerce et l'usure de détail, à quoi il faut ajouter la contrebande. De cet entassement forcé d'une population exubérante dans un petit nombre de provinces et de

professions, de ce mépris dans lequel elle était tenue par l'opinion et par la loi, sont nés le paupérisme et l'abaissement dont je suis témoin. C'est pourtant une race active et d'une intelligence déliée. Impossible de lui faire concurrence pour le commerce de détail. A peine sommes-nous intallés à l'*Hôtel de la Poste*, une grande auberge vermoulue, dont le seul aspect ferait tomber en syncope une ménagère flamande, que notre chambre (une chambre par escouade de voyageurs) est envahie par une procession d'enfants d'Israël, à la barbe noire et au museau pointu, qui viennent nous offrir, qui des fourrures, qui des cigares, qui les marchandises les plus variées; aucune rebuffade ne les décourage ; il faut les mettre à la porte, en tenant l'œil sur ses bagages et s'enfermer à double tour pour arrêter l'invasion.

Sur la grande place de Kovno, un obélisque de bronze rappelle le souvenir de la campagne de 1812. Les rues sont larges et les maisons basses. Il y a partout des boutiques, ou pour mieux dire des tanières juives, où s'entassent pêle-mêle des calicots imprimés, des cigares, des brosses, des bouteilles, des chaussures, avec des enseignes imagées représentant des rois nègres et des dames de haut parage, vêtues de belles robes couleur gorge de pigeon. Les rois nègres fument des panatellas et les belles dames essaient des brodequins ou des pantoufles. Des traîneaux de paysans, chargés de bois, de farines, de provisions de toute espèce affluent dans la rue marchande où se trouve le bazar.

Un peu plus loin, tout est calme et silencieux comme dans un village. Les cochons que la prévoyante nature a pourvus d'un poil épais formant fourrure, se promènent gravement dans les rues ou se prélassent sur le seuil des cabanes en bois. On se croirait en Irlande. J'entre dans une église catholique, qui aurait besoin d'un récurage à fond et où deux prêtres sont occupés à dire la messe devant des autels en style rococo, ornés d'énormes chandeliers en fer remplaçant nos chandeliers en cuivre. Il y a quelques dames dans l'église. La plupart sont agenouillées sur les dalles de pierre. Quelques-unes ont posé à terre leur livre de prières et elles lisent la messe en se tenant appuyées sur leurs avant-bras. Dans cette attitude prosternée, leurs crinolines (il y a des crinolines à Kovno) forment des monticules d'un aspect singulier.

Mais on ne peut rester toujours à Kovno. Il s'agit de gagner Ostroff où vient aboutir le tronçon de chemin de fer que la compagnie franco-russe a déjà livré à la circulation. C'est une distance de 385 1/2 verstes (près de 100 lieues). Bientôt la ligne sera ouverte jusqu'à Dunabourg, et l'année prochaine elle se raccordera probablement à la ligne prussienne, maintenant achevée jusqu'à Stalopeen, près de la frontière russe. Les ponts sur le Niemen et la Dwina retarderont à la vérité jusqu'en 1862 ou 63, le parcours continu de la ligne. On travaille activement à ces deux ponts. Mais, encore une fois, il faut s'en aller de Kovno, et ce n'est pas chose fa-

cile. On a pourtant le choix entre deux véhicules. On peut prendre la malle-poste qui vient de Varsovie ou se procurer un *padaroshna.* Qu'est-ce qu'un padaroshna? C'est une autorisation de se faire délivrer de relais en relais des chevaux de poste avec un traîneau de paysan, à raison de 2 1/2 copecks (10 centimes) par cheval et par relais. Le paradoshna ne coûte pas bien cher, une couple de roubles argent (8 fr.), mais il faut vous méfier du paradoshna. Voici ce qui arrive : à la prochaine station, vous demandez des chevaux en exhibant votre paradoshna. C'est bien, vous êtes en règle, mais il n'y a plus de chevaux. Il faut attendre. Combien de temps? Un jour, deux jours, une semaine, on ne sait pas. En attendant, vous pouvez vous abreuver de thé et vous nourrir de pain noir. Cependant, si vous voulez doubler ou tripler la taxe, on verra, ça fera peut-être venir les chevaux. Il faut en passer par là, à moins que vous n'ayez un goût décidé pour le pain noir, arrosé de thé, et subir la loi de ce monopole de grand chemin. Et pourtant vous avez un padaroshna! Et pourtant vous êtes dans un pays où le pouvoir du gouvernement est sans limites et où le gouvernement est visiblement animé du désir de bien faire! Tout cela est vrai, mais... il n'y a pas de chevaux. Si vous étiez un général ou un employé supérieur, vous pourriez administrer quelques bons coups de canne à l'impudent monopoleur et ça ferait probablement venir les chevaux, mais vous êtes un humble voyageur, vous vous appelez tout sim-

plement « le public », et il n'y a pas de chevaux pour le public. Heureusement, j'entends la trompette du conducteur de la malle-poste. Sauvé, mon Dieu ! Pas si vite ! la malle-poste est au complet. Il faut attendre jusqu'au lendemain, et encore on ne vous garantit rien. Que faire? Il y a une ressource. La Russie possède, comme chacun sait, un saint qu'elle vénère d'une façon toute particulière, c'est le grand saint Nicolas. Eh bien, il y a un autre saint pour lequel l'administration russe professe une dévotion encore plus fervente, s'il est possible, c'est le grand saint Rouble. Un de mes compagnons de voyage qui, déjà plus d'une fois, a eu recours à ce bienheureux, et qui s'en est toujours bien trouvé, lui adresse incontinent une dévote prière. Le bon saint Rouble se laisse fléchir, et par sa puissante intercession la malle-poste s'élargit à vue d'œil jusqu'à contenir six places au lieu de quatre. Voilà un miracle !

Nous mettons 42 heures à faire le trajet de Kovno à Ostroff. Le froid devient de plus en plus intense et le bienheureux saint Rouble, malgré tout son bon vouloir, ne m'a procuré qu'une place *outside*. Un brouillard neigeux épaissit l'atmosphère. La lourde machine que notre attelage de six chevaux emporte au grand trot, à travers les plaines de neige, les sapins, les trembles et les bouleaux, bondit, crie et fait crier les colis vivants qu'elle secoue sans trêve ni miséricorde. Sur le siége, le *yamschik* (cocher) couvert d'une pelisse de peaux de moutons, encourage son attelage avec toutes sortes de

paroles caressantes : c'est une mélopée douce et traînante, comme une supplication attendrie que le pauvre homme adresse à ses pauvres bêtes pour les exciter à faire leur devoir. Il tient un fouet à la main, mais il ne s'en sert ni pour frapper ni même pour menacer. Il le manie comme s'il dirigeait un orchestre en train d'enlever un morceau difficile. La route n'est indiquée que par les poteaux du télégraphe et des bornes milliaires à demi ensevelies sous la neige. Un postillon de 12 ans galope en éclaireur sur le devant de l'attelage, et cette forme indécise qui se perd dans la brume semble appartenir à un fantôme plutôt qu'à une créature de chair et d'os. C'est pourtant bien un *yamschik* en herbe, à la mine éveillée et résolue, et il gagne vaillamment ses quelques copecks, le brave petit homme! On descend aux stations placées à des distances d'environ 20 verstes (une verste équivaut à peu près à un kilomètre[1]). Ces stations sont vastes et leurs salles d'attente sont confortablement garnies de larges canapés recouverts de cuir vert. Un gros et joyeux samovar de cuivre est posé sur la table, l'eau bout, les verres se remplissent et nous voilà ranimés.

A Dunabourg, notre lourd véhicule franchit au galop la vaste nappe glacée de la Dwina, gelée à deux ou trois pieds de profondeur. Nous arrivons à Ostroff. La malle-poste s'arrête pour tout de bon cette

1 Exactement, 1,0668 kilomètres.

fois, nous la quittons sans regrets et un traîneau nous amène à la station du chemin de fer, située à quelques verstes de distance. Encore dix heures de voyage, et nous serons à Saint-Pétersbourg, en passant par Pskoff, Gatshina et Tzarskœ-Selo. Bienheureux chemin de fer! Nos petites misères ne sont pourtant pas encore finies. Le froid est devenu de plus en plus âpre, le thermomètre marque 20 ou 22 degrés au-dessous de zéro, et la grande compagnie franco-russe met à notre service des voitures qui pourraient être excellentes pour aller de Paris à Orléans, mais qui sont ici décidément hors de saison. On y gèle sur pied.

Nous entrons enfin dans la gare de St-Pétersbourg, avec un retard de deux heures seulement. Les traîneaux avec leurs *istvoschiks* vêtus d'une longue houppelande bleue et coiffés d'un béret à cornes de couleur amarante, affluent aux abords de la station. Voici le dôme doré de l'église d'Isaac, la flèche de l'Amirauté, la colonne d'Alexandre, d'un seul bloc de granit rouge de Finlande, le plus élégant monolithe qui se puisse voir, l'énorme Palais d'hiver et l'immense nappe glacée de la Neva ; voici des baraques, des chevaux de bois, des montagnes russes et des marionnettes. Nous sommes bien dans une grande capitale. *Istvoschik*, hôtel *Kayser*, Wasili Ostroff.

TROISIÈME LETTRE

MOSCOU

Saint-Pétersbourg. — Les traîneaux et les *Istvoschicks*. — Le mouvement des esprits. — Panorama de Moscou. — Les établissements de thé. — Les orgues et les horloges à musique. — Les tableaux vivants.

Moscou, 20 mars 1860.

Je n'ai passé que quatre jours à Saint-Pétersbourg, et quoique je n'aie pas visité le moindre monument, je ne crois pas avoir perdu mon temps. Les monuments et les collections ont leur charme sans doute, et je conçois qu'un voyageur consciencieux tienne à contempler l'hippopotame empaillé et la baleine du Musée de Bruxelles, le manteau de plumes de Montezuma, le paletot amarante du roi Charles II, et les chevaux d'Albert et d'Isabelle recouverts de leur peau et de leur harnachement originaux, qui font le plus bel ornement de la collection historique de la porte de Hal. Mais les hippopotames empaillés et les manteaux de Montezuma

ne tiennent, après tout, qu'une assez petite place dans l'existence d'un peuple, et c'est la Russie vivante, pensante et agissante que je suis venu voir. Saint-Pétersbourg n'a rien de caractéristique : c'est Berlin sur une échelle grandiose. Les palais et les autres édifices publics ont des proportions colossales, mais les places sont si vastes, les rues si larges et les perspectives si étendues, que ces géants d'architecture ne semblent pas excéder la taille ordinaire. Des traîneaux de toutes formes se croisent par centaines dans les rues, emportant des bourgeois en pelisses et en casquettes de loutre ou des dames emmitouflées dans leurs fourrures, qui cherchent à dérober leur visage au tranchant acéré de la bise. Ces véhicules sont, il faut bien l'avouer, d'une simplicité un peu primitive; vous y êtes exposé à toutes les injures d'un ciel inclément, le nez à deux ou trois pouces de la plaque de cuivre numérotée que votre istvoschik porte sur le dos, — car on numérote ici les cochers et non les voitures — et vous allez à la diable de cahot en cahot, pour peu que la route soit mauvaise. Mais vous allez vite, et vous ne payez pas trop cher. En général, les traîneaux appartiennent à des paysans qui n'ayant rien à faire chez eux pendant l'hiver, vont passer cette rude saison à Pétersbourg ou à Moscou et qui se tiennent pour satisfaits s'ils parviennent à subsister eux et leur cheval jusqu'au printemps en mettant de côté 5 ou 6 roubles. On prétend que Moscou seul en possède jusqu'à 10,000 dans les mois d'hiver.

Ils affluent un peu moins à Pétersbourg depuis que l'administration a eu l'idée malencontreuse de les soumettre à une taxe. Cette taxe (15 copecks ou 60 centimes) est une occasion continuelle de conflits entre l'istvoschik et le bourgeois, surtout lorsqu'il s'agit de distances un peu longues. On ne l'observe guère, à la vérité, et on ne manque jamais de faire son marché avant de mettre le pied dans un traîneau, mais elle n'en a pas moins contribué à diminuer l'affluence des istvoschiks et par conséquent à faire hausser le prix de leur marchandise en la rendant plus rare. A Moscou, au contraire, où le marché aux traîneaux est demeuré parfaitement libre, c'est vraiment merveille de voir à quel point cette denrée indispensable abonde. Vous sortez à 2 ou 3 heures du matin d'une soirée quelconque, dans n'importe quel quartier de cette immense ville qui n'a pas moins de 15 verstes de longueur et 42 verstes (environ 42 kil.) de pourtour; vous vous trouvez au milieu d'un labyrinthe de rues qui vous sont aussi inconnues que le Kamtchatka ou les steppes des Kirghises, il ne passe pas un chat, mais vous n'en êtes pas moins certain d'être rendu exactement à votre domicile. Vous criez : *Istvoschik !* en traînant la voix sur l'o de la manière la plus musicale possible, et aussitôt vous voyez sortir des angles des pereouloks (petites rues) avoisinantes, un, deux, trois, quatre fantômes barbus qui se mettent en devoir de se disputer votre clientèle. Un libre débat s'engage, vous mettez dans

votre main un, deux ou trois *grivniks* (le grivnik vaut dix copecks) selon la distance, et vous donnez la préférence à celui des concurrents barbus qui accepte le premier votre offre et qui vous paraît le plus rassurant. Les autres s'éloignent sans murmurer, et vous filez avec la rapidité d'une flèche, à la surface des immenses vagues de neige qui couvrent les rues. C'est absolument comme si vous naviguiez dans un canot sur une mer houleuse. Quelquefois votre istvoschik est un digne paysan fraîchement débarqué à Moscou, qui ne connaît pas mieux la ville que vous ne la connaissez vous-même, mais il ne doute de rien le brave homme, il va droit son chemin, en se tournant de temps en temps pour vous adresser un petit discours plein d'éloquence. Quand ce manége se prolonge un peu trop, vous vous livrez à une pantomime de plus en plus expressive, et si elle n'aboutit à aucun résultat satisfaisant, vous abandonnez ce conducteur qui a besoin d'être conduit. Vous recommencez à crier : *Istvoschik!* et vous finissez toujours par arriver. Voilà les fruits de la libre concurrence, et je me demande si les plus beaux règlements du monde réussiraient aussi bien à résoudre le problème d'assurer la circulation. Même en matière de traîneaux ou de fiacres, ce qu'il y a de plus simple et de plus efficace, n'est-ce pas de laisser faire ?

A Pétersbourg, comme à Berlin, je me trouve introduit d'emblée au milieu d'un cercle d'esprits libéraux et progressistes, pleins d'entrain et de verve, qui

poussent de leur mieux à la roue des réformes. Je demeure presque abasourdi à l'aspect de la vie intellectuelle qui déborde de toutes parts. Je ne reviens pas de la liberté et de la hardiesse, je suis charmé d'ajouter aussi de la finesse et du bon sens avec lesquels on discute sur toutes choses. Cela s'explique cependant. Sous le règne de Nicolas, le silence était à l'ordre du jour. La société russe ressemblait à une troupe d'oiseaux chanteurs, magnétisés par un aigle au bec crochu et aux serres redoutables. Les pauvres oiseaux se tenaient serrés les uns contre les autres, effarés et tremblants, sans oser ouvrir le bec. Aujourd'hui que la terrible apparition s'est évanouie, c'est à qui jasera, à qui chantera ; on est tout assourdi de ces fusées de notes claires, perçantes, spirituelles et joyeuses. En cinq années sinon de liberté, du moins de tolérance, on a plus parlé, on a plus écrit en Russie qu'on ne parlait et surtout qu'on n'écrivait auparavant en un demi-siècle. Toutes les grandes questions qui dormaient sous le règne de Nicolas, émancipation des serfs, réforme administrative et financière, réforme douanière, amélioration de la justice par la publicité des débats des tribunaux, etc., etc., ont surgi à la fois, et elles ont servi de pâture abondante à un public qui sortait d'un carême intellectuel de trente ans. Aussi, Dieu sait avec quel appétit il s'est jeté sur cette chair fraîche ! Sans doute, il ne s'en est pas donné autant qu'il l'aurait voulu. Car la censure y a mis bon ordre.

Mais en dépit de la censure et du vieux personnel bureaucratique qui se livre à toutes sortes de prédictions lugubres à l'aspect de cette marée montante des idées nouvelles, on discute et les questions marchent! Je suis étonné aussi de la composition du cercle d'esprits progressistes au milieu duquel je me trouve jeté. Ce sont des hommes de lettres, des agents supérieurs de l'administration et de grands propriétaires, possédant qui 1,000, qui 2,000 paysans et davantage, le tout mêlé, confondu sur le pied d'une parfaite égalité. C'est qu'en Russie la noblesse, à quelques exceptions près, est restée véritablement à la tête de la nation, et, qu'en laissant à part l'aristocratie anglaise, on n'en pourrait trouver en aucun pays de plus intelligente et de plus éclairée. Comme la jeune noblesse française d'avant 89, elle est à la tête du mouvement, et bien qu'elle ne soit pas tout à fait rassurée sur les suites du grand changement que l'émancipation des serfs va introduire dans sa situation, bien que quelques-uns de ses membres exagèrent beaucoup leurs craintes, en se complaisant dans des comparaisons plus ingénieuses qu'exactes entre la France de 1788 et la Russie d'aujourd'hui, elle seconde, de tout son pouvoir, les intentions généreuses de l'Empereur, elle les devance même, et vous serez surpris du libéralisme chevaleresque qui a inspiré, par exemple, les manifestations de la noblesse de Tver, et les vœux de celle de Vladimir. La noblesse de Vladimir déclare hautement

qu'elle veut renoncer à tout privilége, notamment au droit de justice et à l'exemption de l'impôt; la noblesse de Tver, lasse des lenteurs de la bureaucratie, va plus loin encore ; elle veut prendre l'initiative de l'émancipation des serfs, et elle est en train d'organiser une banque foncière pour faciliter aux paysans le rachat des terres.

La noblesse est donc, en majorité, acquise aux idées nouvelles, le clergé est sans aucune influence, la bourgeoisie ne compte pas encore ; le peuple est plongé dans l'ignorance (il n'y a en Russie que 414,000 enfants qui fréquentent les écoles primaires sur une population de 70 millions d'habitants), mais il est patient, d'un bon sens que tout le monde me vante, et plein de confiance dans les intentions du souverain. Enfin, si l'on regrette parfois que l'empereur ne sache pas assez résolûment se débarrasser des influences qui se mettent en travers des réformes, il n'y a qu'une voix sur son désir de faire le bien et l'exquise bonté de son cœur. Dès son avénement au trône, il a laissé se lézarder de toutes parts l'appareil de compression qui étouffait l'esprit public, mis fin au système de délations qui était la plaie de l'administration russe, libéré tous les prisonniers d'Etat, rappelé les exilés, constamment répugné aux mesures de rigueur, et, quoique trop entouré encore du personnel que lui a légué l'ancien régime, il a poursuivi jusqu'à présent avec une persistance sans égale la grande mesure de l'émancipation

des serfs, qui va inaugurer pour la Russie un état économique et social nouveau. Avec de tels éléments, la situation de la Russie ne diffère-t-elle pas essentiellement de celle de la France de 1788, et, à moins d'accidents et de revirements en dehors des prévisions humaines, ne pouvons-nous pas espérer à bon droit que cet admirable mouvement, dont le reste de l'Europe ne se préoccupe pas assez, aboutira non à des catastrophes sanglantes et stériles, mais à des réformes pacifiques et fécondes?

De Saint-Pétersbourg à Moscou, la distance est de 600 verstes et le voyage de 20 heures. A la rigueur, on en pourrait mettre seulement 15 ou 16, mais on s'arrête à chaque station, et comme on y mange! et comme on y boit! Le matériel du chemin de fer se compose de longues voitures américaines, contenant 48 places, où l'on est tout à fait à son aise. Les employés ne sont pas obligés non plus d'exécuter le long des voitures les manœuvres acrobatiques que vous savez. Ils font leur service à l'intérieur, où les voyageurs eux-mêmes peuvent circuler librement. Dans les voitures de première classe, il y a des tables, des canapés et même des poêles convenablement chauffés, le tout à des prix assez modérés. Les secondes, presque aussi confortables, se payent 13 roubles (52 fr.) seulement. Le grand ennemi du chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou, c'est la neige. On est quelquefois obligé de s'arrêter en pleine campagne, sans pouvoir avancer ni

reculer. Il faut bivouaquer ainsi pendant 12 heures, 24 heures, quelquefois davantage, en payant les moindres provisions à des prix de famine. Le chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou ne rapporte pas, assure-t-on, 1 p. cent du capital employé à sa construction ; mais il ne faut pas oublier qu'il a été construit et qu'il est exploité par le gouvernement.

A tout seigneur tout honneur. En arrivant à Moscou, votre première visite est pour le Kremlin. Si vous vous êtes représenté quelque vieille forteresse noire et massive, d'un caractère semi-barbare, vous éprouverez une déception amère. Le Kremlin renferme des palais et des habitations de tous les styles, mais qui se ressemblent, hélas ! en un point : c'est qu'ils sont uniformément et fraîchement badigeonnés de blanc ou de jaune. Que voulez-vous ? Il faut bien que l'administration tienne ses monuments propres ! Ne vous laissez pas décourager toutefois par ce badigeonnage, traversez la grande cour, où sont entassés les 900 canons pris sur les Français dans la retraite de 1812, sans compter les gros canons bizarres pris sur les Turcs ou sur les Persans, jetez un coup d'œil sur la grosse cloche cassée d'Ivan Véliki, la merveille populaire de Moscou, et arrêtez-vous sur la terrasse qui domine la Moscowa, puis regardez de tous vos yeux, la chose en vaut la peine ! Aussi loin que votre vue peut porter, vous apercevez des tours, des cloches ou des clochetons, isolés ou par groupes, surmontés de dômes verts, bleus, multicolores, le plus

grand nombre argentés ou dorés. Il y en a qui ressemblent à de grosses poires la queue en l'air, d'autres à des artichauts, d'autres à des ananas ou à d'énormes fraises. Les édifices qu'ils surmontent, ronds, carrés, ovales, trapézoïdes, et tout ce qu'il vous plaira, sont peints en vert de mer, en bleu tendre, en rouge vif ou bien encore décorés d'immenses fresques de teintes éclatantes. C'est la plus merveilleuse débauche de formes et de couleurs qu'on puisse rêver. Au-dessous, c'est un monde de maisons en bois ou en briques, bâties çà et là, à l'aventure, comme s'il s'agissait d'un campement et non d'une ville. Ces maisons, qui n'ont, en général, qu'un rez-de-chaussée et rarement plus d'un étage sont, pour la plupart, séparées par des jardins, des cours ou des allées. Le Kremlin est à peu près au centre ; à côté s'étend la ville chinoise (*Kitai Gorod*), avec son vaste Gostinoi-dvor (bazar) aux galeries massives et ramassées, et son enceinte murée ; puis vient la ville proprement dite qui entoure le Kremlin et la Kitai Gorod, puis un boulevard intérieur, puis une seconde ville, un second boulevard, et encore, toujours des maisons et des églises; dans le lointain, des bois, d'immenses espaces vides et même des lacs ; à vos pieds la Moscowa, assez maigre filet de glace qui sépare la ville en deux parties inégales. Telle est, dans son aspect général, la vieille capitale des Tzars, avec ses 360,000 habitants qui tiennent plus de place que les 1.500,000 âmes, entassées dans l'enceinte de Paris.

Les maisons sont de tous les styles possibles et impossibles ; mais, chose bizarre, le style classique domine : vous n'apercevez que frontons, portiques et colonnades doriques, ioniques, corinthiens ou toscans, et je vous laisse à penser comme cette architecture à la grecque ou à la romaine se marie avec le style oriental des églises. C'est l'Europe et l'Asie qui jurent de se voir accouplées. A la vérité, la couleur s'est mise de la partie pour rapprocher un peu les genres. Derrière un portique à colonnes blanches resplendit, par exemple, une maison rouge avec des volets et un toit verts. Dans les quartiers marchands, les façades sont bariolées et imagées, à faire le désespoir de nos conseillers communaux voués au blanc de lait ou au jaune serin. Au printemps, lorsque les feuilles poussent à vue d'œil, lorsque les arbustes se couvrent de fleurs, ces tons criards s'adoucissent, et Moscou ressemble alors à un gros bouquet tout brillant de rosée dans une immense corbeille de verdure.

Mais hélas ! nous ne sommes pas au printemps et, pour le moment, Moscou est à demi enterré sous une couche de neige de plusieurs pieds d'épaisseur, qu'un terrible et désastreux *chasse-neige* ne va pas tarder à épaissir encore. De mémoire d'homme on n'a vu un hiver aussi neigeux. Les toits plient sous le faix, les dômes dorés des églises sont recouverts d'une housse blanche; les rues sont houleuses comme une mer labourée par les rafales, et les traîneaux ressemblent à des nacelles qui ondulent sur les vagues de neige; des milliers de

soldats et de *dvorniks* (portiers), la pelle à la main, entreprennent contre l'ennemi une lutte inégale; des centaines de traîneaux de paysans emportent, à raison de 25 copecks la charge, des monceaux de neige et de glace que d'autres monceaux auront remplacés le lendemain. Les piétons pataugent enveloppés dans leurs pelisses ou dans leurs touloupes (houppelandes de peaux de moutons). Seuls, les corbeaux, les pigeons et les moineaux se promènent à la surface de cette mer de neige, en se dérangeant à peine pour les traîneaux et les passants. Ce n'est rien exagérer que d'évaluer à plusieurs centaines de mille les corbeaux qui ont élu domicile à Moscou, où je les soupçonne de former la division la plus importante et la plus active de l'utile corporation des balayeurs; les pigeons jouissent des mêmes priviléges et immunités que les corbeaux, ils en sont redevables à un préjugé naïf du bon peuple russe qui ne veut pas manger l'oiseau du Saint-Esprit; les moineaux sont tolérés par dessus le marché. Jetons encore un regard sur les petites chapelles byzantines et les grossières images dorées devant lesquelles la foule dévote fait brûler force cierges et d'innombrables petites bougies ; un autre regard sur les boutiques, remplies de poissons gelés où trône derrière un rempart de tonneaux de champignons séchés et de terrines de champignons marinés, le monstrueux esturgeon du Volga, du poids de 1,000 à 1,200 livres, qui fournit le *caviar,* et allons nous reposer dans un établissement de thé.

L'établissement de thé est une espèce de café-restaurant où l'on vous sert au son de l'orgue, et par l'intermédiaire de garçons entièrement vêtus de calicot blanc, bonnet compris, de l'eau-de-vie, des liqueurs, des plats nationaux et même du thé, le tout à des prix abusifs. Exemple : la viande coûte à Moscou 8 et au maximum 10 copecks (40 centimes) la livre de 409 grammes. Eh bien, une simple côtelette de veau se paye à l'établissement de thé 45 copecks. Ainsi du reste. Vous voyez que la façon coûte ici plus cher que la matière première. Mais les établissements de thé sont taxés à outrance par les fermiers de l'eau-de-vie qui leur font payer jusqu'à 50,000 fr. par an le droit de vendre des liqueurs; il y a un nombreux *artel* de garçons, uniformément recrutés dans le gouvernement de Jaroslaw, dont c'est la spécialité, et répondant les uns des autres; enfin l'orgue est un monument qui coûte jusqu'à 60 ou 80,000 fr. Ces orgues moscovites n'ont pas moins d'une centaine d'airs sur leur rouleau. On ne les fabrique qu'à Moscou, où cette branche d'industrie a atteint un haut degré de perfection. Au sommet de l'orgue, j'aperçois un cadran d'horloge, sans aiguilles. Ce cadran, c'est toute une histoire. Il n'y a pas bien longtemps que le général Z... gouvernait Moscou avec un blanc-seing de l'empereur Nicolas, qui n'aimait pas Moscou. Un beau jour, le général Z..., obéissant, dit-on, aux suggestions des fermiers de l'eau-de-vie, mécontents de la concurrence que faisaient à leurs cabarets les éta-

blissements de thé, s'avise de défendre aux susdits établissements d'avoir des orgues. Les maîtres de thés (comme nous dirions les maîtres de cafés) se rendent en troupe chez le général pour lui remontrer respectueusement que les orgues n'ont rien de révolutionnaire, et la preuve, c'est qu'elles sont permises même à Saint-Pétersbourg. — Je suis gouverneur de Moscou, répond sévèrement le général, et je n'ai pas à m'occuper de ce qui se fait à Saint-Pétersbourg. Laissez-moi tranquille ! — Et les maîtres de thés de s'en aller, le cœur gros d'amertume, et les orgues de se taire et les consommateurs de cesser de consommer. Mais voici qu'un maître de thé, plus avisé que ses confrères, a l'idée ingénieuse d'ajouter un cadran d'horloge à son orgue et de faire bravement jouer cette horloge à musique. Les consommateurs reviennent en masse. Mais la police ne manque pas d'accourir à son tour. — Les orgues sont prohibées, je ne l'ignore pas, s'empresse de déclarer avec componction le maître de thé, et Dieu me préserve de contrevenir aux ordonnances de S. Exc. le général gouverneur; mais les horloges sont permises, et ceci n'est pas autre chose qu'une horloge à musique. La police se retire sans rien résoudre, et l'on se hâte de transformer partout les orgues en horloges à musique. Cependant, il y a apparence que le général aurait prohibé les horloges comme il avait prohibé les orgues, si le bienheureux saint Rouble n'était intervenu à propos pour arranger l'affaire. Et voilà pourquoi les horlo-

ges à musique des établissements de thé ont des cadrans et point d'aiguilles !

Tel est donc Moscou, à la première vue. Un mot sur le théâtre pour finir. La salle de spectacle de Moscou, inaugurée à l'époque du couronnement de l'empereur Alexandre II, est la plus vaste de l'Europe. La décoration bleu clair et or, les loges et salons avec leurs rideaux de soie rouge sont d'un effet charmant, et comme on est bien assis dans les larges et légers fauteuils de chêne de l'orchestre ! Comme la circulation est facile ! Il y a des allées dans le parterre, où l'on peut se promener à cinq ou six personnes de front comme dans un parc. C'est une salle modèle. Le spectacle est moins satisfaisant. Nous sommes en carême et le carême russe s'observe avec une rigidité extrême. Il n'y a pas moyen d'entendre le moindre opéra ni de savourer le plus maigre ballet. En revanche, il y a des concerts et des tableaux vivants, plus ou moins spirituels. Jugez-en. Voici d'abord *le Duel après le bal masqué*, de M. Gérôme. C'est habilement rendu, harmonieux de tons, et l'effet de neige est bien de circonstance. Mais voici encore les *Loisirs d'un pacha,* dont le choix me paraît un peu bien risqué, car les loisirs de ce haut fonctionnaire ne se ressentent guère du carême. Cependant le public ne se scandalise pas, au contraire, il crie *bis*, et on lui sert deux fois les loisirs d'un pacha ! Ce n'est pas tout. Voici des *baigneuses* représentées par trois demoiselles du corps de ballet : l'une entre dans l'eau

jusqu'aux mollets, en retroussant gaillardement ses jupons, l'autre défait ses bas, en ôtant ses jarretières au dessus du genou, la troisième les remet sans avoir l'air de se douter, la pauvrette, qu'un millier de spectateurs assistent à cette toilette intime. Le bon public moscovite continue néanmoins à ne pas se scandaliser, et il recommence de plus belle à crier *bis*. M. le grand-maître de police, gardien des mœurs, ne s'y oppose pas et du fond de sa stalle il semble dire même : *All right!* Nous sommes pourtant bien en carême, sans compter qu'il y a une censure à Moscou, et une censure des moins accommodantes, car elle ne permet point de jouer *Guillaume Tell*, par exemple, autrement que sous le pseudonyme de *Charles le Téméraire*. A quoi songe donc M. le grand-maître de police? à quoi rêve la censure? Après cela, ces dames, avec ou sans bas, me paraissent d'une laideur rassurante pour les mœurs, et l'exhibition de leurs tibias peut à la rigueur se concilier avec le carême. C'est maigre!

QUATRIEME LETTRE

SÉJOUR A MOSCOU

Le *chasse-neige*. — La vie intérieure. — La maison. — La chambre à coucher. — La salle à manger. — L'avant dîner et le dîner. — Pourquoi on ne fume pas dans les rues. — Les *banderolles*. — Le Théâtre. — Les clubs. — Les salons. — Les dames russes. — Un trait caractéristique de la barbarie moscovite.

Saint-Pétersbourg, 20 avril 1860.

J'ai séjourné près de deux mois à Moscou, du 24 février au 17 avril, ou, suivant le style russe qui est de douze jours en retard sur le nôtre, du 12 février au 5 avril. La saison était rude, même pour les habitués; le thermomètre descendait jusqu'à 30 degrés Réaumur au-dessous de zéro, et la neige menaçait Moscou du sort de Pompeï et d'Herculanum. Le *chasse-neige* sévissait avec une férocité telle qu'un train du chemin de fer de Saint-Pétersbourg est demeuré pendant quatre jours quasi enseveli au milieu de la campagne, et que la mesure de bois de trois archines cubes a haussé en une semaine de 18 fr. à 62 fr. par suite de

4.

la difficulté, disons mieux, de l'impossibilité des transports. Autre *fait divers :* Une femme des environs de Moscou descend, le matin, dans sa cour. Le chasse-neige l'aveugle et la suffoque, elle ne retrouve plus la porte de sa maison, et elle meurt ensevelie dans la neige. Voilà un climat! On ne sort guère par cette température. On vit calfeutré chez soi, dans des appartements chauffés au four et garantis contre l'invasion du froid par des double-portes qu'on ouvre le moins possible, et des double-fenêtres qu'on n'ouvre jamais. Comment vit-on?

Chaque famille aisée à Moscou et dans la plupart des villes de la Russie — Saint-Pétersbourg et Odessa font exception — occupe une maison entière. Les maisons sont bâties en briques, plus souvent en bois, et couvertes avec de la tôle enduite d'une couche verte d'oxyde nitrogénique de fer. Ces divers matériaux renchérissent de plus en plus; les briques, par exemple, se vendent jusqu'à 23 roubles le mille; le prix de revient des maisons augmente et le taux des loyers va croissant dans une progression alarmante. Comme le terrain n'est pas bien cher, chaque maison s'étend à son aise au lieu d'accumuler étage sur étage. Les pièces sont vastes et placées en enfilade — antichambre, salle à manger, salon et chambre à coucher. Vous déposez dans l'antichambre pelisse, casquette et galoches, vous traversez la salle à manger et vous êtes introduit dans un salon richement tendu de soie et

rempli de plantes de serre. En revanche, les objets d'art sont rares. Trop souvent aussi les tentures ont subi maint accroc, et lorsque vous examinez les choses de près, vous vous apercevez que si l'ensemble ne manque pas d'ampleur, le détail est négligé. Cependant les domestiques foisonnent ; mais la propreté ne croît pas toujours dans une maison avec le nombre des domestiques, pas plus que la sécurité ne croît nécessairement dans un Etat avec le nombre des agents de police et des soldats. Ces domestiques, pour la plupart des serfs sans terre, sont simplement campés dans la maison ; ils n'y sont point casés. Ils se couchent où cela se trouve, sur le plancher, sur un banc, sur une malle, vêtus ou non vêtus, et l'on conçoit que ce système de couchage, ou pour mieux dire cette absence de système de couchage, laisse bien quelque chose à désirer au point de vue de l'ordre et de la propreté. De là probablement la multiplication excessive de certains insectes plats, qui infestent la Russie de l'un à l'autre bout, attestant une fois de plus la vérité du fameux axiome de Malthus sur la population. Les Russes de toutes les classes paraissent, du reste, assez peu sensibles aux appâts d'un lit bien fait. Il est bien rare qu'un célibataire pousse le sybaritisme jusqu'à s'acheter un bois de lit. Son grand canapé recouvert de cuir vert lui suffit. Deux coussins, un drap de lit plié en deux et une légère couverture, voilà tout son attirail de nuit, que son domestique s'empresse de faire disparaître le matin.

Les gens mariés s'installent d'une manière plus complète, mais encore ne paraissent-ils pas savoir parfaitement à quoi une chambre à coucher peut servir, car ils la réduisent volontiers à son expression la plus simple. Les lits avec leurs accessoires sont dissimulés derrière un paravent ou une cloison à mi-hauteur de muraille, et le reste de la pièce fait l'office d'un salon complémentaire. Le seul meuble caractéristique qui décore le petit sanctuaire intime, abrité par le paravent, c'est une armoire à glace remplie d'images saintes, devant lesquelles brûle incessamment une bougie ou une lamponette. Ces images en style byzantin sur fond d'or sont généralement fort anciennes, elles se lèguent pieusement de génération en génération, et elles font souvenir des Dieux Lares ou des Pénates.

Dans les familles où l'on a adopté les habitudes européennes, on déjeune de bonne heure, on fait le lunch à midi et l'on dîne à 5 heures. Le thé joue un rôle important avant, pendant et après ces divers repas, et ce thé, qui arrive par la voie de Kiakhta, est excellent. Mais il coûte horriblement cher. Il est impossible de s'en procurer de passable à moins de 3 roubles (11 à 12 fr.) la livre. Aussi les libre-échangistes moscovites réclament-ils avec instance la levée de la prohibition du thé de Canton, qui serait moins bon peut-être, mais qui coûterait moitié moins. Par malheur, il y a à Moscou une douzaine de gros marchands qui ont entre les mains le monopole du commerce du

thé et qui sont parvenus jusqu'à présent, en invoquant dit-on le bienheureux saint Rouble, à enrayer cette réforme salutaire. Le gouvernement paraît cependant bien décidé à passer outre, et on annonce pour l'année prochaine la levée de la prohibition. Je viens de dire que le thé est excellent. C'est d'abord à cause de la qualité supérieure de la matière première, c'est ensuite à cause de la façon. Le samovar y est certainement pour quelque chose. Le samovar est une grosse bouilloire en cuivre rouge que traverse un tube vertical, au fond duquel on place du charbon de bois. Le charbon s'allume, l'eau bout et demeure bouillante ; on tourne le robinet et le thé se fait dans une toute petite théière. On le verse dans des tasses ou dans des verres, on y ajoute une tranche de citron, du rhum, ou du lait, ou une liqueur rouge extraite d'une baie sauvage, ou mieux encore on n'y ajoute rien ; et l'on a un breuvage délicieux, qui réchauffe en hiver et rafraîchit en été. Les amateurs modérés boivent par jour une demi-douzaine de verres de *tchai ;* les exaltés, et ils sont nombreux, vont jusqu'à deux douzaines. Que l'on juge de l'extension que pourrait prendre cette consommation hygiénique, si le thé à bon marché cessait d'être prohibé ? Il est vrai que la cherté du sucre est un autre obstacle à l'accroissement de la consommation du thé, car en Russie aussi il y a un sucre national à protéger... Revenons au thé. On le fait d'après les meilleurs principes en Russie ; mais comme en ce monde la vanité se

glisse jusque sous les feuilles de thé, c'est un monopole que l'on s'attribue volontiers. On nous plaint, par exemple, nous autres Occidentaux, d'être réduits à boire du thé bouilli et assaisonné à la vanille. Mais que voulez-vous ? M. Joseph Prudhomme, qui est certainement un bourgeois éclairé, n'a-t-il pas conservé la ferme conviction que le mets favori du peuple russe, c'est la chandelle.

Nous allons savoir à quoi nous en tenir sur ce point délicat. Voici un domestique tout de noir habillé, ganté frais et cravaté de blanc, qui prononce la phrase sacramentelle : le dîner est servi. Vous vous empressez d'offrir le bras à une dame, mais la route n'est pas longue ; en quelques pas, on vous amène devant une petite table chargée de flacons d'eau-de-vie, d'assiettes de caviar, de poisson salé, de saucissons, d'olives et de fromage. On vous offre le *vodka* (eau-de-vie), apéritif obligé de tout dîner russe. Si vous n'êtes pas prévenu, vous vous bourrez consciencieusement des mets de la petite table. Vous vous étonnez bien un peu sans doute qu'on vous fasse dîner debout et sur le pouce, et vous vous livrez à des considérations mélancoliques sur la frugalité moscovite. Mais enfin vous vous êtes sagement fait une loi de vous conformer aux habitudes du pays, et vous vous résignez à dîner de caviar et de salaisons, plutôt qu'à jeûner. Le caviar, d'ailleurs, quoique ressemblant d'une manière fâcheuse à du cirage anglais, n'est pas un mets à dédaigner, surtout quand il est

fraîchement extrait des gros esturgeons du Volga. Vous vous approvisionnez donc de caviar et vous y ajoutez prudemment une tranche de saumon, une douzaine de sardines et un bon lopin de gruyère. Cependant vous vous êtes trop hâté, et vous avez poussé la prévoyance à l'excès. Ceci n'est point le dîner, c'est la préface du dîner. On ouvre une porte à deux battants, et vous apercevez une table servie de façon à vous faire repentir d'avoir calmé trop copieusement les appréhensions de votre estomac. Vous vous asseyez, ayant à votre portée, d'un côté, une bouteille de Xérès, de l'autre une bouteille de Château-Laffitte, de Haut-Sauterne ou de Château d'Yquem, dont les noms français sont écrits en caractères russes. Ne vous fiez pas trop toutefois aux étiquettes. Le Château-Laffitte, par exemple, se vend couramment chez messieurs les marchands de vin de Moscou et de Saint-Pétersbourg à raison d'un rouble la bouteille. Quelle jolie spéculation on pourrait faire en l'expédiant à Bordeaux, où il coûte 10 fr. et davantage !

Sous votre serviette vous trouvez un morceau de pain blanc et un gros lopin de pain noir, lourd, mais savoureux ; vos voisins font le signe de la croix de gauche à droite en serrant le pouce contre l'index et le médium, et l'on sert le potage avec les petits pâtés. Si vous êtes dans la grande Russie, le potage sera probablement du *tchi*, sorte de choucroûte liquide avec un morceau de bœuf au milieu ; si vous êtes dans la petite

Russie, ce sera du *borch*, dans lequel la poule remplace le bœuf. Les petits pâtés sont de viande ou de poisson en hachis. Vous les tenez de la main gauche, pendant que vous manœuvrez votre cuiller de la droite. Quelquefois, on vous sert de l'*ouchka* ou de la soupe au poisson chaude, et si vous êtes au *Club des marchands* de Moscou, il faut absorber l'ouchka avec recueillement, car c'est la renommée des ouchkas. Quelquefois encore, surtout pendant l'été, la *batwinia*, soupe froide au poisson, remplace l'ouchka. La batwinia se confectionne avec du *kwass*, boisson nationale qui tient le milieu entre le cidre et la petite bière, du poisson et des concombres hachés. Ceux qui aiment l'ouchka ne détestent pas la batwinia, voilà tout ce que j'en puis dire. Au potage succède ordinairement un plat de poisson. C'est du turbot, du *sandat* ou du saumon, frais ou gelé, amené du lac Peipus ou du Volga par le traînage. Le poisson frais vaut mieux que le poisson gelé, mais le poisson gelé n'est pas mauvais et ne coûte pas cher. Ce que la Russie gastronomique peut vous offrir de mieux, c'est le poisson ; mais hélas ! le mérite en revient à la Providence plutôt qu'aux hommes. Si le poisson avait besoin d'être élevé et soigné comme le bétail, pourrait-il figurer encore honorablement sur les tables ? Cette réflexion chagrine vous est suggérée par le plat de viande qui suit le poisson. Ce plat se compose de bœuf ou de veau rôti ou haché (on fait en Russie un abus lamentable du hachis). Le mouton ne se mange

point, si ce n'est dans le Midi ; il pue le suif. Le bœ
est à bon marché. A Moscou, il se vend à raison de 8
10 copecks (32 à 40 centimes) la livre russe de 409 g
mais, en vérité, il ne vaut pas davantage. Découpé
lanières minces et convenablement tanné, il ferait ce
tainement du cuir de qualité supérieure. Que voul
vous? ce n'est pas sa faute. Le bétail arrive à Mosc
et à Pétersbourg des provinces méridionales ap
avoir fait à pied un trajet de 1,000 à 1,500 verstes,
chemin faisant, son système musculaire se dévelo
naturellement aux dépens de sa chair. On le sert ent
de divers légumes, petits pois, haricots, caro
pommes de terre, avec une sauce sucrée. Ch
prend ses légumes de prédilection, mais il est sa
s'abstenir de toucher aux pommes de terre, s
vient de la Hollande ou de la Belgique. Au bœu
cède un rôti de gibier, communément des gélin
chair blanche associées à des coqs de bruyère
noire, avec des concombres salés ou de la
sucrée. Car la salade même s'accommode avec d
Effroyable abus! Parfois un poulet, ou pour
véridique, un coq de basse-cour remplace l
bruyère ; mais, ô poulets de Bruxelles, se p
ces cuisses osseuses et ces ailes coriaces c
fanons de baleine appartiennent à des volatil
espèce délicate et savoureuse? Après cela,
juste, même envers la volaille étrangère.
moscovites ne demanderaient assurément

que de se recouvrir d'une couche de chair tendre et juteuse. Ils en seraient fiers, mais hélas! qui s'occupe d'améliorer la condition de ces estimables volatiles? Qui s'intéresse à leur personne? Qui s'applique à les placer au rang qui leur revient dans l'estime des gourmets? Faut-il le dire, ils en sont réduits à chercher eux-mêmes, à l'aventure, une nourriture de raccroc, et bien qu'un grand poète ait dit dans un langage magnifique :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin,
Aux petits des oiseaux, il donne la pâture,

il est certain que cette pâture-là est tout à fait insuffisante pour produire des chapons du Mans ou des poulets flamands. Il faut y joindre la pâtée ! et voilà de quoi les paysans des environs de Moscou ne se sont point encore avisés. Les poulets moscovites attendent donc avec une légitime impatience le jour de leur régénération, et le gallinoculteur entreprenant qui irait fonder à leur intention un institut spécial aux environs de Moscou serait amplement récompensé de sa peine. Déjà, au surplus, cette idée philanthropique fermente dans quelques têtes, et tout nous fait espérer que des jours meilleurs luiront bientôt pour les poulets moscovites et leurs infortunés consommateurs.

Le dîner se termine invariablement par un entremets plus que jamais sucré, puis on se lève de table après y avoir passé une heure au plus, on salue la maîtresse

de la maison, on donne une cordiale poignée de main au maître du logis — jadis on l'embrassait; — on prend du café, ou du thé — de préférence du thé, et l'on se met à fumer à outrance des cigares et des cigarettes. Comme il est défendu de fumer dans les rues, par la raison péremptoire que l'empereur Nicolas ne pouvait souffrir le tabac, on se dédommage dans les maisons, et les dames ne s'y opposent point. Quelques-unes même prêchent d'exemple, quoique la mode des *paxitos* ait cessé d'être bien portée. Tabac, cigares et cigarettes ne peuvent être vendus que dans des paquets ou des boîtes enveloppées de banderolles fiscales. Ces banderolles ne sont pas sans analogie avec nos *timbres-en-dos*, et elles s'appliquent de telle façon qu'il faut les briser pour ouvrir le paquet ou la boîte. L'impôt sur le tabac se perçoit ainsi avec une grande simplicité. Malheureusement, le fisc fait payer ses banderolles à un prix abusif; — sur un paquet de cigares, que vous payez 23 copecks, par exemple, la banderolle compte pour 7 copecks, soit pour le tiers environ. Aussi la fraude est-elle grande et le produit de l'impôt insignifiant en comparaison de ce qu'il pourrait être. Si le prix des banderolles ne dépassait pas 5 0/0 du coût de la marchandise, il y a apparence que la fraude serait à peu près nulle, que les consommateurs y gagneraient et que le fisc n'y perdrait rien. Pour le dire en passant, ce système ne pourrait-il pas être appliqué à la plupart des impôts indirects, en attendant le jour bienheureux

où les gouvernements, réduits au simple office d'assureurs de la propriété et de la liberté, se contenteront d'une prime proportionnée à l'importance du capital assuré et des risques courus? Pourquoi les spiritueux, le sucre, le thé, le café ne se vendraient-ils pas sous banderolles? La douane fiscale elle-même cesserait d'être nécessaire, et l'on pourrait l'envoyer rejoindre le système prohibitif, l'octroi, la torture, l'impôt du sang et les autres procédés primitifs du vieux gouvernementalisme.

Mais ne nous laissons pas égarer par les feux follets de l'utopie et revenons à Moscou. Vous avez dîné, pris le thé, fumé, refumé et fait la sieste au besoin. Il s'agit d'achever la journée. Vous avez le choix entre le théâtre, les clubs, les petites soirées et les raouts. Nous sommes en carême. Le théâtre ne peut vous offrir que des tableaux vivants et des concerts. J'ai déjà parlé des tableaux vivants qui constituent ici le maigre de l'art dramatique. Les concerts de la troupe italienne de Pétersbourg ont été fort suivis. Ceux de Vieuxtemps ne l'ont pas été moins. J'en puis parler *de auditu*. Quoique les prix fussent excessifs — 20 roubles, 75 francs par loge, — la salle était comble, et notez bien qu'on n'y allait pas seulement pour obéir aux ukases de la mode, car le *paradis* était mieux garni encore que le premier rang des loges. Vieuxtemps jouait, ce soir-là, son grand concerto en *ré mineur*, la « Chasse » et des variations sur des airs russes, de manière à enlever les

bravos des loges et à faire la joie du *paradis*. Les gens économes — il y en a, même en Russie, — se plaignaient à la vérité de l'élévation du prix des places. Peut-être, en effet, les grands artistes abusent-ils un peu du monopole naturel que la Providence leur a départi. Mais chaque chose n'a-t-elle pas son prix ? Le vin de Suresnes se vend 60 centimes la bouteille. Le Clos-Vougeot se paie 12 ou 15 francs. Vieuxtemps, c'est du Clos-Vougeot. — Préférez-vous le club au spectacle, voici le *Club des marchands*, où il n'y a guère de marchands, et le *Club anglais* où il n'y a point d'Anglais, avec leurs innombrables pièces en enfilade. On y fume et on y joue. On me montre, au club anglais, la *Chambre infernale* où le whist sévissait naguère avec fureur. On se modère aujourd'hui, non peut-être parce qu'on est devenu plus sage, mais parce que les grandes fortunes nobiliaires deviennent rares, et la *Chambre des enfants*, où l'on joue petit jeu, est, grâce au ciel, plus fréquentée que la *Chambre infernale*. Le droit sur les cartes est demeuré toutefois le principal revenu des clubs. Ne nous y arrêtons pas davantage et allons achever la soirée dans un des nombreux salons que l'hospitalité russe rend si aisément accessibles aux étrangers.

On danse beaucoup en hiver, on se repose en carême et la causerie autour d'une table à thé remplace la danse. Le samovar en cuivre ou en argent est entouré de corbeilles de gâteaux, de vases de confitures exquises, de boîtes de bonbons et de paquets de cigarettes.

Les hommes fument avec énergie, les dames se passent activement les boîtes de bonbons et la conversation ne languit pas. De quoi cause-t-on? de politique, de littérature, de beaux-arts, d'économie rurale et même d'économie politique. Les dames, pour la plupart élevées par des gouvernantes étrangères, et surtout par des gouvernantes suisses, qui sont les plus recherchées, ont reçu une instruction solide et variée. Comme elles possèdent, en outre, infiniment de bon sens et de tact, elles laissent voir ce qu'elles savent sans le montrer. La grande préoccupation du jour, c'est la fondation d'une *Société pour la propagation des connaissances utiles.* Le peuple lit peu en Russie, par l'excellente raison que la masse ne sait pas lire ; et comme la demande des livres à la portée du peuple est faible, l'offre est insuffisante au double point de vue de la quantité et de la qualité. Il s'agirait donc de multiplier et d'améliorer les lectures populaires. Tel est le but de l'association dont les dames de Moscou ont pris la louable initiative et pour laquelle je leur souhaite bon succès.

J'ai à peine besoin d'ajouter que la liberté d'opinions la plus entière règne dans les salons de Moscou. On ose tout dire, et on dit tout, quoique avec mesure et convenance. On se plaint volontiers de la lenteur des réformes, et l'on n'est pas précisément disposé à l'indulgence pour la bureaucratie de Pétersbourg; bref, si l'on est patient, ce n'est pas sans montrer quelque impa-

tience. Un dernier trait pour finir cette esquisse des salons de la seconde capitale, et je pourrais dire du principal foyer intellectuel de la Russie. On peut, à la rigueur, s'y présenter en redingote et la cravate mise de travers, mais il faut se garder d'attacher à sa boutonnière des croix et des rubans. — Si vous avez une valeur intellectuelle et morale quelconque, disent avec leur raison grossière ces barbares moscovites, nous saurons bien la découvrir, sans que vous en étaliez l'estampille; si vous n'en avez point, pourquoi êtes-vous décoré? — C'est une vanité puérile, ajoutent encore ces mêmes barbares, d'exhiber aux regards de tout venant les distinctions qu'on a obtenues des souverains: autant vaudrait broder ses armoiries sur son habit et y coller ses diplômes ou ses brevets... On ne porte donc point de décorations dans les salons de Moscou et, sous ce rapport du moins, la barbarie moscovite est visiblement en retard sur la civilisation de Paris, de Bruxelles ou de Pékin.

CINQUIÈME LETTRE

SÉJOUR A MOSCOU

(SUITE)

Une flânerie à travers Moscou. — Les marchands d'images. — Économie politique des ours. — Le trésor. — Le *Bolshoi Dvoretz* et le *Maloi Dvoretz*. — L'hospice des enfants trouvés. — Un régiment de nourrices. — Vice inhérent à la charité publique. — L'institut des demoiselles. — La maison Romanoff. — L'École des arts et métiers. — Les églises. — La semaine sainte. — *Christos Voskresses*.

Saint-Pétersbourg, 20 avril 1860.

Rien d'attrayant comme une flânerie à travers Moscou. C'est, par excellence, la ville du pittoresque et de l'imprévu. Les rues s'emmanchent, comme à regret, les unes dans les autres parce qu'il faut bien finir par là, mais après avoir fait une foule de détours capricieux et engendré un réseau compliqué de *pereouloks* (petites rues) ; les maisons sont bâties chacune à sa mode, en pierres, en briques ou en bois, à un, deux ou trois étages, avec des colonnes ou sans colonnes, peintes de blanc, de jaune, de rouge ou sans peinture, dans l'alignement ou hors de l'alignement. Si vous parcourez les rues marchandes, vous n'apercevez qu'enseignes flam-

boyantes et parlantes. Les affiches sont défendues, parce qu'elles feraient concurrence aux annonces et que les annonces sont l'objet d'un monopole. Cependant, s'il n'y a point d'affiches, il n'y a guère d'annonces, car tout se tient dans l'organisme social comme dans l'organisme humain, et n'en déplaise à Sganarelle, ce n'est pas toujours en se crevant un œil qu'on rend l'autre mieux portant. Voici en revanche un marchand d'estampes et d'images, dont l'étalage attire la foule la plus bigarrée qui se puisse voir, des moujiks couverts de leur touloupe de peau de mouton graisseuse ; des marchands barbus avec leur longue houppelande de drap bleu ; des messieurs habillés à l'allemande, autrement dit à l'européenne, avec une pelisse du poids de dix kilogrammes en guise de par dessus ; des femmes du peuple, endimanchées dans leur *sarafane* d'une couleur éclatante, les épaules couvertes d'une pèlerine de fourrure ornée d'une douzaine de petites queues, la tête enveloppée d'un mouchoir, et les jambes englouties dans de grosses bottes de postillon ; des pauvresses en robe de cotonnette, avec une vieille touloupe plus que jamais graisseuse et les pieds nus ; des soldats en longue capote de drap gris grossier, avec la médaille de Crimée. A travers ce groupe de flâneurs, se glisse par-ci par-là, pour éviter les montagnes de neige fondante qui bordent le trottoir, une jolie dame en douillette de soie, coiffée d'un petit chapeau parisien, bleu ou rose tendre, et chaussée de bottes de velours noir, montant jusqu'à

la naissance du mollet; puis viennent à la file des colporteurs de pain, de champignons, de mouchoirs de coton, qui se pressent sans bousculer personne, car il y a dans toutes les classes de la population un sentiment inné de politesse, et quiconque vous touche par mégarde se confond aussitôt en excuses. Jetons un coup d'œil sur l'étalage, voyons ce qui domine, de l'image religieuse, guerrière, satirique, sentimentale ou folâtre. On assure que le peuple russe est éminemment religieux, et voici précisément un groupe de moujiks arrêtés devant l'image à fond d'or d'une chapelle byzantine pour y faire leur prière avec toute sorte de prosternements et de grands gestes. Les images religieuses devraient donc être en majorité à l'étalage du marchand. Cependant, il n'y en a guère, et ceci me donne à penser. L'image belliqueuse est-elle plus demandée? Il n'y a pas apparence. Voici dans un coin obscur deux ou trois épisodes de la guerre du Caucase, à côte des portraits de Napoléon, de l'impératrice Joséphine et du prince Eugène. C'est tout. En revanche, le genre sentimental et folâtre est abondamment représenté. Voici une contrefaçon de la « Permission de dix heures »; voici encore « un Nid dans les blés »; voici enfin tout un troupeau de nymphes rouge brique dans les attitudes les plus variées, et autour desquelles la foule se presse avec une ardeur qui atteste un goût prononcé pour la mythologie. En général, cependant, les images populaires sont sentimentales ou satiriques plutôt que

licencieuses. Ce sont des scènes de *flirtation* villageoise, des danses au son de la balaleika, espèce de guitare triangulaire avec un long manche, puis des diableries, le convoi du chat enterré par les souris, caricature politique qui date du règne d'Ivan le Terrible et des montreurs d'ours. Les ours possèdent encore, pour le dire en passant, à peu près le monopole de l'art dramatique dans les campagnes. On les élève en conséquence, et l'on m'a cité un seigneur qui s'en faisait un joli revenu, en les vendant aux bateleurs après avoir ébauché leur éducation. L'ours danse, dit la bonne aventure, et parfois même il fait de l'économie politique à sa manière. Son maître lui demande, par exemple, de montrer comment les paysans vont à la corvée. Aussitôt l'ours prend un air piteux, il lève languissamment une patte, puis une autre, il respire avec effort et il finit par se coucher. Et les spectateurs de rire. Alors le maître ajoute : montre-nous comment le paysan va cultiver sa terre ? L'ours se lève d'un bond, il prend un air joyeux et se met à courir. Cet ours-là n'est-il pas un économiste de première force ?

Mais continuons notre promenade. Dirigeons-nous vers le Kremlin, en entrant par la porte Sainte, sous laquelle il faut passer la tête nue et sans chiens, et allons visiter le Trésor où se trouvent déposés, avec les trônes des tzars, leurs couronnes et leur vaisselle, des reliques et des trophées historiques de toute sorte. L'œil est ébloui de cet entassement de richesses. La

couronne de Pierre le Grand, par exemple, si j'en crois mon fidèle *handbook Murray*, étincelle de 847 diamants; celle de Catherine II en compte 2,536, faisant cortége à un énorme rubis; les trônes sont en ivoire ou en métaux précieux constellés de pierreries.

Le trône de Pierre le Grand est en argent massif; celui de Boris Godounoff, qui a établi le servage en Russie, est formé de lames d'or ornées de 2,760 turquoises et autres pierres précieuses. Il y en a 8,824 sur le trône de Michel Romanoff, fondateur de la dynastie. Quant aux perles, on pourrait les mesurer au boisseau. Les costumes des tzars n'étaient de même qu'un ruissellement de pierreries sur un fond d'or. Aux lumières, ces potentats plus asiatiques qu'européens devaient avoir un faux air de soleils. N'oublions pas toutefois, comme une circonstance atténuante, qu'en ce temps-là on n'avait pas encore inventé le 5 0/0, et que souverains ou sujets n'avaient d'autre ressource pour consolider leurs épargnes que de les transformer en métal frappé ou ouvragé, en bijoux et en pierreries. C'était l'enfance de l'art. Voici d'autres souvenirs qui attirent davantage nos regards s'ils les éblouissent moins : les grosses bottes de Pierre le Grand, des bottes de géant, sa canne, — un nerf de bœuf gigantesque et civilisateur, — la chaise à porteurs, du fond de laquelle Charles XII malade perdait la bataille de Pultava, les drapeaux déchirés et noircis de poudre de la Hongrie et de la Pologne, la constitution polonaise de

1831, scellée dans un coffret au pied du portrait de l'empereur Nicolas. Triste dépouille ! Plus loin, c'est une statue en marbre blanc de l'empereur Napoléon Ier, travesti en César romain. Enfin, dans la collection des armes anciennes, on me montre des fusils et des pistolets-revolvers qui datent du XVIIe siècle. Rien de nouveau sous le soleil, n'en déplaise à M. le colonel Colt. Mais n'abusons pas du Trésor et entrons au *Bolshoi Dvoretz* (nouveau palais). C'est un superbe édifice, récemment achevé, qui n'a pas coûté moins de 40 ou 50 millions de francs et qui demeure vide onze mois et demi sur douze. Laissons donc l'économie politique au vestiaire, avec notre pelisse et nos galoches, et montons le splendide escalier orné d'une colonnade en granit de Finlande, qui fait souvenir des noces de Cana de Paul Véronèse. Cet escalier aboutit à trois salles énormes et du plus grand style, puis viennent les appartements de l'empereur et de l'impératrice. Dans le cabinet de l'empereur s'étale une statuette équestre de Napoléon, — on en a mis partout ! — et cinq ou six tableaux représentant des épisodes de la campagne de 1812. L'incendie de Moscou n'a pas été oublié. — Au Bolshoi Dvoretz se trouvent enchâssés quelques restes de la demeure des anciens tzars, le *Granavita Palata*, vaste salle aux cintres surbaissés, de forme quadrangulaire, dont les murailles sont surchargées d'arabesques. Sur les fenêtres sont peintes les armoiries des différents gouvernements de la Russie. Dans

un angle est pratiquée une ouverture grillée, d'où les femmes, alors enfermées à la mode orientale, contemplaient, sans être vues, le spectacle des pompes de la cour. Un peu plus loin sont les *terema*, petits appartements sombres et étroits qui servaient de logements aux femmes et aux enfants. Nous passons à côté de la fenêtre d'où fut précipité le faux Démétrius et non loin de la terrasse où Napoléon monta à son arrivée au Kremlin pour contempler la cité immense qu'il venait de conquérir et que la flamme allait bientôt lui reprendre. Napoléon traitait, comme on sait, les économistes et les philosophes d'*idéologues*, autrement dit, de rêveurs ou de songe-creux. Comme les économistes et les philosophes auraient beau jeu ici pour prendre leur revanche contre cet *homme pratique !* — Nous sortons du Bolshoi Dvoretz pour entrer dans le *Maloi Dvoretz* ou le petit palais qu'habitait l'empereur Nicolas dans ses rares apparitions à Moscou. Voici le cabinet de travail du redoutable tzar, — le plus mince homme d'affaires est mieux meublé. Voici encore, à côté, sa chambre ou plutôt son cabinet à coucher. Le lit est en fer avec un simple matelas, et quel matelas ? une vraie galette recouverte d'une légère couverture à 50 cent. le mètre, sur laquelle le tzar étendait son manteau. Était-ce insouciance du comfort ou affectation de simplicité ? En face du lit impérial, s'étale une grosse commode ventrue, d'un goût hideux. Si le beau et le laid exercent sur l'esprit une influence quelconque, cette

laide commode doit bien certainement avoir sa part de responsabilité dans les malheurs de la Pologne.

Mais je demande grâce à mon infatigable et obligeant cicerone M. D., et je lui déclare que j'ai assez vu de musées et de palais, mes facultés de consommation étant généralement fort limitées à l'endroit des monuments. Nous quittons donc le Kremlin, et nous allons visiter l'hospice des enfants trouvés, un énorme et fastueux édifice bâti par Catherine II, et qui sert à la fois d'hospice, de pensionnat de demoiselles et d'hôpital.

Le bâtiment principal, de forme quadrangulaire, n'a pas moins de cinq étages. La grande entrée a un aspect monumental; mais ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit. Vers l'un des angles, s'engouffre une allée étroite et obscure par où l'on introduit les pauvres petites créatures qui forment la clientèle pullulante de l'établissement. En moyenne, les entrées sont de 40 par jour. Ce chiffre varie selon les époques de l'année. Il diminue dans celles qui correspondent au carême et, en particulier, à la semaine sainte, car ici l'observation du carême n'est pas une plaisanterie; en revanche, il augmente aux jours qui correspondent au carnaval et aux fêtes, et Dieu sait si les fêtes abondent en Russie! L'enfant déposé, on l'inscrit, on lui donne un nom et un numéro, on attache ce numéro à son cou et on en remet le double au déposant. Ensuite, on baptise l'enfant, s'il a lieu, on le lave, on l'enveloppe dans de nouveaux

langes et on le confie à une nourrice qui le monte aux étages supérieurs. Quelquefois, quand il y a presse, une nourrice sert pour deux enfants. Au moment où je visite l'établissement, par exemple, la neige ayant interrompu les communications avec le dehors, on a dû suspendre les expéditions ordinaires à la campagne. L'hospice est encombré. Il y a environ 14 ou 1,500 nourrices pour 16 ou 1,700 enfants. Ce régiment de nourrices est distribué par compagnies de 50 ou 60 dans les salles qui occupent les deux étages supérieurs. Chaque étage est divisé en deux par un couloir. D'un côté du couloir se trouvent les enfants bien portants, de l'autre les malades. La moitié des enfants sont malades. Ceux qui sont atteints de maladies contagieuses sont placés dans un quartier séparé. Toutes les salles sont ouvertes du côté du couloir.

Elles sont très vastes, mais l'aérage laisse à désirer, Dans le couloir élevé, mais trop étroit, qui les sépare, l'air est tout imprégné de miasmes animalisés. Il ne fait pas bon de s'y arrêter. Nous entrons dans une des salles formant enfilade. On en a réuni deux pour faciliter l'aérage. A notre aspect, 120 nourrices se lèvent comme un seul homme, en se mettant au port d'armes avec leur nourrisson, et elles font un grand salut à la russe en inclinant tout d'une pièce le haut du corps. Ces nourrices sont, hélas ! étonnamment laides. Elles portent le costume national avec le *kakochnik*, sorte de béret vert, rouge ou bleu. La couleur varie ici selon

les salles. Chacune a son lit, et, à côté, un petit berceau en bois, reluisant de propreté. L'enfant est couché sur un bon matelas que l'on aperçoit à travers la toile métallique qui forme la devanture du berceau, et abrité par un rideau bien blanc. Chaque salle possède une baignoire magnifique, avec des bassins en cuivre rouge, de l'eau chaude et de l'eau froide à toute heure. Les nourrices ont de beaux appointements. On leur donne communément 4 ou 5 roubles par mois, quelquefois davantage. Cela dépend de la situation du marché aux nourrices. L'établissement se charge aussi de fournir des nourrices en ville. Comme les salaires des femmes sont très bas, c'est une profession fort avantageuse, relativement du moins. Aussi, voici ce qui arrive. Dans les campagnes qui avoisinent Moscou, — personne n'ignore que les campagnes sont le séjour de l'innocence, — il y a des villages entiers dont c'est la spécialité de fournir des nourrices. Les adolescentes simples et naïves qui entrent dans cette carrière, appelées par leur vocation ou sur les conseils de leur famille, déposent dans l'établissement même le premier fruit de leur industrie, après quoi elles y entrent comme nourrices. Parfois, on leur confie leur propre enfant. Elles l'emportent ensuite à la campagne, sans oublier les mois de nourrice. Au bout du temps requis par les conditions naturelles de leur profession, elles recommencent à nouveaux frais... pour l'établissement, et ainsi de suite. C'est un état passablement lucratif et

un cercle essentiellement vicieux. Ne nous hâtons pas trop cependant de jeter la pierre aux paysannes moscovites. Je connais, pour ma part, tel village des environs de Bruxelles, dont les fillettes non moins simples et naïves exercent précisément la même profession, si mal à propos oubliée dans le *Guide pour le choix d'un état*.

Excepté dans les cas de maladies graves, les enfants ne séjournent pas plus de sept ou huit semaines dans l'hospice. Malgré la belle organisation des services, et en particulier du service médical, dont le personnel se compose de dix-huit médecins sous la direction intelligente et bienveillante de M. le docteur Blumenthal, la mortalité est effrayante. Depuis vingt ans, elle n'est pas tombée au-dessous de 16 pour cent, et elle s'est élevée jusqu'à 32 pour cent en 1858. Mais il ne faut pas oublier que les enfants abandonnés sont généralement d'une constitution débile, et d'ailleurs quelle organisation, si parfaite qu'elle fût, pourrait remédier aux inconvénients d'un pareil entassement de chair humaine? Trop souvent, ces enfants issus de parents malsains portent en eux des germes morbides. Quelques-uns, en petit nombre à la vérité, 1 1/4 pour cent, sont atteints de maladies syphilitiques. On avait voulu d'abord les élever au biberon pour éviter que la contagion n'atteignît leurs nourrices ; mais jusqu'à présent tous les essais qu'on a faits du biberon ont échoué. Il a fallu y renoncer pour les enfants sains aussi bien que

pour les malades. On s'est tiré d'embarras par un expédient ingénieux. On confie les enfants syphilitiques à des nourrices atteintes du même mal, et l'on guérit ensemble nourrice et nourrisson. Les enfants sont vaccinés avant leur sortie de l'établissement, et c'est également à l'hospice que viennent se faire vacciner la plupart des enfants de la ville. La vaccination est gratuite.

Les enfants sortent de l'hospice pour être mis en pension dans les campagnes, à raison de 2 roubles 40 copecks (9 fr. environ) par mois, pendant les trois premières années. C'est mieux qu'en France et en Belgique. En France, par exemple, on ne paye que 4 fr. Aussi n'ai-je jamais oublié cette réponse naïvement réaliste que faisait une paysanne des environs de Paris à un inspecteur général des établissements de bienfaisance qui lui demandait pourquoi elle n'élevait plus d'enfants-trouvés. — « Que voulez-vous, disait la bonne femme, le prix est trop bas ; nous avons plus de profit à élever des cochons. » — Au bout de trois ans, le prix de la pension diminue d'une manière progressive. Ce n'en est pas moins une lourde charge pour l'établissement, qui est obligé de pourvoir à l'entretien de 25 à 30,000 enfants ainsi placés dans les campagnes. Des abus ne peuvent manquer non plus de se produire dans une administration si vaste. Un enfant meurt de maladie ou autrement. La nourrice se garde de déclarer son décès ; elle lui substitue son propre

enfant ou l'enfant d'une voisine, et elle continue à toucher la pension. Il y a bien, à la vérité, un inspecteur chargé de la surveillance de chaque district d'enfants-trouvés ; mais les districts sont immenses, et la corruption n'est pas impossible. A leur majorité, les enfants-trouvés sont colonisés comme paysans de la couronne, ou bien ils deviennent artisans ou domestiques. Les filles, qui sont les plus nombreuses (on dépose, en effet, 1,000 filles sur 8 à 900 garçons, quoique la proportion des naissances soit à Moscou de 1,048 garçons sur 1,000 filles), forment une pépinière de servantes. Toutes les filles de service de l'établissement sont des enfants-trouvés.

Nous descendons aux cuisines, qui sont monumentales, et ce qui vaut mieux encore, propres. Le *tchi* national fait le fond de la nourriture. On le manufacture à la vapeur. Les nourrices viennent dîner au réfectoire par bataillons de 200. Elles s'asseyent par quatre autour d'une écuelle qui contient le tchi. Le reste du dîner se compose de gâteaux de gruau et de pain noir, arrosés de *kwass* ou de petite bière. Tout cela est grossier, mais substantiel et sain. Les bataillons se succèdent avec rapidité, et au bout d'une heure le régiment entier a dîné. Mais il faut voir comme on fait queue autour des immenses marmites, avec quelle vélocité les écuelles s'emplissent, avec quelle vélocité elles se vident. A la vapeur!

Nous parcourons les deux étages inférieurs, guidés

par l'aimable et intelligent directeur, M. Drachussoff. Huit cents jeunes filles, pour la plupart orphelines d'employés pauvres, sont élevées là pour être institutrices (qu'elles en aient ou non la vocation, ceci n'est qu'un détail). Elles sont en train de dîner dans l'immense réfectoire. Leur costume se compose d'une robe verte, avec un tablier et un bavolet blancs : bien peu sont jolies. Je dirais volontiers : tant mieux ! si les nourrices de là-haut n'étaient pas si laides. Nous visitons encore la chapelle, dont les boiseries dorées sont d'un travail exquis, et nous nous dirigeons vers une vaste galerie de près d'une verste de longueur servant d'hôpital de la maternité. En passant, nous côtoyons la salle où l'on dépose les enfants morts. Il en sort, hélas ! en moins de deux mois de séjour, plus d'un quart par cette issue funèbre. L'hôpital est admirablement tenu. Les salles spacieuses et bien emménagées ne contiennent chacune qu'une demi-douzaine de lits. Il y a une école d'accouchement pour les sages-femmes.

La population totale de l'établissement des enfants-trouvés, avec ses dépendances, s'élève à 4 ou 5,000 individus, enfants compris, et la dépense annuelle est d'environ un million de roubles. Les lombards ou banques de la couronne y pourvoyaient naguère, mais ces banques sont maintenant en liquidation, en sorte que les frais des établissements qu'elles alimentaient retombent directement à la charge de l'Etat. Ce n'est qu'à moitié rassurant pour leur avenir. Cependant la

dépense croît d'année en année, et nous touchons ici au vice organique de la philanthropie officielle.

Dans les années qui ont suivi la fondation de l'hospice des enfants-trouvés, en 1764, le nombre des enfants déposés annuellement ne dépassait pas 1,000; en 1855, il a atteint le chiffre de 10,993, et en 1859, il s'est élevé à 14,229. Le jour ne tardera pas à venir, — il est même déjà venu, — où les ressources allouées à l'entretien de ce rebut croissant de la génération ne lui suffiront plus. Ce mal n'est point du reste particulier à l'hospice des enfants-trouvés de Moscou. Partout, la charité publique agit comme une prime d'encouragement allouée à l'imprévoyance et au vice; partout elle finit par demeurer impuissante en présence des maux qu'elle a contribué à multiplier, et qui la débordent. Recherehons cependant quelles sont ici les sources du mal. Les enfants abandonnés proviennent, pour le plus grand nombre, de la population ouvrière flottante qui alimente pendant une partie de l'année les fabriques de Moscou et des environs. Ces ouvriers mi-agriculteurs, mi-industriels, passent l'hiver à Moscou et retournent chez eux au printemps. Mais dans l'intervalle, ils n'ont pas vécu en cénobites, et ils rejettent volontiers sur l'hospice des enfants-trouvés les conséquences de leurs mariages de la main gauche. Ajoutez à cela les soldats, auxquels le mariage est interdit, les ménages pauvres, qui s'habituent à compter sur l'hospice, surtout dans les mauvaises années, le chemin de

fer de Nicolas, qui a étendu jusqu'à 3 ou 400 verstes le rayon de la clientèle foraine de l'établissement, enfin le développement naturel et progressif de l'industrie des nourrices, et vous vous expliquerez aisément l'augmentation alarmante du chiffre des entrées.

Maintenant, à quel remède convient-il de recourir pour arrêter cette affluence qu'une charité plus fastueuse qu'intelligente a trop encouragée? Faut-il déclarer une bonne fois que l'Etat n'est point une nourrice omnibus qui soit obligée de tendre gratis ses mamelles à tout venant? Faut-il, en conséquence, autoriser l'administration des enfants-trouvés à restreindre les facilités accordées aux admissions, et notamment à ne recevoir de nouveaux candidats-nourrissons qu'après une enquête? Sans aucun doute, et l'on sera tôt ou tard obligé d'en venir là. Mais cela ne suffit point, et le mal auquel il s'agit de porter remède exige à la fois l'intervention d'une justice plus exacte et d'une charité mieux entendue. D'une justice plus exacte d'abord. Si l'Etat n'a point à se charger de l'élève gratuite des enfants qu'il plaît à l'imprévoyance de créer, à la perversion de l'instinct et du cœur d'abandonner, il est tenu de veiller à ce que les enfants soient élevés, à ce que nul ne s'exonère, soit par le crime, soit par l'abandon ou la négligence, des obligations naturelles qui lui incombent envers les êtres auxquels il a donné le jour. L'Etat doit définir ces obligations, en répartir le fardeau d'une manière égale sur qui de droit, sans en

affranchir précisément celui qui est le plus capable de les remplir, et en poursuivre l'accomplissement à l'aide d'une échelle de pénalités équitablement graduées, mais rigoureusement infligées. Voilà pour la justice. Voici maintenant pour la charité. Si, en dépit de la nature qui les y invite et de la loi qui les y oblige, des parents dépravés ou misérables ne s'acquittent point de leurs obligations envers leurs enfants, s'ils les abandonnent après leur avoir donné le jour, il ne faut point que les victimes de ces banqueroutes de la paternité périssent sans secours. La charité doit intervenir pour les recueillir et les élever. Mais son intervention, pour produire un bien sans alliage de mal, ne doit jamais perdre de vue la justice. Il ne faut point que la charité, en prenant sur elle le fardeau des obligations de la paternité, encourage par là même l'imprévoyance et l'incurie des parents auxquels elle se substitue. Non ! Elle doit se faire la tutrice de l'enfant qui est innocent de sa naissance et de son abandon ; mais en se réservant toujours un recours contre ceux-là dont elle acquitte la dette, et si elle doit éviter de se montrer à leur égard une créancière impitoyable, il ne faut pas non plus qu'elle les encourage, par une commisération mal entendue, à multiplier leurs faillites. Des avances d'élève et d'éducation, avances dont le remboursement doit demeurer toujours exigible, s'il n'est pas toujours exigé, voilà tout ce que doit faire la charité.

Cette fois, le problème est-il complétement résolu?

Non, pas encore. La charité n'est point apte, en effet, à gérer une entreprise quelconque. L'hospice des enfants trouvés de Moscou, malgré le bel ordre qui y règne, nous en fournirait au besoin une preuve de plus. Ce réceptacle du vice et de la misère a l'aspect monumental d'un palais, les appartements d'apparat sont magnifiques, les escaliers et les couloirs sont dallés en fer *protégé*, ce qui ne veut point dire en fer à bon marché, le cuivre n'a pas été moins prodigué. Mais en quoi tout ce faste profite-t-il aux misérables créatures qui en sont le motif ou le prétexte? Leur a-t-on réservé au moins la plus large et la meilleure place dans le palais qui a été bâti à leur intention? Non pas. Le rez-de-chaussée est occupé par l'administration, et les deux premiers étages ont été envahis par l'institut des demoiselles (un institut de demoiselles dans un hospice des enfants-trouvés !). — Il ne reste pour les enfants-trouvés, titulaires du logis, que les deux étages supérieurs où on les loge dans les combles et où on les dissèque. Est-ce là, je le demande, un emploi intelligent, équitable et économique des ressources de la charité? Avec l'énorme capital qui a été ainsi gaspillé en monumentation, n'aurait-on pas pu assister plus d'enfants et les assister mieux?

Ne serait-il pas bien temps de mettre à profit cette coûteuse mais concluante leçon d'économie charitable? Pourquoi le gouvernement, suffisamment instruit par l'expérience, ne confierait-il pas à une entreprise privée

la gestion de l'hospice des enfants-trouvés, moyennant un prix d'entretien à déterminer par tête d'enfant? Ce prix, il se chargerait bien entendu de le payer jusqu'à ce que la charité des particuliers vînt se substituer à la sienne, sauf toujours à poursuivre contre qui de droit le remboursement de ses avances. Les enfants abandonnés n'y perdraient rien, les finances de l'Etat s'en trouveraient mieux et le gouffre de l'imprévoyance en matière de population, qui va aujourd'hui s'élargissant, se comblerait peu à peu...

Mais me voici encore une fois en récidive d'utopies économiques. Sortons vite de l'établissement des enfants-trouvés, prenons un droschki et allons-nous-en à l'autre bout de Moscou visiter l'école des arts et métiers. Jetons un coup d'œil, en passant, sur la maison Romanoff, petit berceau d'une grande dynastie. On est en train de la rebâtir sur des dessins que j'aime à croire originaux. Des poêles en mosaïque de faïence dans le goût oriental sont le plus bel ornement de l'intérieur. On copie maintenant *con amore* les vieilles cheminées flamandes et italiennes. On copiera un jour les vieux poêles russes. L'école des arts et métiers, vaste bâtiment à colonnes de couleur chocolat, est une dépendance de l'hospice des enfants-trouvés. Trois cents enfants environ y reçoivent l'instruction professionnelle. Sur ce nombre, la moitié se recrute dans l'hospice. L'autre moitié se compose de fils d'employés ou d'artisans. La plupart sont reçus gratis. Une cinquantaine

toutefois paient une pension de 70 roubles par an. On les reçoit à l'âge de 11 à 12 ans dans l'établissement et ils en sortent à 20 ans. Pendant les trois premières années, ils suivent des cours préparatoires, puis viennent trois années d'études générales comprenant la mécanique, la physique, la chimie, le dessin, etc. ; enfin deux dernières années d'études spéciales de l'art du constructeur, du mécanicien ou du chimiste, selon la carrière à laquelle ils se vouent. A ces études qui occupent quatre heures et demie par jour (de 9 h. du matin à 1 h. 1/2), vient se joindre le travail manuel de 2 heures à 7 heures du soir. Total 9 h. de travail intellectuel et matériel par jour. C'est beaucoup, et il me semble que 4 heures de travail manuel suffiraient amplement si j'en juge par les figures jaunes et fatiguées de ces pauvres enfants. Cependant la durée du travail a déjà été réduite par l'habile et laborieux directeur de l'établissement, M. Erschoff, mais il faudrait la réduire encore. Dans les premiers temps, on occupe les enfants au tour et aux ateliers de menuiserie; ils passent ensuite dans les ateliers de construction, à la forge, à la fonderie ou dans le laboratoire de chimie. L'établissement possède une machine à vapeur de 25 chevaux et il fait tout ce qui concerne la fabrication des machines, excepté la chaudronnerie. Il n'y a pas d'autres ouvriers que les élèves. Je suis incompétent pour apprécier la bonté des machines, mais elles me paraissent solidement construites et bien finies. L'outillage vient d'Angleterre.

L'école des arts et métiers est alimentée par une allocation de 200 roubles par élève que lui fournit l'hospice des enfants-trouvés, à quoi il faut ajouter le montant de la vente des machines et autres produits qu'elle livre au dehors. Il en sort environ 20 élèves par an, qui trouvent aisément à se placer comme contre-maîtres. Les mécaniciens sont les plus demandés. On leur donne uniformément une somme de 150 roubles à leur sortie. Ne serait-il pas plus équitable et plus avantageux de proportionner le montant de cette gratification à la valeur du concours qu'ils ont apporté à l'établissement? Vingt professeurs sont attachés à l'école. On les paie à l'heure et à l'année. Voici comment on entend le paiement à l'heure. Une heure de leçon par semaine pendant l'année scolaire se paie, par exemple, à raison de 40 roubles; pour deux heures c'est 80 roubles et ainsi de suite. On déduit les leçons non données; aussi les professeurs sont-ils des modèles d'assiduité. Bref, c'est un établissement bien monté et bien organisé. Mais 200 roubles par an et par tête pendant 8 ans, sans compter l'intérêt du capital employé en bâtiments, etc., n'est-ce pas un peu cher pour former un contre-maître? L'industrie privée ne s'en chargerait-elle pas à moins de frais? N'en disons rien à M. Erschoff, qui nous montre avec une complaisance exemplaire une collection intéressante des produits de l'industrie de ses élèves, étalée dans la salle historique où l'empereur Alexandre Ier convoquait en 1812 la noblesse et les marchands de

Moscou pour les convier à la défense de la patrie. Un beau souvenir et une jolie salle !

Le temps me manque pour visiter les fabriques qui sont nombreuses à Moscou et aux environs, car Moscou est le principal foyer de l'industrie manufacturière de la Russie. Je me contente d'aller voir une fonderie de cloches, qui confectionne des produits superbes avec un outillage d'une simplicité élémentaire. Des cloches de toutes dimensions sont suspendues sous un hangar. On me montre, dans le nombre, la cloche dont la colonie allemande de Moscou vient de faire cadeau à la ville natale de Schiller et qui a failli être refusée parce que la communauté protestante de l'endroit ne voulait point qu'elle sonnât pour les catholiques. Comme si le génie de l'auteur de la *Cloche* n'avait pas sonné pour tout le monde ! Ces cloches sont faites d'un alliage de 3/4 de cuivre rouge et de 1/4 d'étain et elles se vendent à raison de 70 roubles le poud (le poud équivaut à 16 kil.). Elles sont ornées d'un dessin naïf et de bordures en bas-relief d'un travail délicat. La cloche de Schiller est du poids de 60 pouds. Celle de la tour d'Ivan Veliki en pèse 4,000 et la célèbre cloche cassée qui gît au pied de la tour, 12,000.

Du reste, les Russes ont de tout temps excellé dans le travail des métaux, et rien n'est plus joli que leur monnaie, quand ils ont de la monnaie.

Mais les vraies curiosités de Moscou, ce sont les églises. Nous sommes, ne l'oublions pas, dans la sainte

Russie, et Moscou est la ville sainte de la sainte Russie.

Il y a bien certainement 4 ou 500 églises à Moscou, de toutes les époques, de tous les styles et de toutes les couleurs. La plus ancienne est celle du *Christ dans la forêt*, dans la cour du nouveau palais, qui ressemble à une crypte et qui date du XIIe siècle. La plus moderne est la cathédrale, qui n'est pas achevée, quoiqu'elle ait déjà coûté huit millions de roubles et dont le superbe dôme doré sert de point de repère aux étrangers égarés dans les labyrinthes des *pereouloks* de Moscou. Cette cathédrale est ornée de bas-reliefs qui mériteraient à eux seuls un pèlerinage artistique à Moscou. Ils sont placés à l'extérieur, car la sculpture est bannie de l'intérieur des églises du rite grec, et ils représentent, sur une échelle grandiose, des scènes de la Bible et de l'histoire de Russie, David et Goliath, le couronnement de Salomon, Pojarski et Minine, Dimitri Donskoï, etc. Au-dessus des péristyles de l'Orient et de l'Occident, l'artiste a sculpté dans des proportions colossales les têtes du Christ et de la Vierge. C'est d'un sentiment religieux profondément vrai et d'une étonnante vigueur d'exécution. L'auteur, Alexandre Loganowski, mort récemment dans la force de l'âge, était tout simplement un grand artiste. La plus originale des églises de Moscou, c'est la cathédrale de Saint-Basile, Wasili Blagennoï, bâtie par Ivan le Terrible sur la place Rouge, au pied du Kremlin, et

qui ressemble à un plant d'artichauts. Les églises russes ont, comme on le sait, la forme d'une croix grecque; elles sont surmontées d'un ou de plusieurs dômes peints de couleurs vives et plus souvent dorés, avec toute une escorte de clochetons qui sont comme des dômes en boutons. Les toits sont verts, les murailles jaunes, rouges, bleues, violettes. Il y en a qui sont revêtues de pied en cap d'une éclatante couche d'indigo. L'intérieur est tapissé d'images sur fond d'or. Elles sont partagées en deux par une cloison. La partie réservée aux prêtres porte le nom d'*iconostase;* elle communique avec l'autre au moyen de plusieurs portes, dont la principale ne s'ouvre qu'à certains moments du service divin. Le pope seul a le droit d'y passer. Chaque église contient encore une foule de chapelles remplies d'images et de reliques. Enfin, plusieurs églises ont deux étages : l'un, que l'on chauffe, est consacré au service d'hiver; l'autre, que l'on ne chauffe point, est consacré au service d'été. Les popes sont revêtus de costumes et d'ornements sacerdotaux qui diffèrent peu de ceux du culte catholique. Seulement ils portent de longues barbes et des cheveux longs tombant sur les épaules. Il n'y a dans les églises ni bancs ni chaises. Les deux sexes sont séparés; mais l'imparfaite civilisation de ce pays n'admet aucune distinction de rangs dans la maison de Dieu. Le serf y coudoie son seigneur et le pauvre y va de pair avec le millionnaire. Absolument comme si les uns

n'avaient pas été façonnés avec de l'argile grossière et les autres avec de la terre à porcelaine!

J'ai prolongé mon séjour à Moscou pour assister aux cérémonies de la semaine sainte, et je n'ai pas eu à m'en repentir. Cependant, à certains points de vue,—au point de vue gastronomique, par exemple, la semaine sainte est une époque sombre. Non-seulement, l'estomac cesse alors d'être l'objet des égards dus à l'importance de ses fonctions, mais encore il est soumis aux supplices les plus raffinés, à commencer par le supplice de la faim. Il y a des dévots farouches qui se nourrissent, dans les derniers jours, d'un morceau de pain noir arrosé d'un peu d'eau, qui ne se nourrissent même pas du tout le Vendredi Saint. Mais il y a pis encore. Les fanatiques de l'ascétisme, comme s'ils avaient voulu rendre l'estomac responsable des méfaits des autres membres de la communauté, se sont appliqués, avec un génie vraiment infernal, à varier les supplices de ce grand coupable. Après avoir rigoureusement banni des cuisines le beurre, les œufs, le poisson même, ils ont inventé, qui l'huile de moutarde, qui l'huile de tournesol, qui l'huile de chanvre, en se gardant bien de les empêcher de rancir; ils les ont associées à n'importe quels ingrédients, et ils ont recommandé de servir froid! Voici le menu d'un dîner de carême : potage au seigle et aux concombres baignés dans du kwass, gâteau de chou à l'huile de moutarde, champignons marinés, gruau à l'huile de chanvre et pommes bouillies à l'eau tiède.

De tous ces ingrédients redoutables, le pire, c'est, sans contredit, le gruau à l'huile de chanvre, et je n'y puis encore songer sans frémir, quoique j'aie pu me dispenser d'en juger autrement que par la vue et l'odorat, grâce à l'aimable tolérance de mes hôtes. Heureusement le moment de la délivrance approche. Nous allons sortir de ces limbes gastronomiques. Nous avons enfin atteint le samedi de Pâques. Il est onze heures du soir. Nous nous rendons au Kremlin, et nous arrivons, en parcourant un dédale de rues mal éclairées, mais encore plus mal pavées, sur la terrasse de l'antique forteresse. Nous avons à gauche la cathédrale de l'Assomption, et ses deux satellites, l'église de l'archange Michel et l'église de l'Annonciation; à droite, la Moscowa, au-delà de laquelle s'étend l'immense faubourg de Samoskowaritch, qui est à Moscou ce que la rive gauche de la Seine est à Paris.

Les offices ont déjà commencé dans la cathédrale qui est pleine comme un œuf et qui étincelle de la lumière de mille cierges, répercutée par l'or des images et des reliquaires. La foule, — moins nombreuse cependant que je ne m'y étais attendu, — stationne sur la place qui s'étend entre les trois églises. Minuit sonne. Une procession, conduite par le métropolitain, sort de la cathédrale pour en faire le tour. Au même instant, une douzaine de sonneurs s'attèlent au battant de la grosse cloche de la tour d'Ivan Véliki, et une énorme vague sonore vient frapper nos oreilles. Quelques secondes ne

se sont pas écoulées qu'il nous en arrive de tous les points du ciel. C'est le concert des cloches qui commence. Toutes les cloches et clochettes de Moscou sont en branle, et chaque église n'en a pas moins de cinq ou six, calculez ! En même temps, des flèches et des guirlandes de feu se dessinent par centaines dans le sombre horizon du quartier de Samoskowaritch, qui s'étend à nos pieds. L'illumination se joint au concert. Les cloches et les clochettes tintent toujours, mais dans ce retentissement de notes graves et profondes, grêles et aiguës, la voix du gros Kolokol de la tour d'Ivan Véliki domine comme celle du canon au milieu du bruit de la fusillade. Cela dure ainsi une demi-heure, puis les cloches se taisent et l'illumination s'éteint. Tout rentre dans le silence et dans l'ombre. Les églises seules continuent à être inondées de la lumière des cierges et du bruit des psalmodies. Je vais faire une visite à l'élégante chapelle de l'Université que fréquente surtout le beau monde de Moscou. Les hommes sont en habit noir, les fonctionnaires en uniforme, les dames en robes blanches. De là je descends à la cathédrale de Saint-Basile, Wasili Blagennoï, dont l'intérieur ressemble à un colossal reliquaire. De vieux marchands à barbe blanche vêtus de longues houppelandes de drap bleu parcourent les chapelles, dont ils baisent dévotieusement les images, de la première à la dernière, avec d'immenses génuflexions et une profusion de signes de croix. Au milieu de l'église, on fait queue pour baiser

une relique. Des cierges de toutes dimensions brûlent par centaines. Tous les fidèles en sont pourvus. Par intervalles, un pope fait le tour de l'église en répandant des bénédictions et en criant : *Christos voskresses* (le Christ est ressuscité). A quoi chacun répond, en inclinant la tête : *da voskresses* (oui, il est ressuscité) ; puis, à la fin de l'office, on s'embrasse de toutes parts. Mais la fatigue m'accable. Il est près de trois heures du matin. Je regagne mon logis hospitalier. La foule sort des églises. On s'embrasse encore aux portes. Voici une jeune fille au museau frais et rose qui répond par un triple baiser au *Christos voskresses* d'un vieux mendiant cul-de-jatte. Je sollicite l'emploi de cul-de-jatte. Au logis, la salle à manger est illuminée *à giorno*. La table est surchargée d'énormes jambons, d'œufs de Pâques, de gâteaux aux raisins de corinthe et de fromages frais. On rentre des offices. On s'embrasse sans oublier même les domestiques, enfin on se met à table et les estomacs prennent sur le jambon et le reste une revanche signalée du gruau à l'huile de chanvre. Tout le monde est en joie. Les premières lueurs de l'aube commencent à poindre. *Christos voskresses !*

SIXIEME LETTRE

LA RELIGION EN RUSSIE

Le protectionisme religieux. — Ses résultats. — Abaissement du clergé. — Fanatisme et indifférence. — Légendes populaires. — Saint Nicolas, saint Éloi et le paysan. — Saint Nicolas et saint Cassian. — Jésus-Christ et saint Pierre. — Comment on convertit les *Raskolniks*. — Les juifs. — Nouveau procédé pour la conversion des idolâtres.

Saint-Pétersbourg, 25 avril 1860.

Vous rencontrerez sans peine des gens qui apprécient l'utilité d'une certaine espèce de liberté, — de la liberté du travail ou du commerce par exemple. En revanche, vous chercherez longtemps avant de trouver un homme qui veuille de la liberté en toutes choses, sans réserver, çà et là, sous un prétexte ou sous un autre, une restriction ou un monopole quelconque. C'est ainsi que, dans la libre Belgique, les *libéraux* ne manqueront pas de vous qualifier de rétrograde ou de jésuite, si vous vous avisez de préconiser la liberté de l'enseignement, ou pis encore, la liberté de la charité. D'un autre côté, leurs adversaires, les catholiques,

partisans fanatiques de la liberté de l'enseignement et de la charité, vous traiteront volontiers de mécréant et de garibaldien si vous vous faites l'avocat de la liberté des cultes, si vous émettez, par exemple, cette opinion éminemment révolutionnaire et anarchique, qu'il est inique d'obliger des gens qui professent des cultes non reconnus, ou qui ne professent pas de culte du tout, à payer un tribut aux cultes reconnus. A quoi tient cette anomalie? Comment se fait-il que chaque liberté, prise à part, compte des partisans et que la liberté n'en ait point? Cela tient, croyons-nous, à ce qu'on s'est borné à analyser séparément les résultats des restrictions opposées à chaque liberté, sans comparer ces résultats. On n'a pas vu, en conséquence, que toutes les restrictions, tous les monopoles, soit qu'ils s'appliquent à la production matérielle ou à la production immatérielle, engendrent des maux absolument semblables.

Cette similitude des résultats de toute intervention restrictive de la liberté humaine, est pourtant frappante. Examinez les effets de la protection en matière de culte, et vous vous convaincrez qu'ils sont exactement les mêmes qu'en matière d'industrie; que, dans les deux cas, la protection tourne à la fois au détriment du producteur et du consommateur.

C'est, comme chacun sait, une lamentable histoire que celle du protectionisme en religion. Sous l'ancien régime, il existait dans chaque pays une corporation religieuse prépondérante qui s'était appliquée, avant

tout, à se réserver le monopole du marché, en bannissant toute concurrence. Dans les pays catholiques, pour ne citer que ceux-là, les cultes schismatiques étaient rigoureusement prohibés, et des pénalités formidables atteignaient ceux qui entreprenaient d'introduire leurs produits en fraude. Non-seulement on brûlait les marchandises prohibées, lorsqu'elles se présentaient sous la forme tangible de livres ou de brochures, mais encore, chose plus rude, on brûlait les marchands, et l'inquisition ne fut pas autre chose qu'une douane ecclésiastique, la plus terrible des douanes ! Quel fut le résultat de ce régime, au point de vue des intérêts des producteurs protégés d'abord ? Comme il arrive toujours, les monopoleurs tirèrent, dans les premiers temps, un bon profit des privilèges exclusifs dont ils étaient investis. Le clergé privilégié devint riche et puissant ; mais bientôt le gouvernement, jaloux de ses richesses et de sa puissance, intervint dans ses affaires. Des limites furent imposées aux acquisitions de la corporation ecclésiastique ; parfois même, quand le gouvernement jugeait que ces limites avaient été dépassées, il faisait main-basse sur l'excédant. C'était une manière comme une autre d'appliquer au monopole le correctif nécessaire du *maximum*. D'un autre côté, le gouvernement s'appliquait encore à faire tourner à son profit l'influence exagérée que la corporation privilégiée avait acquise, en se l'assujettissant par des liens de plus en plus étroits, en s'attri-

buant, par exemple, le droit d'en nommer et même d'en révoquer les chefs. Le gouvernement protégeait le clergé, dans le sens économique du mot, mais il lui faisait payer cher sa protection. Vinrent les révolutions qui liquidèrent *grosso modo* ce régime suranné, en enlevant au clergé privilégié, avec les fruits illégitimes de son monopole, les fruits légitimes de son labeur séculaire. Au point de vue des intérêts des producteurs, la libre concurrence en matière de culte n'aurait-elle pas mieux valu? Elle aurait mieux valu encore, au point de vue des intérêts des consommateurs. N'ayant pas à compter avec la concurrence, le clergé protégé s'endormait volontiers sur l'oreiller commode de la prohibition, il conservait ses vieux procédés et ses vieilles machines ; il demeurait immobile, en se contentant d'excommunier la science, chaque fois que la science voulait l'obliger à marcher. Qu'en résultait-il? C'est que, d'une part, les classes intelligentes abandonnaient un culte qui avait cessé de les satisfaire, et, faute d'en pouvoir librement embrasser un autre mieux approprié à leurs besoins, elles se passaient de culte, en laissant leurs sentiments religieux en jachère; c'est que, d'une autre part, les masses qui se contentaient du culte établi souffraient de l'état arriéré des services religieux, et, en particulier, de l'insuffisance de l'enseignement de la morale, devenue, à titre de simple annexe de la religion, une des branches du monopole du culte. Ainsi donc, absence de culture

religieuse en haut, mauvaise culture en bas, voilà finalement les résultats du régime du monopole et de la prohibition en matière de religion.

Nulle part ces résultats ne sont plus visibles qu'en Russie.

La religion grecque orthodoxe constitue en Russie un monopole d'État dont la constitution n'est pas sans analogie avec celle des fabriques de la couronne, avec cette différence toutefois qu'il est permis aujourd'hui de faire concurrence aux fabriques de la couronne, tandis qu'il est interdit d'aller sur les brisées de la religion orthodoxe, à moins d'encourir des pénalités formidables. Ainsi, la propagande des cultes schismatiques continue à être punie de l'exil en Sibérie, et dans le cas où des parents auraient abandonné l'orthodoxie avec leurs enfants, la loi prescrit d'enlever les enfants pour les envoyer dans les fabriques de l'État. Voilà bien des petits Mortara (1)! Ce n'est pas tout.

(1) Voici un échantillon des articles du code pénal russe, qui protégent la religion orthodoxe :

Art. 216. Les individus coupables de propagation d'hérésies et de schismes parmi ceux qui se sont séparés de l'Église orthodoxe et qui ont fondé de nouvelles sectes nuisibles à la foi, sont passibles, pour ces crimes :

De la privation de tous leurs droits civils et de l'exil pour être colonisés, ceux de la Russie européenne, dans les provinces transcaucasiennes; ceux de ces dernières provinces et du gouvernement de Stavropol, en Sibérie, et enfin ceux de Sibérie, dans les parties les plus reculées de cette contrée.

Sont passibles des mêmes peines, les sectaires qui, égarés par

Non-seulement le culte orthodoxe défend aux autres de toucher à sa clientèle; mais encore il rend obligatoire pour celle-ci la consommation de ses services. Tous les actes de la vie civile sont subordonnés à l'accomplissement des devoirs religieux. Votre témoignage n'est pas reçu en justice, par exemple, si vous n'avez pas fait vos Pâques. C'est, pour tout dire, l'ancien régime de la gabelle, avec son minimum de consommation obligatoire appliqué à la religion.

Voilà, n'est-il pas vrai, une religion bien protégée, et pour peu que le monopole et la prohibition aient une efficacité quelconque, la Russie doit être la terre bénie de l'orthodoxie et le paradis du clergé orthodoxe. Examinons les faits.

Jusqu'à Pierre le Grand, l'Église russe, placée sous la protection du tzar, jouit néanmoins d'une certaine indépendance. Elle était gouvernée par un patriarche

le fanatisme, se permettent d'insulter ouvertement l'Église orthodoxe ou son clergé.

Ceux qui ont quitté l'Église orthodoxe pour tomber dans une hérésie quelconque :

Sont renvoyés à l'autorité ecclésiastique pour en être instruits et persuadés.

Art. 219. Pour avoir permis à des mineurs chrétiens de célébrer des rites religieux du culte hébraïque ou d'une autre hérésie quelconque, ou d'y participer, les parents de ces enfants, ou les personnes chargées de leur éducation, sont passibles, comme pour avoir entraîné des adultes au schisme :

De la peine statuée par l'art. 217 (l'exil dans la Sibérie orientale).

Quant aux enfants qui ont célébré ces rites, ils sont envoyés dans les fabriques de l'État.

qu'elle nommait elle-même, et le gouvernement n'intervenait point dans son administration intérieure. Mais Pierre le Grand, offusqué de la puissance de cette corporation privilégiée, abolit le patriciat pour concentrer l'administration supérieure de l'Église dans un synode à sa dévotion. Ce synode, composé de membres amovibles et de membres inamovibles, fut placé sous la surveillance immédiate d'un haut fonctionnaire faisant office de commissaire du gouvernement, sans l'approbation duquel aucune de ses décisions ne put recevoir d'exécution. Cependant, le clergé possédait de grands biens qui lui assuraient encore une certaine indépendance. Pierre III les lui enleva et Catherine II, après avoir profité de la réaction produite par cette confiscation, la rendit définitive, sous le prétexte d'épargner au clergé les soucis de l'administration du domaine temporel. Un salaire fort insuffisant, auquel supplée tant bien que mal le casuel provenant surtout de la vente des cierges, lui fut alloué comme une compensation de ses biens confisqués. Mais, dès ce moment, tout vestige d'indépendance disparut de l'Église. Le haut clergé, composé des métropolitains et des évêques, est à la merci du gouvernement, qui lui laisse en revanche carte blanche vis-à-vis du bas clergé. Les évêques tiennent les simples prêtres et le gouvernement tient les évêques. C'est un régime dont s'accommoderaient assez bien nos libéraux politiques, mais qui n'engendre pas moins une oppression intolérable et le plus misé-

rable avilissement des caractères. Une circonstance particulière contribue encore à aggraver la situation du bas clergé : c'est que les évêques, apparemment en leur qualité d'*instrumentum regni*, sont pris parmi les membres du clergé noir ou régulier, qui ne se marie point, tandis que les simples prêtres appartiennent au clergé blanc et doivent au contraire être mariés. On ne peut être évêque si l'on est marié, et l'on ne peut être curé ou pope qu'à la condition de l'être. Le clergé inférieur, ainsi placé dans une condition qui ne vaut guère mieux que le servage, ne jouit d'aucune considération.

Le protectionisme religieux n'a donc pas tourné en Russie au profit des producteurs. A-t-il été plus avantageux aux consommateurs?

Le sentiment religieux est naturellement très développé chez le peuple russe. Il suffit, pour s'en assurer, de jeter les yeux sur le front ovoïde des hommes du peuple, particulièrement dans la Grande-Russie. Un peintre trouverait là de superbes modèles de saints. Parfois même, l'excès de ce développement, que ne vient pas corriger une culture intelligente et saine, engendre de véritables maladies. Dernièrement, une femme s'est brûlée à Moscou, dans la croyance que le feu seul pouvait purifier les souillures du corps. Une dizaine de personnes, hommes, femmes et enfants, du gouvernement d'Olonetz, se sont jetées dans un bûcher sous l'empire de la même monomanie. La secte d'Ori-

gène, qui compte d'assez nombreux prosélytes dans l'empire, se fait une loi de la mutilation, et faute d'autre procédé de multiplication, elle se recrute par des vols d'enfants. Les changeurs de Saint-Pétersbourg appartiennent, dit-on, pour la plupart à cette secte atroce. Que le sentiment religieux soit une richesse morale, personne ne le niera, mais n'est-ce pas à la condition d'être sainement développé et judicieusement dirigé? Sinon cette force précieuse ne devient-elle pas, comme toute force non disciplinée ou mal gouvernée, un instrument de perversion au lieu d'être un véhicule de progrès! Or, qui pourrait affirmer qu'en Russie la religion contribue au développement moral des populations? Le clergé orthodoxe se contente volontiers des manifestations extérieures qui attestent son empire : il a multiplié les jours de fête, et, comme une conséquence nécessaire, les jours d'abstinence ; il allonge les offices d'une manière démesurée, et il les remplit de génuflexions et de signes de croix ; mais ce formalisme religieux peut-il suffire à discipliner et à diriger les âmes? La littérature et l'éloquence sacrées n'ont-elles pas aussi un rôle essentiel à remplir? En Russie, ce rôle n'est point rempli. Il n'y a ni littérature ni éloquence sacrées. La censure, particulièrement rigoureuse dans les matières religieuses, les a étouffées dans l'œuf. Qu'en résulte-t-il? C'est que les classes éclairées auxquelles le formalisme ne suffit point, se sont laissé envahir par le scepticisme ou par l'indifférence. On

continue à observer les formes religieuses, parce qu'on y est accoutumé et parce que la loi l'exige; mais on n'a guère de religion. Si dans ces dernières années un progrès moral s'est accompli dans les couches supérieures de la société, ce n'est point la religion qui l'a suscité. C'est à la science et à la littérature profanes qu'en revient l'honneur. Dans les classes inférieures, l'influence délétère du monopole a été plus sensible encore. Ici le formalisme religieux a été trop souvent funeste à la morale. Comme dans beaucoup de pays catholiques, l'homme du peuple attribue volontiers à certaines pratiques de dévotion la vertu de dispenser des obligations morales ou d'en racheter la violation. Il s'est créé des protecteurs parmi les saints, dont il chôme si largement les fêtes, et il est naïvement convaincu qu'en brûlant force cierges devant les images à fond d'or de ces protecteurs faits à sa ressemblance, il pourra toujours se tirer d'affaire avec le bon Dieu.

Pendant mon séjour à Moscou, on y a publié un petit volume de *Légendes populaires* qui jettent un jour curieux sur la religion, telle qu'elle est comprise par les masses, et en particulier sur le rôle que jouent les saints dans les croyances religieuses du peuple.

Les *Légendes populaires* n'ont pas tardé à être défendues par la censure, mais un ami obligeant a bien voulu en traduire quelques-unes à mon intention. En voici un échantillon :

SAINT NICOLAS, SAINT ÉLIE ET LE PAYSAN.

Il y a bien longtemps, vivait un paysan. Il fêtait toujours dévotement la Saint-Nicolas, mais il se permettait quelquefois de travailler le jour de Saint-Élie. Il récitait des litanies à saint Nicolas, il lui offrait des cierges, tandis qu'il ne paraissait pas songer beaucoup à l'autre bienheureux. Un jour, les deux saints traversèrent son champ, de compagnie. Chemin faisant, ils examinaient les jeunes pousses de blé, si belles, si belles que l'âme en était ravie. — Voilà qui promet une magnifique récolte, dit saint Nicolas, et vraiment le paysan est brave, honnête et religieux, adorant Dieu et révérant ses saints. C'est une aubaine qui revient bien à un si bon sujet. — Hum! répondit saint Élie, c'est à savoir. Nous verrons ce qu'il récoltera. Quand j'aurai envoyé la foudre et la grêle ravager le champ de ton paysan, il apprendra peut-être à observer la Saint-Élie. — Là dessus ils se chamaillèrent un peu, puis s'en allèrent chacun de son côté. Saint Nicolas se hâta d'aller trouver le paysan. — Dépêche-toi, lui dit-il, de vendre ta récolte sur pied au pope de la paroisse de saint Élie. Sinon, tu n'en auras rien, car tout sera détruit par la foudre et la grêle. — Le paysan courut aussitôt chez le pope. — Voulez-vous, lui dit-il, acheter ma récolte sur pied? J'ai un pressant besoin d'argent, ayant un paiement à faire. Achetez-la, mon père,

achetez-la, et vous ferez une bonne affaire. — Ils débattirent le prix et conclurent le marché. Le paysan prit l'argent et retourna chez lui. Peu après, un nuage orageux couvrit le ciel, une averse de pluie et de grêle s'abattit sur le champ, et tout le blé fut coupé comme par le tranchant d'un couteau sans qu'il restât debout une seule paille. Le lendemain arrivent de nouveau saint Nicolas et saint Élie. — Regarde, dit Élie, comme j'ai arrangé le champ du paysan. — Du paysan ! non, frère. Tu ne l'as pas mal arrangé, c'est vrai ; mais c'est le champ du pope, et non le champ du paysan. — Comment ? du pope ! — Mais oui, il y a une semaine que le paysan a vendu sa récolte au pope de la paroisse de saint Élie et qu'il a reçu, en échange, de bon argent comptant. Pauvre pope, voilà son argent perdu ! — Oh ! oh ! grommela saint Élie, puisque c'est comme cela, je vais remettre le champ en état. La récolte deviendra deux fois plus belle qu'auparavant. — Ils causèrent encore un peu, puis ils se séparèrent. Saint Nicolas retourna vite chez le paysan. — Va-t'en chez le pope, lui dit-il, et rachète la récolte de ton champ. Crois-moi, tu y trouveras ton profit. Le paysan s'en va chez le pope, le salue et lui dit : — Hélas ! mon révérend père, le bon Dieu t'a envoyé une calamité bien cruelle. Tout le champ a été battu par la grêle comme une aire de grange. Veux-tu que nous partagions le dégât entre nous ? Je reprendrai mon champ et je te rendrai la moitié de ton argent. — Le pope se montra

fort satisfait de la proposition et le marché fut bientôt conclu. Mais voilà qu'à partir de ce jour, Dieu seul sait comment la chose se fit! le champ du paysan commença à se rétablir, les vieilles racines jetèrent de jeunes pousses, grâce à une pluie salutaire qui arrosait incessamment le sol, et la récolte devint magnifique : un blé très-seré, point d'ivraie et l'épi tellement fourni qu'il penchait vers la terre. Après la pluie vint le soleil pour mûrir le blé qui prit une belle couleur dorée. Le paysan moissonna bien des gerbes, en fit bien des tas et se prépara à en former des meules couvertes de chaume. Sur ces entrefaites, saint Élie revint avec saint Nicolas, et, jetant un regard satisfait du côté du champ, il dit à son compagnon : — Regarde, Nicolas, quelle bénédiction du ciel! n'ai-je pas bien rétabli les affaires du pope? Il s'en souviendra jusqu'à la fin de ses jours. — Du pope? non, frère. La grâce est grande sans doute, mais le champ appartient au paysan. Le pope n'y est pour rien. — Que dis-tu? — Oui, vraiment. Lorsque la grêle eut dévasté le champ, le paysan se rendit chez le pope et racheta la récolte à moitié prix.—Patience, reprit saint Élie, patience! Je viderai les gerbes. Le paysan aura beau en mettre sur l'aire autant qu'il voudra, il ne battra chaque fois qu'une mesure de blé. — Mauvaise affaire! pensa Nicolas, mauvaise affaire! et il s'en alla tout de suite chez le paysan. — Écoute, lui dit-il, lorsque tu battras ton blé, n'en mets pas plus d'une gerbe à la fois sur l'aire.—Le paysan commença

à battre son blé comme le saint le lui avait dit, et chaque gerbe lui donna une mesure de grain. Il en remplit toutes ses granges ; mais elles ne suffirent point. Il en construisit de nouvelles et il les remplit encore. Mais voici que saint Élie repasse, toujours accompagné de saint Nicolas, devant la chaumière du paysan. Après avoir fureté de l'œil çà et là, il s'écrie : — Combien de granges il se construit, ce paysan ! que va-t-il donc y mettre ? — Elles sont toutes pleines, répondit Nicolas. — Mais où a-t-il pris tant de blé ? — C'est tout simple, lorsqu'il a battu son blé, il n'a mis qu'une gerbe à la fois sur l'aire, et chaque gerbe lui a donné une mesure. — Hé, Nicolas, reprit Élie, c'est toi qui rapportes tout au paysan... — Quelle idée ! moi, que j'aille rapporter au paysan... — Tu diras ce que tu voudras ; mais sois tranquille, ton paysan se souviendra de moi. — Que vas-tu lui faire ? — Je me garderai bien de te le dire, mais il aura son compte réglé, je t'en réponds. — Voici le moment de la catastrophe, pensa Nicolas, et il se dépêcha d'aller trouver le paysan. — Achète vite, lui dit-il, deux cierges, un grand et un tout petit, et fais ce que je vais te dire... — Le lendemain, saint Nicolas et saint Élie passaient vêtus comme des pèlerins, lorsqu'ils rencontrèrent le paysan portant deux cierges, un gros d'un rouble et un tout petit d'un copeck. — Où vas-tu, paysan, héla saint Nicolas ? — Je vais allumer ce gros cierge au bienheureux saint Élie qui s'est montré si bon pour moi. Tout mon champ avait été

ravagé par la grêle, et cependant, grâce à l'intervention de ce digne saint, j'ai eu double récolte. — Et ce chétif petit cierge d'un copeck, pour qui est-il? Ah! celui-là, c'est pour saint Nicolas, répondit légèrement le paysan, et il continua son chemin. — Eh bien, Élie, toi qui m'accusais de tout rapporter au paysan, tu dois savoir à quoi t'en tenir à présent... L'affaire finit là, saint Élie radouci cessa de menacer le paysan, qui vécut heureux et tranquille en fêtant, désormais, également la Saint-Élie et la Saint-Nicolas.

N'est-ce pas charmant de finesse et de rouerie naïves? Mais quels saints et quelle religion! Voici encore deux autres légendes que j'abrége :

Tandis que le bienheureux saint Nicolas ne compte pas moins de deux jours de fête par an, l'infortuné saint Cassian n'est fêté qu'aux années bissextiles, le 29 février. Mais c'est sa faute. Voici l'aventure : Un jour, saint Cassian descend sur la terre, revêtu d'une belle robe. Il rencontre un paysan dont la charrette était embourbée. Le paysan le prie de l'aider à retirer sa charrette de l'ornière. Saint Cassian refuse pour ne point salir sa belle robe. Passe saint Nicolas, qui donne un coup de main au paysan, sans s'inquiéter de ses habits. Les deux saints retournent au paradis, où le bon Dieu, voyant la robe de saint Nicolas toute crottée, tandis que celle de Cassian était propre comme un rouble neuf, les interroge sur l'emploi de leur temps. En écoutant Cassian, il fronce les sourcils et lui dit :

Puisque tu as refusé d'assister le paysan, tu ne seras fêté que dans les années bissextiles, et toi, Nicolas, qui t'es montré charitable, tu auras deux fêtes par an. — Un autre jour, notre Seigneur Jésus-Christ se promenait en compagnie de saint Pierre. Voilà qu'il pousse au saint des idées ambitieuses et qu'il s'écrie : Ah ! que je voudrais être Dieu pendant une demi-journée !—N'est-ce que cela ? dit Jésus-Christ. Eh bien, j'exauce ton souhait. Tu vas me remplacer pendant douze heures. Saint Pierre le remercie avec effusion. Sur ces entrefaites, une gardeuse d'oies passe dans le chemin avec son troupeau, elle pousse ses oies dans un pré et reprend vite le chemin du village. — Ohé, dit saint Pierre, où vas-tu ? Pourquoi quittes-tu ainsi tes oies ? — Père, dit la fillette, c'est aujourd'hui la fête du village, je vais mettre mes beaux habits et m'amuser avec les autres. Je laisserai jusqu'à demain mes oies à la garde de Dieu. — A la garde de Dieu, dit Jésus-Christ. Mon pauvre Pierre, c'est bien dommage ! Tu devais aller à la fête du village, mais puisque tu as voulu être Dieu, j'irai à ta place et tu garderas les oies !

Voilà comment la religion orthodoxe est comprise par le peuple. Si elle diffère du paganisme, quant à la forme, lui est-elle bien supérieure, quant au fond ? Heureusement, malgré les rigueurs impitoyables du prohibitionisme religieux, les *raskolniks* (dissidents) se sont considérablement multipliés. On en évalue le nombre à 8 ou 10 millions, et ces protestants persécutés de la com-

munion grecque, se distinguent des orthodoxes par des habitudes plus laborieuses et une moralité plus sévère. Ils s'abstiennent de fumer et, ce qui vaut mieux encore, de boire de l'eau-de-vie. Ils s'enrichissent promptement par le travail et l'économie, et l'on compte parmi eux un bon nombre de marchands millionnaires. Les propriétaires sont enchantés d'avoir des *raskolniks* dans leurs domaines. La police ne s'en montre pas moins friande, mais par d'autres motifs. Comme ces braves schismatiques sont sous le coup d'une législation draconienne, la police leur soutire de grosses rançons pour les laisser tranquilles. Plus il y a de *raskolniks* dans un district et plus les *raskolniks* sont riches, mieux la police y fait ses petites affaires. Pendant la semaine sainte, les *raskolniks* ont l'habitude de se réunir au Kremlin. Ils y tiennent de véritables meetings, où ils convient les orthodoxes à venir disputer avec eux sur les matières de foi. Lorsque la police ne s'en mêle point, ces disputes religieuses, renouvelées de la primitive Église, se passent à merveille. Quelquefois, on se met en devoir de convertir les *raskolniks* d'un district, et voici d'après l'auteur d'un mémoire lu, cet hiver, à la Société littéraire de Moscou, de quelle façon on s'y prend. Le pope fait comparaître devant lui un *raskolnik,* et lui tient à peu près ce langage : — Te voilà donc, animal ! N'as-tu pas honte d'aller ainsi accoutré? (Les *raskolniks* portent le vieux costume russe et la barbe longue.) Va te faire raser, grosse

bête ! — Le propriétaire intervient à son tour : — Cochon que tu es, lui dit-il, veux-tu bien aller labourer la terre sans te mêler de choses religieuses qui sont au dessus de la portée d'une brute de ton espèce ! — Comment les *raskolniks* ne seraient-ils pas touchés d'un langage si fraternel? Cependant, ils sont, hélas ! endurcis au point qu'on n'en cite guère qui se convertissent.

Voilà donc les fruits du monopole du culte : pour les classes élevées, l'orthodoxie protégée se réduit à un vain formalisme, dont la vie est absente ; pour les classes inférieures, c'est une adoration quasi païenne des images à fond d'or. Pour les dissidents, c'est la persécution tempérée par la corruption ; enfin, pour le clergé lui-même, c'est l'asservissement et le mépris qui est la conséquence naturelle de l'asservissement. Aussi commence-t-on à comprendre la nécessité de réformer un système qui a abouti à des résultats si déplorables. Malheureusement, toute discussion sur les affaires religieuses est sévèrement interdite. La maison a beau tomber en ruines, on ne veut pas avouer qu'elle tombe, et c'est être séditieux que de crier : gare!

On objecte, je le sais, qu'il est dangereux d'éveiller les passions religieuses. Mais l'atonie morale qui endort et corrompt les âmes dans ses mares stagnantes et bourbeuses, n'est-elle pas pire mille fois que la passion qui les ranime et les purifie dans ses eaux vives ? Sans doute, on peut être emporté par un torrent, mais ne

court-on pas le risque de s'envaser dans une eau stagnante? Pour parler sans métaphore, les excès du fanatisme ne me paraissent guère à redouter en Russie. Grâce au ciel, en cette matière comme en bien d'autres, la législation est en retard sur les mœurs. Nulle part je n'ai vu régner une tolérance plus générale. Orthodoxes, raskolniks, catholiques, protestants, juifs même, vivent côte à côte en bonne intelligence, quoi qu'on ait pu faire pour les rendre ennemis. Les juifs seuls sont encore, dans quelques parties de l'empire, l'objet d'une certaine répulsion. Néanmoins, ce mauvais sentiment va s'effaçant tous les jours. La législation commence aussi à se montrer plus humaine à l'égard de cette race persécutée. Sous Nicolas, on enlevait à chaque famille juive un enfant mâle sur deux. L'enfant enlevé était envoyé dans un établissement militaire où l'on en faisait à la fois un soldat et un chrétien plus ou moins orthodoxe. Sa famille ne le revoyait jamais. C'était un enfant perdu. Aussi les juifs faisaient-ils à tout prix, et malgré tous les risques, passer leurs enfants à l'étranger. Souvent ces malheureux réfractaires avant l'âge périssaient de faim et de froid sur les routes. Depuis l'avénement de l'empereur Alexandre II, le gouvernement a renoncé à cette pratique abominable. Les fonctions officielles sont encore interdites aux juifs, mais la carrière médicale leur est ouverte, et les étudiants israélites sont tolérés dans les villes de Moscou et de Kiev. Aucun juif ne peut toutefois s'établir à demeure dans ces deux

une transition. Après y avoir bien rêvé, notre bureaucrate crut avoir trouvé son affaire, et il adressa au gouvernement un long mémoire dans lequel il démontrait la nécessité d'amener graduellement les païens au christianisme, en les convertissant d'abord... au mahométisme. La solution n'était-elle pas aussi neuve que jolie, et n'attestait-elle pas une fois de plus la confiance naïve de la bureaucratie dans son aptitude innée à résoudre toutes sortes de questions, jusques et y compris les questions religieuses ?

SEPTIÈME LETTRE

LA CENSURE

Les journaux et les revues. — Obstacles au développement de la presse en Russie. — La cherté du papier. — Le monopole. — La censure, son origine, son organisation et ses attributions. — Entraves qu'elle oppose à la production et à la consommation des œuvres de l'esprit. — Ce qu'elle était sous Nicolas I[er]. — Ce qu'elle est sous Alexandre II. — Dangers de cette institution, au point de vue conservateur.

Saint-Pétersbourg, 30 avril 1860.

Je vous ai déjà dit quelques mots du développement véritablement prodigieux de la vie intellectuelle en Russie, depuis l'avénement de l'empereur Alexandre II. Ce développement est attesté par l'accroissement rapide et extraordinaire du nombre des revues et des publications de tous genres. A la fin du règne de Nicolas, on ne comptait guère qu'une soixantaine de publications périodiques; il y en a aujourd'hui plus de 300. En première ligne, il faut signaler les grandes revues mensuelles ou semi-mensuelles, le *Messager russe (Rousski Westnik)* à Moscou, qui ne compte pas moins de 6 à 7,000 abonnés, quoique le prix

en soit passablement élevé (16 1/2 roubles ou 66 francs par an) ; le *Contemporain (Sovremenik)* à Saint-Pétersbourg qui en a 5 ou 6,000; puis les *Annales de la Patrie,* la *Bibliothèque de lecture,* la *Parole russe* et plusieurs autres. Ce n'est rien exagérer que de porter à 20 ou 25,000 le nombre des abonnés de ces grandes revues, parmi lesquelles je ne comprends pas les recueils purement littéraires, qui se bornent à publier ou à reproduire des romans et des nouvelles. Viennent ensuite les journaux hebdomadaires qui sont à meilleur marché, et dont la clientèle totale est plus nombreuse encore. Je signalerai dans le nombre l'*Indicateur économique,* de M. Vernadskii, qui soutient à Saint-Pétersbourg la cause de la liberté du commerce, et qui possède 2 à 3,000 abonnés; *Notre temps,* de M. Pawlof, à Moscou ; le *Messager de l'industrie,* de MM. Tchijoff et Babst, qui s'occupe principalement des questions industrielles ; l'*Iskra (l'Etincelle),* le *Charivari* de Saint-Pétersbourg, qui a étudié les mœurs de la bureaucratie, et qui les traduit en caricatures avec un crayon plein de finesse et de verve. Voici par exemple un intérieur de bureau. Le chef est assis dans son grand fauteuil, devant un bureau tout couvert de dossiers. Une demi-douzaine d'employés font groupe autour de lui. Des expéditionnaires attendent. Mais l'important personnage ne daigne pas même s'apercevoir de la présence de ces êtres subalternes et passifs. Il tient à la main un jeu de cartes, et il explique à ses affidés la

partie qu'il a jouée la veille au soir chez Mme de ··· et qu'il a perdue, concevez-vous cela? Comment l'a-t-il perdue? Pourquoi l'a-t-il perdue? Voilà la question qu'il s'agit de tirer au clair. Chacun donne son avis. On n'est pas d'accord, et la discussion se prolonge. A la fin, l'homme au jeu de cartes, s'apercevant que c'est l'heure du déjeuner, résume le débat et se lève en disant d'un ton d'autorité : J'aurais certainement gagné si j'avais joué du pique! Puis vient toute une galerie ostéologique de bureaucrates de la vieille roche qui ne conçoivent rien à la publicité, qui se demandent à quoi peut servir la publicité, comme si les choses n'avaient pas bien marché jusqu'à présent sans publicité! Puis vient encore une imitation passablement audacieuse d'une célèbre caricature de 89, un cuisinier qui consulte les dindons de sa basse-cour pour savoir à quelle sauce ils désirent être mangés. — Mais nous ne voulons pas être mangés! — Messieurs, vous sortez de la question. — Il s'agit ici des députés de la noblesse convoqués à Saint-Pétersbourg par le comité de rédaction chargé du projet d'émancipation des serfs. L'*Iskra* pétille d'esprit, et cependant ses plus belles fusées sont étouffées sous l'éteignoir de la censure.

La presse quotidienne est demeurée en arrière des revues et des publications hebdomadaires. Mais ce n'est pas sa faute, c'est la faute du monopole. Les journaux quotidiens en Russie appartiennent, sauf un petit nombre d'exceptions, à des établissements publics, qui en

tirent un supplément de revenus assez notable. La *Gazette de Moscou*, le seul journal quotidien que possède cette ville de près de 400,000 âmes, appartient à l'Université. Elle compte 9 ou 10,000 abonnés et elle rapporte avec les annonces, dont elle partage le monopole avec une feuille spéciale, la *Gazette de police*, environ 30 à 40,000 roubles. A Saint-Pétersbourg, il existe 4 feuilles quotidiennes : la *Gazette (russe) de Saint-Pétersbourg* qui est la propriété de l'Académie des sciences ; l'*Invalide russe* qui appartient aux invalides militaires ; l'*Abeille du Nord* et le *Journal (français) de Saint-Pétersbourg*, qui sont des propriétés particulières ; mais le dernier se trouve sous la dépendance immédiate du ministère des affaires étrangères. Le monopole, en fait de presse, n'est pas inscrit dans la loi, et le gouvernement peut accorder autant de nouvelles concessions qu'il le juge convenable. Sous Nicolas, on n'en accordait aucune, et, chose piquante, il était même défendu d'en demander. Depuis le nouveau règne, on ne s'en montre avare que pour les feuilles quotidiennes.

Ce développement extraordinaire de la publicité atteste la puissance et l'étendue du mouvement intellectuel qui s'opère actuellement en Russie. Cependant il ne répond encore et il ne peut répondre que bien imparfaitement au besoin qu'il est destiné à satisfaire. La production intellectuelle n'est pas en Russie au niveau des besoins de la consommation. Pourquoi?

Cela tient à différentes causes. Matériellement, cela tient à la cherté du papier et des impressions, et la cherté du papier, à son tour, a pour cause principale le droit élevé qui grève cet article de première nécessité pour la vie intellectuelle. Je vous écris sur du papier qui me coûte deux roubles et demi la ramette, tandis qu'à Bruxelles, ce même papier ne me coûterait guère plus de 3/4 de rouble, 3 fr. Quant à la cherté des impressions, elle provient du salaire excessif que l'on est obligé de payer aux compositeurs. C'est une remarque de M. de Tegoborski, qu'autant le travail brut est à bon marché en Russie, autant le travail industriel, *skilled*, c'est-à-dire le travail qui exige l'application préalable d'un certain capital sous forme d'enseignement professionnel ou d'apprentissage, qui exige en même temps un certain déploiement des facultés intellectuelles, est cher. Un bon compositeur d'imprimerie, pas trop ivrogne, peut gagner 50 ou 60 roubles par mois, 6 à 8 fr. par jour. Il vient un bon nombre de compositeurs d'Allemagne, malgré la difficulté qu'ils éprouvent d'abord à se servir des caractères russes; mais il n'en vient pas encore assez, et ils ne tardent pas d'ailleurs à se gâter par l'abus de l'eau-de-vie, l'opium de la Russie. C'est une habitude généralement répandue de faire des avances aux compositeurs, même au moment où on les engage. On leur donne des arrhes de 10 roubles, 20 roubles, 50 roubles et davantage. Il arrive trop souvent qu'après avoir encaissé les

arrhes, ils s'abstiennent de remplir leurs engagements. Il faut s'adresser à la police pour les y contraindre. Autant vaudrait, mieux vaudrait s'adresser au grand saint Nicolas ; ce serait tout aussi efficace et plus économique. Le monopole des feuilles quotidiennes, aggravé du monopole des annonces, contribue plus encore à entraver le développement de la presse russe ; mais la grande cause qui empêche ce genre de production de se mettre en équilibre avec la consommation et de pourvoir convenablement aux besoins des consommateurs, c'est la censure.

La censure est, en Russie, un produit des révolutions. Entendons-nous. Il ne s'agit pas des révolutions de la Russie, il s'agit des nôtres. Les révolutionnaires de 1789, de 1830 et de 1848 sont convaincus, vous le savez, qu'ils ont été par excellence les artisans du progrès ; que si l'on commence dans le reste de l'Europe à manger avec des fourchettes et à se moucher dans des mouchoirs, c'est à eux qu'on le doit. S'ils se donnaient la peine d'examiner les produits de leur industrie hors de chez eux et quelquefois, hélas ! aussi chez eux, ils se montreraient peut-être moins satisfaits d'eux-mêmes. La censure russe, par exemple, est un produit de la révolution de 89 ; elle a été revue, corrigée et augmentée après 1830 (1); enfin, elle est arrivée

(1) Les événements de 1825 ont contribué, à la vérité, à l'aggravation de la censure; mais, en 1828, le gouvernement revint à une politique plus modérée et le statut de la censure de cette époque eût été supportable si la censure pouvait l'être.

à son plus haut degré de perfectionnement après 1848. Depuis l'avénement de l'empereur Alexandre II, elle est visiblement en décadence ; mais elle ressemble à ces poitrinaires qui ne se doutent pas de leur état, et elle affiche plus haut que jamais la prétention d'être immortelle. Voici comment elle est organisée. Sous le rapport de l'enseignement, la Russie est partagée en neuf grands districts, savoir : Saint-Pétersbourg, Moscou, Kazan, Dorpat, Vilna (Lithuanie), Kiev, Kharkoff, Odessa et Varsovie. Dans chacun de ces districts sont établis des comités de censure plus ou moins nombreux. A Saint-Pétersbourg, le comité se compose de six membres et d'un président ; à Moscou, il n'y a que cinq censeurs et un président. Chaque censeur reçoit à Saint-Pétersbourg 3,000 roubles d'appointements ; ailleurs 2,500 roubles. Ce sont de belles places, surtout si l'on a égard à l'excessive modicité des appointements en Russie. En outre, il y a, à Saint-Pétersbourg, une direction générale de la censure, qui est présidée par le ministre de l'instruction publique et qui a la haute main sur les comités. N'oublions pas d'ajouter encore que dix départements ministériels sur dix-huit, plus les deux comités des affaires de Sibérie et du Caucase, possèdent le privilége d'une censure particulière, à laquelle doivent être soumis tous les articles, brochures, livres, etc., qui les concernent. Si vous écrivez, par exemple, un article sur les rails ou les coussinets des chemins de fer, il faut le soumettre au

département des travaux publics ; si vous faites une dissertation sur l'*Amour* (le fleuve) ou sur les gisements métalliques de l'Altaï, voire même sur les mœurs et coutumes des Tongouses ou des Bouriates, il faut obtenir préalablement l'*imprimatur* du comité des affaires de Sibérie.

Arrivons maintenant aux attributions de la censure. Ces attributions peuvent être partagées en deux catégories. Elles consistent d'abord à empêcher l'introduction des produits intellectuels « dangereux ou insalubres » de provenance étrangère ; ensuite à empêcher la confection et la propagation de produits analogues à l'intérieur. Commençons par le premier chapitre, les importations étrangères. Tout ce qui se présente imprimé à la frontière doit être soumis à l'examen de la censure. Je puis en parler avec connaissance de cause. Les livres, brochures, etc., qui formaient l'outillage de mes conférences, m'ont été enlevés à la douane pour m'être rendus « un peu plus tard », selon l'expression rassurante du plus poli de douaniers. Un peu plus tard, c'est-à-dire six semaines après, quand mes conférences étaient déjà à moitié faites. Tout doit donc être examiné, mais tout ne peut pas entrer, cela va sans dire. Il y a des livres et des journaux qui sont absolument prohibés, la *Cloche* et les autres publications de M. Herzen, par exemple. Il y en a d'autres qui sont prohibés pour le public, mais qui peuvent être livrés à certaines catégories de consommateurs privilégiés, —

et j'ajoute même privilégiés à différents degrés, car tel livre qui est autorisé pour les uns ne l'est pas pour les autres. Après les ouvrages et les journaux prohibés à des degrés divers, viennent les ouvrages et les journaux autorisés, sauf expurgation. Tous passent par le bureau de la censure, depuis les grands journaux politiques jusques et y compris le *Journal des tailleurs* et le *Journal des demoiselles.* Les censeurs marquent à l'encre rouge ce qui doit être enlevé, après quoi leurs aides procèdent à l'opération matérielle de l'extirpation du passage condamné. Tantôt ils le coupent, sans avoir égard aux articles ou aux *faits divers* innocents qui se trouvent derrière, tantôt ils le maculent. A Moscou, on coupe et on gratte ; à Varsovie on préfère maculer. Quelquefois on supprime plusieurs pages et des articles entiers. Dans le dernier ouvrage de M. Stuart Mill, *on Liberty*, on a coupé huit pages ; en revanche, on n'a gratté que huit lignes dans le dernier roman de M. X. de Montépin, la *Comtesse de Perm.* Le *Times* arrive ordinairement intact, le *New-York Hérald* toujours ; en revanche, le *Journal des Débats*, qui ne se distingue pas cependant par les allures audacieuses de son langage et le radicalisme de ses doctrines, mais qui a la mauvaise fortune d'être imprimé en caractères plus gros, arrive assez fréquemment avec des lacunes. On gratte par exemple deux lignes, six lignes, vingt lignes au milieu d'une correspondance ou d'un article, en laissant à l'imagination du lecteur le soin de se

représenter les écarts démagogiques dans lesquels sont tombés, ce jour-là, notre dangereux confrère M. Baudrillard et le trop fougueux M. Alloury. Le résultat, vous pouvez aisément le deviner : c'est que les passages supprimés éveillent au plus haut degré la curiosité du lecteur, et qu'il n'a pas de repos avant de s'être procuré le fruit qu'on lui a défendu. Il emprunte un exemplaire non coupé, gratté ou maculé, — on en trouve toujours, en cherchant bien, — il copie ou il apprend par cœur le morceau pernicieux qu'on a voulu lui dérober et auquel il ne se serait probablement pas arrêté, s'il avait pu le lire sans obstacle, et voilà la censure bien avancée. Je n'ai pas besoin d'ajouter combien les formalités, les lenteurs, sans parler même des prohibitions totales ou partielles de cette douane intellectuelle, entravent le commerce de la librairie étrangère. On reçoit par exemple un envoi de nouveautés, en destination de Moscou. Le ballot arrive à la censure de Saint-Pétersbourg, l'agent du libraire obtient qu'on lui délivre les ouvrages qui ont déjà été lus, mais ce sont les moins nouveaux, ceux par conséquent que le public est le moins impatient d'avoir. Les autres ne sont délivrés que successivement, à mesure que les censeurs ont vérifié s'ils ne contiennent point de poison, ou s'ils en contiennent, à mesure qu'on les en a expurgés. Or les censeurs ont beaucoup à lire et ils ne lisent pas vite. Les nouveautés ont donc le ·mps de vieillir, et tel roman qui a quitté Londres ou

Paris le lendemain de sa naissance, arrive à Moscou barbu comme un moujick. Les consommateurs sont de mauvaise humeur, les libraires se désolent ; mais, que voulez-vous ? La censure n'a pas été précisément inventée pour faire le bonheur des consommateurs et la consolation des libraires.

Passons à la production intérieure. Je viens de parler des gênes et des ennuis que la censure occasionne à la librairie étrangère, des privations qu'elle fait subir aux consommateurs de livres allemands, anglais, français, etc. Tout cela n'est rien auprès des obstacles qu'elle oppose au développement de la littérature russe, des tourments, —le mot n'est pas trop fort, — qu'elle inflige chaque jour aux éditeurs et aux écrivains, surtout en matière de publications périodiques. Voyez plutôt. Voici un article qu'on vient de remettre au bureau d'une revue quelconque, à Moscou, par exemple. Il s'agit des travaux publics et de l'administration des compagnies d'actionnaires. L'article est vif et plein d'actualité. Ce sera un succès. Vite on l'envoie au censeur. Il y en a un qui est spécialement chargé de la revue ou du journal, car la censure pratique, elle aussi, le principe de la division du travail. Le censeur lit, avec bienveillance, mais enfin il a sa responsabilité à sauvegarder, et l'article révèle des faits de la plus haute gravité. On y lit, par exemple, que deux ingénieurs de la grande compagnie française ont donné leur démission pour se faire marchands de vin. Est-ce admissible, et en supposant

que la chose soit vraie, peut-on décemment la livrer à la connaissance du public? N'est-elle pas de nature à porter dommage à la considération de messieurs du corps des ingénieurs ? Le censeur se croit donc obligé d'en référer au comité, lequel ne se rassemble que deux fois par semaine. Le comité, à son tour, en réfère à la direction générale de la censure à Saint-Pétersbourg, et la direction générale soumet l'affaire à la censure particulière du département des travaux publics. Le département examine, puis renvoie à la direction, qui renvoie au comité, qui renvoie au censeur. En attendant, l'éditeur et l'écrivain se morfondent, l'article perd de son actualité, et quand il revient de son voyage d'expurgation, il a vieilli, il est hors de saison. Quelquefois même, il ne revient pas du tout.

Maintenant, il s'agit de savoir ce que la censure autorise et ce qu'elle interdit. Sous ce rapport, il n'y a rien de fixe, rien de stable, et le baromètre lui-même n'est pas plus variable que la censure. En général, elle subit et elle répercute assez fidèlement les accidents de la température politique. C'est ainsi, qu'après 1848, elle passa subitement du calme à la tempête, et qu'elle fût sur le point de faire sombrer net le pauvre esquif de la littérature. Voulez-vous des faits à l'appui ? En voici quelques-uns que je choisis entre mille. Le mot *liberté* et tous ses dérivés étaient rigoureusement proscrits. Ainsi, un romancier, s'abandonnant aux fantaisies de son imagination champêtre avait écrit, en esquissant

un paysage: une vache paissait librement dans un pré. Le censeur effaça *librement*, en jugeant apparemment que ça aurait pu donner des idées séditieuses au bétail. Dans un nouveau *Manuel de la cuisinière bourgeoise*, on indiquait un procédé économique pour faire cuire les gâteaux de viande. Il s'agissait de les exposer au four à l'air libre (on donne ce nom en Russie à l'air qui reste dans les poêles, après que la fumée s'est dissipée). Le censeur effaça *libre*. Car, en ce temps-là, l'air même n'avait pas le droit d'être libre ! C'était affreusement gênant pour la littérature et même pour la cuisine; on en était réduit à prendre les détours les plus subtils pour faire comprendre sa pensée. On avait imaginé, par exemple, de donner un pseudonyme au mot liberté : on l'appelait *le développement de l'individualité*. Le public qui avait le mot, riait sous cape, et les censeurs s'étonnaient de voir combien l'individualité se développait dans la littérature russe. Ils avaient cependant la méfiance du lièvre et la prudence du serpent. Un jour, un éditeur de revue envoie a la censure le commencement d'une série d'articles, en annonçant, selon la formule sacramentelle, « la suite au prochain numéro. » Le censeur laisse passer l'article, mais il biffe la formule. L'éditeur étonné lui en demande la raison. — Sais-je, répond le censeur prévoyant, ce qui va vous passer par la tête et ce qu'il vous plaira d'écrire pour votre prochain numéro? Est-ce que je puis vous autoriser à promettre une suite que je serai peut-être obligé de sup-

primer ? Il ne faut jamais promettre que ce qu'on est sûr de tenir.—On avait dansé à la cour la valse de Kosciusko. Le journal officiel rapporte le fait, en nommant innocemment la valse par son nom. Aussitôt grand émoi, on lave la tête au journaliste imprudent, on donne un bain complet au censeur négligent, et on se hâte d'interdire aux autres journaux de citer un nom si dangereux. Autre histoire. Un journal reçoit l'annonce suivante : on a perdu un petit chien qui répond au nom de *Tyran*, récompense honnête, etc. Le censeur effarouché efface *Tyran* et met *Azor* à la place. Voilà un chien bien facile à retrouver ! Et voilà où en était la censure dans les dernières années du règne de l'empereur Nicolas.

Depuis l'avénement d'Alexandre II, et surtout dans les premiers temps, elle s'est relâchée sensiblement de sa rigueur ; mais, hélas ! sa mansuétude n'est qu'intermittente et elle a, par moments, des retours alarmants de férocité ; ces accès viennent on ne sait comment, puis ils passent on ne sait pourquoi ; mais, en tout temps, même dans ses meilleurs jours, la censure demeure méticuleuse et *tatillonne.* Voici quelques échantillons de son encre rouge. Un journal reçoit une correspondance de Paris dans laquelle on lit que tous les régimes ont eu leurs moments de popularité en France, que la Terreur même a été populaire ; la censure biffe la seconde phrase comme entachée de démagogie. Un autre journal se permet d'affirmer que « sans

tribunaux et sans publicité, la Russie, à cause de son étendue, ne sera jamais bien administrée ». La censure biffe *sans tribunaux et sans publicité*, en laissant intact le reste de la phrase. Là dessus, le journaliste de faire remarquer, avec tout le respect possible au censeur, que si la Russie ne peut être bien administrée, à cause de son étendue, sa situation est assurément très critique, car de deux choses l'une : ou il faut qu'elle renonce à être un grand État, qu'elle resserre ses limites ou qu'elle se résigne à être mal administrée à perpétuité. Voici encore un autre article biffé, celui-ci d'un bout à l'autre. Il s'agit de la vente des cierges,qui forme la plus grosse branche du revenu des églises, car l'odeur de la cire est, ici plus qu'ailleurs, agréable aux saints et ne déplaît pas au clergé. Une église de province avait affermé la vente des cierges, sans prendre la précaution d'en limiter le prix. Aussitôt, le fermier de le tripler, sans égard pour les saintes images et sans commisération pour les fidèles. Le fait est dénoncé à un journal. La censure supprime la dénonciation, ne voulant pas apparemment que la lumière se fasse même sur les cierges.

Si la censure, dans ses différentes ramifications, était homogène, si elle était uniformément animée du même esprit, si elle fonctionnait avec ensemble et précision, comme cette mécanique-modèle qu'on appelle l'administration française, la littérature et la presse n'y résisteraient point. Heureusement, le peuple russe n'a

pas le génie de la bureaucratie, si génie il y a ; son sans-façon, sa bonhomie, son indépendance naturelle d'allures, le rendent aussi incapable de la pratiquer qu'impatient à la supporter. La bureaucratie est dans ce pays une plante exotique, et quoique, depuis Pierre le Grand, on ait fait des efforts inouïs pour l'y acclimater, elle n'a jamais donné que des fruits chétifs et, qui pis est, véreux. La France possède des employés-types qui sont nés certainement avec un habit brodé, un chapeau à plumes et une épée civile au côté ; je ne crois pas qu'il existe en Russie un seul bon *tchinovnik* ni qu'il puisse en exister un. Parlez à un Russe des moyens de perfectionner la bureaucratie, il ouvrira de grands yeux effarés, absolument comme si vous lui parliez des moyens de perfectionner le choléra ou la maladie des pommes de terre. La bureaucratie ne va pas aux Russes et ils n'ont jamais pu la faire aller. Vous verrez qu'un de ces jours ils se mettront à faire du *self government,* non par choix et par raisonnement, mais tout simplement par instinct et par impossibilité de faire autre chose. La censure en fournit un exemple frappant. Vous chercheriez vainement dans cette institution « l'unité » de vues et d'action qui caractérise à un si haut point la bureaucratie française et qui la fait manœuvrer tout d'une pièce comme un automate de Vaucanson. Chaque grand département ministériel a sa censure particulière, mais il ne faut pas croire que la csenrue de l'un ait la moindre analogie avec celle de

l'autre. Non ! il y a autant de différence entre l'esprit qui domine au ministère de.... en matière de publicité, et celui qui prévaut au ministère des finances, qu'entre la manière de voir d'un mandarin chinois et celle d'un magistrat anglais. Autant on déteste et on redoute la publicité au ministère de... autant les hommes intelligents et éclairés qui dirigent le ministère des finances et la chancellerie du crédit, lui font bon accueil et s'efforcent même de la provoquer. Il n'y a donc aucune unité entre les censures particulières. Y en a-t-il davantage dans les bureaux de la censure générale ? Tous les censeurs sont-ils animés du même esprit ? Il s'en faut de beaucoup. On peut diviser les censeurs en deux catégories : les *tchinovniks* pur sang qui vivent de leur place, et qui sont bien décidés à en vivre le plus longtemps et le plus commodément possible, et les censeurs indépendants par position, gens d'esprit et de bon sens qui me font, entre nous, l'effet de Grecs déguisés dans le camp des Troyens. Les *tchinovniks* sont les plus nombreux, mais,comme ils sont fort ignorants et non moins paresseux, ils abandonnent volontiers aux autres la grosse part de la besogne. Cette ignorance des vrais *tchinovniks* a quelque chose de phénoménal. Ils ne connaissent pas même de nom les journaux qu'ils sont appelés à censurer, et l'on m'a cité un censeur chargé de l'examen des publications anglaises et allemandes qui ne savait pas un mot d'anglais ni d'allemand. Que faisait-il ? Il avait pris à ses

gages un pauvre diable de maître de langues qui censurait à sa place, et voilà comment la frontière était gardée ! Cependant les censeurs de la bonne espèce ne peuvent pas tout faire et ils ne peuvent pas, non plus, tout permettre. Lorsqu'ils se montrent trop indulgents, la direction générale leur adresse avertissements sur avertissements, et s'ils n'en tiennent pas compte, elle les destitue. Le censeur destitué devient le héros du jour, on lui envoie des adresses de félicitations, on lui donne des banquets, on ouvre même des listes de souscription pour le dédommager de la perte de sa place. Dernièrement, une de ces souscriptions a produit 11,000 roubles (44,000 fr.) quoiqu'elle ait éte interdite presque au début. Ceci peut vous donner une idée de la popularité dont jouit la censure.

Au moins cette unité de vues qu'on cherche en vain parmi les censeurs se rencontre-t-elle au sein de la direction générale? La direction générale a pour président un esprit aussi bienveillant qu'éclairé et elle compte parmi ses membres des hommes généralement estimés. Mais des influences fort opposées y sont constamment en lutte, et par malheur, les plus libérales ne l'emportent pas toujours. Si ses instructions étaient suivies à la lettre, s'il n'y avait que des *tchinovniks* pour les exécuter, je ne sais, en vérité, comment la presse s'en tirerait. Voici, par exemple, une circulaire récente qui concerne la politique étrangère. Les censeurs sont ~ités à surveiller attentivement les appréciations de

la presse, en matière de politique extérieure (il ne s'agit pas des nouvelles ; tous les journaux sont tenus d'emprunter celles-ci au *Journal de Saint-Pétersbourg,* organe du ministère des affaires étrangères). La France doit être ménagée ; la Prusse traitée avec faveur, l'Autriche sans aigreur et le Sultan lui-même a droit à des égards. En voici une autre qui concerne l'administration intérieure. Les journaux sont autorisés à dénoncer les abus administratifs, ils y sont même invités, mais... les censeurs sont rendus responsables de leurs allégations ; ils ne peuvent laisser passer aucun fait sans s'être assurés d'abord de son exactitude, le lieu de la scène fût-il à Irkousk ou à Petropaulowsk au Kamschatka. En outre, il est bien entendu que la dénonciation doit préalablement être soumise à l'administration mise en cause. En voici une troisième qui concerne l'histoire de Russie :

« Attendu, dit cette pièce, qu'il importe de faciliter le développement naturel de l'histoire de Russie, que pourraient compromettre des appréciations hasardées, il est interdit désormais de s'occuper des souverains qui ont regné dans cet empire depuis la mort de Pierre le Grand. » (Textuel.) Enfin, voici un dernier fait curieux à noter. Une revue de Moscou a publié récemment un travail étendu sur l'empereur Napoléon III, écrivain. Cette publication a valu un avertissement au censeur qui l'avait autorisée. Mais vous ne devineriez pas pour quelle cause ? Parce que l'auteur avait traité

avec irrévérence l'empereur des Français? nullement. Parce qu'il avait emprunté à l'auteur des *Rêveries politiques*, de l'*Extinction du paupérisme* et de l'*Idée napoléonienne*, quelques passages ayant, à ce qu'il paraît, un caractère dangereusement révolutionnaire. L'empereur Napoléon III, averti par la censure russe! N'est-ce pas piquant?

Telle est la censure russe. Il s'agit maintenant de savoir ce que vaut cette institution au point de vue même des intérêts qu'elle prétend sauvegarder. La censure a été établie et elle est maintenue principalement pour préserver la Russie du danger des idées révolutionnaires et des théories anti-sociales. Remplit-elle sa mission? Atteint-elle le but qui lui a été assigné?

Je n'hésite pas à le dire, d'après tout ce que j'entends et ce que je vois, la censure russe facilite et accélère l'invasion des théories anti-sociales, au lieu de lui faire obstacle; loin d'être un agent de conservation, elle est bien plutôt un instrument de révolution.

Quelle est la situation? Grâce à l'initiative généreuse de l'empereur Alexandre II, cédant aux vœux de toute la partie éclairée de la nation, le progrès a été mis à l'ordre du jour dans ce vaste empire. Un immense travail de transformation, analogue sous bien des rapports, à celui qui se préparait en France à la fin du XVIIIe siècle et que la révolution de 1789 a peut-être retardé au lieu de l'accélérer, est en train de s'y accomplir. Le

servage est décidément condamné et il n'a plus que peu de temps à vivre. Or, le servage est la base de toute l'organisation économique, financière et administrative de la Russie. Il ne saurait donc disparaître seul. Si le servage est aboli, il faut que l'impôt soit transformé, que la contribution foncière ou la taxe sur le revenu soit substituée à la capitation ; il faut que l'administration soit décentralisée, que la justice soit purifiée, que la police soit réorganisée si l'on ne veut point qu'à la domination du propriétaire succède le despotisme plus dur et plus rapace du *tchinovnik*. Il est indispensable que l'agriculture subisse, à son tour, une transformation progressive ; qu'elle renouvelle son outillage le plus arriéré de l'Europe et qu'elle soit largement pourvue de voies de communication : il lui faut des machines et des routes, et pour avoir des machines et des routes il lui faut des capitaux, et pour avoir des capitaux, il lui faut du crédit, et pour avoir du crédit, il lui faut de la liberté et de la sûreté. Elle a besoin surtout de la liberté des Banques et d'un bon régime hypothécaire. Elle a besoin encore de la liberté du commerce qui lui fournira en abondance et à bon marché le fer et les machines, tout en empêchant les capitaux de se détourner d'elle pour se précipiter dans les industries *primées* par le régime prohibitif. Il faut que le fermage des eaux-de-vie, qui démoralise la population agricole en l'épuisant pour enrichir quelques fermiers, soit réformé. Enfin, il est

indispensable d'en finir avec un régime de papier-monnaie qui menace la Russie d'une banqueroute analogue à celle des assignats. Voilà tout un monde de questions que les événements ont posées et qu'aucune puissance humaine ne saurait désormais écarter, tout un monde de questions à discuter, à éclairer, à vider.

Eh bien ! cette tâche, la presse seule peut la remplir. Seule, elle peut fournir à la masse du public les informations qui lui sont nécessaires pour se former une opinion suffisamment éclairée sur les questions à l'ordre du jour; seule elle peut, par son action continue, faire justice des préjugés et des intérêts, souvent mal entendus, mais toujours tenaces qui s'opposent aux réformes les plus raisonnables. Voilà le rôle qui lui appartient et qu'elle est seule capable de remplir. Et si l'on considère le nombre et l'importance des questions qu'il s'agit actuellement de résoudre en Russie, et de bien résoudre pour éviter une commotion sociale, on se convaincra que, nulle part et en aucun temps, on n'a eu plus besoin d'une presse qui fasse beaucoup de besogne et qui fasse la besogne qu'il faut faire.

Or, comment agit la censure combinée avec le monopole, en matière de presse? Elle empêche les journaux et les autres publications de se multiplier, elle enraie le développement de la production intellectuelle. Qu'en résulte-t-il? C'est que l'éducation politique et économique des populations s'opère avec une extrême lenteur. Dans les temps ordinaires, l'ignorance des

masses peut n'être point dangereuse, mais il en est autrement lorsque des questions qui touchent de près à leurs conditions d'existence, sont remuées. Alors l'ignorance devient, l'expérience ne l'atteste que trop, le plus dangereux des leviers révolutionnaires. Ce n'est pas tout. La censure n'est pas seulement un obstacle au développement de la production intellectuelle sous le rapport de la *quantité*, elle contribue encore à lui imprimer une direction moins utile, et j'ajoute même à en vicier la *qualité*. Lorsqu'on ne peut traiter avec une suffisante liberté les questions qui ont le plus d'importance et d'actualité, lorsqu'on ne peut entrer dans le vif de ces questions, que fait-on? On se rejette de préférence sur celles dont on peut s'occuper avec une plus grande liberté d'allures. C'est ainsi que la presse russe s'occupe de l'étranger plutôt que de l'intérieur et qu'elle néglige l'essentiel pour le secondaire. Il y a pis encore. Les questions à l'ordre du jour ne pouvant être abordées franchement, on les traite d'une manière incolore et banale qui en dégoûte le public. On abandonne alors le domaine des faits pour celui de la fantaisie, on délaisse l'économie politique appliquée pour le socialisme inapplicable, et voilà comment il se fait que je retrouve en germe sur les bords de la Moscowa et de la Neva les théories qui émaillaient il y a douze ans les bords de la Seine et qui ont donné la moisson que vous connaissez. Supposons, au contraire, que la presse puisse discuter, en

toute liberté, les questions à l'ordre du jour, l'attention publique y sera bien vite ramenée, et les réalités ne tarderont pas à détrôner les chimères.

Voilà pourquoi l'abolition de la censure serait en Russie une mesure de haute prévoyance politique et d'intelligente conservation sociale.

HUITIÈME LETTRE

DE SAINT-PÉTERSBOURG A ODESSA

Aspect de Saint-Pétersbourg. — Ses monuments. — La statue de Pierre le Grand. — Les églises. — La bibliothèque impériale. — Les îles. — Cronstadt. — Le cimetière de la marine. — Une grande revue. — La société de Saint-Pétersbourg. — Le chemin de fer Nicolas. — La malle-poste. — Toula. — Orel. — Koursk. — Kharkoff. — L'Université. — Une grande conspiration d'étudiants. — On demande la censure. — Un bon mot de l'ancien régime.

Kharkoff, 18 mai 1860.

Mes conférences terminées à Moscou, je reviens à Saint-Pétersbourg où je séjourne trois semaines. Il y a cent cinquante ans, Saint-Pétersbourg n'était encore qu'un vaste marécage ; c'est aujourd'hui une ville de 5 à 600,000 habitants dont l'aspect général a un caractère de grandeur un peu monotone qui fait souvenir de Versailles. Mais c'est un Versailles bâti sur pilotis comme Amsterdam, avec une triple enceinte de canaux, à peine suffisants pour drainer l'immense marécage qu'il recouvre. Pierre le Grand avait visité et beaucoup trop admiré Versailles ; il avait habité Amsterdam : on retrouve associées, on pourrait dire fusionnées dans la

fondation de Saint-Pétersbourg, ces impressions de voyage du puissant rénovateur de la vieille Russie. Seulement, on commence à se demander en Russie si les voyages de Pierre ont rapporté ce qu'ils ont coûté; si la vieille Russie n'aurait pas gagné à suivre sa voie naturelle de développement plutôt qu'à imiter quand même les institutions et les mœurs de l'Occident; si la centralisation de Louis XIV, importée par Pierre et les mœurs-régence de Louis XV, copiées par Catherine II, étaient bien propres à accélérer les progrès de la civilisation russe; enfin si l'énorme capital qui a été enfoui dans les marécages de la Néva pour élever à la Russie une façade monumentale du côté de l'occident n'aurait pas été mieux employé à rendre un peu plus habitable l'intérieur de l'édifice. Telle est la question que se pose notamment le parti des *slavophiles* ou des vieux Russes, qui a son principal foyer à Moscou. Il est fâcheux que les slavophiles associent à leur réaction contre l'imitation servile et inintelligente des institutions occidentales, quelques idées mystico-socialistes sur le rôle de la commune, et une affectation par trop romantique à ressusciter jusqu'au costume des vieux Russes. Les vrais slavophiles étalent des chemises de soie rouge qui remplissent d'amertume le cœur des blanchisseuses, et ils fourrent avec orgueil leurs pantalons dans leurs bottes au lieu de fourrer leurs bottes dans leurs pantalons. Comme mode, cela peut avoir son charme, comme doctrine c'est insuffisant.

Quoi qu'il en soit, Saint-Pétersbourg est avant tout une ville de gouvernement. Sa grande industrie, c'est la bureaucratie. Sur 6,000 maisons qu'elle renferme, 1,500 sont des propriétés de l'État, et comme ce sont les plus grandes, on estime que le tiers de la ville appartient au gouvernement. Supposons que la centralisation soit obligée un jour de céder la place au *self government*, — et ce jour-là n'est peut-être pas éloigné, — que deviendra Saint-Pétersbourg? Cependant, gardons-nous de faire des pronostics funèbres : située à l'embouchure d'un fleuve magnifique, en communication avec les diverses parties de l'empire par un vaste système de routes, de canaux, de rivières et de lacs, Saint-Pétersbourg, avec Cronstadt pour avant-port, restera toujours un excellent emplacement industriel et commercial. En admettant que la bureaucratie vînt à disparaître, on verrait, selon toute apparence, s'établir et se développer à sa place des branches de travail d'une productivité moins contestable.

Si Pétersbourg n'a point le désordre et le laisser-aller pittoresque de Moscou, en revanche il possède la majesté des grandes lignes et des masses architecturales. Remontons, si vous voulez, par une belle soirée d'avril, le quai en granit rouge de la Néva. L'immense fleuve charrie d'énormes glaçons, qui proviennent de la débâcle du lac Ladoga, et qui vont se briser un peu plus bas contre les arches à arêtes aiguës du pont de Nicolas, le seul pont en pierre que possède Saint-Pé-

tersbourg, — en faisant le bonheur de quelques centaines de badauds, dignes frères jumeaux des flâneurs de Paris et des cokneys de Londres. Le long des quais, les lanternes à gaz forment une double guirlande d'étoiles d'au moins une lieue de longueur. Sur la rive droite de la Néva, dans l'île de Wasili Ostroff, nous apercevons une file interminable d'édifices à colonnes, d'un style plus ou moins grec ou romain : c'est le palais des Beaux-Arts, l'Université, le corps des Cadets et que sais-je encore; plus loin, c'est la forteresse redoutée de Saint-Pierre et Saint-Paul, sur laquelle on pourrait aujourd'hui, grâce à la bonté réparatrice de l'empereur Alexandre II, poser cet écriteau : *Prison politique à louer*. Dans les caves de la forteresse sont déposés les métaux précieux qui servent de garantie à la circulation des billets de crédit. Hélas ! pourquoi faut-il qu'on puisse ajouter : *Cave à louer!* Sur la rive gauche du fleuve, se détache la masse imposante de la cathédrale d'Isaac, avec ses énormes colonnes de granit rouge d'un seul bloc et son dôme doré sous lequel se logerait à l'aise le dôme des Invalides; en face, c'est le bâtiment de l'Amirauté, avec sa flèche aiguë, vers laquelle viennent converger les trois perspectives, qui sont les grandes artères de Pétersbourg, et dont la perspective Newski est la principale; puis, à côté de l'Amirauté, vient le palais d'Hiver, puis l'Ermitage, un Palais-Musée, puis... mais nous n'écrivons pas un *Guide du voyageur*. Reposons-nous un instant au pied de la statue équestre de

Pierre le Grand, sculptée par Falconnet, et posée sur un bloc de rocher granitique enlevé à la Finlande.

Le cheval est soulevé par la robuste main du cavalier : il se soutient sur ses pieds de derrière et sur sa queue. Singulier support ! Le cavalier a la face tournée du côté de la Néva dont il a l'air de vouloir refouler les flots en prononçant le traditionnel *quos ego ;* ce qui n'empêche pas le fleuve récalcitrant de menacer, dans ses crues formidables et soudaines, d'emporter jusqu'au fond du golfe la capitale avec son fondateur. La statue est fort admirée, mais son costume d'empereur romain n'est décidément pas suffisant par cette latitude. Une pelisse de peau d'ours, voire même une simple touloupe de peau de mouton, ferait bien mieux son affaire. Le pauvre tzar grelotte ! Mais, après tout, n'est-ce pas un peu sa faute ? Si Pierre n'avait pas mis l'imitation à la mode, jamais certes les bons Pétersbourgeois, qui sont gens frileux et compatissants, n'auraient souffert qu'on l'exposât dans ce simple appareil aux rigueurs d'une température que les sculpteurs grecs ou romains n'avaient pas prévue. On n'est jamais puni que par où l'on a péché.

Je pourrais bien induire le lecteur débonnaire à visiter avec moi l'intérieur, tout revêtu de marbre, de la cathédrale d'Isaac, et à s'y extasier devant les gigantesques pilastres en malachite ou les deux colonnes en lapis lazuli, d'un seul bloc, qui décorent la porte du chœur ; nous pourrions ensuite aller jeter un coup d'œil

sur la cathédrale de Kazan, une assez pauvre copie de Saint-Pierre de Rome, meublée de drapeaux et de trophées de toute sorte. Comme si le sanctuaire d'un Dieu de paix et de miséricorde était un lieu bien convenable pour loger ces engins de discorde ! Nous y découvririons, entre autres bibelots glorieux, à côté du bâton du maréchal Davoust tombé entre les mains des cosaques dans la campagne de 1812, les clefs de la ville de Namur, emportées en 1814. — Nous pourrions encore nous procurer l'agrément d'une petite promenade de 5 ou 6 kilomètres dans les galeries de l'Ermitage, et dans les salons du palais d'Hiver, en faisant force stations devant les Ruysdael et les Rembrandt qui foisonnent; devant les premiers spécimens encore peu nombreux, mais d'une belle venue, de l'art russe ; devant la bibliothèque de Voltaire, cadeau plus ou moins désintéressé de la nièce du grand homme à Catherine II; devant le musée de Pierre le Grand, rempli d'outils de charpentier, de vieux bahuts flamands et de curieuses horloges hollandaises; devant les tableaux de M. Horace Vernet, représentant des épisodes de la guerre de Pologne en 1831 ; devant les diamants de la couronne, un rêve de Montechristo étalé dans une simple montre de bijoutier; mais c'est une revue qui mériterait d'être passée autrement qu'au pas de course, et le temps me presse. Allons encore toutefois faire une courte visite à la bibliothèque impériale, dont le directeur, M. de Korff, accueille les étrangers avec une exquise politesse.

D'après le dernier catalogue, on n'y compte pas moins de 840,853 volumes imprimés, 26,045 manuscrits et 66,162 estampes. Toute une salle est remplie des ouvrages écrits à l'étranger sur la Russie. Elle ne renferme pas moins de 29,000 volumes. Allez donc écrire le 29,001^{me} ! La bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg est particulièrement riche en documents, relatifs à l'histoire de France. Ces documents, papiers d'État, correspondances diplomatiques, etc., ont été achetés au poids du papier pendant la débâcle révolutionnaire de 1793. Les manuscrits rares et les autographes sont rangés en bel ordre dans une magnifique salle du rez-de-chaussée. Parmi les autographes, le plus curieux, c'est sans contredit un modèle d'écriture copié de la main de Louis XIV enfant. En voici le texte : *L'hommage est deu aux roys : ils font ce qu'il leur plaît.* Le grand roi n'a-t-il pas joliment profité de ses leçons d'écriture ?

Malheureusement je n'ai guère le loisir de faire connaissance avec les trésors de la bibliothèque impériale. Le moment est venu pour moi de quitter Saint-Pétersbourg. La navigation s'ouvre dans les premiers jours de mai; mais les premiers bateaux sont retenus trois semaines d'avance. — Vous autres, me disait spirituellement un Russe, vous avez le mal du pays. Nous avons, nous, le mal de l'étranger. — Je me décide alors à prendre le chemin du bonhomme La Fontaine allant à l'Académie et à revenir par la mer Noire et la

Méditerranée, au lieu d'attendre mon tour sur les steamers de la Baltique. Mais, auparavant, je profite d'une autorisation que le département de la guerre a eu l'obligeance de m'accorder pour aller visiter la forteresse de Cronstadt. Je pars, dans une belle matinée de mai, en compagnie d'un spirituel Pétersbourgeois qui s'est bien gardé d'avoir vu Cronstadt. Nous prenons, à raison de 60 copecks par personne, nos places sur un petit bateau à vapeur qui chauffe au dessous du pont de Nicolas. Nous descendons la Néva pendant un quart d'heure et nous entrons dans le golfe de Finlande, en laissant à droite la demi-douzaine d'îles que forme la Néva à son embouchure. Wasili Ostroff, la plus grande, est le quartier latin de Saint-Pétersbourg. Yelaguine, Krestoffskoï et Kamennoï en sont les lieux de plaisance, tout remplis de villas, grandes et petites, de bals Mabille et de Château-Rouge. Une végétation plantureuse s'y improvise comme une décoration d'opéra dans les premiers jours du printemps; au mois de juillet, les ardeurs poussiéreuses d'un été court, mais torride, l'ont déjà fanée, puis vient le bonhomme hiver qui met à la place son décor monotone de glace et de neige.

La vue porte facilement jusqu'aux deux rives plates du golfe. Nous naviguons dans un chenal indiqué des deux côtés par de longues perches verticales, ayant une pierre pour ancre et servant de bouées. Le reste du golfe est tout bosselé de bas-fonds. Au bout d'une demi-

heure, deux ou trois hautes cheminées et une forêt de mâts commencent à surgir du milieu des eaux. C'est Cronstadt. Nous arrivons, après une traversée d'une heure un quart. Nous nous rendons chez l'amiral commandant, et nous sommes confiés à un jeune officier, qui accepte de bonne grâce cette corvée. Nous laissons de côté la ville dont les 40,000 habitants sont logés sur des îlots presqu'à fleur du golfe, et nous allons visiter les forts et les établissements maritimes. Tout le monde en a vu les plans, étalés à profusion pendant la guerre d'Orient. Cronstadt occupe à peu près le milieu des deux rives. La passe du nord, qui est la plus large, est rendue impraticable par les bas-fonds; celle du sud ne renferme qu'un passage de la largeur de la Seine, où il y ait une profondeur suffisante pour les grands navires. Encore faut-il qu'ils en tiennent le milieu. Du côté de la ville, cette passe est défendue par le fort Mentchikoff, et l'autre par le fort de Cronslott bâti sur un îlot. On y avait embossé par surcroît de précaution deux vaisseaux de ligne, à l'époque du blocus. Plus loin, en avant, nous apercevons encore quatre forts, un au sud et trois au nord, bâtis sur des bas-fonds, à grand renfort de pilotis. Celui qui ouvre la marche du côté de la mer est encore en construction. Nous visitons le fort Mentchikoff qui se compose simplement de trois batteries de 12 ou 15 pièces de canon de gros calibre, superposées derrière une muraille de granit rouge de huit pieds d'épaisseur. Les autres forts sont à peu près dans

le même style. Ce granit rouge de Finlande, qui a l'éclat du marbre quand on se donne la peine de le polir, est d'une dureté telle que le boulet n'y peut mordre. On en a fait l'épreuve, un jour, en prenant pour cible le fort de Cronslott. Cronslott n'en a pas plus gardé les traces que si les boulets eussent été en papier mâché. Est-ce à dire que Cronstadt soit imprenable, ou qu'on ne puisse en forcer les passes ? Je ne sais. Huret défiait Fichet d'ouvrir ses serrures, tout en se vantant de crocheter en un tour de main les serrures de Fichet. Fichet ripostait en proposant de se laisser enfermer par Huret, si Huret consentait à s'exposer aux horreurs d'un emprisonnement perpétuel derrière une serrure de Fichet.

Le galant amiral Napier, qui ne se vantait pas moins que Huret et Fichet combinés, est demeuré, comme nul ne l'ignore, assez penaud devant cette serrure de granit de la capitale des tzars. Pourtant, on assure que les forts de Cronstadt étaient à peine armés et qu'il aurait suffi de pousser la porte pour l'ouvrir. Le galant amiral eut peur apparemment de laisser ses doigts dans la serrure ; il se contenta de regarder par le trou, et voilà pourquoi on ne sait pas si Huret est plus fort que Fichet, ou si Fichet dame le pion à Huret. Le port de Cronstadt a trois bassins, deux pour la marine militaire, un pour la marine marchande, dont les gros navires ne peuvent remonter plus haut. L'un des bassins militaires est consacré aux bâtiments hors de service et il porte

le nom caractéristique de *Cimetière.* Je m'étonne de le trouver rempli, mais ma surprise cesse lorsque j'apprends que les navires de guerre construits dans la Baltique, — ordinairement en pin ou en mélèze, — ne durent pas plus de neuf à douze ans. Supposons qu'une guerre maritime ait lieu en moyenne tous les trente ans, deux générations de navires s'en iront donc au cimetière sans avoir servi. N'est-ce pas de l'argent littéralement jeté dans l'eau? Nous montons à bord d'une superbe frégate à hélice, l'*Amiral-Général*, construite aux États-Unis. L'*Amiral-Général* a une machine de 800 chevaux et il porte 70 canons : prix de facture, 6 millions 1/2. L'intérêt et l'amortissement vont bien à 7 ou 800,000 fr. par an. Les frais d'armement et d'équipage vont au-delà. On voit que l'*Amiral-Général* doit produire passablement de sécurité maritime pour couvrir ses frais. Plus loin sont les docks où l'on est en train de réparer deux énormes masses de 120 et de 130 canons, destinées à aller, dans quelques années, peupler le cimetière. Enfin, nous visitons en détail les immenses ateliers, bâtis depuis la guerre, pour la construction des bateaux à vapeur, la fonte des canons, des projectiles, etc. Toute la *machinery* vient d'Angleterre. La machine à vapeur est de Newcastle. Les machines à couper et à forer le fer, les scies à vapeur qui mordent le métal comme du bois tendre sortent des ateliers de MM. Collier et Ce, à Manchester. Le personnel se compose d'ouvriers libres, parmi lesquels on

distingue un bon nombre de Finlandais d'une physionomie fine et intelligente. Les serfs ne valent rien, comme on sait, pour les ouvrages qui exigent autre chose que du travail brut. Bref, les ateliers sont montés sur un pied grandiose ; mais l'activité n'y est pas grande. Il ne me paraît pas que la Russie se prépare, avec une ardeur suffisamment fiévreuse, à la conquête de Constantinople. Mais nous entendons tinter la clochette du bateau à vapeur, nous remercions notre obligeant cicerone, et nous nous dirigeons du côté des remparts intérieurs qui ont de loin un air convenablement formidable, mais qui, en y regardant de près, sont tout bonnement en bois ; nous jetons un coup d'œil en passant sur le bassin du commerce où une légion de bâtiments de cabotage viennent de passer l'hiver, emprisonnés par les glaces, et nous retournons à Saint-Pétersbourg, enchanté de pouvoir écrire sur notre carnet : *vu Cronstadt;* mais peu disposé à revoir ce cimetière de la marine et des finances de la Russie.

Quelques jours avant d'aller visiter ce vaste arsenal maritime, j'avais eu le spectacle d'une grande revue passée au *Tzaritzyn loug*, le Champ-de-Mars de Saint-Pétersbourg, à l'occasion de l'anniversaire de la fête de l'empereur : 60,000 hommes, appartenant pour la plupart aux corps d'élite de la garde et des grenadiers, des chevaliers-gardes en tunique blanche avec un double aigle argenté ou doré sur le casque, des Circassiens revêtus de cottes de mailles d'acier, avec

un morion du même métal sur la tête, des régiments de cavalerie dont les chevaux ont une robe uniforme, des fantassins qui portent une mitre en guise de shako, des canons de cuivre récurés comme une batterie de cuisine hollandaise, mais d'un aspect moins réjouissant; quelques-uns rayés, le plus grand nombre encore à gueule ronde; enfin l'empereur suivi d'une mouvante forêt de panaches et passant au galop sur le front des troupes qui le saluent de milliers de hourras, puis de la poussière, de la poussière encore, de la poussière toujours, tel est ce spectacle qui a certainement son mérite au point de vue militaire, mais qui n'a pas été institué précisément pour faire la joie des économistes et des financiers.

Je quitte enfin cette grande ville où l'on rencontre, dans les rangs les plus élevés de la société, des esprits qui s'éveillent, des cœurs qui battent et des mains qui applaudissent au mot liberté! Certes, cette société a bien ses défauts, elle est légère, elle est versatile, elle est blasée, elle est sceptique, quand elle n'est pas généreuse et enthousiaste; elle parle beaucoup, elle agit moins; mais, en vérité, je n'ai pas le courage de médire de gens qui m'ont fait un si bon accueil. — J'ai reçu, disait Voltaire, trop de fourrures de Catherine pour que je puisse encore écrire l'histoire de Russie. — J'ai eu trop à me louer de la société de Saint-Pétersbourg pour qu'il me soit possible de le prendre avec elle sur le ton de Timon d'Athènes. — Vous avez été dupe! me

dira peut-être quelque lecteur farouche. Il est bien connu que les Russes jouent la comédie vis-à-vis des étrangers. Si l'on vous a choyé et fêté, c'était pour que vous l'allassiez dire à Rome ! — Il se peut, lecteur hérissé ! il se peut ! En tout cas, avouez-le, cette comédie n'est pas désagréable à ceux pour qui on la joue. Plût à Dieu que toutes les nations voulussent en régaler les étrangers ! Mais je doute que toute une société veuille se donner le mot pour poser devant le premier venu. Ce serait passablement fatigant à la longue, et Dieu sait comme on est paresseux en Russie !

Je repars le 9 mai pour Moscou, où ma place est retenue jusqu'à Kharkoff. De Saint-Pétersbourg à Moscou, le pays est plat et triste. La voie ferrée ne traverse pas une seule ville sur une longueur de plus de 600 verstes. Cependant, il y en a bien quelques-unes à peu de distance de son parcours. Il y a, par exemple, à une quinzaine de verstes sur la droite, l'antique Novogorod, le premier berceau du commerce et de la civilisation de la Russie, aujourd'hui déchue ; il y a encore Tver, à deux ou trois verstes sur la gauche. Pourquoi ces deux foyers de population ont-ils été laissés à l'écart ? Voici. L'empereur Nicolas ne voulait d'abord pas entendre parler de chemins de fer. Cependant, lorsqu'on lui en eût démontré les avantages au point de vue stratégique, il se décida à établir une voie ferrée de Saint-Pétersbourg à Moscou. Un matin, le ministre des travaux publics vint lui demander ses

ordres pour le tracé. L'empereur se fait apporter une carte, et, avec son pouce, il marque une ligne droite entre les deux capitales. Voilà! dit-il, maintenant, qu'on se mette à l'œuvre! Or, ni Novogorod ni Tver n'avaient eu la chance de se rencontrer sous le pouce impérial. Vous ne traversez donc pas une seule ville dans ce long parcours. Vous n'apercevez que de vastes plaines gris-vert sous un ciel gris-bleu, et par ci par là un morceau de forêt négligé par les hommes et dévasté par le feu. Les incendies sont fréquents dans les forêts de la Russie, et presque toujours ils sont le résultat d'une sauvage incurie. Un pâtre veut se chauffer. Il entasse du bois mort au pied d'un arbre. Il brûle le bois, il brûle l'arbre, après quoi il décampe en laissant le feu flamber. C'est le sauvage de la Louisiane qui coupe l'arbre pour avoir le fruit. La flamme s'étend et ne s'arrête que lorsqu'il plaît à Dieu. Des souches noircies sur une longueur de plusieurs verstes attestent un incendie récent. Celui-ci n'a pas duré moins d'une quinzaine de jours. Cependant la circulation n'était pas interrompue sur la route. On voyageait en pleine fournaise. Rien de plus confortable, je l'ai dit, que l'aménagement américain des convois. Quand on est fatigué d'être assis ou couché sur les banquettes de l'intérieur, on va fumer un cigare sur la plate-forme étroite qui sert de péristyle à la voiture. Je lie conversation avec un officier qui me raconte comment il s'était mis sur les bras une fâcheuse affaire pour avoir troublé, sans

mauvaise intention pourtant, la régularité des écritures administratives. Chargé de faire des achats de fourrages, il avait réussi à réaliser une économie de moitié sur la somme réglementaire. Il se figurait qu'on lui en saurait gré ; mais il n'entendait rien aux écritures. On avait inscrit 2,000 roubles pour le foin. Pouvait-on déranger toute une comptabilité parce qu'il avait plu à un officier sans expérience de n'en dépenser que 1,000? C'était une irrégularité sans précédent et qui ne pouvait être tolérée. Mieux valait certainement acheter trop de foin, sauf à mettre l'excédant dans ses bottes, suivant l'usage antique et solennel, que de jeter le désordre dans la comptabilité administrative. Bref, notre homme fut sermonné d'importance, et on ne lui pardonna qu'à la condition qu'il ne s'y ferait point reprendre. Qu'on ose encore, après cela, accuser l'administration russe de manquer d'ordre !

Je retrouve Moscou aux trois quarts débarrassé de sa pelisse de neige. Je n'y passe que le temps nécessaire pour me procurer un passeport et serrer la main aux bons amis qui m'y ont donné une hospitalité si cordiale. Ces deux devoirs, inégalement agréables, remplis, me voici en route pour Kharkoff avec deux compagnons, l'aimable et savant professeur K. de l'Université de Moscou, qui veut bien me servir de guide, et un étudiant petit russien, plein d'entrain et de gaieté, qui retourne dans sa famille. De Moscou à Kharkoff, il y a une belle route impériale, avec un service régulier de

malles-postes. La distance est de 700 verstes environ. On la franchit en quatre jours, en voyageant jour et nuit. Le prix de la place est de 34 roubles. On passe par trois chefs-lieux de gouvernement, Toula, Orel et Koursk, situés à une distance presque égale les uns des autres. Nous partons le soir à 7 1/2 heures ; notre malle-poste, construite en Angleterre, est solide et commode; les chevaux sont aussi courageux que maigres. Ils font tinter leurs clochettes, le cocher souffle dans sa trompette et nous nous sentons cahotés d'importance : ce sont les adieux du pavé de Moscou. Nous traversons la Moscowa et 3 ou 4 verstes de faubourg, nons laissons à droite le vaste couvent de Donskoï et nous disons adieu à l'immense et pittoresque cité dont les dômes dorés étincellent sous les rayons du soleil couchant.

Les habitations ne tardent pas à devenir rares. Les *isbas* des paysans, construites en rondins superposés avec façades à pignon, ont l'air malpropre et délabré. Il y a des toits effondrés que nul ne songe à réparer. Le fumier s'entasse dans les cours intérieures. Les clôtures sont en mauvais état, quand il y a des clôtures. Capital rare, paysans pauvres ! A chaque distance de 20 à 25 verstes est placé un relais, où l'on stationne tantôt le temps nécessaire pour changer de chevaux, tantôt 2 ou 3 heures, pour déjeuner ou dîner. Une ordonnance, affichée en quatre langues (en français, en anglais, en allemand et en russe), dans l'intérieur de la voiture,

prescrit d'abandonner sur la route les voyageurs qui s'écarteraient du relais. Les stations sont malpropres à incommoder un porc. A 125 verstes de Moscou, nous traversons l'Oka, un des grands affluents du Volga. Le passage se fait dans un bac le long d'une corde tendue de l'un à l'autre bout du fleuve. On est en train de bâtir un pont sur l'Oka. Un groupe d'ouvriers barbus enfoncent, sans se presser et en chantant du nez, des pilotis dans le fleuve. Ce chantonnement nasillard est un produit caractéristique de la grande Russie, et mon étudiant petit-russien le contrefait *con amore*. Nous arrivons à Toula, où se trouve la grande manufacture d'armes de la Russie. Plus de 7,000 ouvriers y sont employés. On fabrique aussi de la quincaillerie à Toula. Un petit bazar des produits de l'industrie locale est annexé à la station. Des tabatières en argent bruni brillent à l'étalage. On peut s'en procurer de fort jolies dans le prix de 10 à 20 roubles. Le village de Véliki Oustioug est le principal foyer de cette industrie ; mais la Russie ayant ajouté aux obstacles naturels qui l'éloignaient du reste de l'Europe, les obstacles artificiels du régime prohibitif, les débouchés de sa quincaillerie fine sont devenus insuffisants, et l'art de brunir l'argent commence à se perdre. Des rues larges et mal pavées, des maisons en bois à un étage avec un toit vert, des églises surmontées d'un dôme argenté, doré ou peint, des édifices officiels à colonnes, badigeonnés de jaune, des magasins où le principe de la division du travail n'a

pas encore pénétré, où l'on vend de la parfumerie et du thé, du pain d'épice et de la ficelle, voilà Toula et voilà toutes les villes de gouvernement en Russie. De Toula à Orel, c'est le même paysage monotone, les mêmes auberges ignobles, les mêmes isbas délabrées, les mêmes paysans graisseux. A 15 verstes en avant d'Orel, la malle-poste s'arrête tout à coup ; on nous prie de descendre. Il s'agit de traverser un pont que l'administration des ponts et chaussées a oublié de réparer depuis un an, et qui n'est pas sûr. On dételle les chevaux et on attache une longue corde à la malle-poste. Cochers, postillons, voyageurs et passants s'attellent à la corde de l'autre côté du pont, la lourde machine avance à pas de tortue, le pont craque, mais il tient bon, et nous en sommes quittes pour la peur. Puissent nos successeurs s'en tirer aussi bien que nous! Si l'empereur venait à passer, le pont serait réparé pour sûr, mais l'empereur ne saurait passer partout. Orel est situé dans la large et pittoresque vallée de l'Oka ; elle a un corps de cadets et de jolies promenades. A la station on nous offre des *concombres belges*. Ce sont les meilleurs, me dit-on, ce qui ne manque pas de flatter ma vanité nationale ; mais comment se fait-il qu'Orel ait l'avantage de posséder des concombres belges?

A partir d'Orel, les terres deviennent meilleures, les campagnes plus riantes. C'est toujours l'assolement triennal, blé, avoine et jachère ; mais dans le gouvernement de Moscou, que nous avons quitté la veille, il y a

jusqu'à deux années de jachères. Çà et là, on aperçoit des villages groupés sur le flanc des collines, la route est plus fréquentée : des pèlerins et surtout des pèlerines, les pieds chaussés de sandales en écorce de tilleul, un sac de toile sur le dos, un bourdon à la main cheminent par troupes. Ils ont encore 2 ou 300 verstes à faire avant d'arriver au monastère de Troïtza, but de leur pèlerinage. Viennent ensuite des chariots où grouillent des familles de bohémiens au visage bistré et couverts de loques éclatantes. Ces bohémiens font le métier de forgerons ambulants et ils y sont adroits. Mais ce sont des pillards effrontés et on les oblige à camper à distance des villages. Le troisième jour, nous atteignons Koursk, la ville des rossignols. Koursk est bâti en amphithéâtre sur une colline boisée. Les maisons rouges ou blanches sont nichées au milieu des arbres et des jardins. Au pied de la colline s'étend une vaste place avec un *gostinoï dvor* en planches, et au-delà de la place, une immense nappe de prairies dans un lointain à perte de vue. Une rivière calme, d'une pente insensible, serpente au milieu. Des troupeaux de vaches rentrent du pâturage et remontent la grande rue, car les fermes sont en ville ! Quand une vache blanche marche en tête du troupeau, c'est le signe de beau temps, mais quand c'est une vache noire, gare la pluie ! Nous avons la bonne fortune d'une vache blanche. Le ciel est clair, mais la poussière succède à la boue et à la neige. Le

soleil devient ardent, notre malle-poste s'échauffe, nous sommes exténués.

Heureusement, nous approchons de Kharkoff. Le pays change de physionomie. Les collines boisées se multiplient et, tandis qu'il y a quelques heures à peine, la neige marbrait encore les collines, nous n'en apercevons plus d'autre maintenant que celle des bois en fleurs. Nous sommes entrés dans la *Petite-Russie* et dans la région de la *terre noire* (*tschernozième*), immense couche d'humus dont la profondeur va jusqu'à un mètre. Cette région de la terre noire s'étend sur un espace de près de 100 millions d'hectares, et, depuis un temps immémorial, on la cultive sans y mettre d'engrais. Mais plus la terre fait de besogne, moins en fait l'homme, et cette région favorisée du ciel est le séjour de la paresse et de l'incurie. Le servage, introduit il y a 70 ans dans la Petite-Russie par la libérale Catherine II, y est bien à la vérité pour quelque chose. On ne voit plus de chevaux dans les champs ; les charrues sont traînées par des bœufs. Comme les labours profonds sont indispensables dans cet humus épais, dont le fumier ne renouvelle jamais la puissance végétative, on n'attelle pas moins de quatre paires de bœufs à la charrue. Ceux qui n'en possèdent qu'une ou deux paires s'associent avec leurs voisins, sans avoir lu les petits livres de M. Louis Blanc, et le labour se fait. Mais voici que nous descendons une colline toute boisée et fleurie. Nous apercevons, comme à Koursk, des

maisons blanches ou de couleurs vives à travers des rideaux d'arbres verts. Nous sommes à Kharkoff et nous quittons, pour n'y plus rentrer, la cellule ambulante où nous venons de passer 95 heures. Enfin!

Kharkoff est une jolie ville de 40,000 âmes, qui en possède jusqu'à 100,000 pendant la grande foire aux aines du mois de juin. Elle est la capitale du gouvernement du même nom et le siége d'une université. L'université de Kharkoff compte environ 400 étudiants et 46 professeurs dont les appointements sont plus que modestes, en moyenne un millier de roubles par an. Ses ressources consistent dans une dotation annuelle de 100,000 roubles, que lui fournit le gouvernement, et dans une rétribution de 40 roubles par étudiant. J'avais l'intention de donner quelques conférences à Kharkoff, mais la saison n'est pas favorable; il faudrait attendre l'époque de la foire, où affluent les propriétaires, à quelques centaines de verstes à la ronde. D'ailleurs, les esprits sont encore sous l'impression d'un événement pénible. Kharkoff a pour gouverneur un des Mohicans de l'ancien régime, non le dernier, hélas! le général L., qui n'a jamais voulu ajouter foi à la nouvelle de la mort de l'empereur Nicolas et qui se comporte en conséquence. Pendant l'hiver, le général L. fit tout à coup une immense découverte. Il apprit que des étudiants se réunissaient le soir pour causer de choses suspectes. Tout est suspect à Kharkoff! Vite, il fait arrêter 22 étudiants et il les expédie à Saint-Pé-

tersbourg, par un froid de 30 degrés. La police s'empare des papiers de ces conspirateurs imberbes, jusques et y compris les cahiers de physique, de minéralogie et de mathématiques. On étend même le séquestre aux cahiers de quelques professeurs dont les leçons sont beaucoup trop suivies. Les étudiants passent quelque temps à la forteresse, enfin l'empereur se fait rendre compte de l'affaire et... il renvoie les étudiants à leurs familles. Le complot s'est évanoui en fumée. Mais que voulez-vous? Sous l'empereur Nicolas, la consigne universelle était de comprimer quand même, et le général L. comprime. Il comprime et il transforme l'impatience en mécontentement, la passion du progrès en esprit d'opposition. J'ai été en relation avec quelques-uns des suspects que surveille M. L. et je n'ai trouvé chez eux, ai-je besoin de le dire, que des aspirations généreuses vers ces améliorations nécessaires, que l'empereur lui-même a mises à l'ordre du jour. Mais le découragement a gagné ces natures méridionales, si vives et si impressionnables, et leur désappointement est d'autant plus amer que leurs espérances ont été plus excitées. Comment en serait-il autrement? Voilà une ville de 40,000 âmes, capitale d'un gouvernement, siége d'une université, qui ne possède pas un seul journal; je me trompe, il y a un carré de papier, de la dimension d'une feuille de chou, qui publie trois fois par semaine les actes du gouvernement, et qui est intéressant comme le *Bulletin des lois* combiné avec les *Petites*

affiches. A Moscou, on se plaint de la censure. A Kharkoff, les esprits avancés en sont réduits à désirer, *comme un progrès*, l'établissement d'un bureau de censure. En effet, quand on veut publier une revue, une brochure, un livre ou n'importe quoi, il faut préalablement l'envoyer à la censure de Moscou. La censure de Moscou ne se presse pas de donner son visâ, et l'on me cite un ouvrage d'économie politique qui l'a attendu pendant deux ans. Toute production intellectuelle est donc impossible. On refuse même aux professeurs de l'université l'autorisation de faire des cours publics. Décidément, cette atmosphère m'étouffe, et malgré l'accueil plein de chaleureuse cordialité des suspects du général L., j'ai hâte de quitter Kharkoff. Tout à coup un orage éclate, en un quart d'heure la ville n'est plus qu'un vaste marécage. Pourtant Kharkoff ne manque pas de ressources. Son budget des recettes s'élève à 400,000 roubles provenant d'une taxe d'un pour cent sur la valeur des maisons (car les octrois n'existent pas en Russie), du revenu des terres de la commune, de la location des places des marchés et de l'affermage des ponts, — Kharkoff est traversé par deux petites rivières; mais l'administration communale est sans autorité ; le budget est livré à la merci du gouverneur et du grand maître de police ; enfin, il faut demander à Saint-Pétersbourg une autorisation spéciale pour toute dépense excédant 300 roubles. Voilà comment il se fait que cette ville si pittoresque et si charmante dans son

double vallon fleuri devienne aux premières pluies un cloaque impraticable.

Je suis obligé de me livrer à diverses formalités compliquées pour me procurer un nouveau passeport; et ce n'est pas sans peine que je finis par être en règle. Mes compagnons se sont procuré un padaroshna, nous allons faire environ 300 verstes en *perecladnaia*, jusqu'à Alexandrosk, où nous devons prendre le bateau à vapeur du Dnieper. Nous partons le cœur serré en songeant aux aimables et vaillants esprits que nous laissons derrière nous, et aux grosses bottes du général L., celles-ci écrasant ceux-là. Nous jetons un dernier regard sur le vaste bâtiment de l'université. La façade principale est tournée vers l'orient, mais le derrière de l'édifice reproduit la disposition de la façade; ce qui a donné lieu, sous le dernier règne, à un mot digne de figurer dans la chronique de l'Œil de Bœuf. Un jour, l'empereur Nicolas visitait l'université en compagnie du curateur. Arrivé au côté occidental, le tzar fronce le sourcil, en disant : — Monsieur le curateur, votre université a trop de fenêtres du côté de l'occident. — Sire, répond en souriant le curateur, fin courtisan, rassurez-vous, ce sont de fausses fenêtres !

Grâce au ciel, ce mot appartient aujourd'hui à l'ancien régime; mais pourquoi faut-il qu'on tienne encore les fenêtres fermées à Kharkoff, tandis qu'on les ouvre à St-Pétersbourg et à Moscou? Espérons qu'on finira par les ouvrir partout, sans attendre qu'elles s'ouvrent toutes seules.

NEUVIEME LETTRE

DE SAINT-PÉTERSBOURG A ODESSA

(SUITE)

La *perecladnaia.* — La route. — Les stations. — Les steppes. — La vallée du Dnieper. — Eckaterinoslav. — Qu'il ne suffit pas d'un décret pour fonder une grande ville. — Le caridorni. — Les avrotchkis. — Les colonies allemandes. — Neuburger. — Kichgas. — Un argument en faveur du *self governement.*

Sur le Dnieper, 30 mai 1860.

La *perecladnaia* est une caisse oblongue en planches ou en osier, directement posée sur deux essieux sans l'intermédiaire d'aucun ressort. Quand elle est découverte, et c'est le cas ordinaire, elle porte aussi le nom de *telègue ;* quand on peut s'y abriter sous une capote en cuir ou en toile, elle s'élève à la dignité de *kibitka.* C'est le véhicule universel dans l'intérieur de la Russie. Il y a bien aussi le *tarantasse,* qui est une véritable voiture, dont la caisse repose sur deux poutrelles flexibles formant ressort, mais il faut acheter le *tarantasse,* tandis que les maîtres de poste sont tenus de fournir aux voyageurs la perecladnaia avec les chevaux. Voici

14

comment les choses se pratiquent. On se procure d'abord un *padaroshna,* ordre de délivrer des chevaux, qui se paye à raison d'un demi-copeck (2 centimes) par verste jusqu'au lieu de destination, plus de 30 copecks pour le timbre. Le padaroshna porte l'indication de la route à suivre et spécifie le nombre de chevaux à délivrer. Ces chevaux se payent à raison de 2 1/2 copecks par cheval et par verste, à quoi il faut ajouter encore 1/2 copeck pour la perecladnaia. Comme nous étions trois personnes, nous devions prendre au moins quatre chevaux. Si nous avions voyagé pendant la période d'été (du 15 mai au 15 octobre, style russe) à laquelle nous touchions, nous aurions pu n'en demander que trois. C'est le règlement, et j'ai à peine besoin d'ajouter que ce règlement s'applique uniformément à toutes les parties de la Russie sans daigner tenir compte des différences de climat. Nous avions donc à payer en tout pour notre padaroshna, notre perecladnaia et nos quatre chevaux, 11 copecks, mettons-en 12 avec le *vodka* (pourboire) du *yamschik* (cocher) par verste, soit environ 48 centimes par kilomètre. Voilà pour le prix. Voici maintenant pour le confort. Vous avez exhibé votre padaroshna et l'on vous a fourni une télègue attelée. On y dépose vos bagages avec une quantité raisonnable de paille et de foin, vous jetez par dessus une couverture, une pelisse ou un coussin, vous vous hissez sur le véhicule à l'aide d'un marche-pied placé à un *minimum* d'un mètre de hauteur, vous vous asseyez et vous voilà

installé. Quand on n'est pas encombré de bagages, on peut obtenir un raffinement de comfort en se munissant d'une corde, dont le *yamschik* fait un hamac qu'il accroche aux rebords de la télègue. Cela s'appelle un *peri-plot.* Quand vous voyagerez dans l'intérieur de la Russie, n'oubliez pas les *peri-plots*. Mais, le plus souvent, il faut se résigner, faute de place, à s'asseoir simplement sur la malle, et braver du fond de sa pelisse la gelée, la neige ou la pluie. Le *yamschik* se pose en équilibre sur le rebord de la caisse, et votre équipage part au grand trot ou au galop, en faisant tinter la sonnette, suspendue à l'arc-boutant gracieux qui décore le col du timonnier. Cette sonnette est réservée à la poste, et tous les véhicules muets sont tenus de se ranger à son approche. Quand le lent tchoumaki avec son attelage de bœufs n'exécute pas assez promptement cette manœuvre, le *yamschik* lui allonge des coups de fouet que le tchoumaki rend avec usure... à ses bœufs. Vous parcourez ainsi de 15 à 25 verstes et vous atteignez une station. Vous exhibez votre padaroshna, et si quelque personnage n'a pas fait râfle des chevaux, on vous délivre une autre télègue attelée, on transborde vos bagages, vous vous hissez sur ce nouveau véhicule et en route ! De Kharkoff à Alexandrosk nous avions 19 stations à parcourir, autrement dit, 19 déménagements à faire. Pendant l'opération, qui dure trois quarts d'heure, une heure, deux heures, parfois davantage, quand les chevaux manquent ou quand le chef de sta-

tion y met de la mauvaise volonté, on s'installe dans une salle d'attente meublée d'un canapé, de quelques chaises et d'une table. Dans un coin, il y a un livre scellé à un meuble quelconque au moyen d'un gros cachet en cire rouge, et qui est destiné à recevoir les plaintes ou les réclamations des voyageurs. A la suite de chaque plainte, une enquête se fait et les résultats en sont également consignés au livre. Quant un voyageur sait son métier, il peut donc encore se tirer d'affaires. L'essentiel, en définitive, c'est d'avoir une charpente assez solide et des muscles assez élastiques pour trouver en soi-même les ressorts qui manquent à la perecladnaia.

Nous quittons Kharkoff en cet équipage. Comme nous sommes embarrassés d'un gros bagage, il ne faut point songer aux péri-plots, et notre aménagement nous permet d'apprécier, avec connaissance de cause, combien sont louables et méritoires les efforts de la société protectrice des animaux pour améliorer le sort des veaux qu'on mène au marché. La pluie, qui nous fouette le visage en transformant la route en marais, n'embellit pas notre situation. Nous nous rabattons sur le paysage qui ne manque pas de charme. Le pays est accidenté et boisé. De gros villages sont groupés sur les collines ou allongés comme des rubans dans la plaine. Il y en a un, à peu de distance de Kharkoff, qui ne compte pas moins de 6 ou 7,000 habitants, et dont les *isbas*, rangées à la file, se succèdent sur une longueur de

12 verstes (3 lieues). Chaque village possède une ou plusieurs églises badigeonnées en blanc avec un dôme peint en vert, et, aux environs, dans nn bouquet d'arbres, on aperçoit l'habitation du propriétaire, grand bâtiment à un étage, blanc et vert comme l'église. Le bois est de moins en moins employé pour les bâtisses. Les isbas sont maintenant en clayonnage et couvertes en chaume. Nulle part, — en exceptant les rares habitations des propriétaires, — il n'y a apparence de maisons bourgeoises, — ceci pour l'excellente raison que les campagnes n'ont pas encore de bourgeoisie. A l'entrée de chaque village se dresse un poteau panaché de blanc et de noir, avec une ligne rouge au milieu, comme tous les poteaux administratifs de l'empire. Sur ce poteau se trouvent inscrits le nom du village, celui du propriétaire et le nombre des habitants. Pendant quelque temps, nous longeons des remparts de terre, qui ont été élevés autrefois pour arrêter les incursions des Tartares. Nous sommes entrés dans le gouvernement de Pultava, l'un des plus petits et des plus peuplés de la Russie, nous laissons à notre droite la route ordinaire de Kharkoff à Odessa par Kremenstchouk et le champ de bataille où vint sombrer la fortune de Charles XII. La route que nous suivons a 60 sagènes de largeur (120 mètres), dimension réglementaire des routes impériales. Elle est tout bonnement en terre ; on s'est contenté de la découper en plein champ, au moyen de deux sillons tracés à la charrue. L'herbe y pousse et

les ornières s'y creusent, sans que l'administration songe à s'y opposer. Quand le temps est bon, on y roule comme sur un tapis; en revanche, pour peu qu'il tombe de pluie, on ne se tire pas sans peine des gras sillons de la terre noire. A chaque verste, revient l'inévitable poteau blanc et noir servant de borne milliaire. Dans les steppes, de petites pyramides en brique servent encore à faire reconnaître la voie quand le sol est couvert de neige. Mais comme les matériaux de construction sont rares, les paysans et les voituriers démolissent ces pyramides pour avoir les briques, et, quand vient la neige, on se tire d'affaire comme on peut.

Par exemple, il faut avoir soin, en toute saison, de se munir de provisions, ni plus ni moins que si l'on voyageait dans le Sahara ou dans les Ardennes, car on ne trouve aux stations que l'eau bouillante du secourable *samovar*, et du pain noir gluant, dont ne voudrait pas un chien tant soit peu gentleman. Dans les stations les plus confortables, on peut se procurer des œufs; et c'est tout! Arrivés à Constantinograd, ville de district (l'équivalent d'une sous-préfecture française) située vers la limite des gouvernements de Pultava et d'Eckaterinoslav, nous réussissons, après des démarches laborieuses, à nous faire confectionner un plat de côtelettes. Mais la chandelle est un mets raffiné auprès des côtelettes de Constantinograd, et sans nos bonnes provisions de thé, de sucre et de tabac, nous regretterions le carême de Moscou. Bientôt cependant l'aspect étrange

et grandiose de la contrée qui s'offre à nos regards donne une direction plus noble à nos pensées. Nous entrons dans cette immense région des steppes qui s'étend au midi jusqu'à la mer Noire, à l'est jusqu'à la mer Caspienne. Les steppes sont de véritables mers de verdure qui ont toute la monotonie, mais aussi toute la majesté de l'Océan. L'horizon de ces plaines unies ou légèrement ondulées n'a d'autres bornes que celles de la vue. Ni arbres, ni habitations, rien que de l'herbe et du blé. De loin en loin, des moulins à vent et des *tumulus*. Ces tumulus sont des monticules de gazon qui renferment les restes des anciens rois scythes. Au dessus de nos têtes, des aigles et des vautours qui s'élèvent jusqu'aux nues en décrivant des spirales régulières; plus bas la canaille des pies et des corbeaux, puis des canards sauvages qui traversent effarés cet endroit peu sûr. Dans l'herbe, des *avrotchkis*, marmottes des steppes, qui rentrent dans leurs terriers. Le ciel est serein et le soleil se couche dans un lac de feu, environné de vapeurs et de nuées qui passent de l'ardoise et du vert pâle à l'amaranthe et au rouge éclatant. La nuit vient, et il se fait un immense silence. Quelques feux provenant de campements de bohémiens ou de haltes de *tchoumakis* révèlent seuls la présence de l'homme au sein de cet océan muet. Cependant nous n'avançons plus qu'avec peine. Nous sommes aux environs d'une petite rivière que les pluies ont fait déborder et qui vient de transformer les steppes avoisinantes en un

vaste marais. Nos chevaux ont de la boue jusqu'à mi-jambe et parfois de l'eau jusqu'au ventre. Le yamschik se fie à leur instinct pour éviter les fondrières, et sa confiance n'est pas trompée ; mais si une roue de notre télègue venait à se briser, comment nous tirerions-nous de là ? Heureusement notre véhicule tient bon, et après deux heures de cette traversée aquatique, nous atteignons un village immergé dans une boue noire et liquide. Les habitants ont l'air de supporter cet inconvénient avec philosophie. Les hommes portent de grandes bottes, les femmes ont des jupons courts et elles vont nu-jambes quand les chaussures de la communauté sont occupées par leurs maris. La boue grasse de la terre noire s'agglutine autour de leurs gros tibias, de manière à former des bottes naturelles qui ne donnent point de cors aux pieds. Ces dames ont-elles l'habitude de se débotter en rentrant chez elles ? Nous aimons à le supposer, mais nous ne cherchons point à vérifier le fait, et nous nous étendons qui sur le canapé, qui sur la terre durcie de la station.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous mettons en route et nous continuons à traverser des steppes, des steppes encore, des steppes toujours. Tout à coup nous nous trouvons au bord du plateau sur lequel nous avons cheminé jusque là ; nous découvrons la vallée de la Samara, un affluent du Dnieper, et plus loin une échancrure immense qui est la vallée même du fleuve. Sur une colline de la rive opposée est bâtie Eckaterinoslav

où nous allons faire étape. Nous descendons dans la vallée du Dnieper et, à mesure que nous approchons de ce Mississipi de la Russie méridionale, nous apercevons les dunes de sable qu'il a amoncelées jusqu'à 5 ou 6 verstes de distance de son lit. Nous le traversons dans un bac, en compagnie d'un public mêlé de paysans, de soldats, de tchinovniks et de bohémiens. Au bout de trois quarts d'heure — car le Dnieper n'a pas moins d'une verste et demie de largeur en face d'Eckaterinoslav, nous sommes dans la ville de Catherine II.

Au gouvernement d'Eckaterinoslav commence la Nouvelle Russie, vaste région qui s'étend de la Petite Russie jusqu'à la mer Noire et qui a été ajoutée par Potemkin au domaine des Tzars. Potemkin décida Catherine II, qui ne lui refusait rien, à visiter sa nouvelle conquête, et comme il craignait que les corbeaux et les vautours de la steppe ne donnassent à sa gracieuse souveraine une idée insuffisante de la population du pays, il eut l'ingénieuse inspiration d'improviser le long de la route de faux villages, dont les faux habitants en faux habits de fête faisaient entendre aux oreilles de l'impératrice charmée de fausses acclamations. Quand la nuit venait, on transportait les villages un peu plus loin et Catherine s'émerveillait de trouver le pays si peuplé, les villages si bien décorés, — quoiqu'ils eussent le défaut de se ressembler un peu. Elle en exprima sa satisfaction à Potemkin, en lui faisant cadeau d'un million de dessiatines des terres

qu'il venait de conquérir, et elle voulut laisser au pays un souvenir durable de son passage en lui bâtissant une capitale. Elle fonda Eckaterinoslav, ne doutant pas qu'au sein d'une contrée si riche et si populeuse, cette ville nouvelle ne devînt la rivale de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Enfin, pour appliquer au pays récemment annexé le principe éminemment civilisateur de l'unité, Catherine y introduisit la bienfaisante institution du servage, dont jouissait la Grande Russie. Cependant, qui le croirait? quoique bâtie de la manière la plus pitteresque, en pente raide, comme sur une montagne russe, Eckaterisnolav ne dépassa point les proportions d'une simple capitale de province, et en dépit des mérites ineffables du principe de l'unité, le servage retarda le développement des ressources de la contrée au lieu de l'accélérer. Voici comment les économistes petits russiens expliquent ces phénomènes contrariants.

« Le serf, disent-ils, travaille moins que le paysan libre, et son travail se divise en deux parts, dont l'une, celle qu'il exécute pour lui-même, ne peut guère contribuer à enrichir la contrée ; l'autre, celle qu'il exécute pour le propriétaire à titre de corvée, est absolument perdue pour elle. En effet, la première ne produit pas grand'chose au delà du *minimum* indispensable à la subsistance du serf, et la seconde sert à produire principalement des denrées d'exportation dont les contre-valeurs sont remises à de grands propriétaires qui

ne résident point dans le pays. Ces contre-valeurs vont alimenter le commerce de Saint-Pétersbourg, de Paris, de Naples ou de Florence, tandis que la population qui les a procurées avec l'auxiliaire des verges et du bâton, souffre du double mal du servage et de l'absentéisme combinés. De là l'insignifiance des importations de la Russie méridionale en comparaison de ses exportations. De là encore l'échec inévitable de la fondation d'Eckaterinoslav. Une ville ne n'établit et ne se développe qu'à la condition de fournir à ses habitants les moyens d'exister. Or, dans un pays où la population rurale, réduite à un minimum de subsistance et d'entretien, se nourrit du blé qu'elle produit et s'habille des étoffes grossières qu'elle fabrique elle-même, où la plus grande partie du surplus de la production est exportée sans qu'il en revienne rien, de quoi donc pourrait vivre une population urbaine? D'industrie? Mais la classe servile, qui demeure à peu près seule dans le pays, n'a pas le moyen d'acheter des produits industriels. De commerce? Mais l'échange des produits exportés se réalise ailleurs. La population urbaine ne peut donc vivre d'industrie, puisqu'il n'y a point de débouchés ni de commerce, puisqu'il n'y a point d'échanges : elle ne peut vivre que des services publics. Or, dans un pays d'extrême centralisation comme la Russie, les services publics ne peuvent fournir qu'une somme de ressources assez modique à une ville de province. — A quoi il faut ajouter enfin, qu'une situation romantique, un nid d'aigle do-

minant une vaste nappe d'eau, argentée par les rayons de la lune, pour avoir séduit une amante de la nature, comme l'auguste correspondante de Diderot se piquait volontiers de l'être, n'est pas précisément ce qu'il faut pour attirer une population prosaïque de bourgeois et d'artisans. D'abord, les gens positifs s'informent si la nappe d'eau est capable de faire flotter sur ses ondes autre chose que la lune, et le Dnieper n'est guère navigable à Eckaterinoslav ; ensuite, ils préfèrent, sous prétexte de commodité et d'économie, bâtir leurs habitations sur un plan horizontal plutôt que sur une montagne russe, —et les plaines ne manquent pas dans la contrée. Voilà pourquoi Eckaterinoslav n'est point devenue et ne deviendra point, en dépit des intentions bienveillantes de son impériale fondatrice, une immense et populeuse capitale ! »

J'ai bien peur que ces économistes peu courtisans n'aient dit vrai, et que la ville de Catherine n'acquière jamais les proportions d'une cité impériale. En attendant, c'est une jolie ville que traverse d'un bout à l'autre un large boulevard couvert d'arbres touffus. A l'une de ses extrémités, sur la hauteur, ce boulevard aboutit au palais de Potemkin, bâti en face d'une petite île du Dnieper, dans une situation romantique. On y tient aujourd'hui les assemblées de la noblessse et on y a réuni les éléments d'un musée minéralogique, dans lequel la houille, qui sera plus tard une des richesses de la Nouvelle-Russie, tient la place d'honneur. A côté du palais

de Potemkin se trouve la statue en bronze de Catherine II, érigée sous le règne de Nicolas. Catherine, debout et le buste appuyé sur l'une de ses fortes hanches. contemple d'un œil protecteur et satisfait sa future capitale,—qu'on a eu heureusement l'attention délicate de dérober à sa vue, au moyen d'un bouquet d'arbres faisant rideau. Le boulevard aboutit d'un autre côté à un immense jardin, où poussent des arbres superbes, mais qui passe, faute d'entretien, à l'état de forêt vierge. Nous y avons fait lever des poules d'eau et des canards sauvages. On se promène beaucoup sur le boulevard. Les dames sont généralement jolies, et elles se piquent de pratiquer, dans toute sa pureté, le culte des modes parisiennes. Quelques fanatiques font même venir régulièrement leurs toilettes de Paris. Trois sur quatre au moins sont dans une situation intéressante; mais Malthus lui-même n'aurait rien à y redire, car ici la terre ne manque pas à l'homme, c'est l'homme qui manque à la terre. Comme *nursery*, Eckaterinoslav est d'ailleurs admirablement située, et si l'on songe aux progrès de la division du travail, n'est-ce pas une spécialité qui a bien aussi son avenir?

On ne parle guère que le russe dans les villes de province; cependant, quelques enseignes sont encore en français. A Orel, à Koursk, à Kharkoff, il y a des pensionnats de demoiselles, des pâtissiers, des modistes et des « tailleurs civils et militaires » français ; à Eckaterinoslav, le sieur Kisselef vend en français, — je copie

son enseigne, — « cigares de la Havane, papirosses (cigarettes) et autres rafraîchissements », lesquels consistent en épiceries, savons, brosses, casseroles, etc. Nous sommes descendus à l'*Hôtel suisse* qui nous paraît le paradis du comfort en comparaison des stations de la route de Kharkoff. On y boit d'excellent sauterne à deux roubles la bouteille et l'on y couche dans un lit. Je parle, bien entendu, des voyageurs. Les garçons d'hôtel, qui répondent au pseudonyme de *caridorni*, comme leurs confrères allemands à celui de *kellner*, se couchent où ils peuvent, sans distinction d'âge ni de sexe. Le matin de notre départ, nous appelons notre *caridorni*, point de réponse. Nous nous mettons à sa recherche et nous finissons par le découvrir sur un coffre du corridor, dans une compagnie que nous aimons à supposer légitime. Nous nous faisons scrupule de réveiller ces époux assortis, et nous nous mettons nous-mêmes en quête de nos effets. J'avais laissé mon sac de nuit sur un divan. Je l'empoigne. Mon sac de nuit pousse des cris perçants. C'était un gros enfant qu'on avait déposé là pour la nuit, et dont j'avais interrompu, sans le vouloir, le sommeil innocent. Je m'abstiens d'emporter ce bagage supplémentaire. Je me contente du mien, et nous nous mettons en route pour Alexandrosk. C'est une étape de 80 verstes. Nous quittons les bords du Dnieper que nous devons retrouver plus loin. La steppe est aride et triste. Point de villages, point d'arbres : un immense tapis d'une

herbe courte qui va bientôt jaunir, des avrotchkis et des vautours, voilà toute la nature vivante. Pourquoi les avrotchkis sont-ils tachetés sur la rive droite du Dnieper, tandis qu'ils ne le sont point sur la rive gauche ? Telle est là seule question sur laquelle nous trouvions à discuter sans avoir, hélas ! aucun espoir de la résoudre. Les avrotchkis sont la plaie des steppes. A la vérité, personne — à l'exception toutefois des colons allemands dont je parlerai tout à l'heure — n'a jamais fait une guerre en règle à ces mangeurs de blé. Les Allemands en ont détruit quelques centaines de milliers dans leurs colonies, mais à peine la population avrotchkienne se raréfiait-elle sur ces quelques points, que les immigrations affluaient de tous les autres, conformément à la loi d'équilibre qui gouverne le monde des avrotchkis aussi bien que le nôtre. Parfois aussi, des propriétaires imposent à leurs serfs, comme un supplément de corvée, une redevance en têtes d'avrotchkis; mais les paysans ont peu de goût pour la corvée, et ils se disent que si l'avrotchki mange leur blé, il n'épargne pas non plus celui du propriétaire, ce qui fait bien compensation.

La redevance produit donc peu de chose. Quoi qu'il en soit, l'avrotchki, tacheté ou non, est vêtu d'une jolie peau. Pourquoi n'essayerait-on pas d'en faire des gants? — Mais nous arrivons dans la région des colonies allemandes. Voici Neuburger, un groupe d'une vingtaine de maisons, assis au milieu de la steppe ; plus loin, sur

le bord du Dnieper, Kichgas qui en a une centaine, puis Schönwiese qui fait suite à Alexandrosk. La fondation de ces colonies remonte au règne de Catherine II. La Nouvelle-Russie venait d'être réunie à l'empire, mais, quand on eut remisé les décors de Potemkin, on s'aperçut qu'elle était déserte. On eut alors l'idée excellente d'y attirer l'émigration allemande, à laquelle les États-Unis n'offraient pas encore leur débouché illimité. Cependant, le régime économique et social de la Russie n'était guère propre à attirer les émigrants. Car on n'émigre que dans l'espoir d'améliorer son sort, et si mauvaise que fût la condition des paysans allemands au XVIII[e] siècle, ils avaient du moins l'avantage d'être affranchis du servage et de posséder quelques franchises communales. Que fit-on ? On leur permit de transporter l'Allemagne en Russie. On leur accorda de vastes concessions de terres, — et l'on pouvait à peu de frais s'en montrer généreux, car les terres de la Nouvelle-Russie valaient alors à peine un rouble par dessiatine. On les exempta du recrutement pendant un siècle ; enfin, on leur concéda le droit de se gouverner eux-mêmes, sans que les *tchinovniks* eussent rien à voir dans leurs affaires. Une administration spéciale fut chargée de faire respecter les priviléges des colonies, et elle paraît s'être acquittée convenablement de sa tâche. Les Allemands arrivèrent donc, et ils fondèrent dans la vaste région comprise entre la mer Caspienne, la mer d'Azoff, la mer Noire et le Dnieper, de nom-

breuses colonies qui ne tardèrent pas à prospérer. Si ce mouvement d'immigration avait pu se continuer sans obstacle depuis le règne de Catherine II, des millions d'Allemands libres et industrieux peupleraient et enrichiraient aujourd'hui les steppes encore aux trois quarts désertes de la Nouvelle-Russie. Mais, d'une part, le gouvernement s'effraya de cette affluence d'une population libre, et les régnicoles, à leur tour, trouvèrent mauvais qu'on traitât ces étrangers mieux qu'on ne les traitait eux-mêmes ; d'une autre part, les États-Unis, devenus indépendants, commencèrent à faire à la Russie une concurrence redoutable pour l'immigration. Le mouvement s'arrêta sous l'influence de ces causes. Il n'en a pas moins donné des résultats dignes d'intérêt. Je me rappelle encore l'impression agréable que produisit sur moi la petite colonie de Neuburger surgissant comme une oasis du sein de la steppe aride d'Eckaterinoslav. Au lieu de huttes délabrées, alignées comme des tentes dans la plaine nue, j'avais sous les yeux un joli nid de maisonnettes entourées de jardins, et ombragées de beaux arbres. Ces maisonnettes étaient soigneusement blanchies ou peintes dans le goût allemand, leurs toits en jonc solidement construits et bien entrenus. Les jardins remplis de fleurs et de légumes étaient clos et les clôtures en bon état. Pas une vitre ne manquait aux fenêtres, et derrière les châssis on apercevait des pots de geranium et de réséda. Il me semblait voir une de ces boîtes à joujoux de Nuremberg, qui ont

fait les délices de notre enfance. Personne ne flânait sur le seuil des habitations ou dans les cours. Quelques colons proprement vêtus, sans taches ni déchirures à leurs vestes, travaillaient à leurs jardins ; d'autres conduisaient de solides chariots attelés non de bœufs maigres, mais de chevaux bien nourris.

Une jeune colone traversa la grande route. Elle portait une robe de cotonnade bleue taillée en fourreau de parapluie, un petit mouchoir à carreaux, un bonnet bien blanchi, et, chose inouïe, elle avait des bas et des souliers. A côté de la route, deux enfants jouaient dans une cour pavée : ils étaient vêtus et mouchés ! Je me croyais décidément en pleine Arcadie. Plus loin, à Kichgas, le bien-être était encore plus visible : les arbres étaient plus nombreux, les habitations plus vastes et d'une apparence tout à fait confortable. On était en train de construire de superbes magasins à blé, avec des portes en fer. Et pourtant, il y a mieux encore que Kichgas. Si j'avais été moins pressé, j'aurais poussé jusqu'aux colonies de Malochny sur la route d'Alexandrosk à Berdiansk, dont on me racontait des merveilles. Plusieurs colons y sont devenus millionnaires en élevant des moutons. L'un d'entre eux, le père Fein, qui est une des célébrités de la steppe, ne possède pas moins de 300,000 moutons, représentant à raison d'un rouble par tête, un revenu de 11 à 1,200,000 francs. Le père Fein n'en est pas devenu plus fier, et il continue à mener dans la steppe l'existence d'un paysan à son

aise. Les colons se marient entre eux et ils n'ont que peu de relations avec la population indigène. La plupart ne savent même pas le russe. Cet isolement où demeurent les colons allemands, tient, en grande partie, à l'infériorité sociale de la population qui les entoure : nulle part, en effet, on ne voit des hommes libres se mêler à des esclaves ou à des serfs. On ne leur en fait pas moins un grief, et j'ai entendu des Petits Russiens se plaindre amèrement des priviléges accordés à ces étrangers qui font bande à part, et demander qu'on les assujetisse à la loi, ou pour mieux dire à la servitude commune. Je répondais à ces plaintes peu équitables, en citant un joli mot de Garnier-Pagès sur le socialisme : « Il ne s'agit pas, disait ce républicain, homme d'esprit, de raccourcir les pans des habits pour en faire des vestes, mais d'allonger les vestes pour en faire des habits ». Demandez donc, répétais-je, qu'on élève les Russes à la condition des Allemands, et non qu'on abaisse les Allemands à la condition des Russes.

Cette prospérité des colonies allemandes de la Nouvelle-Russie est bien certainement un des meilleurs arguments qu'on puisse invoquer en faveur de la liberté du travail et du *self-government*. A bien des égards, les colons allemands sont inférieurs à leurs voisins les Petits Russiens. Ils ont l'intelligence moins prompte et plus bornée ; ils n'ont donné aucun homme distingué aux beaux-arts, à la littérature et à la science, tandis que les Petits Russiens fournissent de nombreuses re-

crues à toutes les branches de la production intellectuelle. Les Allemands ont, à la vérité, la réputation de travailler avec plus d'assiduité et de régularité. Ils font de meilleure besogne, et quand on veut parler d'un ouvrage bien fait, on dit : c'est de l'ouvrage allemand. Ils ont aussi plus de prévoyance, et ils savent ce que c'est que l'épargne. Mais supposons qu'au lieu de posséder la terre, ils fussent possédés par elle; supposons encore qu'au lieu de se gouverner eux-mêmes presque à l'américaine, ils fussent administrés à la russe, mettraient-ils plus d'ardeur et de soin que les serfs petits-russiens à cultiver la terre des seigneurs? Épargneraient-ils plus volontiers pour satisfaire la rapacité d'un intendant ou d'un *tchinovnik?* Il est permis d'en douter. Tout travail implique une peine, toute épargne une privation, et qu'on soit Russe, Allemand, Français, Belge ou Chinois, on ne se donne une peine, on ne s'impose une privation qu'en vue d'obtenir une satisfaction matérielle ou morale qui la dépasse. Si la peine est pour les serfs et la satisfaction pour le seigneur, l'intendant et le *tchinovnik,* qui travaillera de plein gré? qui épargnera de bon cœur? La paresse ne sera-t-elle pas, en réalité, préférable à l'activité, et l'imprévoyance à l'épargne? Voilà pourquoi on travaille et on épargne dans les colonies allemandes, tandis qu'on est paresseux et imprévoyant dans les villages russes. C'est tout simplement parce que là on est libre et qu'ici on est serf.

DIXIÈME LETTRE

DE SAINT-PÉTERSBOURG A ODESSA

(SUITE ET FIN)

Alexandrosk. — L'hospitalité steppienne. — Les *pomeschiks*. — Moyenne, petite et grande propriété. — Les céréales et les moutons. — Le fouet. — Les *isbas*. — Les *tumulus*. — La question des loyers à Alexandrosk. — La navigation à vapeur sur le Dnieper. — Cherson. — Le liman du Dnieper et la mer Noire.

Odessa, 5 juin 1860.

Nous avons traversé de nouveau le Dnieper à la colonie allemande de Kichgas, en vue de la fameuse île qui servit de dernier refuge aux débris de la république des Cosaques détruite par Catherine, après avoir maintenu pendant trois siècles son indépendance contre les Russes, les Polonais, les Turcs et les Tartares. Nous faisons encore cinq ou six verstes et nous apercevons des fortifications abandonnées, puis des maisons couvertes de chaume au dessus desquelles se détache un dôme vert. C'est Alexandrosk, ville de district située à l'embouchure d'une petite rivière la Nova Moscowka qui se jette dans le Dnieper. Le service de navigation à vapeur

organisé depuis l'année dernière pour les marchandises, et qui va commencer cette année pour les voyageurs, aboutit à Alexandrosk. Les bas fonds et les rapides empêchent les steamers de remonter plus haut. Nous allons inaugurer le service des voyageurs. Mais notre bateau n'est pas encore arrivé. Il n'arrivera que dans huit jours. J'aurai donc le temps de jeter un coup d'œil sur les exploitations agricoles, et je me prépare à aller visiter les *pomeschiks* (propriétaires) des environs. En attendant, je reçois une charmante hospitalité dans la maisonnette à un étage, simplement blanchie et ornée de rideaux de perse, de Mme K., mère de mon compagnon de route.

Le lendemain, je commence mes courses. Il y a des domaines de toutes dimensions, mais la grande propriété domine. Les grands domaines ont jusqu'à 60 ou 70,000 dessiatines d'étendue; les petits n'en ont guère moins de 1,000. On est, avec 1,000 dessiatines, un très petit propriétaire steppien. Cependant la terre hausse de prix tous les jours. Il y a trente ans, on l'achetait couramment à raison de 3 ou 4 roubles par dessiatine, aujourd'hui elle se paye 20 ou 30, et la perspective de l'émancipation des serfs n'arrête nullement ce mouvement ascensionnel. Je vais visiter d'abord un *pomeschik* de fortune moyenne, c'est-à-dire d'un revenu de 25 à 30,000 francs. La maison n'a qu'un étage, mais elle est spacieuse et commode. Les appartements sont décorés avec goût quoique simplement blanchis comme chez Mme K. Je suis émerveillé de la beauté de ce badi-

geon, qui l'emporte sur les papiers de tenture les plus élégants, et je demande le secret des badigeonneurs petits-russiens. On me le livre sans difficulté. C'est qu'on se sert en guise de chaux, du kaolin qui abonde dans le pays et dont personne ne s'est encore avisé de faire de la porcelaine. Le *pomeschik*, M. B., est un Russe de la vieille roche, qui laisse pousser barbe, moustaches et favoris et ne parle point français. En revanche, sa famille, composée d'un fils, étudiant à l'université, avec qui je venais de faire le voyage de Moscou et d'une demi-douzaine de charmantes filles, est élevée à l'occidentale. Voici le régime de la maison : on se lève de bonne heure, à 6 heures au plus tard, et dans la saison des travaux le domeschik est debout dès 3 heures. A 8 heures, on déjeune de thé suivi de café noir. On dîne à midi. Le menu se compose de *borch*, bouillon de poule avec la poule, du kwass et des herbes, d'esturgeon du Dnieper, un poisson digne de la plus haute considération, d'agneau rôti avec de la salade non sucrée, car la grosse viande de boucherie est rare et mauvaise, de pigeons à la crême, de *vareniche*, beignets nationaux à la crême et au fromage, de bière fabriquée dans les colonies allemandes, de vin de Grave ou de Xérès. Après le dîner, on prend le thé en guise de café. A 4 ou 5 heures, nouveau thé. A 8 ou 9 heures, souper reproduisant une partie du menu du dîner, avec le thé pour conclusion. On se couche à 10 heures. Quoique notre pomeschik ne parle pas français, c'est

un homme des plus « civilisés ; » ce mot s'emploie généralement en Russie comme synonyme de cultivé. Mais on n'en saurait dire autant de la plupart de ses confrères steppiens. Le vrai pomeschik steppien passe la plus grande partie de la journée étendu sur son divan en fumant du tabac turc : un arsenal de chibouques ou de manches de cigarettes à bouts d'ambre fait le fond de sa bibliothèque. Toute autre lecture lui cause des maux de tête. Cependant, il se pique d'être ami des lumières et quelquefois, quand il n'a rien lu depuis longtemps, il appelle Ivan (tous les domestiques se nomment Ivan). — Ivan, lui dit-il, va me chercher un livre. Ivan apporte un livre. Le pomeschik se met à lire avec conscience, que ce soit un roman de Dumas ou un traité de trigonométrie, peu importe, puis il s'endort avec la satisfaction d'un homme qui a rempli un devoir pénible mais nécessaire.

M. B. n'appartient point, ai-je besoin de le dire, à cette race antédiluvienne ; mais il est tout absorbé par le soin de son exploitation. La mère de famille, assistée de sa fille aînée, s'occupe de la direction du ménage. Une autre fille sert d'institutrice à ses jeunes sœurs, et elle emploie une partie de ses loisirs à donner des leçons aux enfants du village. Une troisième devrait l'aider, mais en ce moment elle est *promise*. C'est au point de vue des affaires du ménage une *non-valeur*. Mais cette période de chômage sera suivie bientôt d'une période de remarquable activité, si je me reporte à mes souvenirs

du boulevard d'Eckaterinoslav. Il y a un oncle du Caucase qui porte le costume pittoresque des Montagnards, une sorte de redingote de velours noir avec un jeu de tuyaux d'argent niellé sur la poitrine. Ces tuyaux sont destinés à contenir des cartouches. L'oncle du Caucase y met son tabac. On reçoit des journaux et des romans, enfin le piano ne chôme guère. Il n'y a point d'habitation de pomeschik sans piano. C'est au point qu'un colon allemand de Schönwiese gagne largement sa vie en faisant le métier d'accordeur. Les Petits-Russiens adorent la musique et ils ont des mélodies ravissantes de grâce et de mélancolie. Le pianiste Chopin en a recueilli un bon nombre. On m'assure même que Rossini a emprunté à une mélodie petit-russienne la matière première du grand air du *Barbier*. C'est possible ! mais le maëstro n'a point gâté cette matière première. On se fait beaucoup de visites de voisins, et le voisinage s'étend bien à 30 ou 40 kilomètres à la ronde. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'hospitalité est des plus larges. Par exemple, il ne faut pas avoir de préjugés à l'endroit du couchage. Vous venez de souper, dans la salle à manger, autour de laquelle règne un large divan. Vous passez au salon, vous causez, vous fumez, vous feuilletez un almanach de l'*Illustration*, ou bien vous écoutez une mélodie petit-russienne, après quoi vous prenez congé de vos hôtes, avec force poignées de mains. On vous ramène dans la salle à manger transformée en dortoir. Chacun s'accommode d'un morceau

du divan, la nuit se passe, et, le lendemain matin, le dortoir redevient salle à manger. Vous pouvez, du reste, user aussi longuement que largement de l'hospitalité qui vous est donnée. Et s'il est parmi mes honorables lecteurs quelque parasite de bonne compagnie en quête de débouchés, je l'engage à partir pour la Russie, muni d'une simple lettre de recommandation; il y fera ses frais. Il passera d'abord chez le pomeschik auquel il est recommandé, huit jours, quinze jours, un mois, au besoin. Un pomeschik des environs viendra visiter son hôte. Ce second pomeschik ne manquera de solliciter l'honneur de donner l'hospitalité. Il accordera cet honneur, après s'être fait convenablement prier. Chez ce second pomeschik, il en rencontrera un troisième qui le mènera à un quatrième et ainsi de suite. Comme il y a en Russie, d'après le dernier recensement, 24,015 pomeschiks, possesseurs de plus de cent âmes, c'est-à-dire aisés ou riches, il aura de la marge, et il pourra, sans bourse délier, car les domestiques ne sont pas encore gâtés par les pourboires, passer de pomeschik en pomeschik une vie aussi agréable que complétement inutile à ses semblables et à lui-même.

Il s'agit maintenant de savoir au moyen de quelles ressources s'alimente cette existence mi-patriarcale, mi-civilisée. La culture des céréales et l'élève des moutons, voilà les deux grandes branches de l'économie agricole de la Russie méridionale. Le travail est fourni en partie par des serfs, en partie par des ouvriers

loués, provenant pour la plupart de la Grande-Russie et auxquels on paie de bons salaires. La corvée est ordinairement de trois jours par semaine, et on la fournit les lundis, mardis et mercredis. En échange, le propriétaire accorde au paysan la jouissance d'un morceau de terre qui varie en étendue selon la densité de la population. Dans le gouvernement d'Eckaterinoslav, où la terre est abondante et la population rare, le paysan obtient jusqu'à 8 ou 10 dessiatines par tête. Souvent aussi le pomeschik permet à ses paysans de joindre leurs moutons à son troupeau, ou de faucher quelque morceau de steppe, en dehors de leur lot; enfin, dans les mauvaises années, il leur vient en aide par des prêts en nature ou en argent. Jusqu'à ces derniers temps, la culture est demeurée toute primitive : du blé et des jachères, point d'engrais, — le fumier est employé comme combustible, à défaut de bois et de houille exploitée, — des charrues grossières, traînées par des bœufs; comme véhicules, des télègues avec le même attelage. Mais, depuis quelques années, l'esprit de progrès a envahi la steppe, et on ne parle plus que de machines et d'améliorations agricoles. Il y a un dépôt de machines à Alexandrosk, où elles arrivent d'Odessa, par le Dnieper. Ce sont principalement des moissonneuses et des machines à battre anglaises ou américaines. On en fait venir aussi de Moscou. On se plaint toutefois de la cherté des machines et surtout du manque de mécaniciens et d'ateliers de réparation.

Que le moindre accident survienne à une machine, disent les propriétaires, et elle nous fait défaut au moment où nous en avons besoin, car nous n'avons personne pour la réparer. J'avais déjà entendu les mêmes doléances à Moscou, où les protectionnistes avaient réussi même à en tirer un argument d'assez belle apparence au profit de leur cause. — Si l'on ne protége pas l'industrie des machines, disaient-ils, nous ne réussirons jamais à l'implanter chez nous, et nous demeurerons éternellement sous la dépendance de l'étranger pour notre outillage, ce qui est déjà bien assez douloureux. Mais il y a pis encore ! Ces machines étrangères, nous ne pourrons continuer à nous en servir, puisque nous manquons d'ateliers et de mécaniciens pour les réparer. Nous serons donc obligés d'en revenir à nos vieux outils et nous languirons dans la barbarie jusqu'à ce qu'une sage protection vienne nous en tirer. — Les pomeschiks petits-russiens ne manquent pas de répéter cet argument qui a l'avantage de fournir une excuse à l'indolence d'un bon nombre d'entr'eux ; mais les libre-échangistes, — et grâce au ciel ils sont nombreux dans la Russie méridionale, — ne s'en laissent pas effrayer. — C'est le manque d'ateliers et de mécaniciens qui vous empêche d'acheter des machines, répondent-ils. Comment donc se fait-il que vous n'ayez pas hésité à acheter des voitures et des pianos, quoiqu'il n'y eût dans le pays ni carrossiers ni accordeurs pour maintenir en bon état ces deux espèces de machines ? Vous ne

vous êtes point laissé arrêter par cet obstacle et vous avez eu raison. Car, à mesure que les voitures et les pianos se multiplient, on voit se multiplier aussi les ouvriers carrossiers et les accordeurs. Faites donc venir, sans crainte, les machines agricoles, les mécaniciens viendront d'eux-mêmes.

En effet, les mécaniciens viennent déjà comme sont venus les accordeurs de pianos, et les prohibitionistes sont menacés de perdre un de leur plus beaux arguments. C'est une perte qu'ils ne répareront pas aisément.

L'élève des moutons, qui joue dans l'économie des steppes un rôle plus important encore que la culture des céréales, était jadis l'unique ressource des peuples pasteurs et nomades qui ont laissé leurs *tumulus* comme un lugubre et majestueux témoignage de leur séjour dans ces vastes plaines. J'ai eu l'occasion d'observer en passant cette branche d'exploitation agricole chez un grand propriétaire des environs d'Alexandrosk, qui possède 70,000 dessiatines de steppes, 3,000 paysans et 60,000 moutons. Cette armée de chevaliers de la Toison d'or est divisée en bataillons de mille têtes. Chaque bataillon est commandé par un berger, assisté de deux ou trois sous-bergers et d'une demi-douzaine de chiens de haute taille, qui se jettent sans scrupule sur les bêtes et sur les gens. Les bergers sont payés à raison de 75 roubles par an avec 2 pouds de farine par mois. Les moutons sont des mérinos, provenant de bé-

liers achetés en Saxe, et originaires des troupeaux *Negrete* et *Infantado*. Les infantados sont les plus estimés. Le prix d'une brebis est de 3 à 4 roubles; celui d'un bélier s'élève de 10 à 30. Les brebis donnent seulement 2 ou 3 livres de laine, les béliers de 6 à 12. Quand ils rendent moins, on s'en défait. Les brebis portent pendant neuf ans. Le produit net des moutons est généralement évalué à un rouble par tête. Cependant, les estimations varient beaucoup. Voici par exemple un compte que m'a donné plus tard le propriétaire dont je visitais le domaine. En un an, ses frais d'exploitation s'étaient élevés à 63,000 roubles ainsi répartis : 31,000 roubles pour salaires; 22,000 pour nourriture et eau-de-vie pendant la fenaison, 10,000 roubles pour salaires et entretien des bergers. Il avait retiré 76,000 roubles de la vente de ses laines; il lui restait ainsi un bénéfice de 13,000 roubles. Si l'on songe aux risques de ce genre d'exploitation, risques provenant du manque de foin dans les années de sécheresse, de l'insuffisance des bras pendant la fenaison, des maladies des moutons, etc., ce bénéfice ne semblera point fort élevé. Je ne pense pas toutefois qu'il faille le prendre pour un revenu normal, et si l'estimation d'un rouble par mouton, comme produit net annuel des troupeaux, est trop forte, celle de 60 copecks, que m'a fournie un autre éleveur, doit approcher beaucoup de la vérité.

J'assiste à l'opération du lavage à dos. Une petite rivière traverse le domaine. Deux passages y sont éta-

blis, à peu de distance l'un de l'autre. Quelques centaines de moutons sont enfermés dans un enclos terminé par une plate-forme donnant sur la rivière. On précipite tour à tour ces pauvres bêtes du haut de la plate-forme dans l'eau. Quelques-unes s'y jettent d'elles-mêmes par esprit d'imitation, comme faisaient ces honnêtes moutons de Panurge, dont la race a si vigoureusement pullulé. Le passage a une douzaine de pieds de largeur. Des deux côtés sont fixées des traverses en bois, destinées à empêcher les moutons de dévier. Quoique alourdis par leur toison, béliers et brebis nagent avec courage. Quand ils se tiennent hors de l'eau, des hommes apostés le long du passage les y enfoncent davantage; quand ils coulent à fond, on les soulève pour les empêcher de se noyer. Enfin, ils arrivent tout ahuris à l'autre bord. On leur laisse le temps de se sécher, puis on leur fait traverser de nouveau la rivière à l'autre passage. Quand ils ont exécuté huit ou dix fois cette double manœuvre, la laine est lavée à dos, et l'on procède à la tonte. Cette opération se fait sous un vaste hangar situé un peu plus loin. Nous y voyons à l'œuvre une centaine de tondeurs et surtout de tondeuses auprès desquelles la *tondeuse de moutons* de Millet serait une Vénus de Milo. Les innocentes brebis toutes pantelantes, mais résignées à leur sort, se laissent enlever leur laine sans résistance. Les béliers y mettent plus de façons. Un bon nombre de tondeuses interrompent de temps en temps leur besogne pour donner le sein à un

nourrisson qu'elles déposent ensuite à côté d'elles sur le sol nu. Une partie du personnel se compose de serfs qui font leur corvée; le reste est salarié à la pièce. On paie la tonte à raison de 2 copecks par toison. Un bon tondeur peut expédier 20 toisons par jour. C'est donc une journée de 40 copecks, 1 fr. 60 environ. Aussitôt que les bêtes sont tondues on les précipite dans un bain formé d'un mélange de tabac, d'acide sulfurique, d'huile de térébenthine et de divers autres ingrédients. L'intendant m'assure que ce bain sert à guérir les blessures faites par les ciseaux des tondeuses; d'autres me disent que c'est un remède contre la gale qui infeste, en ce moment, les troupeaux de la steppe.

A propos de ce fléau de la race ovine, voici un trait qui peint assez bien l'incurie fataliste du serf russe. Un berger de mon hôte précédent, M. B., s'était marié dans un village appartenant à un autre propriétaire. L'épousée lui avait apporté en dot une trentaine de moutons. A son retour, il va trouver M. B., et, tout en se grattant la nuque selon la coutume invariable du paysan petit-russien qui a une faveur à solliciter, il lui demande l'autorisation de faire paître ses quelques brebis avec le troupeau seigneurial. M. B. y consent. Quelques jours après, la gale infestait le troupeau. M. B. fait une enquête et il apprend que les brebis étaient galeuses. Le berger ne l'ignorait pas non plus, mais il ne s'en était pas autrement inquiété, bien convaincu que les brebis n'ont la gale que lorsqu'elles doivent l'avoir. Mais re-

venons aux moutons de notre grand pomeschik. Les toisons sont nettoyées avec soin. On en retire surtout une herbe à pointe barbelée qui est un des fléaux de la steppe. Cette herbe de couleur grisâtre, à reflets d'acier, se fraye un chemin dans la toison, perce la peau, et, s'enfonçant davantage à chaque mouvement de l'animal, finit quelquefois par le tuer. Après avoir été nettoyée, la toison est enroulée et mise en sac. Tout le produit de la tonte est vendu d'avance à raison de 16 roubles le poud. Bref, cette exploitation est sur un excellent pied et elle fait honneur au grand propriétaire qui la dirige lui-même.

Cependant l'aspect de ses paysans me plaît moins que celui de ses moutons. Mon cicerone, un médecin allemand attaché à l'habitation, prétend à la vérité que la population est mauvaise,—paresseuse, rusée et ivrogne. C'est possible. Mais à qui la faute? Voilà ce que j'étais en train de me demander lorsque tout à coup un cri qui n'avait rien d'humain, un hurlement de bête sauvage retentit à mes oreilles. C'était un serf qu'on passait par les verges dans un bâtiment voisin. Mon compagnon s'empresse d'aller mettre un terme à ce supplice auquel mes nerfs occidentaux n'étaient point accoutumés, en m'assurant au surplus qu'il s'agit d'un petit voleur auquel on inflige une correction modérée, etc., etc. N'importe! Je m'explique maintenant pourquoi la population ne vaut rien dans ce magnifique domaine. Le propriétaire n'est point cependant un méchant homme, il

vient libéralement au secours de ses paysans dans les mauvaises années, il a fait construire une infirmerie où ils sont soignés gratis, et qui est parfaitement tenue; mais, comme un beaucoup trop grand nombre de ses pareils, il est convaincu que le fouet est un instrument indispensable: Que voulez-vous ? Il n'y a pas si longtemps qu'on fouettait les enfants dans nos écoles et que les pédagogues les plus réputés étaient d'accord pour affirmer que l'éducation serait impossible sans le fouet. Est-il étonnant que les pomeschiks steppiens traitent à la mode des pédagogues d'autrefois leurs serfs demeurés enfants à l'âge d'homme? Je ne reussis point toutefois à en prendre mon parti, et la charmante amabilité des maîtresses du logis qui ont transporté au fond de la steppe toutes les élégances de la vie parisienne ne parvient pas à chasser de mes oreilles ce cri brutal et sauvage. Ces mièvreries d'une civilisation raffinée à côté de ces pratiques d'une barbarie grossière me font, au contraire, l'effet d'une dissonnance insupportable. J'abrége ma visite et me voici de nouveau dans la steppe.

La nuit est venue. Mon cocher se fie, comme de coutume, à l'instinct de ses chevaux pour éviter les mauvais pas; mais ces dignes animaux qui s'étaient confortablement installés pour la nuit dans l'écurie du grand pomeschik me gardent rancune. Le droschki que M. B. a commis l'imprudence de me prêter fait des soubresauts effroyables. Tout d'un coup, il se brise avec fracas et me voici à terre... à terre à onze heures du

soir, au milieu d'une steppe déserte. La situation est critique; mais mon cocher petit-russien est un gaillard avisé. Il me fait toutes sortes de signes rassurants et rajuste *grosso modo* sa voiture que je me mets à suivre d'un pas mélancolique. Nous finissons heureusement par apercevoir une maison isolée. Mon cocher hèle un Ivan quelconque qui vient à notre aide dans le plus simple appareil. En un tour de main, mon droschki est remplacé par une télègue, et nous arrivons sans nouvel accident dans la propriété de Mme K., ma bienveillante hôtesse d'Alexandrosk, à laquelle je raconte mes aventures de la journée. Les serfs ne sont point battus chez Mme K. et les choses n'y vont pas plus mal pour cela, au contraire! Partout l'opinion publique commence à réagir contre ce moyen barbare et suranné de gouvernement, et elle ne tardera pas, selon toute apparence, à obtenir gain de cause sur ce point comme sur bien d'autres.

Le lendemain, je visite la propriété de Mme K. C'est un petit bien de 1,000 dessiatines, avec 28 paysans seulement. La maison de la propriétaire n'est qu'une isba un peu plus grande que les autres; mais comme elle est propre et gaie! Comme la présence d'une femme intelligente et bonne s'y décèle dans tous les détails de la vie! Les isbas des paysans en sont voisines. Quoique leurs habitants soient au travail, il n'y a que la porte à pousser pour les ouvrir, car le vol est inconnu dans la steppe. Elles sont construites en clayonnage, mais joli-

ment blanchies au kaolin. Les fenêtres sont toutes petites, à cause de la cherté du verre, — un carreau grand comme les deux mains coûte 15 copecks à Alexandrosk, et j'y ai payé un rouble un verre de montre ; mais autour de ces fenêtres règne un cadre d'ocre rouge qui leur donne une apparence coquette. Ce sont les femmes qui blanchissent ou récrépissent les isbas, et j'en vois qui s'acquittent diligemment de ce rôle de blanchisseuses de maisons. L'intérieur des isbas est divisé en trois pièces. Dans la plus grande se trouve le poêle qui en occupe un bon tiers et dont l'ouverture est dans la pièce voisine. Des bancs, une table et une armoire, renfermant un petit nombre d'ustensiles de ménage en bois, forment tout l'ameublement. Une vierge, placée dans l'angle le plus apparent de la pièce, quelques images de saints, des morceaux de papier de tenture, suspendus à la muraille en guise de gravures, servent à satisfaire les besoins religieux et les goûts artistiques des habitants de l'isba. Point d'apparence de lits. On se couche sur les bancs et sur le poêle. Un jeune veau se prélasse dans la pièce à côté, servant de cuisine. Des ustensiles aratoires et des provisions remplissent la troisième pièce. Autour de l'isba s'étend l'enclos où le paysan cultive quelques légumes, mais où il ne plante point d'arbres. Je remarque à l'entrée d'un de ces enclos deux grossières idoles scythes, dont les siècles n'ont point altéré les linéaments barbares. Le sang des sacrifices humains a dû couler à flots au pied

de ces idoles contemporaines du vieil Eson. Elles ont été trouvées dans la steppe voisine. Quand le petit propriétaire n'est ni un avare ni un ivrogne, des relations, empreintes d'une patriarcale bonhomie, s'établissent entre lui et ses paysans. Mme K., par exemple, est la marraine de tous les enfants du village, qui paraissent l'aimer comme une mère. Chacun s'empresse autour de son fils, le professeur de Moscou, qu'on n'a pas vu depuis plusieurs années dans le village, et, au départ, c'est à qui viendra l'embrasser. Les paysannes ne sont guère jolies. En voici une cependant, une jeune mariée de seize ans à peine, qui a la physionomie placide et douce, les yeux bleus innocents et limpides d'une vierge. Son cou est entouré de verroteries; elle porte sur la tête un drôle de bonnet d'une étoffe damassée, son jupon court laisse voir une jambe bien faite, elle a des bas, elle est charmante! Son mari est un robuste gaillard, au teint bruni, à la moustache fine, à la physionomie ouverte et fière, un vrai descendant des libres cosaques qui défendaient jadis leur indépendance avec une si vaillante énergie. Il porte le bonnet de peau de mouton noir, la chemise rouge, le gilet sans manches, le pantalon bouffant dans les grandes bottes, qui forment le costume national.

Encore un détail. Sur le devant des isbas s'étend un rebord en terre qui est le banc aux commérages. Les paysans, sans oublier les paysannes, ont des jaseries intarissables. Le propriétaire en est le sujet ordinaire.

Les paysans le jugent avec un tact très fin et une critique impitoyable. Ils n'estiment que médiocrement celui qui fait de la popularité; en revanche, ils sont pleins de déférence et de respect pour le propriétaire qui tient bien son ménage, autrement dit qui déploie, dans la gestion de son exploitation, de l'ordre et de l'économie, — deux qualités qu'ils apprécient d'autant plus qu'elles sont, hélas ! plus rares chez eux. Mais, en somme, il y a une opinion publique au village, et, pour le grand *pomeschik* comme pour le petit, elle est déjà, dans une certaine mesure, un stimulant et un frein. Dans la Petite-Russie surtout, où le servage est d'institution récente, il est dangereux de braver ouvertement ses arrêts, et les excès de l'oppression y ont amené plus d'une fois des explosions redoutables. La rébellion était étouffée sans doute, les rebelles expiraient sous le knout ou étaient envoyés en Sibérie; mais à la place de l'habitation seigneuriale on n'apercevait plus qu'un monceau de ruines recouvrant des os calcinés. La loi de Lynch avait fait son œuvre de justice et de vengeance.

Mme K... possède un joli jardin, chose rare dans la steppe où les vrais *pomeschiks* s'en tiennent, de père en fils, aux moutons et aux blés. Les cerisiers, les pommiers, les noyers, les groseillers y sont de la plus belle venue. Un propriétaire du voisinage en a planté un qui l'emporte encore sur celui de Mme K... C'est une vraie merveille. Cependant les vrais pomeschiks n'en préten-

dent pas moins que les arbres ne poussent pas dans la steppe et que les fruits n'y sauraient mûrir. Ce sera malgré eux, et en maudissant les novateurs, qu'ils se résigneront un jour à s'asseoir à l'ombre de leurs arbres et à manger les fruits de leurs jardins. Je m'appuie sur un tronc d'arbre pelé, dans le jardin de Mme K... Il en sort un bourdonnement formidable. Ce tronc pelé est une ruche. La flore parfumée de la steppe fournit une matière première exquise aux abeilles, qui en tirent un miel délicieux. Pendant l'hiver, on remise les ruches dans une cave. Je vais encore visiter un énorme *tumulus* qui fait partie de la propriété de Mme K... On n'y a point fait de fouilles. Il renferme, selon toute apparence, quelque tombeau de chef scythe, avec des armes et des poteries grossières. On trouve aussi des objets précieux dans les tumulus; mais en général ces objets ont tenté, à une époque déjà reculée, les archéologues errants des steppes, et ils sont devenus rares. Nous quittons enfin ce modeste village où nous nous réconcilierions avec le servage si la bienveillance pouvait suppléer à la liberté, et nous retournons à Alexandrosk, d'où notre bateau part le lendemain. La steppe, avec son horizon infini, son immense tapis vert qu'émaillent par larges plaques des fleurs rouges, jaunes et bleues, ses tumulus, ses meules de foin quadrangulaires, ses campements de moutons, ses avrotschkis, ses lézards, ses corbeaux, ses pies et ses vautours, se déroule de nouveau à nos regards. Nous la traversons rapide-

ment, et nous passons encore une demi-journée à Alexandrosk.

Cette petite ville, avec la colline allemande de Schönwiese, qui en est séparée par la Nova-Moscowka, est devenue le foyer d'une certaine activité, depuis que la compagnie de navigation de la mer Noire y a établi sa dernière station sur le Dnieper. Son avenir s'annonce plus brillant encore. Le chemin de fer de Moscou à Théodosie doit s'y raccorder avec la navigation du Dnieper, et, à une centaine de verstes de distance, le bassin houiller de Backmouth que j'entends comparer pour la richesse à celui de Newcastle, viendra déverser dans ses futurs embarcadères d'innombrables chargements de diamant noir. Aussi les terrains sont-ils en hausse à Alexandrosk, et les Druses de la propriété commencent-ils à y égorger avec une indescriptible férocité les Maronites de la location. Des maisons en clayonnage avec couverture en chaume, qui ont coûté 600 roubles à bâtir, se louent à raison de 200 roubles. Un conducteur des travaux de la grande compagnie des chemins de fer paye, dans la colonie allemande, à raison d'un rouble par jour, la jouissance de deux chambres à peine meublées. Il serait logé à meilleur marché au grand hôtel du Louvre ! Cependant, je prie M. Alexandre Weill — ce vaillant défenseur des locataires opprimés, — de ne pas trop se hâter d'appesantir son bras sur les propriétaires d'Alexandrosk. Cette cherté excessive des loyers peut s'expliquer, voire

même se justifier par des raisons économiques. Il y a peu de temps encore, Alexandrosk n'était qu'un grand village dépourvu de toute activité commerciale et ne possédait pas même une auberge. Tout à coup des employés de la grande compagnie des chemins de fer viennent s'y cantonner et la compagnie des bateaux à vapeur du Dnieper y établit une station. Voilà donc une demande de logements qui s'improvise. Les propriétaires se résignent à se loger plus à l'étroit pour tirer parti de leurs immeubles. Mais ils se font naturellement payer la gêne qu'ils s'imposent, et comme il y a plus de locataires que de logements, ils se la font payer cher. Jusque-là, rien que de parfaitement conforme aux lois économiques. — Soit! — dira peut-être M. Alexandre Weill; mais comment se fait-il que la concurrence n'ait pas agi ensuite pour mettre l'offre des logements en harmonie avec la demande? Comment se fait-il que les innocents locataires d'Alexandrosk aient continué, à l'instar de ceux de Paris, de Bruxelles et d'ailleurs, à être égorgés par ces affreux propriétaires? — Ceci tient, cher M. Weill, à deux sortes de causes, les unes générales, les autres spéciales.

Les causes générales, les voici : elles résident dans les charges, les entraves, formalités et vexations particulières qui atteignent la propriété immobilière. Un homme qui veut bâtir une maison est obligé d'abord d'en soumettre le plan à l'autorité et de se résigner à

subir les restrictions et servitudes diverses qu'il plaît aux auteurs, — naturellement infaillibles, — des règlements sur les bâtisses de lui imposer; il est obligé ensuite de payer de lourds impôts, sauf à se les faire rembourser par ses locataires; à quoi il faut ajouter que la loi protectrice du locataire, réputé innocent et digne de pitié en sa qualité de débiteur, tandis que le propriétaire est considéré par elle comme un être malfaisant et dépourvu d'entrailles en sa qualité de créancier; à quoi il faut ajouter, disons-nous, que la loi accorde à ce locataire infortuné une foule de facilités pour se soustraire à l'obligation désagréable de payer son terme; qu'elle exige une série de formalités peu expéditives mais coûteuses pour permettre au propriétaire barbare de ne point le loger gratis; enfin, lorsque ce tyran avide, las des ennuis du métier, veut se débarrasser de son immeuble, il est obligé de passer par les mains d'une corporation privilégiée qui ne travaille pas pour rien, et de payer un droit de mutation qui équivaut à un bon nombre de p. c. de la valeur du susdit immeuble. Autrefois, lorsque les débouchés ouverts au placement des capitaux étaient rares et peu sûrs, les gens qui estimaient avant tout la sûreté du placement et qui aimaient à avoir l'œil sur leur propriété, se résignaient à subir ces formalités et à supporter ces charges, sans exiger une trop forte *prime* pour les couvrir. Mais depuis que les valeurs mobilières se sont multipliées, depuis que les États ont commencé à comprendre que

les banqueroutes sont de mauvaises spéculations pour les gouvernements aussi bien que pour les particuliers, depuis que les banques, les assurances, les chemins de fer, les entreprises industrielles demandent à leur tour des capitaux, sous forme d'actions ou d'obligations, en payant pour la plupart exactement de jolis *termes* à leurs actionnaires ou à leurs prêteurs, les capitaux se sont portés avec moins d'empressement vers les bâtisses; et quand ils s'y portent, c'est à la condition d'être grassement dédommagés pour les gênes, les vexations, les ennuis, les charges maintenant exceptionnelles de ce genre de placement. Que si vous ajoutez encore à cela l'interdiction de fonder des sociétés anonymes pour exploiter l'industrie du logement et le déplacement devenu plus facile des populations, attirées trop souvent d'une manière artificielle sur certains points privilégiés du territoire, vous aurez un aperçu des causes générales qui agissent aujourd'hui pour renchérir les loyers. A ces causes, il ne faut pas non plus oublier de joindre la vindicte publique que vos vigoureux pamphlets s'efforcent d'attirer sur la tête de ces affreux propriétaires, ô monsieur Weill. Car si l'on traite les propriétaires comme des négriers, il faudra bien qu'avec les inconvénients du métier ils en aient les profits, et qu'à leur tour ils traitent leurs locataires comme des nègres. C'est ainsi que, sans le savoir et sans le vouloir, vous contribuez à augmenter la férocité de ces vampires et à aggraver le sort de leurs victimes, ô M. Alexandre

Weill. Voilà pour les causes générales de l'enchérissement des loyers.

Voici maintenant pour les causes spéciales qui concernent Alexandrosk. C'est, d'une part, la cherté des matériaux et du travail : les briques se payent à raison de 13 roubles le mille, la journée du maçon à raison d'un rouble et davantage; c'est, d'une autre part et surtout, la centralisation... On me cite une dizaine de propriétaires ou de capitalistes qui ne demanderaient pas mieux que de bâtir des maisons pour profiter du haut prix des loyers, mais qui sont obligés d'attendre jusqu'à ce que le nouveau plan de la ville soit revenu de Pétersbourg. Car c'est à Pétersbourg que l'on perce les rues de la Russie entière, ce qui fait que toutes les villes et toutes les rues ont l'avantage de s'y ressembler; résultat immense que la centralisation seule pouvait procurer ! L'empereur Nicolas, grand amateur de l'uniforme et de l'uniformité, y veillait en personne, et pendant trente ans, on n'a pas percé en Russie une seule rue sans lui en avoir soumis le plan. Quand la direction proposée ne lui plaisait point, il en indiquait une autre avec l'ongle de son pouce, et personne ne s'avisait bien entendu d'y trouver à redire, car l'empereur était infaillible jusqu'au bout des ongles. A la vérité, la raie n'était pas toujours bien marquée, et la plume administrative qui la passait à l'encre pouvait se tromper de chemin, surtout quand la voie était obstruée par quelque obstacle métallique. Voilà pourquoi les maisons

ne se bâtissent pas vite à Alexandrosk, et pourquoi les loyers continuent d'y hausser!

En attendant la splendide transformation que rêvent les bons habitants d'Alexandrosk, s'il plaît toutefois à la sagesse infinie et incorruptible de la bureaucratie de Pétersbourg de reconnaître la nécessité de percer de nouvelles rues dans une localité qui s'en est jusqu'à présent bien passée, c'est encore un village composé aux trois quarts de simples isbas de paysans. Ni pavage, ni éclairage, cela va sans dire! Nous entrons dans une de ces isbas, d'où partent des sons plus ou moins harmonieux. On vient d'y célébrer une noce. Les mariés sont déjà partis pour leur nouvelle demeure, et il ne reste plus qu'une douzaine de convives, fort émus, qui dansent au son d'un orchestre composé d'une basse, d'un violon et d'un tambour de basque. On nous offre, avec une bonhomie hospitalière, du *vodka* (eau de vie), du pain d'épices et des *chiskes*, gâteaux emblématiques faits en forme de nids d'oiseaux. On danse avec frénésie dans un espace de six pieds carrés, et quelle danse, ô mon Dieu! Le cancan, le vrai cancan de la ci-devant Grande Chaumière, de Mabille et du Prado. Le cancan serait-il par hasard, comme l'air du *Barbier*, originaire de la Petite-Russie? Voilà une question historique sur laquelle je ne puis malheureusement obtenir aucune information positive. Je prends congé de ces braves gens en exécutant une pantomime sympathique et je vais retenir ma place sur le bateau à vapeur qui doit inaugurer, le len-

demain, le service des voyageurs pour Odessa. C'est 17 1/2 roubles pour une distance de 440 verstes. Le voyage ne dure pas moins de trois jours, car on s'arrête pendant la nuit à cause des dangers qu'offre la navigation du fleuve. On est en train de charger une barge dans la crique qui sert de port. Cette barge, qui a la forme d'un des koffs que des bêtes de somme à quatre pieds ou à deux pieds remorquent sur nos canaux, est solidement construite et elle peut contenir un chargement de 20,000 pouds. Elle est divisée en deux compartiments inégaux. Le plus grand est destiné au blé; le plus petit à la graine de lin. On est en train d'y embarquer du froment rouge qui arrive sous une grossière et imparfaite enveloppe de toile, dans des télègues traînées par des bœufs ou des chevaux. On le transporte à dos d'homme dans la barge, où il est pesé et versé dans le compartiment. Le prix du transport jusqu'à Odessa est de 8 copecks par poud, et il en résulte, en comparaison de l'ancien mode de transport par terre, une notable économie de temps et d'argent.

C'est grâce à la guerre de Crimée que le Dnieper possède aujourd'hui un service de navigation à vapeur. La destruction de la flotte de Sébastopol et l'interdiction plus économique que politique infligée à la Russie d'entretenir désormais une marine militaire dans la mer Noire, ont déterminé le gouvernement impérial à y créer une compagnie chargée spécialement d'attester chaque jour aux populations de l'Orient que le pavil-

lon russe flotte encore sur les mers. Cette compagnie reçoit une large subvention pour faire concurrence au Lloyd autrichien, aux messageries impériales françaises et aux bateaux turcs. Comme toutes les compagnies subventionnées, elle en prend un peu à son aise : elle a un nombreux personnel, vêtu d'un joli uniforme à moitié militaire, à moitié civil, elle multiplie les formalités et les paperasses pour occuper les bureaucrates que son tout-puissant commanditaire lui expédie de Pétersbourg, et c'est toute une affaire de prendre un billet de passage sur ses bateaux. Le billet en question est émaillé d'une foule de prescriptions, injonctions et interdictions, et il y a deux ou trois signatures à donner pour l'avoir. Mais les employés sont fort polis, et le service se fait avec bonhomie.

La compagnie a fait explorer le Dnieper et elle a découvert que ce beau fleuve est capable de porter autre chose que de mauvaises barques et des trains de bois. Elle y a établi un service de navigation qui fonctionne d'Odessa jusqu'à Alexandrosk, pendant six mois environ, d'avril en octobre, et qui est ensuite interrompu par la gelée ou le manque d'eau. Le Dnieper laisse assurément fort à désirer comme canal de navigation. Traversant, dans la plus grande partie de son cours, un pays déboisé, il a un volume d'eau essentiellement variable et inégal. Au moment où nous sommes, il a débordé sur une étendue de plusieurs verstes : une bonne partie de son immense vallée est sous l'eau ; dans d'au-

tres moments, son lit est presque desséché. En un mot, le Dnieper est demeuré tel que la nature l'a fait : c'est un fleuve à l'état sauvage.

Je m'embarque dans une petite crique peuplée de moustiques altérés de sang, dont on se préserve en se coiffant d'un filet goudronné. Notre bateau se nomme le *Boltoun*, en français le *Blagueur*, un nom peu rassurant! et nous voici en route pour Odessa. En temps ordinaire, le Dnieper a deux fois la largeur du Rhin. Il est tout parsemé d'îles qui occupent le milieu de son lit. C'est au point qu'on croirait voir deux fleuves entrelacés. Nous sommes au moment de l'inondation. Au delà des épaisses rangées de saules qui bordent le lit du fleuve et dont on n'aperçoit plus que les sommets, les eaux débordantes ont formé de vastes lacs. La vallée est entourée de collines basses, au delà desquelles s'étend la solitude infinie des steppes. D'intervalle en intervalle, on rencontre un village sans arbres : c'est un village russe. Ou bien encore, plus rarement, un village avec arbres : c'est une colonie allemande. Le fleuve est presque désert. Par-ci par-là une barque de pêcheurs ou un train de bois. Une fois ou deux, nous nous croisons avec un bateau à vapeur qui remorque une barge. En revanche, il y a abondance de cygnes, de hérons et de canards sauvages, sans parler des bandes innombrables d'hirondelles marines qui rasent les eaux. Au dessus de ces oiseaux pêcheurs, dans les régions supérieures de l'air, planent les aigles et les vautours, qui

viennent de temps en temps pêcher les pêcheurs. Nous faisons, grâce aux grandes eaux, 25 verstes à l'heure, et nous pourrions être en une journée à Odessa : mais les stations sont interminables.

Nous n'arrivons qu'au bout de deux jours à Cherson, près de la naissance du Liman, sorte de golfe où le Dnieper vient se jeter. Cherson, chef-lieu du gouvernement de ce nom, est situé sur une côte élevée de la rive droite du Dnieper. Ses rues, où les maisons en pierre alternent avec les huttes d'argile, sont bordées d'acacias en fleurs. Il y a un jardin public, et dans ce jardin une statue en bronze de Potemkin. Nous passons à Cherson une nuit resplendissante d'étoiles, sur les confins de deux immensités, celle des steppes et celle des eaux; puis, le lendemain de bonne heure, nous échangeons notre *Boltoun*, qui a tenu plus que son nom ne promettait, contre un bateau de mer, le *Nicolaïeff*.

A partir de Cherson, les rives deviennent de plus en plus basses et leur aspect rappelle la Hollande sans les Hollandais. Nous ne tardons pas à entrer dans le Liman, qui nous paraît avoir 10 ou 12 verstes de largeur, et dans lequel nous naviguons pendant 3 1/2 heures. Vers le milieu, nous remarquons une énorme échancrure : c'est l'estuaire du Boug. La ville de Nicolaïeff, qui possède de vastes chantiers de construction, mais qu'il n'est pas question de transformer en un nouveau Sébastopol, est située un peu plus haut. Nous sortons du Liman, dont les rives se rapprochent à sa nais-

18

sance; nous laissons à notre droite la forteresse d'Otchakoff, enlevée aux Turcs par Souwaroff, à notre gauche celle de Kinbourn, qui eut à soutenir, dans la dernière guerre, l'attaque des flottes alliées, et nous entrons dans la mer Noire. Nous doublons la longue masse basaltique du cap Chersonèse et nous continuons à naviguer en vue de la côte. On trouve de nombreux vestiges des colonies grecques sur cette côte, qui est redevenue une steppe solitaire, comme au temps où elle était parcourue seulement par des pasteurs nomades, à tort ou à raison accusés de piller les naufragés et de les manger même quelquefois. Pratique barbare sans doute, mais que la mauvaise qualité du mouton pouvait jusqu'à un certain point excuser. Tout en faisant cette réflexion, bien digne assurément d'un disciple de Malthus, nous arrivons en vue d'Odessa.

ONZIÈME LETTRE

LA POLICE ET LA BUREAUCRATIE

Odessa. — Le pavage, l'éclairage et la police. — L'excès d'administration. — Le commerce des libertés. — Clientèle gratuite et clientèle payante. — La liberté du vol. — Les voleurs *assurés*. Le Russe est-il naturellement voleur? — Le *tchin*. — Centralisation et décentralisation. — Réglementation et liberté. — Les établissements publics d'Odessa. — Comment les canons protègent un port de commerce. — La synagogue. — Les Polonais. — La beauté des femmes d'Odessa et le principe de l'Unité.

Odessa, 10 juin 1860.

Odessa serait une ville charmante à habiter si elle était pavée et éclairée, si elle avait de l'eau potable, et si l'on n'y volait pas comme dans un bois. Elle est bâtie à l'entrée d'une jolie baie, sur le bord de la steppe, qui est, dans cet endroit, élevée d'une quarantaine de mètres au dessus du niveau de la mer. Elle a deux ports formés par des jetées artificielles, mais qui n'offrent point un abri parfaitement sûr quand le vent souffle de l'est : le port de pratique servant au cabotage et le port de quarantaine affecté à la grande navigation. Un magnifique boulevard au milieu duquel s'élève la statue un peu grêle du duc de Richelieu, premier gouverneur

d'Odessa, inévitablement costumé à la romaine, un escalier colossal descendant du pied de la statue au bord de la mer, des rues larges et plantées d'acacias, des maisons énormes, puis, tout le long de la côte, faisant suite à la ville, des *Khoutors*, maisons de campagne, dont les façades blanches se détachent sur une bande verte d'une douzaine de verstes de longueur; tout cela, quand la mer est calme, quand le soleil brille, forme un ensemble qui ne manque ni de majesté ni de charme. Mais, il y a un mais, il y en a même plusieurs : au dessus de cette ville qui se présente si bien, plane un gros nuage jaunâtre. Ce gros nuage, c'est de la poussière. Chose presque incroyable! Odessa, malgré ses 100,000 habitants actifs et industrieux, malgré son aristocratie de millionnaires, malgré l'importance de ses revenus locaux qui dépassent 800,000 roubles, Odessa n'est point pavé. A peine avez-vous mis le pied dans votre droschki, vous vous sentez ballotté comme sur une mer houleuse, tandis que la poussière vous suffoque. C'est bien pis encore quand il pleut. Les rues se transforment alors en marais, et si vous n'êtes pas guidé par un pilote expérimenté, vous courez risque d'y sombrer. Il y a des hauts fonds et autres endroits dangereux, signalés par maint naufrage, et où l'on a fini même par placer des bouées, — le mot est bien ici de circonstance, — pour en écarter les navigateurs. Certaines rues deviennent tout à fait inabordables. L'hiver dernier, tout un quartier a manqué d'eau potable, parce que

les porteurs d'eau ne pouvaient plus arriver jusqu'à leur clientèle. Voici, au surplus, deux chiffres qui résument parfaitement l'état des choses. Quand il fait beau temps, le camionnage des grains des magasins de la ville jusqu'au port se fait au prix de 10 copecks par tchetvert. Quand il pleut, ce prix s'élève jusqu'à 75 copecks. Or, notez bien ceci, le prix ordinaire de transport d'un tchetvert de grain d'Odessa à Marseille ne dépasse pas 50 copecks. La traversée d'Odessa coûte donc plus cher que celle de la mer Noire, de l'Archipel et de la Méditerranée. Ajoutez à cela un éclairage à l'huile dont les becs rares et fumeux semblent avoir honte de révéler l'état lamentable de la voirie ; ajoutez-y encore des tribus de malfaiteurs dont la prospérité croissante m'est signalée comme un exemple saisissant des progrès que peut réaliser une industrie sous le régime du laisser-faire, et vous aurez une idée des services publics de la ville d'Odessa. A qui la faute ? Est-ce aux autorités, au général gouverneur, au gouverneur civil, au *Golova* (bourgmestre) qu'il faut faire remonter la responsabilité du mal ? En aucune façon, les autorités sont animées, au plus haut degré, du désir de bien faire, et le *Golova,* en particulier, M. J., est une des plus vives et des plus fécondes intelligences que j'aie rencontrées en Russie. D'où vient donc le mal?

Le mal a plusieurs causes, mais la principale, c'est l'excès d'administration. La Russie souffre avant tout d'une pléthore administrative et réglementaire. Dans les

pays vraiment libres, tels que l'Angleterre, il est de principe que tout est permis excepté ce que la loi défend, et la loi ne défend que ce qui est positivement nuisible. En Russie, au contraire, tout est défendu, excepté ce que la loi permet, et la loi ne permet que ce qu'il lui est absolument impossible de défendre ; encore est-ce en subordonnant ses autorisations à une foule de conditions et de restrictions. Le code de l'empire ne comprend pas moins de 21 volumes, sans compter une myriade de règlements particuliers, d'ordonnances spéciales, etc. Toutes les manifestations de l'activité humaine, depuis la locomotion jusqu'à la pensée, y sont prévues et réglementées avec une minutie tâtillonne, qui ferait croire que le code russe a été dicté par un caporal allemand. On ne peut faire un pas sans se trouver en face d'un règlement, et ce règlement, bon ou mauvais, raisonnable ou absurde, on ne peut l'enfreindre sans s'exposer à des pénalités hors de toute proportion avec le délit, si délit il y a. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'en admettant que toutes les lois et tous les règlements en vigueur fussent exécutés à la lettre par une administration active et incorruptible, la Russie cesserait d'être habitable. La nation serait réduite à une espèce d'automatisme : sa vie ne serait plus qu'un perpétuel exercice à la prussienne.

Heureusement, l'administration russe n'est ni active ni incorruptible. En possession du pouvoir de tout empêcher, elle sait au besoin tout permettre. C'est un

cerbère, armé d'une mâchoire immense et redoutable, mais qui ne déteste pas les gâteaux. La corruption est en Russie le correctif nécessaire de l'abus de la compression et de la réglementation. Il semble même qu'elle soit entrée dans les prévisions des auteurs du système, et qu'ils aient mesuré en conséquence la nourriture du cerbère administratif, car sa ration est notoirement insuffisante et il périrait d'inanition sans les gâteaux. Citons un simple exemple à l'appui. La ville de Moscou est partagée en 14 circonscriptions, et chaque circonscription en 5 ou 6 quartiers. A la tête de chaque quartier se trouve un inspecteur de police dont les appointements ne dépassent pas 600 roubles assignats (environ 600 francs) par an. Or, cet inspecteur est tenu d'avoir un appartement de réception, un cheval, des uniformes d'été et des uniformes d'hiver, une chancellerie avec 3 ou 4 employés dont les frais sont à sa charge; autrement dit, il est obligé, pour satisfaire aux exigences de ses fonctions, de faire une dépense annuelle de plus de 6,000 francs par an. Il faut donc absolument qu'il se crée des ressources supplémentaires, qu'il se fasse un *casuel* pour remédier à l'insuffisance de son revenu réglementaire, et cela est évidemment sous-entendu. Ce casuel indispensable, comment peut-il l'obtenir? En vendant l'autorisation de faire ce qu'il a le pouvoir d'empêcher, en tenant pour tout dire boutique ouverte de liberté. Tel est, en effet, le commerce auquel se livre, du haut au bas de l'échelle hiérarchi-

que, l'administration russe; comme la liberté est une denrée de plus en plus demandée en Russie, ce commerce est extrêmement avantageux, et il le devient chaque jour davantage. C'est ainsi que non-seulement les places d'inspecteurs de police à 600 francs ont acquis une plus-value extraordinaire, grâce au casuel qui y est attaché, mais encore que l'on brigue avec avidité les emplois les plus infimes des chancelleries de la police. Souvent même, ces emplois s'achètent comme de véritables offices. Dans le quartier marchand de Moscou, une place de secrétaire de l'inspecteur s'est payée jusqu'à 15,000 roubles arg. (60,000 fr.), quoiqu'elle ne fût rien moins qu'assurée, car l'inspecteur pouvait être déplacé, et son successeur n'aurait pas manqué de renouveler cet affermage lucratif au plus offrant et dernier enchérisseur. Cependant, on estimait qu'au prix de 15,000 roubles arg., l'affaire était excellente pour l'acquéreur, tant la liberté est aujourd'hui demandée sur le marché de Moscou !

Ce commerce interlope d'une denrée précieuse, dont le gouvernement s'est réservé le monopole, procure donc à l'administration un casuel qui dépasse beaucoup le montant de ses appointements officiels et sans lequel elle ne pourrait subsister. C'est un mal sans doute ; mais serait-il à souhaiter, dans l'état actuel des choses, que l'administration fermât boutique ? Qu'elle se bornât à distribuer à chacun gratis la portion congrue de liberté que la loi et les règlements l'autorisent à délivrer, en

refusant tout supplément à ceux qui ne peuvent se contenter de la ration commune ? Je ne le pense pas, et voici, pour justifier mon opinion, une hypothèse qui me paraît convaincante. Supposons qu'un gouvernement ait réussi à monopoliser la lumière, et qu'en vue de prévenir les maladies des yeux, auxquels rien n'est plus nuisible, comme on sait, qu'une consommation trop abondante de ce fluide, il ne distribue à chacun de ses sujets qu'un *minimum* de lumière ; supposons encore que quelques-uns, éprouvant le besoin d'y voir un peu plus clair, graissent la patte aux mesureurs et réussissent à obtenir ainsi un supplément d'éclairage ; supposons enfin que ce besoin étant de plus en plus senti, l'achat d'un supplément de ration devienne une pratique générale, la population ne sera-t-elle pas mieux éclairée, et devra-t-on souhaiter que les mesureurs corrompus soient remplacés par des mesureurs incorruptibles ? Assurément, il vaudrait mieux que l'usage de ce bien naturel fût gratuit, mais, en attendant, n'est-il pas préférable de pouvoir se procurer de la lumière en quantité suffisante, en y mettant le prix, que d'être réduit à se contenter quand même de l'entre chien et loup d'un monopole parcimonieux ?

Il ne faut pas se le dissimuler toutefois. Ce commerce interlope, malgré son utilité incontestable, a des inconvénients sérieux. Ainsi, l'administration est évidemment intéressée à diminuer la ration de liberté qu'elle

est tenue de délivrer gratis à chacun, afin de pousser à la consommation des suppléments d'où elle tire son casuel. Il est assez naturel aussi qu'elle s'occupe de servir ses pratiques payantes avant de songer à la foule qu'elle est obligée de servir gratis. Il résulte de là qu'il est plus facile aux uns de se procurer le superflu qu'aux autres le nécessaire. Les intérêts privés, par exemple, pour peu qu'ils soient intelligents et avisés, peuvent s'accommoder parfaitement de ce régime. Vous êtes, je suppose, un grand capitaliste et vous voulez établir une manufacture. Vous n'en avez, bien entendu, pas le droit, ou du moins ce droit est subordonné à tant de conditions, de restrictions et de formalités, qu'il ne faut pas songer à l'exercer. Que faites-vous ? Comme vous êtes un homme pratique et sachant vivre, vous vous informez du prix courant de la liberté de l'industrie sur le marché administratif, et vous le payez sans marchander. Aussitôt vous êtes libre, plus libre même qu'on ne l'est en Angleterre ; — il n'existe plus pour vous ni lois, ni règlements ; vous pouvez non-seulement user de la liberté que vous avez achetée, mais encore, — si vous avez bien fait les choses, — vous pouvez en abuser, en infectant, par exemple, le voisinage des miasmes délétères d'une industrie insalubre. Vous pouvez faire mieux encore. Si vous êtes tout à fait pratique et avisé, vous pouvez, en vous entendant avec quelques confrères non moins pratiques et avisés, obtenir la prohibition des produits étrangers qui font concurrence aux

vôtres. Mais si les intérêts particuliers peuvent encore se tirer d'affaire sous ce régime, il n'en est pas tout à fait de même des intérêts généraux. Voici, par exemple, la ville d'Odessa, qui a besoin d'eau potable, de pavé et d'éclairage, et qui en demande vainement depuis de longues années. Pourquoi? Parce qu'autant l'intérêt privé est habile et ingénieux à se débarrasser des obstacles qui l'entravent, autant l'intérêt général est passif et dépourvu de sens pratique. La ville d'Odessa ne peut naturellement ni se procurer de l'eau, ni se paver, ni s'éclairer sans autorisation. Car les collections d'individus sont en tutelle aussi bien que les individus eux-mêmes. Cela étant, qu'aurait dû faire la ville d'Odessa ? Elle aurait dû s'informer du prix courant des libertés dont elle avait besoin et le payer sans marchander. Elle aurait été servie sinon tout de suite, du moins aussi vite que le permettait son éloignement du grand magasin central d'autorisations de Pétersbourg, où il faut s'adresser pour toutes les affaires de quelque importance. Mais soit que les habitants d'Odessa n'aient pu s'entendre pour faire une offre convenable aux détenteurs de cette denrée indispensable, soit qu'ils aient eu la prétention de l'obtenir gratis, ils n'ont pas réussi encore à se faire servir.

Voilà donc un inconvénient sérieux de ce régime ; c'est que l'administration ayant une tendance naturelle à servir la clientèle payante avant la clientèle gratuite, il faut payer même ce que l'administration est tenue de

donner gratis, si l'on ne veut pas subir des retards interminables. Voici un inconvénient plus sérieux encore. C'est que l'administration, mue par le désir bien naturel de faire aller son commerce, ne se montre pas toujours fort scrupuleuse sur la nature et la qualité de la marchandise qu'elle débite. Si elle vend aux honnêtes gens la liberté de faire leurs affaires sans être inquiétés ni vexés, elle vend aussi, trop souvent, la même liberté aux malfaiteurs. La liberté du vol est au nombre des articles dont elle fait trafic, et ce n'est pas le moins avantageux. Sous le règne précédent, le débit de cet article procurait à la police le plus clair de son revenu, et il se faisait d'une manière quasi publique. A Moscou, par exemple, les boutiques de recéleurs demeuraient ouvertes toute la nuit, sans que jamais la police s'avisât d'y trouver à redire. Quant aux voleurs, et même aux assassins, non-seulement la police ne s'opposait point au libre exercice de leur industrie, mais encore elle le couvrait d'une protection toute spéciale. Ainsi, il y a une chose qui est particulièrement désagréable aux voleurs et aux assassins : c'est d'être dérangés dans leur travail par des témoins importuns. Que fait la police ? Lorsqu'un assassinat ou un vol vient à être commis, elle se met, avant tout, à la recherche des témoins. Les témoins trouvés, elle les fourre en prison, et elle les y garde jusqu'à ce que l'instruction de l'affaire soit terminée. Or, comme elle se charge elle-même d'instruire l'affaire, cet emprison-

nement pour crime de témoignage peut durer et dure, en effet, des mois et des années. Qu'en résulte-t-il? C'est qué le public, averti, se garde bien de déranger messieurs les voleurs et assassins dans l'exercice de leur profession. Qu'un assassinat se commette dans la rue, les passants ne manquent pas de prendre la fuite, sans s'inquiéter des cris de détresse que la victime a l'indiscrétion de pousser. Si l'affaire se traite dans le voisinage d'une station de voitures, vous voyez aussitôt les *istvostchiks* dételer au grand galop, comme s'ils avaient le diable à leurs trousses. Ce n'est pas le diable, c'est bien pis : c'est la police ! Ces pauvres *istvostchiks* savent que la police commencerait d'abord par les punir de leur indiscrétion en les mettant en prison, et en confisquant leurs attelages qu'elle se garderait bien ensuite de leur rendre. Ils songent à leurs femmes et à leurs enfants, et ils se sauvent. Qui pourrait les en blâmer ? Messieurs les malfaiteurs peuvent donc travailler à leur aise sans qu'aucun œil indiscret vienne troubler leurs opérations. Cependant, il ne suffit pas d'écarter les témoins ; il faut encore empêcher les volés ou les assassinés de faire des esclandres nuisibles à l'industrie dont ils sont la matière première indispensable, et la police y a pourvu avec une sagacité admirable. Elle a arrangé la chose de telle façon que le volé est beaucoup plus intéressé que le voleur lui-même à cacher le vol. — On venait de voler une superbe pelisse de 1,500 roubles à un riche

marchand de Pétersbourg. Un étranger qui l'accompagnait se met à crier : au voleur! « Taisez-vous, pour Dieu! taisez-vous! lui dit aussitôt le volé. Croyez-vous donc que je m'en tirerais avec 1,500 roubles si la police venait à être informée de l'affaire? » La police n'aurait pas manqué, en effet, d'ouvrir une enquête, laquelle n'aurait abouti qu'à mettre à la charge du volé une note de frais égale à trois ou quatre fois la valeur de la pelisse. Le prince Dolgoroukoff raconte, à ce propos, une anecdote assez jolie :

« Un étranger est renversé par une vache qui parcourait les rues en toute liberté. Le malheureux est emporté à l'hôpital, où il reste deux mois. A sa sortie de l'hôpital, la police exige de lui le payement des frais de nourriture, pendant ces deux mois, de la vache, laquelle avait été retenue pendant tout ce temps à la police comme impliquée dans un délit de coups et blessures (1). »

Quand on est volé, assassiné ou victime d'un accident quelconque, on se garde donc bien de se plaindre, car, en Russie, « les battus, — et on peut bien ajouter aussi es volés, — payent l'amende. » La police fait mieux encore. Quand un vol a été commis avec négligence, par des novices peu au courant du travail, elle vient en aide à leur inexpérience et elle répare leurs bévues, en achevant l'affaire qu'ils ont laissée à l'état d'ébauche.

(1) *La Vérité sur la Russie*, par le prince Pierre Dolgoroukoff, page 73.

Ainsi, on vole de l'argenterie, mais le voleur peu soigneux, ou bien encore dérangé dans ses opérations, en a laissé perdre quelques pièces. Il va se plaindre aux agents que la chose concerne, et le dommage est bientôt réparé. La police fait une descente chez le volé, et elle exige qu'on lui confie les pièces manquantes pour faciliter ses recherches. Il est bien entendu que jamais le volé ne revoit ni les pièces volées ni les pièces confiées.

Il faut donc en Russie se cacher d'être volé comme ailleurs on se cache d'être voleur. Que si l'on a quelque raison particulière de tenir aux objets dont on a eu la maladresse de se laisser dépouiller, il faut les rechercher soi-même, en évitant toutefois, avec le plus grand soin, les regards de la police. Un de mes amis de Moscou, à qui on avait dérobé des bijoux, avait employé ce procédé primitif et il ne désespérait point de mettre la main sur son voleur, lorsque tout à coup il s'aperçut que la police le surveillait et que chacune de ses démarches était aussitôt éventée. Il dut naturellement renoncer à une partie qui était devenue par trop inégale et qui pouvait lui attirer sur les bras quelque dangereuse affaire. Cependant, si le volé est un personnage, les choses tournent différemment : dans ce cas, la police mande en toute hâte ses *assurés,* elle leur rappelle que l'opération à laquelle ils viennent de se livrer est du petit nombre de celles qui se trouvent formellement exceptées de leur police d'assurance, et elle les prévient

qu'ils auront à en subir tous les risques, s'ils persistent à y donner suite. Les assurés s'exécutent ordinairement de bonne grâce, ils renoncent d'eux-mêmes à l'opération, en s'excusant sur l'ignorance d'un associé encore peu au courant des affaires ou en déclarant poliment qu'il y a eu méprise.

On conçoit que l'industrie des voleurs fleurisse sous ce régime. A Odessa, par exemple, ils se lèguent leur profession de père en fils, et s'ils ne mettent pas d'enseigne sur leur porte, c'est par un reste de déférence pour les vieux préjugés qui s'opposent encore au libre exercice de leur industrie. Le Golova actuel a bien essayé de faire contre eux un petit coup d'État, mais il en a été pour ses frais. S'appuyant sur un article du code qui permet aux autorités locales d'expulser, sur l'affirmation d'un certain nombre de bourgeois notables, les blasphémateurs, les ivrognes et autres mauvais sujets, il en a fait arrêter une vingtaine. Mais on n'a pas eu de peine à démontrer que cet article, s'appliquant à des perturbateurs ou à des mauvais sujets notoires, ne pouvait concerner des voleurs régulièrement établis et exerçant paisiblement leur profession, sans avoir jamais donné lieu à aucune plainte. On continue donc, en dépit de ce Golova inquiet et inquiétant, mais heureusement sans pouvoir, à voler quotidiennement à Odessa. Pendant mon séjour, il y avait même une reprise des affaires dans cette industrie, et l'on n'entendait parler que de vols. Les habitants, réduits à

se protéger eux-mêmes, se barricadent avec soin et lâchent dans leurs cours des chiens féroces. C'est la seule police qui, dans ce pays, ne se laisse point graisser la patte. Seulement il est fâcheux que ses lumières ne soient pas toujours au niveau de sa moralité. Car elle se jette avec une indifférence alarmante,—je l'ai éprouvé à mes dépens, — sur les honnêtes visiteurs de jour aussi bien que sur les voleurs de nuit. Que si l'on prend un voleur sur le fait, la conduite la plus sage à tenir, c'est de le laisser un peu dévorer par les chiens et de lui administrer une salutaire volée de coups de bâton. Ni lui ni ses confrères ne s'exposent plus à pareille aubaine.

On peut donc, en se gardant convenablement soi-même, échapper aux conséquences directes de la liberté du vol. Mais voici un abus véritablement criant auquel cette liberté donne lieu, d'une manière indirecte. Il arrive trop souvent que la police, soit pour faire apprécier aux vrais malfaiteurs toute la puissance dont elle est armée et, par conséquent, toute la valeur de la protection dont elle les couvre, soit pour donner satisfaction aux préjugés de l'opinion, fasse des exemples aux dépens des innocents. C'est ainsi qu'à Odessa un honnête ouvrier avait acheté une montre, et comme il n'était pas peu fier de son emplette, il la montrait à tout venant. Un capitaine en retraite devant qui il venait de l'exhiber prétend la reconnaître pour sienne. On met aussitôt mon pauvre diable en prison. Vainement, il

invoque le témoignage de l'horloger qui lui a vendu la montre, vainement encore les meilleures attestations sont-elles apportées en faveur de sa moralité, la police se retranche derrière la nécessité de rassurer la population justement alarmée du redoublement d'audace des malfaiteurs et elle continue à instruire l'affaire. Depuis un an, l'affaire s'instruisait et le malheureux pourrissait en prison. Que voulez-vous? Il fallait bien faire un exemple.

Les étrangers ne manquent pas de se scandaliser de cet état de choses, mais ils ont le tort de l'imputer au défaut de moralité des populations. Le Russe est naturellement voleur, disent-ils. C'est une erreur due à une observation trop superficielle. Supposons que le même système existât en France, en Belgique ou en Angleterre, l'industrie du vol y serait certainement beaucoup plus répandue et plus active encore qu'elle ne l'est en Russie. Aurait-on bien cependant le droit d'affirmer que le Français, le Belge ou l'Anglais est naturellement voleur? Pour ma part, je tiens, au contraire, qu'aucun peuple n'a plus de probité native que le peuple russe; la preuve c'est qu'en dépit d'une police qui se charge d'assurer les voleurs en ce monde, en prélevant une simple part sur leurs bénéfices, et d'un clergé qui les assure dans l'autre moyennant la modique redevance de quelques cierges, le vol est loin d'être en Russie une industrie universelle, et que, dans les endroits écartés,— dans la steppe, par exemple, où la police est

à peu près inconnue, — on ne vole point. Aussi un magistrat municipal à qui l'on demandait devant moi quel était à son avis le meilleur moyen de diminuer le nombre des vols, répondait sans hésiter : c'est de supprimer la police ! et toute l'assistance s'accordait à reconnaître la justesse et le caractère vraiment pratique de cette réponse.

Mais la police ne se soucie pas bien entendu d'être supprimée, et c'est pourquoi elle ne permet, sous aucun prétexte, aux gens curieux de se mêler de ses affaires. Dernièrement, la presse de Saint-Pétersbourg s'avise de faire son éloge, à propos du bel ordre qu'elle avait maintenu aux obsèques de l'acteur Martinov. Aussitôt le grand maître de police adresse aux journaux un avis sévère, portant qu'ils n'avaient à s'occuper de la police ni pour la louer ni pour la blâmer. Les journaux anglais et autres se sont fort scandalisés de cet avis. Ils ont eu tort. Le chef de la police ne pouvait laisser établir un tel précédent sans compromettre l'existence même de l'administration qu'il dirige. Le jour où la presse pourra s'occuper des affaires de la police, c'en sera fait du *casuel* qui fournit les trois quarts des revenus de cette utile institution. Que deviendront alors tous les intérêts qui sont engagés dans son mode actuel d'existence ou dont elle est la sauvegarde ? Qui remboursera le prix des offices de ses chancelleries ? Qui indemnisera les voleurs, recéleurs, etc., qui exercent paisiblement leur industrie en se reposant

sur la foi des traités et dont nul ne saurait contester les *droits acquis ?* Voilà des considérations sur lesquelles les novateurs ont l'habitude de passer avec une légèreté déplorable, mais que la direction de la police ne pouvait méconnaître sans manquer à sa mission de conservation sociale.

Si j'ai réussi à exposer clairement la situation, mes lecteurs doivent se faire maintenant une idée assez nette du mal dont souffre la Russie, et de la cause première de ce mal. Il est fâcheux qu'en Russie même, tout en le ressentant vivement, on ne s'accorde pas toujours sur le remède à lui appliquer ou bien encore que l'on omette dans le traitement de la maladie le médicament essentiel et qu'il faudrait appliquer le premier, pour s'attacher de préférence à des remèdes efficaces, sans doute, mais qui ne doivent être administrés qu'en seconde ou en troisième ligne. C'est ainsi que beaucoup d'esprits éclairés et progressifs veulent, avant tout, perfectionner l'administration en abolissant le *tchin,* et la décentraliser, en transférant aux provinces et aux villes la plupart des pouvoirs administratifs du gouvernement central.

Il ne me sera pas difficile de prouver qu'en agissant ainsi on mettrait, pour me servir d'une expression vulgaire, la charrue devant les bœufs. Sans doute, il est bon de perfectionner l'administration, il est indispensable d'abolir le *tchin* et de décentraliser les services publics, mais il faut d'abord restreindre la tutelle admi-

nistrative en faisant un abattis des lois et règlements qui l'établissent, il faut réduire au *minimum* cette tutelle portée aujourd'hui au *maximum*, sous peine de la rendre plus pesante, plus insupportable, en substituant à un tuteur négligent et accommodant un tuteur actif et incorruptible.

Voyons, par exemple, ce que produirait, dans l'état actuel des choses, le perfectionnement de la machine administrative, et en particulier l'abolition du *tchin*. Mais d'abord qu'est-ce que le *tchin?*

Le *tchin* est une organisation hiérarchique qui ressemble à s'y méprendre à celle de la Chine, comme le mot qui la désigne ressemble au chinois. Le *tchin* se compose d'une série de grades superposés. Il y en a, je crois, quatorze. Ces rangs ou grades forment autant de couches composées d'éléments militaires et civils. Chaque grade militaire a son correspondant dans le service civil. Il y a, d'abord, au bas de la hiérarchie civile, le secrétaire de province dont le rang répond au dernier grade de l'armée; au dessus vient le secrétaire de collége, puis toute une série de conseillers, depuis le conseiller honoraire jusqu'au conseiller privé actuel, dont le rang ou *tchin* correspond au grade de général en chef. Quand on entre au service, on commence par occuper le rang inférieur. Au bout de trois ans on passe dans le rang supérieur, et ainsi de suite de trois ans en trois ans. Il n'est pas nécessaire pour cela de déployer le moindre mérite. Il suffit d'y mettre le temps. Cepen-

dant on peut aller plus vite quand on est bien avec ses supérieurs, ou quand on a fait quelque action d'éclat, rendu quelque service signalé au pays. Mais ceci est bien entendu l'exception. La règle, c'est le temps ou la faveur des supérieurs immédiats. Maintenant voici à quoi sert de s'élever de degrés en degrés sur cette pyramide administrative du *tchin*. C'est qu'à chaque rang correspond une série de places ou d'emplois. Lorsque vous ne possédez encore que le rang de simple secrétaire de province, c'est-à-dire lorsque vous êtes placé au plus bas degré du *tchin*, vous ne pouvez aspirer qu'aux emplois les plus chétifs et les plus mal rétribués du monde administratif. Lorsque vous montez au rang immédiatement supérieur, vous pouvez aspirer à une série d'emplois plus élevés, et ainsi de suite. Il résulte de là que les grands emplois de l'empire ne peuvent être confiés qu'au petit nombre d'hommes qui ont atteint le rang le plus élevé du *tchin*, c'est-à-dire qui ont passé 14 fois 3 ans dans l'administration, ou qui ont eu l'art d'abréger les délais de rigueur en captant la faveur de leurs supérieurs et en l'achetant au besoin. Le choix pour les emplois supérieurs se trouve donc restreint à une petite catégorie d'hommes usés par l'âge, ou — sauf l'exception des services extraordinaires — d'hommes qui sont arrivés jeunes encore à franchir à force de bassesses les degrés intermédiaires : les uns et les autres corrompus du reste par les pratiques d'une administration qui ne pourrait pas vivre sans le casuel de

la corruption et qui ne pourrait guère non plus laisser vivre ses administrés si elle ne leur accordait point la faculté de la corrompre. Voilà le *tchin*.

Cette organisation est aussi vicieuse que possible, j'en conviens volontiers. Mais il ne faut pas oublier que la corruption est la soupape nécessaire de la compression, et qu'une réforme qui livrerait, dans l'état actuel des choses, les échelons élevés de la hiérarchie à des hommes d'une vertu rigide, déterminés à faire exécuter à la lettre les lois et ordonnances contenues dans les 21 gros volumes du code de l'empire, aggraverait horriblement la situation des administrés, au lieu de la rendre plus supportable. Il faut relâcher le système compressif avant de supprimer la soupape qui procure seule un peu de soulagement à ses victimes.

S'agit-il de la décentralisation? Ce n'est pas moi qui en contesterai l'utilité, et si je voulais multiplier les exemples des maux que cause l'abus de la centralisation dans le vaste empire que je suis en train de visiter, je n'en finirais pas. En voici un cependant qui mérite d'être cité comme un type du genre. Il existait à Tiflis, capitale des provinces Trans-Caucasiennes, un hôpital dont le toit avait besoin de réparations urgentes. On fait le devis de la dépense qui est évaluée à 10,000 roubles, et on l'expédie à Pétersbourg avec une demande d'autorisation. Le devis reste 2 mois en route pour aller, 5 mois dans les bureaux et 2 mois pour revenir. Total 9 mois. Cependant l'administration a fait les choses les-

tement, elle n'a pas demandé d'explications ou de justifications supplémentaires, ce qui aurait pu doubler ou tripler les délais. Mais, pendant ces 9 mois, le toit avait continué de se dégrader, en sorte que, l'autorisation venue, il fallait non plus 10,000, mais 20,000 roubles pour le remettre en état. Nouvelle demande, nouveau délai de 9 mois, nouvelle autorisation, nouvelle insuffisance de la somme. On alla ainsi jusqu'à ce que le toit se fut complètement effondré et qu'il fallut 150,000 roubles pour le refaire. Voilà la centralisation.

Cependant, malgré les lenteurs de la centralisation et les inconvénients qui en résultent, j'hésiterais fort, je l'avoue, à transférer aux provinces et aux villes les attributions et les pouvoirs administratifs que possède aujourd'hui le gouvernement central. En voici la raison. C'est qu'en admettant qu'un homme sain d'esprit et sans vices particuliers soit condamné par une méprise de la justice à subir une tutelle, il lui sera certainement plus avantageux d'être séparé de son tuteur par quelques milliers de kilomètres que de l'avoir constamment à ses trousses. Sans doute, ses affaires souffriront de l'éloignement de l'homme qui a mission de les gérer ; mais la présence constante de ce tuteur abusif et son immixtion assidue dans des affaires qu'il n'a aucun intérêt à gérer d'une manière économique, ne seraient-elles pas des inconvénients pires encore ? On en a eu la preuve à Odessa même, au temps de l'administration du prince Woronzoff. Le prince était investi de pouvoirs

exceptionnels, et il pouvait faire à peu près toutes choses à sa guise, sans passer par la filière de Saint-Pétersbourg. Sous certains rapports, il a laissé d'excellents souvenirs à ses administrés. C'était un esprit libéral et éclairé, aimant particulièrement les Anglais et les institutions anglaises, accueillant admirablement les étrangers et tolérant à Odessa une liberté de langage et d'allures qui eût semblé inouïe ailleurs. Mais c'était aussi un grand seigneur habitué à faire grandement les choses, et mettant volontiers le luxe avant le nécessaire. Ainsi la ville d'Odessa ne possédait pas d'eau potable. Au lieu de faire construire un canal pour y amener l'eau du Dniester, chose facile et peu coûteuse, le prince Woronzoff préféra la doter, à grands frais, d'un établissement d'eaux minérales artificielles. La ville d'Odessa n'avait point de pavé. Le prince Woronzoff n'eut point un seul instant l'idée de lui procurer cet objet de première nécessité ; en revanche il fit construire un escalier monstre dont personne ne sentait le besoin.

L'histoire de cet escalier est assez caractéristique. L'empereur Nicolas était en train de visiter Odessa. Il arrive sur le boulevard, qui borde la mer à une quarantaine de mètres au-dessus de la plage. — Comment descend-on ici, dit l'empereur? Je ne vois point d'escalier. — Le prince ne répond rien, mais il se hâte de faire construire un escalier babylonien, qui coûte bien un million de roubles aux finances de la ville et sur le-

quel il ne passe pas dix personnes par jour. Les bons Odessois auraient préféré un peu plus de pavé et un peu moins d'escalier. Mais l'empereur ne s'était pas plaint du pavé. — Un autre jour, le prince apprend que la ville possède une épargne de 2 ou 3 millions de roubles. Voilà son imagination en travail. Il n'y avait point de service régulier d'Odessa vers la Crimée et le Caucase, par l'excellente raison qu'en ce temps-là on n'allait guère plus en Crimée et au Caucase qu'on ne passait sur l'escalier du boulevard. Le prince, qui possédait une magnifique propriété sur la côte méridionale de la Crimée, se persuade aisément que cette ligne de navigation est indispensable à la prospérité d'Odessa. Il se hâte donc de l'établir. Les bateaux vont et viennent, aux trois quarts vides, jusqu'à ce qu'ils aient pavé la mer Noire avec les roubles de l'épargne d'Odessa. Voilà la décentralisation en Russie ! — On me dira que ce n'est point ainsi qu'il faut entendre la décentralisation ; que le Woronzoff était un autocrate investi du pouvoir de dépenser l'argent de ses administrés sans leur consentement et sans avoir à leur en rendre compte ; que les choses se passeraient autrement si la tutelle exercée aujourd'hui de Pétersbourg était confiée à des administrateurs locaux nommés à court terme par les administrés. Eh bien, franchement, je ne crois point qu'un tel changement ait la vertu que les partisans de la décentralisation pure et simple lui attribuent. Le pouvoir est, hélas ! la chose du monde dont les hommes sont le

plus enclins à abuser. Confier à des administrateurs locaux le pouvoir illimité de réglementer et de taxer, dont est investie la bureaucratie de Pétersbourg, c'est s'exposer à remplacer la tyrannie et l'exploitation centrales par une multitude de petites tyrannies et d'exploitations locales moins intelligentes sans être moins avides et à coup sûr plus tracassières. Ce n'est pas de *déplacer* simplement la tutelle administrative qu'il s'agit aujourd'hui pour les amis du progrès, c'est de la supprimer.

En résumé, le mal dont souffre la Russie provient de ce que le Code qui régit ce vaste Empire ressemble bien plutôt au règlement d'un colossal établissement pénitentiaire qu'à la législation d'un peuple pourvu d'une dose quelconque de moralité et d'intelligence. Aucune initiative n'est laissée aux 70 millions de *criminels* qui peuplent cette énorme prison. Le règlement intervient dans tous les faits et gestes de ces êtres malfaisants sans leur abandonner un seul instant la direction d'eux-mêmes. Les articles de ce règlement se comptent nécessairement par mille et par dizaines de mille. Une administration immense est chargée de veiller à leur exécution. Mais comme, d'une part, les prétendus criminels que l'administration est chargée de garder et de diriger, ont une horreur native pour ce régime pénitentiaire qu'ils ont conscience de n'avoir point mérité ; comme, d'une autre part, l'administration recrutée parmi eux n'a qu'une foi médiocre dans la nécessité

des règlements qu'elle est chargée de faire observer (les Allemands seuls, vrais bureaucrates de naissance, ont la religion du règlement et ils le font observer à la lettre, avec la ponctualité minutieuse qui les caractérise : aussi la légion de bureaucrates que fournissent les provinces baltiques est-elle le fléau de la Russie) ; comme l'administration ne reçoit d'ailleurs qu'un salaire insuffisant pour remplir sa pénible et rebutante mission, un compromis s'établit entre les surveillés et les surveillants. Les surveillés rachètent, chaque fois qu'ils en sentent le besoin, les libertés dont ils sont privés. Ils paient pour se les procurer une prime qui varie suivant la valeur de la marchandise et le danger de la fraude. La corruption sert ainsi de correctif et d'allégement à la compression, comme la contrebande à la prohibition. Par malheur, des âbus inévitables se glissent dans ce système de rachat interlope. On rachète non seulement le droit d'user des libertés légitimes et utiles, mais encore celui d'exercer des libertés illégitimes et nuisibles. Les règlements du pénitencier, les bons aussi bien que les mauvais, finissent par ne plus exister pour ceux qui ont les moyens d'en acheter la violation ; en revanche, ils continuent à peser d'un poids d'autant plus accablant et insupportable sur la foule pour laquelle la liberté demeure une denrée trop chère. Enfin, un jour, le chef souverain de cette geôle, profondément ému de la plainte douloureuse qui s'en exhale, prend la généreuse résolution de remédier aux

maux de tant de millions de créatures humaines dont la destinée lui est confiée. Mais comment s'y prendre? que faire? Il veut sincèrement le bien, mais il craint de se tromper sur les moyens de le réaliser. Il demande conseil. Les avis sont partagés. Les uns lui disent : conservez l'ancien règlement, excepté dans ce qu'il a de par trop barbare et suranné, épurez l'administration, mais gardez-vous de toucher à la centralisation, sinon c'en est fait de l'Unité de l'établissement. D'autres disent encore : conservez l'ancien règlement, mais divisez au contraire une administration devenue trop vaste pour demeurer unitaire. Décentralisez ! D'autres enfin disent : c'est le règlement qui ne vaut rien. Commencez par le réformer. Ce règlement a été fait, par une méprise déplorable, pour un troupeau de vils criminels. Or votre peuple est naturellement bon, honnête et laborieux. Laissez-le penser et croire en suivant les inspirations de son intelligence et de son cœur, laissez-le agir en suivant celles de son intérêt. Ne vous mêlez plus ni de ce qu'il pense, ni de ce qu'il croit, ni de ce qu'il fait. Donnez-lui la liberté, et bornez-vous à faire respecter les droits naturels de chacun en commençant par les respecter vous-même. Il vous suffira pour cela d'un très petit nombre de lois, et ces lois rien ne vous sera plus facile que de les faire observer. Comme elles seront vraiment justes et utiles, chacun concourra à leur exécution, comme chacun concourt aujourd'hui à la violation d'un règlement injuste et nuisible. Tandis

que l'opinion publique excusait et encourageait la contrebande, lorsque la prohibition atteignait les nécessités de la vie, elle la condamnera et lui fera obstacle, lorsque la prohibition ne portera plus que sur des poisons. Vous n'aurez donc besoin que d'un petit nombre d'agents pour assurer l'exécution de ce petit nombre de lois auxquelles l'immense majorité de la population apportera son cours moral et, au besoin, son appui matériel. Vous pourrez simplifier votre administration, à mesure que vous émonderez votre code surchargé de branches parasites, et cette administration simplifiée, l'expérience vous apprendra bientôt aussi dans quelle mesure il faudra la centraliser ou la décentraliser.

Eh bien, pour ma part, je suis de l'avis de ceux qui pensent qu'avant tout il faut « simplifier le règlement. » Je crois avec eux qu'en Russie comme ailleurs la question de la réforme se débat bien moins entre la centralisation et la décentralisation qu'entre la réglementation et la liberté.

Mais ceci nous a conduit fort loin d'Odessa. Revenons-y.

Il y a peu de chose à dire des monuments et des établissements publics. Le musée est petit; il ne contient que quelques antiquités grecques trouvées aux environs de Cherson et des queues de cheval, enlevées aux pachas turcs. Je visite, en compagnie de M. J., un établissement des orphelins, un hospice des vieillards et un hospice de veuves, qui sont tenus avec beaucoup de

propreté et de soin. L'hospice des vieillards est dans l'enceinte même du cimetière. Ces pauvres gens n'ont qu'un pas à faire pour gagner leur dernier domicile. Attention philanthropique ! — On peut signaler, à l'hospice des orphelins, la triple combinaison de l'enseignement de l'arithmétique, de la musique vocale et de la gymnastique. On fait chanter en chœur aux élèves, le bras droit levé : deux et deux font quatre ! En abaissant le bras droit et en élevant le bras gauche : trois fois trois font neuf ! Les deux bras étendus horizontalement : quatre fois quatre font seize ! Ces manœuvres s'exécutent avec une précision qui ravirait d'aise un caporal prussien ; mais l'inconvénient de ce système, c'est que les élèves ne connaissent l'arithmétique qu'en chœur et avec les gestes. Interrogez-les un à un et les membres au repos, ils demeurent bouche béante. On a voulu réformer ce mode d'enseignement trop composite, mais le règlement s'y oppose et le règlement est sacré. — Le cimetière traversé de larges allées et tout ombragé d'acacias de la plus belle venue est décoré de cippes nombreux et élégants en marbre de Carrare. Les Russes, les Allemands, les Français, les Anglais y ont leurs compartiments séparés, mais dans la même enceinte. Les juifs ont un cimetière à part. On remarque dans le cimetière anglais le monument funéraire du capitaine Giffard du *Tigre*, avec une inscription portant que « sa veuve a visité ce monument. » Une annonce dans le *Times* n'aurait-elle pas suffi ? Le *Tigre* est ce

bateau à vapeur anglais qui vint échouer près d'Odessa pendant la guerre de Crimée, et qui fut coulé bas par une batterie de la côte. Je noterai à ce propos qu'Odessa aurait pu demeurer entièrement en dehors des opérations militaires en sa qualité de port de commerce. Malheureusement, les autorités avaient voulu y conserver une batterie pour la défense du port. Ce paratonnerre n'a pas manqué d'attirer la foudre. Les amiraux alliés ont attaqué la batterie tout en déclarant qu'ils respecteraient la ville. Mais comme la batterie s'est défendue avec vaillance, la canonnade s'est prolongée, des bombes et des fusées se sont égarées, un bon nombre de maisons ont été incendiées et une centaine de personnes tuées. Sans cette vaillante batterie, Odessa, sauvegardé par le nouveau droit maritime, n'aurait pas reçu un boulet.

La nouvelle synagogue est le monument le plus remarquable d'Odessa, — et, par parenthèse, elle a été bâtie sans la moindre intervention gouvernementale ou communale, avec le produit d'une souscription particulière : c'est un édifice élégant, moitié byzantin, moitié moresque. Nous la visitons au moment où commence le sabbat, un vendredi soir. Elle est remplie d'une population masculine en longues redingotes descendant jusqu'aux talons, la casquette ou le chapeau sur la tête. Les femmes sont dans les galeries supérieures, cachées derrière un rideau. Des chandeliers à sept branches illuminent l'autel. Un ténor orné d'une chasuble chante

d'une voix superbe des airs de Mendelssohn. A côté, s'élève l'ancienne synagogue, d'où s'exhale une violente odeur d'ail. De vieux enfants d'Israël, qu'on dirait détachés d'un feuillet illustré de la Bible, y marmottent des prières, en branlant la tête de droite à gauche pour chasser les distractions. Entre cette vieille synagogue et la nouvelle, il y a l'épaisseur de dix siècles.

La population juive s'augmente rapidement à Odessa. En revanche, l'élément polonais est en voie de décroissance. Autrefois, c'était, au moins dans les régions supérieures de la société, l'élément dominant. Les propriétaires polonais qui venaient vendre leurs blés à Odessa y passaient volontiers l'hiver. Deux causes ont contribué à les en éloigner. Ils mettaient leurs enfants au Lycée, qui a rang d'université. Voici qu'un beau jour, un journaliste maladroit s'avise de faire l'éloge du Lycée, en vantant l'esprit libéral de son enseignement, qui lui vaut la préférence des Polonais. L'article tombe sous les yeux du ministre de l'instruction publique. C'était sous le règne de Nicolas. Ordre est donné aussitôt de retirer du Lycée tous les enfants polonais pour les expédier aux universités de Moscou et de Kharkoff. La prohibition des enfants polonais à l'entrée du Lycée d'Odessa a été levée depuis l'avénement d'Alexandre II; mais on avait pris l'habitude de les placer ailleurs, et ils n'y sont pas revenus. D'un autre côté, sous le règne de Nicolas, les habitants des provinces polonaises ne pouvaient aller à Varsovie sans

être munis d'un passeport *pour l'étranger*, qui coûtait cher et qu'on n'obtenait pas sans peine. Ils se rabattaient donc sur Odessa. Cette barrière ayant été levée, ils ont repris de préférence la route de leur ancienne capitale.

Les Polonais formaient l'élément brillant et chevaleresque de la société d'Odessa. Cette société, avec ses types variés et vivement caractérisés, n'en reste pas moins des plus attrayantes. Le genre féminin surtout mérite une mention particulière. Dans certains pays, c'est presque un événement d'apercevoir une jolie femme dans la rue. A Odessa, ces événements-là se rencontrent à chaque pas. Juives, Grecques, Arméniennes, Polonaises, Petites et Grandes Russiennes s'y font concurrence pour réjouir la vue des consommateurs. Convenons-en toutefois, rien n'est plus contraire au grand et salutaire principe de l'Unité qui est en train de parquer progressivement les races par troupeaux nationaux « uns et indivisibles », car rien n'excite davantage à les mêler.

DOUZIEME LETTRE

LA CRIMÉE

La traversée. — Eupatoria. — La propriété féminine. — Ses avantages. — Que la claustration est une conséquence nécessaire de l'appropriation de la femme. — La femme est-elle mûre pour la liberté ? — Scepticisme des Mahométans à cet égard. — La synagogue des Kharaïms. — Un propriétaire féroce. — Sébastopol. — La tour Malakoff. — Les blindages. — L'assaut. — La fosse commune. — Le commerce des projectiles. — Excursion à Batchi-Saraï. — Un pomeschik jardinier. — Une ville tartare. — Le palais des Khans. — La vallée de Kharaless. — Un mourzat hospitalier. — Mangoub-Kalé. — Un paysage de Titans. — Un souper tartare. — La vallée de Baidar. — La côte méridionale. — Le jardin de Nikita. — La cave de Magareff. — Les vins de Crimée. — L'émigration tartare. — Les *statuts de Khasarie*. — Un rêve d'économiste.

Odessa, 23 juin 1860.

D'Odessa on ne peut guère se dispenser d'aller en Crimée. La traversée n'est pas longue. Jusqu'à Eupatoria, c'est l'affaire de 12 heures ; d'Eupatoria à Sébastopol, il y a six heures. A la vérité, le voyage ne peut pas durer moins de huit jours, car le bateau de la Compagnie russe de la mer Noire ne part d'Odessa qu'une fois par se-

maine, le jeudi, et ne revient que le vendredi de la semaine suivante. Enfin, le prix du passage est passablement élevé, 16 r. jusqu'à Sébastopol. Mais peut-on décemment rentrer chez soi sans avoir vu la tour Malakoff? Je pars donc un beau jeudi du mois de juin, à 4 heures du soir, en compagnie d'un spirituel et obligeant général civil, M. S. inspecteur général de l'agriculture de la Nouvelle-Russie. Notre bateau le *Taurid* est un excellent marcheur, quoiqu'il danse un peu en marchant; la mer est unie comme une glace, le ciel, d'une limpidité dont nous n'avons point l'idée dans nos climats brumeux, ressemble à un immense dôme de cristal, où étincellent, en grappes, en girandoles, en poussière lumineuse, des millions d'étoiles. On conçoit que les anciens en contemplant à l'œil nu ce ciel splendide aient cru avoir affaire à un véritable dôme et à des véritables lampes accrochées là tout exprès pour réjouir la vue des mortels aimés des dieux. On conçoit aussi que les philosophes audacieux qui ont osé souffler les premiers sur cette hypothèse flatteuse, en substituant au monopole que notre terre avait l'avantage d'exercer dans l'empirée, le régime de la concurrence illimitée des mondes, aient été traités de blasphémateurs. La seule chose qui nous étonne, c'est qu'on ne les ait point accusés d'être vendus aux habitants des globes étrangers.—Nous arrivons à 4 heures du matin dans la rade d'Eupatoria, — une rade ouverte dont il est prudent de s'éloigner quand il fait gros temps. Les

eaux de la mer Noire y sont du plus beau vert, la plage est à fond de sable, et l'on y prend des bains délicieux. La ville et sa population tartare ont un aspect tout asiatique. C'est bien ici que la vie privée est murée! Les maisons tournent le dos à la rue. Les façades sont à l'intérieur. Sauf dans les deux ou trois ruelles marchandes qui aboutissent à la rade, on n'aperçoit que des murs de pierre ou de ciment grisâtre. Les passants sont rares. Quelques ombres qui font souvenir des nonnes de *Robert le Diable* se glissent le long des murailles. Ces ombres sont soigneusement empaquetées. Une grande serviette de calicot blanc leur enveloppe la tête, avec une étroite lucarne horizontale pour les yeux. Encore un abus du monopole! Sous le prétexte qu'ils achètent leurs femmes, et qu'ils les entretiennent à leurs frais, les Orientaux ont la prétention de conserver la jouissance absolue et exclusive de ce genre de propriété. Ils ressemblent, en ce point, à ces collectionneurs féroces qui interdisent à tout venant l'entrée de leurs cabinets, en gardant pour eux seuls les chefs-d'œuvre qu'ils retiennent captifs. On est, tout d'abord, révolté d'un si abominable égoïsme et l'on joint sa malédiction à celle de la soubrette éveillée de l'*École des Maris* :

> Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes?
> Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
> Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.

Cependant, en allant au fond des choses, on s'aperçoit que ce système de claustration n'est qu'une conséquence logique et nécessaire de la condition sociale de la femme en Orient; et quand on examine cette condition sans parti pris, on s'aperçoit aussi qu'à côté de ses inconvénients elle a bien ses avantages. Chez les peuples qui suivent la religion de Mahomet, la femme est une propriété, propriété du père d'abord, du mari ensuite. Elle ne jouit donc d'aucun droit; en revanche, elle ne porte le poids d'aucune responsabilité. Celui qui la possède est obligé de pourvoir à son entretien, et, d'un autre côté, la religion et les mœurs s'unissent pour lui interdire d'imposer à cette créature, qu'une infériorité originelle livre à sa merci, d'autres travaux que ceux de la maternité et du ménage, ses spécialités naturelles. Il en résulte que la femme du peuple se trouve, — avec la liberté de moins, — dans une situation analogue à celle de la femme des classes élevées de l'Occident, et qu'on ne voit de femmes musulmanes ni dans les champs, ni dans les boutiques, ni dans les ateliers, ni dans les maisons de prostitution.

A la fois propriétaire et tuteur de la femme, l'homme porte seul tout le fardeau de la responsabilité de leur commune existence. Cela étant, il ne se procure cet objet d'utilité et d'agrément, pour me servir d'une expression pittoresque de J. B. Say, qu'autant que ses moyens lui permettent non seulement de l'acheter, à titre d'esclave, mais encore de l'entretenir à titre d

pupille, elle et tout ce qui peut s'ensuivre. L'accroissement de la population se trouve ainsi modéré par un obstacle d'une efficacité incontestable. Il est à peine nécessaire d'ajouter que, pour les classes inférieures, la polygamie est un luxe inabordable. Les gens riches seuls peuvent se passer la coûteuse fantaisie d'un harem. Chacun, du reste, consulte ses ressources pour le nombre comme aussi pour la *qualité* des femmes dont il meuble son intérieur. Les qualités inférieures s'obtiennent à très bon marché, souvent en échange de quelques brebis ; en revanche, les races de choix montent à des prix exorbitants : il y a, dans les harems de Constantinople, des Circassiennes qui ont coûté jusqu'à 80,000 fr. A la vérité, cette sorte est devenue particulièrement rare sur le marché, depuis que les Russes en ont prohibé la sortie. Mais ce n'est pas moins un prix excessif, surtout quand on songe que la richesse n'abonde pas en Turquie, et qu'il s'agit d'un animal qui ne marche que sur deux pieds.

Quoi qu'il en soit, peut-on légitimement blâmer les Mahométans de tenir en charte privée cette propriété qu'ils ont achetée à beaux deniers comptants, et à l'entretien de laquelle ils sont obligés de pourvoir, même quand ils n'en peuvent plus tirer aucun service ? Sans doute, la claustration est, à bien des égards, un régime barbare ; mais la liberté sans le contrepoids de la responsabilité ne serait-elle pas pire encore ? Supposons que notre système de libre communication des sexes

soit transporté en Orient, qu'en résulterait-il? Si aucun abus ne devait s'ensuivre, cette légère infusion de communisme féminin aurait certainement un goût fort agréable. Pour les non-propriétaires, qui ne connaissent aujourd'hui que par ouï-dire la gracieuse moitié du genre humain, ce serait tout bénéfice ; pour les propriétaires eux-mêmes, il y aurait avantage à mettre dans la communauté la vue et la conversation de leurs femmes pour en retirer en échange la vue et la conversation des femmes d'autrui. Par malheur, l'expérience a démontré aux Orientaux qu'aucune propriété n'est à la fois plus exposée et plus fragile que la propriété féminine, qu'elle tente les plus honnêtes gens, et, par une déplorable bizarrerie de sa nature, qu'elle se laisse non moins volontiers tenter; bref, que le seul moyen de la conserver intacte, c'est de la dérober à tous les regards, de la tenir sous clef et sous voile, enfin même d'avoir pour la garder une police spéciale, ingénieusement rendue incorruptible. Encore cet appareil de précautions préventives ne suffisait-il pas toujours, et fallait-il y joindre des mesures répressives assez énergiques pour jeter l'épouvante dans l'âme des maraudeurs. Il n'y a pas bien longtemps qu'on jetait à la mer, cousus dans des sacs, ceux qu'on prenait en flagrant délit, et l'expérience attestait qu'on ne déployait en cette affaire aucun luxe de barbarie, qu'il ne fallait rien moins pour garantir d'une manière approximative la propriété féminine.

Je n'entends point justifier ce système ; encore moins le proposer comme un modèle à suivre. Tout ce que je veux montrer, c'est qu'il était une conséquence nécessaire et jusqu'à un certain point même légitime de l'appropriation de la femme. Du moment où la femme est une propriété, n'est-il pas évident que ceux qui l'ont élevée ou achetée, et qui sont obligés de pourvoir à son entretien, sans oublier celui des êtres auxquels elle donne le jour, ont le droit incontestable de s'en réserver l'usage exclusif, absolument comme s'il s'agissait d'une maison, d'une terre ou de toute autre propriété, immobilière ou mobilière, et qu'on n'est fondé à blâmer les précautions qu'ils prennent pour sauvegarder leur droit qu'autant qu'elles sont excessives ? S'ils négligeaient de les prendre, qu'arriverait-il? C'est qu'au lieu de s'imposer la charge d'acheter et d'entretenir le personnel d'un harem, chacun s'efforcerait de puiser gratis dans les harems d'autrui et qu'il en résulterait, tout d'abord, une promiscuité universelle, c'est-à-dire un état de choses pire encore que l'état actuel. La réforme doit donc commencer par le principe même. Il faut que la femme devienne maîtresse de disposer de sa personne, et d'employer ses facultés de la manière qui lui paraît la plus utile ; qu'elle soit sa propriété au lieu d'être celle d'un père ou d'un mari, et qu'elle se charge elle-même de sa destinée. Est-elle capable d'y pourvoir ? A-t-elle assez de bon sens et de moralité pour user de sa liberté, de manière à ne pas tomber dans une situa-

tion plus misérable et plus abjecte encore que celle du servage mahométan? Les sectateurs du Prophète se montrent très sceptiques à cet égard. Quand nous leur affirmons que la femme est l'égale de l'homme en intelligence et en moralité, ces mécréants haussent les épaules. Quand nous insistons en disant que la liberté a amélioré et relevé chez nous la condition de la femme, ils nous montrent, avec un mélange d'indignation et de mépris, les femmes et les enfants des « chiens de chrétiens » faisant office de bêtes de somme dans les champs et de machines dans les ateliers, tandis que les leurs mènent la douce et facile existence de l'intérieur, sans avoir à contribuer à la subsistance commune ; ils nous montrent nos hospices d'enfants trouvés et nos maisons de prostitution et ils nous demandent si ce sont là des résultats bien concluants en faveur de l'émancipation de la moitié inférieure du genre humain ; s'il ne vaudrait pas mieux, dans l'intérêt bien entendu des femmes elles-mêmes, qu'en leur refusant une liberté dont elles sont incapables de faire un bon usage, on les débarrassât d'une responsabilité trop lourde pour leurs fragiles épaules. — J'aurais certes bien des choses à répondre à ces mécréants. Mais si je m'arrêtais à leur répondre, je ne sortirais pas de sitôt d'Eupatoria, et Dieu sait comme elle est gaie cette ville où les maisons n'ont pas de fenêtres et où les femmes ont des lucarnes! Nous allons visiter la synagogue des Karaïms, une secte juive dont l'honnêteté et la bonté sont prover-

biales en Orient. Une vigne monstre qui ombrage une cour pavée en marbre blanc, une salle quadrangulaire, des chandeliers à trois et à sept branches et force inscriptions en langue hébraïque, le tout proprement mais pauvrement entretenu, voilà la synagogue des Karaïms. On nous montre, au retour, la demeure d'un prince tartare, dont la femme, une merveille de beauté ! n'a de sa vie vu d'autres spécimens de l'espèce masculine que son père et son mari. Il y a pis encore. La malheureuse demeure depuis vingt ans à un kilomètre de la mer et elle n'a jamais vu la mer. Que voulez-vous? le propriétaire de cette merveille n'a jamais éprouvé le besoin de lui faire prendre l'air. Affreux propriétaire !

Nous remontons à bord du *Taurid* et nous nous mettons à longer la côte occidentale de la Crimée. Dans le lointain se dessine le majestueux Tchaterdagh, dont le nom signifie *la tente*. Cette tente colossale se dresse à une hauteur de 5 ou 6,000 pieds. C'est le point le plus élevé de la chaîne, dont les ramifications couvrent la partie méridionale de la presqu'île. Des contreforts de cette chaîne jusqu'à l'isthme, la Crimée n'est plus qu'une steppe tout unie. Après six heures de traversée, nous apercevons un fort, l'ouverture d'une baie et des ruines. Nous sommes à Sébastopol. Le fort situé à l'angle nord de la baie n'est point endommagé, mais il paraît désert, on n'y aperçoit pas même une sentinelle ; la baie qui le sépare de la ville a bien un kilomètre de largeur sur cinq ou six de profondeur, et elle donne

naissance, du côté du sud, à trois ou quatre embranchements, dont le principal porte le nom de baie du Sud. Dans l'angle de la baie du Sud et de la grande baie s'avance une colline sur les flancs de laquelle était bâtie Sébastopol. Le long de la rive opposée de la baie du Sud s'élevaient, sur un piédestal de rochers, les casernes monumentales de la marine; derrière se trouvaient les docks. Tout autour, formant un arc dont la grande baie est la corde, règne une série de mamelons sur lesquels s'improvisèrent pendant le siége les ouvrages de défense, le bastion du Mât, le grand Redan, la tour Malakoff, le petit Redan, la redoute Selinghinsk. Avant le siége, Sébastopol comptait 40,000 habitants; aujourd'hui, elle n'en possède guère plus de 5 ou 6,000. Des rues entières sont en ruines; on n'a rien relevé, rien réparé. Il n'y a pas une maison sur vingt qui soit habitable. La baie, qui forme un des ports naturels les plus beaux et les plus sûrs du globe, n'est pas moins déserte que la ville. Un entrepreneur américain est en train d'y relever les navires coulés à fond pendant le siége. Ces navires forment des récifs artificiels de jour en jour plus dangereux, à cause du sable et des galets qui s'accumulent autour de leur coque. Malheureusement l'entrepreneur n'a pu jusqu'à présent, faute d'un capital suffisant, relever que les petits bâtiments. Des canons, des boulets rouillés empilés sur la plage, des coques désemparées, voilà les produits du sauvetage.

Nous avons hâte d'aller visiter la tour Malakoff, dont

nous apercevons le sommet à deux verstes environ de notre embarcadère. Un jeune officier d'état-major, attaché au général Tottleben, M. O., veut bien nous servir de guide. M. O. a passé quatre mois à Malakoff pendant le siége, et il est revenu à Sébastopol pour en lever les plans et recueillir les matériaux d'une histoire du siége, destinée à rectifier les erreurs du journal du maréchal Niel. Nous côtoyons la baie du Sud, nous passons derrière les bâtiments ruinés des casernes de la marine, notre guide nous montre l'emplacement des docks, chef-d'œuvre d'un ingénieur anglais, et dont il ne reste plus de traces. Nous traversons un espace ouvert au bout duquel s'élève en pente raide le mamelon de Malakoff; nous nous engageons dans un mauvais chemin de terre et au bout de dix minutes de montée nous sommes au sommet du mamelon. Ce mamelon, beaucoup plus long que large, est tout bouleversé par les blindages. Une redoute en pierre, armée de quelques canons, en était la seule défense au début du siége. A quelques centaines de mètres plus loin, on aperçoit le mamelon Vert, qui commande Malakoff, comme Malakoff commande Sébastopol. Tout d'abord on est frappé du désavantage que cette position offrait aux assiégés, car l'escarpement du mamelon est du côté de la ville, tandis que de l'autre côté l'attaque se trouve à peu près sur le même niveau que la défense. Il fallait, pour ravitailler et approvisionner Malakoff, que les assiégés traversassent l'espace ouvert dont j'ai

parlé tout à l'heure, et où venaient se croiser à la fin du siége les feux des assiégeants; il fallait hisser à grand renfort d'hommes et de chevaux les canons de rechange et les munitions par un chemin escarpé et non pavé, que les pluies rendaient presque impraticable. Il fallait enfin improviser des fortifications en présence même de l'ennemi. Le général Tottleben y pourvut de la manière tout à la fois la plus efficace et la plus économique, au moyen de blindages. Ces blindages consistaient en d'énormes excavations creusées, à grande peine, dans un sol pierreux. Lorsque l'excavation était faite, on y enfonçait des poutres verticales, sur lesquelles venaient s'appuyer d'autres poutres horizontales. Venait ensuite un lit de branchages sur lequel on rejetait trois ou quatre pieds de terre. On avait ainsi des abris à l'épreuve des bombes ou à peu près. On logeait dans ces trous de taupes des escouades de 50 à 250 hommes qui fournissaient le personnel nécessaire au service des batteries. D'abord, il n'y avait qu'une douzaine de pièces dans le fortin; il y en eut plus tard une centaine sur le mamelon. Un petit fossé de quelques pieds de profondeur protégeait les ouvrages de défense à l'extérieur. Dès que les Français se furent rendus maîtres du mamelon Vert, ils en firent partir une tranchée qu'ils avancèrent jusqu'à 24 mètres de Malakoff. Les colonnes d'attaque n'eurent donc que ce faible intervalle à franchir à découvert sur un terrain plat, à descendre dans le fossé et à gravir un rempart

ébréché, d'une quinzaine de pieds d'élévation, sous le feu d'une douzaine de pièces encore en état de servir. Cependant un combat furieux s'engagea dans l'intérieur du mamelon. Les Russes y défendirent pied à pied leurs batteries et leurs blindages, jusqu'à ce qu'ils fussent obligés de céder au nombre toujours croissant de leurs adversaires. On recueillit des monceaux de morts et on enterra Russes et Français dans une fosse commune. Une croix de bois noir en marque l'emplacement, avec ces mauvais vers :

Unis pour la victoire,
Réunis par la mort,
Du soldat c'est la gloire,
Des braves c'est le sort.

8 septembre 1855.

Ajoutons que cette boucherie était parfaitement superflue, car les Russes, auxquels le bombardement coûtait dans la dernière semaine 2,500 hommes par jour, étaient décidés à abandonner la place. Mais il fallait un coup d'éclat pour faire oublier les longueurs du siége, et depuis que la conscription fournit la chair à canon en abondance, on ne la ménage plus. Napoléon dut surtout, comme on sait, ses succès foudroyants à la libéralité avec laquelle il savait prodiguer cette matière première, dont les généraux de l'ancienne école, obliges de se contenter du maigre produit des enrôlements vo-

lontaires, se montraient misérablement parcimonieux, et son rival, le général Moreau, qui avait conservé les préjugés d'un autre âge à l'endroit du prix de la vie humaine, le qualifiait de *héros à raison de* 10,000 *hommes par heure*. — Quelques pauvres hères sont en train de faire des fouilles dans les blindages effondrés. Ils déterrent des balles, des boulets et des fragments de bombes. Les boulets ne causaient pas grand mal aux assiégés. Il en était autrement des bombes qui défonçaient quelquefois les blindages, où chacun de leurs éclats faisait sa victime. Il y avait bien à la vérité des bombes nouveau modèle qui n'éclataient point; malheureusement ce nouveau modèle était rare. Les balles des carabines Minié aidaient les bombes à faire carnage. Des deux côtés on se battait sans se voir: tout homme qui se découvrait était un homme mort. En touriste consciencieux, nous faisons provision de souvenirs de Malakoff. Seulement, notre cicérone obligeant nous avertit que les souvenirs commençant à devenir rares à Malakoff, on y apporte ceux des autres parties moins réputées de la place. On les enterre proprement et on les exhume ensuite par hasard sous les yeux mêmes des étrangers naïfs. Un joli fragment de bombe coûte 15 ou 20 copecks; un piston de bombe perfectionnée va jusqu'à 1/2 rouble. En ma qualité de ci-devant membre des congrès de la paix, je donne la préférence à ce piston inoffensif et perfectionné. Notre aimable cicérone nous explique encore l'origine du nom de la tour Malakoff.

Un ex-matelot ivrogne, nommé Malakoff, y avait établi un petit cabaret où il prêchait d'exemple aux consommateurs. Le cabaret avait pris le nom de son propriétaire, et le mamelon le nom du cabaret, pour le transmettre ensuite à un duc. Que de chemin a fait ce nom d'ivrogne.

Nous retournons à notre *gostinizza* (hôtel) située près de l'embarcadère. Cette *gostinizza*, vaste et bien tenue, est rebâtie à neuf : le propriétaire actuel en a racheté pour la bagatelle de 2,000 roubles l'emplacement et les murs ruinés. La nuit est venue, mais il fait un splendide clair de lune. Tout à coup, nous entendons un air de valse au dessus de nos têtes. C'est la musique militaire qui donne son concert habituel au jardin public, sur la colline où notre *gostinizza* est adossée. Nous y montons. Le concert vient de finir. Quelques rares promeneurs regagnent leur logis, au milieu des décombres. Nous passons à côté des larges dalles qui recouvrent les corps des trois amiraux Korniloff, Nachimoff et Istomine tués pendant le siége et qu'une chapelle doit recouvrir *tsi chase* (1). Au bout du jardin s'élève, à peu près seul intact, un monument édifié à la mémoire du marin Cazarski, un héros de la guerre de 1826. De ce point, la vue embrasse la baie, la mer et les mamelons qui forment les gradins élevés de l'immense amphithéâtre où gisent les restes de ce qui fut Sébastopol. Les

(1) *Tsi chase*, le mot qui se dit le plus et la chose qui se pratique le moins en Russie : *tout à l'heure* ou *bientôt*.

ruines pittoresques d'une église bâtie sur le modèle du temple de Thésée, la masse énorme des casernes de la marine dans une perspective qui rappelle l'aspect fantastique des ruines de Babylone et de Ninive, illustrées par Martin, de rares lumières qui tremblotent dans l'ombre épaisse d'où surgit ce squelette d'une ville, au milieu d'un silence de cimetière, tout cela formait bien le tableau le plus désolant et le plus grandiose qui eût jamais frappé et affligé mes regards. Je me disais qu'il y a six ans cette ville morte était encore pleine de vie, et je me demandais à quoi avaient servi cette destruction et ce carnage dont se glorifient les deux nations les plus civilisées du globe. Sébastopol n'est plus qu'un monceau de ruines, la question d'Orient est-elle résolue?...

Le lendemain matin, nous partons pour Batchi-Saraï, l'ancienne capitale des Khans tartares, située à une cinquantaine de verstes de Sébastopol. Notre équipage se compose de l'inévitable *perecladnaia* à laquelle nous avons commencé à nous accoutumer, autant qu'on puisse s'accoutumer à la *perecladnaia*. Nous longeons les sinuosités de la baie du côté du sud, nous traversons la Tchernaia, mince rivière qui se jette au bout de la grande baie, nous laissons à notre droite le plateau d'Inkermann et nous nous engageons dans la vallée de Belbec, en suivant la route par laquelle les armées alliées arrivèrent de l'Alma. Nous allons déjeuner chez un pomeschik dont l'exploitation consiste presque uni-

quement dans la culture des arbres fruitiers. Son jardin est tout rempli de magnifiques rosiers en fleurs, d'acacias, de catalpas et d'arbres de Judée, auxquels succède une forêt de cerisiers, de poiriers et de pommiers. Il vend ses récoltes sur pied à des marchands tartares qui les revendent aux Russes, lesquels les expédient dans l'intérieur jusqu'à Moscou et Saint-Pétersbourg. La Crimée est le fruitier de la Russie. Des irrigations habilement pratiquées par les Tartares qui sont d'excellents jardiniers, y ont fait prospérer cette agréable branche de culture. Le produit en est néanmoins très variable, et si les pomeschiks steppiens sont obligés de faire la part de la sauterelle et de l'avrotchki, les pomeschiks criméens ont dans le ver un parasite non moins glouton et non moins difficile à congédier. L'habitation de notre hôte, baignée par un ruisseau irrigateur, dont les eaux limpides portent la séve dans des millions de pousses fleuries, est vraiment délicieuse, et le piano de rigueur y est manœuvré par des mains habiles et charmantes. On ne se douterait guère que ce coin de paradis terrestre ait servi pendant deux ans d'hôpital. Un peu plus loin, cependant, une habitation incendiée atteste que « la guerre pour une idée » a passé par là. Nous faisons une seconde étape d'une vingtaine de verstes entre des collines calcaires et des vignobles. La chaleur est devenue étouffante. Nous nous arrêtons pour rafraîchir bêtes et gens, devant une fontaine carrée, au fronton de laquelle se dessine en

arabesques un verset du Koran. Des tchoumakis tartares avec leurs telègues, dont les roues grincent perpétuellement faute d'être graissées, se rangent avec une dignité polie pour nous faire place. Mon compagnon les interroge sur les causes mystérieuses qui poussent aujourd'hui la population mahométane à s'exiler de la Crimée. — Dieu le veut ! se bornent à nous dire gravement ces enfants du Prophète, et notre curiosité importune est obligée de se contenter de ce renseignement. Un peu plus loin, nous rencontrons un couple tartare voyageant sur un seul cheval : la femme soigneusement emmuraillée dans son yachmak blanc et juchée sur une haute selle à coussins, le mari sur la croupe les deux bras passés autour de sa propriété. Voilà un propriétaire soigneux et prudent.

Nous arrivons enfin à l'embouchure d'une gorge étroite, au fond de laquelle se cache Batchi-Saraï, la vieille capitale des Khans. A mi-côte de la haute colline qui la domine s'élève un groupe de rochers à formes humaines qui me rappellent les grossières idoles scythes de la steppe d'Alexandrosk. L'un de ces géants de pierre ressemble d'une manière effrayante à la charge de feu M. Scribe, de l'Académie française, sculptée par Dantan. On m'assure que ces colosses bizarres, y compris M. Scribe lui-même, sont des jeux de la nature. J'en doute. Quoi qu'il en soit, ce groupe pourrait fort bien descendre un beau jour dans la vallée qu'il surplombe et écraser ce qui reste de la capitale des Khans.

Nous nous engageons dans une rue longue et étroite où se trouvent concentrés l'industrie et le commerce de Batchi-Saraï. Figurez-vous une interminable file d'échoppes dans le genre de nos baraques de pains d'épices, tout ouvertes sur le devant, sans issue sur le derrière et que l'on ferme le soir avec des planches. Ces échoppes sont des boutiques ou des ateliers, où chacun fait son métier sous les yeux du public : le boulanger pétrit sa pâte et enfourne ses pains dans un four dont la gueule s'ouvre au fond de l'atelier ; le forgeron bat le fer, le corroyeur étend sur une planche, pour les découper, ses peaux de mouton noir dont il va faire des bonnets ; un savetier enturbanné, qu'on croirait détaché d'une vignette des *Mille et une Nuits*, est en train d'opérer la palingénésie du vieux cuir. Des marchands de tabac, de babouches, de harnais, de fouets et de ceintures de cuir, des bouchers, dont les étaux n'ont à vous offrir que des quartiers de mouton suspendus à des crocs, attendent nonchalamment la pratique, les uns couchés, les autres assis les jambes croisées et fumant gravement leur chibouque. Tout ce monde-là appartient au sexe masculin ; l'espèce féminine n'est représentée que par quelques fillettes de 8 à 10 ans, d'un type superbe, qui nous demandent en leur langage un petit sou. Nous descendons au palais des Khans, vaste parallélogramme d'une légère et délicate architecture mauresque, entouré de jardins ravissants. Le toit se prolonge de manière à former un large rebord comme sur

les chalets suisses, les murs sont badigeonnés de rouge et de blanc, avec force arabesques, les fenêtres sont grillées et les grillages peints en rouge ou dorés. Il y a dans les cours et dans les rez-de-chaussée une profusion d'admirables fontaines, couronnées de versets du Koran, la *Fontaine d'or*, la *Fontaine des pleurs*, chantée par Pouchkine, et à laquelle se rattache la légende touchante d'une femme polonaise, Maria Potocka, devenue l'épouse d'un Khan farouche. Je la signale aux faiseurs de librettos d'opéras-comiques. Le décor est superbe. Le harem, entouré de hauts murs, surgit au milieu des rosiers, des acacias, des térébinthes et des amandiers. Derrière, s'étend un jardin immense avec des bains en marbre blanc et des kiosques jadis revêtus de mosaïques de nacre blanc et d'ébène ; en face est la mosquée avec le cimetière où reposent, sous des tombes de pierre surmontées d'un turban sculpté, ces terribles Khans qui faisaient trembler les tzars de Moscovie. Hélas ! les mauvaises herbes poussent dru dans le cimetière des Khans et je ne sais quel génie utilitaire et potager a eu l'idée de planter, dans les intervalles des tombes de ces potentats orgueilleux, des carrés de choux, de haricots et de concombres. Ces vils légumes viennent à merveille sur cette poussière illustre. On nous exhibe encore quelques meubles délicieux, des guéridons et des coffrets incrustés de nacre, des miroirs et des verres de Venise, souvenirs d'une splendeur disparue ; mais tout cela est rongé de vétusté, et il nous semble

que l'administration russe pourrait conserver un peu moins ses institutions vermoulues et un peu plus ses vieux monuments. Quel splendide musée oriental et quel merveilleux jardin public on pourrait faire avec l'antique demeure des Khans! Le commandant de la place habite une aile du palais; nous recevons chez lui cette hospitalité facile et bienveillante à laquelle nous sommes maintenant si accoutumés, que l'hôtellerie nous fait l'effet d'une institution surannée. Mais notre journée n'est pas finie : nous voulons encore gagner, avant la nuit, la vallée de Kharaless et visiter les ruines de Mangoub-Kalé. Le commandant a prévenu de notre arrivée un *mourzat* tartare (l'équivalent d'un pomeschik) qui nous donnera l'hospitalité.

Nous quittons Batchi-Saraï et nous franchissons 18 verstes, d'abord dans une steppe aride, attristée çà et là par des cimetières tartares dont les pierres enturbannées gisent à découvert, sans aucune ombre protectrice; ensuite, dans une contrée abrupte et sauvage qui semble avoir servi de demeure à un peuple de géants. Ce sont d'immenses amphithéâtres taillés dans la montagne, d'énormes amas de pierres, ruines d'antiques forteresses, des murailles de rochers à pic, au bord desquelles paissent des troupeaux de chèvres. Nous atteignons le village de Kharaless, au fond d'une gorge étroite, parsemée de huttes tartares que l'émigration a déjà pour la plupart vidées. Le mourzat, M. Hassan Aga, est un beau garçon, solidement bâti,

aux yeux et aux cheveux noirs, qui a servi dans la garde et qui porte la casquette blanche des officiers russes, la redingote polonaise et le pantalon large. Son habitation se compose de deux corps de logis séparés. L'un est réservé à sa famille, l'autre sert à recevoir les étrangers. Nous ne sommes pas admis, comme bien on suppose, à présenter nos hommages aux dames. On nous reçoit dans une vaste pièce blanchie à la chaux et dont le mobilier consiste en un vaste divan qui règne tout le long des murs. Le mourzat ne parle pas français, mais il s'exprime en russe avec une grande facilité. Sur le désir exprimé par mon compagnon, il fait seller trois robustes petits chevaux tartares et il nous accompagne à Mangoub-Kalé. C'est une course de 8 ou 10 verstes. Le harnachement des chevaux tartares se complète au moyen d'un gros coussin de cuir posé sur la selle. Les étriers sont courts. Avec un peu d'habitude, on est aussi à l'aise sur ce coussin ambulant que dans une stalle d'orchestre. Mais il faut l'habitude! Ma stalle d'orchestre va sans désemparer au grand trot et au galop. Exercice cruel! Qui donc a suggéré à l'homme l'idée imprudente de dompter le cheval? Je suis trop absorbé par l'étude pratique des lois de l'équilibre pour admirer le paysage sauvage et fantastique qui fuit des deux côtés de mon coursier fougueux, gorges étroites et sombres, monts abrupts, sphinx aux proportions colossales guidant des troupeaux de géants de pierre. Enfin nous voici au pied

d'une colline en fer à cheval de 3 à 400 pieds d'élévation, avec une bordure de rochers à pic. Il y a un chemin de chèvres au milieu des broussailles. Nos petits chevaux se mettent d'eux-mêmes à le gravir. A chaque pas ils font rouler des pierres dans les précipices; les hautes branches des arbres plantés au fond de la gorge que nous côtoyons, viennent nous fouetter le visage; mais les chevaux tartares ont l'esprit de conservation et le pied sûr des mulets : il suffit de les laisser faire! Il n'y a d'accidents que lorsqu'on entreprend de les gouverner quand même. Quelles belles culbutes feraient ici certains hommes d'État trop connus pour qu'il soit nécessaire de les nommer.

Nous arrivons au sommet et nous sommes amplement dédommagés de la peine que viennent de se donner nos braves petites bêtes. Mangoub-Kalé forme un plateau d'environ 250 hectares de superficie. D'énormes constructions pélasgiennes bordent ce plateau au dessus d'un ravin de 120 mètres de profondeur. Ce sont de gros blocs de rochers qu'on dirait avoir été assemblés et ajustés par la main des Titans. Un escalier creusé dans le roc conduit à des chambres souterraines, dont l'un des pans rocheux se termine par une saillie en forme de banc. Au dessus, des trous forés dans la pierre ont dû servir à fixer des chaînes ou des appareils de tortures. Quelle était donc cette race puissante qui bâtissait ses aires de vautours avec des rochers en guise de briques? Les Dinaploteriums, les Ichtyosaures

et les Mammouth auraient-ils eu leur pendant dans l'espèce humaine? Nous serions disposés à le croire en jetant un coup d'œil sur les ruines de la forteresse que les Génois ont bâtie avec les débris de ces constructions massives et énormes. Il en reste des pans de murs entiers et quelques embrasures de fenêtres finement sculptées; mais à côté des murailles pélasgiennes on dirait la forteresse d'une boîte à joujoux. Le sombre et immense panorama qui se déroule autour de nous est bien aussi le cadre qui convient à une demeure de géants. D'un côté, vers l'intérieur de la presqu'île, c'est une série de collines dont les mamelons allongés ressemblent à des tombes rangées à la file. Voici Encelade et voici Briarée, voici tous les Titans dont les formes colossales se reconnaissent sous la couche de terre et de roches, où poussent les chênes nains, qui les recouvre. Plus loin, le Tchaterdagh, la cime entourée de nuages, apparaît encore comme un vaste cénotaphe de cette race disparue. Du côté opposé, à 25 verstes de distance, se découpe la baie de Sébastopol, et le soleil couchant trace un long sillon de feu dans les profondeurs de la mer Noire. Des aigles et des vautours planent tranquilles et majestueux au dessus de nos têtes. C'est bien ainsi qu'on se représente la demeure des Titans.

Mais le crépuscule commence à envelopper ce nid sauvage des burgraves des premiers âges du monde. Il est temps de songer au retour. On ne peut descendre

par le chemin des chèvres ; il faut contourner la montagne, mais nos infatigables montures ont pris des ailes pour regagner l'écurie. Cependant les doutes qui s'étaient élevés dans l'esprit de mes compagnons sur l'excellence du principe de l'association appliqué à un économiste belge et à un cheval tartare, se dissipent. Nous arrivons à bon port, et ce n'est même pas sans quelque peine que l'on parvient à séparer les deux associés. Le mobilier de notre chambre de réception s'est confortablement accru d'une petite table couverte d'une nappe à fond abricot damassé de blanc : des assiettes de faïence, des plats d'étain, des cuillers du même métal et des fourchettes-tridents à manches de bois, en forment l'agréable garniture. Mais il n'y a point de verres. Pour luminaire, une chandelle assistée d'une paire de mouchettes. On nous sert un excellent souper tartare, composé : 1° d'un bouillon de mouton au riz et au fromage ; 2° de rondelles de mouton haché, nageant dans des œufs au beurre ; 3° de mouton rôti ou *Kebab ;* 4° de mouton aux pruneaux ; 5° de boulettes de mouton mélangé de riz, cuites dans une jeune feuille de vigne.

Aimez-vous le mouton, on en a mis partout.

Le mouton est excellent en Crimée ; mais il y faut aimer le mouton. On mange sans boire, le vin étant proscrit par le Koran et l'eau ne valant pas la peine d'être bue. A la vérité, certains Mahométans, tout en

s'abstenant religieusement de vin, s'abreuvent sans scrupule d'eau-de-vie, par le motif que ce rafraîchissement non encore inventé du temps de Mahomet, n'est pas défendu par le Koran; mais notre hôte n'appartient pas à cette secte de jésuites de l'islamisme et il se borne à nous offrir à profusion d'excellent thé, brassé dans une fine théière moresque, à bec allongé. Les dames envoient obligeamment demander des nouvelles des étrangers, on enlève la table, et nous nous étendons sur le divan.

Le lendemain nous prenons congé de notre hôte tartare mais hospitalier, qui nous prête son équipage jusqu'à la vallée noire (Tchorgoun) où se trouve le prochain relais de poste. Nous achevons de traverser la vallée de Kharaless, toute remplie d'arbres fruitiers. Comme à Eupatoria, les habitations tartares (de chétives chaumières) tournent le dos à la route. Nous rencontrons des femmes tartares non voilées qui s'empressent d'imiter leurs maisons. Elles demeurent la tête cachée dans la haie, jusqu'à ce qu'elles soient hors de la portée de notre vue. Voilà bien de la probité conjugale! Nous entrons dans la vallée noire en laissant à notre droite le champ de bataille de Traktir, à notre gauche une vieille tour génoise, en forme de parallélogramme à douze pans; nous nous engageons ensuite dans la large et riche vallée de Baïdar, où quelques baraques en planches ayant servi d'hôpital rappellent encore le séjour des armées alliées. Nous nous mettons à gravir la côte escarpée d'une des

montagnes qui bordent la vallée; arrivés au sommet, nous faisons un demi-tour et nous nous trouvons à l'entrée d'une espèce de portique, au fond duquel apparaît, à l'improviste, comme un décor d'opéra au coup de sifflet du machiniste, le splendide panorama de la côte méridionale baignée par la mer Noire. Figurez-vous une chaîne de montagnes de 1,000 à 1,200 pieds de hauteur, dont le flanc déchiré par le milieu, dans quelque grande convulsion de notre globe, s'est écroulé dans la mer. La moitié de l'écroulement a disparu sous les eaux; l'autre moitié encore toute hérissée de rocs détachés du sommet, forme une bande d'une demi-lieue de largeur entre la déchirure et la mer. La route construite par le prince Woronzoff se déroule comme un ruban sur cette côte qui s'est couverte peu à peu d'une végétation plantureuse, et où l'on a bâti d'élégantes villas. Abritée contre les vents du nord par son rideau de montagnes, contre les ardeurs du midi par la brise de mer, la côte méridionale jouit d'un printemps perpétuel. Ces grands rochers massifs dont les crêtes à pic s'élèvent au dessus de nos têtes, dont quelques-uns surplombent même la route creusée à leur pied, les uns chauves et gris, les autres revêtus d'un gazon printanier et ombragés de pins parasols; ces débris de roches aux formes bizarres qui jonchent la côte au milieu des plants de vignes et des églantiers en fleurs, cette route dont les méandres se jouent au milieu de précipices remplis d'arbustes verts, cette mer bleu d'azur semée

de voiles blanches, tout ce paysage baigné dans une lumière éclatante, forme avec l'âpre et sauvage panorama de Mangoub-Kalé un contraste dont nous ne pouvons nous lasser de savourer les charmes.

A mesure que nous avançons, nous voyons se multiplier les châteaux et les parcs. Nous faisons halte à Aloupka, demeure quasi royale du prince Woronzoff. Aloupka est bâti dans le style des châteaux d'Angleterre, avec d'épaisses tours gothiques, qui sont toutes dépaysées sous ce beau ciel limpide et lumineux. Quand donc les imitateurs comprendront-ils que chaque style d'architecture a sa raison d'être dans les nécessités particulières du climat, et qu'il est aussi absurde de bâtir des châteaux anglais en Orient que d'élever des temples grecs en Angleterre? Heureusement, la nature, assistée d'un jardinier habile, s'est chargée de dissimuler sinon de réparer les bévues de l'architecte. Le long des murs du château grimpent, jusqu'à une hauteur de 30 ou 40 pieds, des rosiers qui étalent en éventail des milliers de fleurs blanches ou rouges. Le jardin, qui s'étend du péristyle orné de lions en marbre de Carrare jusqu'à la mer, est tout rempli de figuiers, d'amandiers, de térébinthes, de cyprès, d'arbres de Judée et de lauriers-roses. C'est un jardin d'Armide! A partir d'Aloupka jusqu'à Yalta, à 12 verstes de distance, la côte n'est plus qu'un vaste parc émaillé de châteaux et de villas. Yalta est située au fond d'une crique, et adossée à la montagne qui se bifurque en cet

endroit, et dont un chaînon couvert de grands arbres s'enfonce dans l'intérieur. Yalta est, par sa situation, l'idéal d'une ville de bains; mais le travail combiné avec le capital n'y a pas encore suffisamment approprié à la consommation des baigneurs, amis de leurs aises, les beautés de la nature. Quelques verstes seulement nous séparent du jardin d'acclimatation de Nikita, qui est notre dernière étape. Nous y arrivons à minuit après avoir fait en deux jours plus de 200 verstes en perecladnaïa ou à cheval. Nous prenons là deux jours de repos bien gagné. Nikita est un établissement parfaitement dirigé, mais dont les ressources sont fort insuffisantes. Les trois quarts des terres qui en dépendent demeurent comme Dieu les a faites, le ministère des domaines de la couronne se borne à les conserver religieusement, comme il conserve un bon tiers de la Russie sans avoir la prétention impie de vouloir perfectionner l'œuvre du créateur. A côté, se trouve la cave de Magareff appartenant également à la couronne. Les vins de la Crimée ne méritent en aucune façon le mépris dans lequel on les tient en Russie. Les vins secs et forts en particulier y sont exquis. Nous avons goûté à Magareff des éditions contrefaites de Lunel, de Rivesalte, de Lacryma-Christi et de Madère qui ne nous faisaient point regretter les éditions originales. Mais les prix de revient en sont passablement élevés. Une dessiatine de terre exige l'application d'un capital de 2,000 r. a. pour être défoncée et plantée de

vignes. On plante les ceps à la distance de 1 1/2 archine et à une profondeur égale. Ils produisent au bout de trois ans, et ils durent indéfiniment. Il existe encore des ceps qui datent de l'époque reculée de la domination tartare. Une dessiatine en plein rapport produit 250 vedros, à 3 1/2 r. a, le vedro. C'est, comme on voit, un beau rendement. Néanmoins, faute de capitaux et d'industrie, la Crimée ne produit pas aujourd'hui la dixième partie des quantités qu'elle pourrait produire.

Nous disons adieu à ce coin du paradis terrestre, amélioré par les descendants de Noé, et nous allons reprendre à Yalta notre bateau qui a poussé jusqu'à Kertch, où vient aboutir la ligne du Caucase. Nous partons de Yalta à 10 heures du matin, nous passons devant Balaklava, dont l'entrée étroite se dérobe dans la brume, nous apercevons en revanche parfaitement sur sa haute falaise le monastère de Saint-Georges et nous arrivons à Sébastopol à 2 1/2 heures. Nous y stationnons jusqu'au lendemain matin à 8 heures. En trois heures et demie, nous sommes à Eupatoria, dont la plage est toute couverte d'émigrants tartares. Nous en embarquons quelques-uns, et nous nous éloignons de la côte, à toute vapeur. La nuit vient, l'atmosphère est toute chargée d'électricité, et les nuages illuminés ressemblent à d'immenses ombres chinoises; autour du navire, des troupeaux de marsouins en gaîté se livrent à leurs ébats; sur le pont les familles d'émigrants tartares font leur

prière du soir; dans la cabine, quelques tchinovniks jouent aux cartes; un officier de la flotte, coulée à Sébastopol, me parle d'une voix émue de la bravoure stoïque du soldat russe, de sa patience à endurer les privations et les souffrances, de son impassibilité en présence de la mort; il me parle encore, avec l'accent du cœur, du peuple si paisible, si bon et si intelligent sous son épaisse croûte d'ignorance, qui fournit ces rudes et pauvres soldats... puis nous nous couchons sur le pont enveloppés dans nos manteaux. Les émigrants tartares, dont je voyais les groupes endormis, reportaient mon esprit vers cette terre si belle et si riche cependant qu'ils abandonnent pour l'incertaine hospitalité du Sultan.

Les causes de l'émigration tartare ne sont pas encore bien connues : selon les uns, elle a été provoquée par l'oppression que les mourzats (propriétaires), de connivence avec les *tchinovniks*, font peser sur la masse de la population. Le servage n'existe point cependant parmi les Tartares; mais d'autres obstacles en tiennent lieu. Jusqu'à ces derniers temps, il n'a point été permis aux Tartares de se déplacer librement, d'où résultait pour eux une situation peut-être pire encore que celle du servage. Car, d'un côté, ils avaient à supporter l'entière responsabilité de leur existence, ils ne pouvaient réclamer des propriétaires aucune assistance; d'un autre côté, ils étaient obligés de subir la loi des mourzats, soit pour la location de leurs pauvres demeures,

soit pour la rémunération de leur travail, faute de posséder la liberté de se déplacer à leur gré.

Or, il y a quelque temps, les entraves opposées au déplacement des populations tartares ont été levées. Elles en ont profité pour se dérober à l'oppression sournoise qui pesait sur elles, et elles se sont d'autant plus hâtées qu'elles pouvaient craindre que l'autorité supérieure ne revînt sur sa décision. Elles se sont défaites à vil prix de ce qu'elles ne pouvaient pas emporter, et elles ont émigré en masse vers la Turquie. Le sultan leur a donné des concessions de terre dans l'Asie Mineure et dans la Dobrutchka, de lugubre mémoire ; mais les pauvres émigrants, arrivant presque sans ressources, dans ces pays déserts et malsains où sévissent la fièvre et les pachas, n'en seront-ils pas bientôt réduits à regretter les mourzats et les tchinovniks de la Crimée? — Selon d'autres versions, l'émigration des Tartares serait due uniquement à des motifs religieux. En vertu d'un article du Koran, les vrais croyants ne peuvent résider dans les pays soumis à la domination des infidèles, qu'autant qu'ils y sont retenus par la force. L'émigration venant à être permise en Crimée, les Tartares ont été, par conséquent, obligés d'en profiter. Je ne crois pas beaucoup, je dois le dire, à cette explication. Il y a des vrais croyants en Algérie, en Grèce, dans l'Inde et dans une foule d'autres pays gouvernés par les giaours ; ils y restent de plein gré, quoiqu'il leur soit permis et probablement même parce qu'il leur est per-

mis de s'en aller. Les mobiles religieux ont sans doute leur puissance; mais au temps où nous sommes et probablement dans tous les temps, ils ont rarement suffi seuls à déterminer les révolutions qu'on se plaît à leur attribuer.

Quoi qu'il en soit, la Crimée est maintenant déserte. Comment la repeupler? Telle est la grande préoccupation des propriétaires, dont les terres sont exposées à demeurer en friche faute de bras. On a fait appel à l'immigration. Quelques Bulgares et un petit nombre de Grands Russiens sont venus, mais sans combler à beaucoup près les vides laissés par l'émigration tartare. Que faire donc?

« Si j'étais gouvernement, » voici ce que je ferais. Je ferais dépouiller les archives historiques de la Crimée et étudier avec une attention particulière un événement singulier qui les a marquées. Voici le fait. En 1452, le gouvernement génois, alors propriétaire de la Crimée, devait beaucoup d'argent à la Banque de Saint-Georges. Au lieu de lui faire banqueroute ou de l'autoriser à suspendre ses payements, — ce qui atteste, pour le dire en passant, combien on était encore en arrière en ce temps-là, — il eut l'idée de lui donner la Crimée en gage, ou, ce qui revient au même, de mettre la Crimée au mont de piété de la Banque. La Banque accepta le gage, mais, considérant l'affaire uniquement au point de vue commercial, elle s'efforça d'en réduire autant que possible les frais de garde et d'entretien. Elle donna à la

Crimée, sous le nom de *Statuts de Khasarie*, un code d'une extrême simplicité et elle n'employa pour le faire observer que le moindre nombre possible de fonctionnaires. Cependant, chose invraisemblable, inouïe! jamais la Crimée ne fut mieux gouvernée qu'à l'époque où elle l'était si peu, jamais non plus, au témoignage de l'historien Cantu, elle ne fut plus prospère qu'à l'époque où elle était au mont de piété.

Eh bien! « si j'étais gouvernement », voici ce que je ferais. Je recommencerais l'expérience qui a si bien réussi une première fois. Je remettrais la Crimée au mont de piété. Ou bien encore, je l'affermerais à une compagnie, aux conditions que voici : j'autoriserais la compagnie à percevoir sur tous les habitants de la Crimée un impôt proportionnel à la valeur de leur capital personnel, mobilier et immobilier, impôt calculé de manière à couvrir les frais de l'appareil nécessaire pour assurer la sécurité des personnes et des propriétés, comme aussi à fournir un dividende qui devrait être partagé entre nous dès qu'il aurait atteint 10 0/0 et qui serait limité à un *maximum* de 20 0/0. Je l'autoriserais encore à établir les lois et règlements qui lui paraîtraient indispensables pour remplir sa tâche. En revanche, je lui défendrais formellement de se mêler d'autre chose. Je lui défendrais, d'une manière plus rigoureuse encore, eu égard aux préjugés du temps, de s'occuper des travaux soi-disant publics, de construire et d'exploiter des routes, des chemins de fer et des té-

légraphes, de transporter des lettres, d'ouvrir ou de subventionner des écoles, de salarier des cultes. Bref, elle devrait se borner uniquement à assurer, au meilleur marché possible, la liberté et la propriété des habitants, et à percevoir, toujours de la manière la plus économique, la prime nécessaire pour couvrir les frais de cette assurance. Il est bien entendu que, de mon côté, je ne me mêlerais aucunement de ses affaires, si ce n'est pour veiller à l'exécution de nos conventions ; que je purgerais complétement la Crimée de mes douaniers, *tchinovniks* de tous rangs, etc. Cela fait, avec l'intercession de saint Adam Smith, de saint Turgot, de saint J. B. Say et de saint Bastiat, la Crimée ne manquerait pas de voir renaître bientôt les beaux jours des *Statuts de Khasarie;* les émigrants et les capitaux y afflueraient de tous les points du globe ; avant dix ans, elle aurait cinq millions d'habitants, et Sébastopol, aujourd'hui ruiné et désert, rivaliserait avec New-York...

Mais, pendant que je faisais cet agréable rêve économique, les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon, les pauvres familles tartares saluaient de leurs prières le soleil levant, les *tchinovniks* de la cabine, qui ne soupçonnaient guère à quel effroyable péril ils venaient d'échapper, s'étiraient en bâillant, et les troupeaux de marsouins sauteurs s'éloignaient du navire en emportant les *Statuts de Khasarie.* Je me réveillai... Nous étions à l'entrée du port d'Odessa.

TREIZIÈME LETTRE

L'ABOLITION DU SERVAGE

Statistique de l'Empire russe. — Distribution de la population. — État d'infériorité de la production agricole. — Causes de cette infériorité. — Le servage ou monopole du travail. — En quoi consiste le servage. — Serfs à la corvée. — Serfs à l'obroc. — Les *dvorovies*. — Le *tiaglo*. — Les communes de la Grande Russie. — Résultats économiques du servage. — État de l'opinion sur cette question. — Appréhensions que l'abolition du servage inspire, au double point de vue de l'avenir des propriétaires et des paysans. — La commission de rédaction du projet d'émancipation des serfs. — Ses travaux.

Odessa, 25 juin 1860.

L'empire russe occupe une superficie de 22,029,480 kil. carrés, dont 5,422,285 en Europe, soit plus de la moitié de notre continent, 15,644,695 en Asie et 962,500 en Amérique (1) ; il comprend la septième partie de notre globe. Cependant, cet immense territoire ne nourrit que 70,000,000 d'habitants, dont 65 millions pour la Russie d'Europe. La Pologne est comprise dans ce dernier chiffre pour 4,812,000 habitants, la Finlande pour

(1) Depuis l'époque où ces lettres ont été écrites, la Russie a cédé aux États-Unis ses possessions américaines; elle s'est en revanche considérablement agrandie dans l'Asie centrale.

1,636,000; reste pour la Russie proprement dite, 57 ou 58 millions d'habitants. Environ 45 millions sont voués à la culture du sol soit comme paysans de la couronne et des apanages, soit comme paysans appartenant à des particuliers, soit encore comme paysans libres. La noblesse comprend 738,000 individus dont 551,000 pour la noblesse héréditaire et 237,000 pour la noblesse personnelle; la bourgeoisie 3,134,000 dont 255,000 marchands. On compte 518,000 ecclésiastiques et 298,000 fonctionnaires. La population urbaine ne forme que la onzième partie de la population totale : elle est distribuée dans 600 villes et bourgs possédant ensemble 5,000,000 d'habitants seulement.

Ainsi donc plus des trois quarts de la population russe sont employés à la production des subsistances. L'autre quart se partage en manufacturiers, en ouvriers des fabriques, en artisans, etc., qui produisent les articles nécessaires au vêtement et au logement ainsi qu'à l'outillage de la production; en marchands qui mettent à la portée des consommateurs les produits de l'agriculture et de l'industrie du pays ou qui importent en échange des produits agricoles, forestiers ou minéraux de la Russie, des articles de luxe et des machines; enfin, sans parler d'un appoint d'oisifs et de mendiants, en fonctionnaires, soldats, prêtres, instituteurs, qui pourvoient à la sécurité, au culte, à l'éducation de la communauté.

Cette distribution de la population est l'indice irré-

cusable d'une situation économique fort arriérée et d'une agriculture encore barbare. Il faut en Russie que trois familles se vouent à la production des subsistances pour en nourir quatre, tandis qu'au témoignage de M. Léonce de Lavergne, une seule suffit en Angleterre. A quoi il faut ajouter aussi que la subsistance obtenue en Angleterre à l'aide d'une quantité de travail quatre fois moindre est d'une qualité fort supérieure. Car, en admettant même que les nobles et les bourgeois russes se nourrissent aussi bien que les nobles et les bourgeois anglais, l'alimentation des classes inférieures dans les deux pays ne saurait se comparer. L'*ordinaire* du peuple se compose en Angleterre de viande, de pain de froment, de légumes, de bière forte et de thé. En Russie, le peuple vit de pain noir, de gruau et de choux; il ne boit que de l'eau et du *Kwass* (lequel n'équivaut pas même à de la petite bière), et la viande est pour lui comme pour nos paysans flamands, un luxe inabordable.

A quoi tient cette énorme infériorité des résultats de la culture russe? Est-ce à l'insuffisance ou à l'infécondité du sol? Non, à coup sûr. D'après le savant et judicieux auteur des *Forces productives de la Russie*, M. de Tegoborski, la proportion du sol productif (dans lequel il faut comprendre les terres arables, les vignes, les jardins et les prairies) est en Russie de 2,42 dessiatines (la dessiatine équivaut 1/10e hectare) par habitant; tandis qu'elle n'est en Prusse que de 0,87 dess., en

France de 0,82. On voit donc qu'en Russie c'est le fonds qui manque le moins.

Ce fonds serait-il de mauvaise qualité? Pas davantage. La Russie possède une des régions agricoles les plus fertiles du globe, je veux parler de la région de la terre noire (*tschernozieme*) qui ne comprend pas moins de 95 millions d'hectares, et les bonnes terres ne manquent pas non plus en dehors de cette région privilégiée. Enfin, si la terre est abondante et bonne, est-ce l'homme qui ne vaut rien? Non. Le paysan russe ne le cède à aucun autre en vigueur, en intelligence et en moralité naturelles, on peut ajouter même que la terre noire ne fait pas défaut dans cette population demeurée encore presque à l'état de sol vierge.

A quoi donc tient l'extrême infériorité de cette agriculture si richement dotée par la nature quand on la compare à l'agriculture anglaise, qui a été si pauvrement partagée sous le rapport de la quantité et de la qualité du sol? Tout simplement à ce que celle-ci s'est développée sous un régime de liberté tandis que celle-là a subi l'influence énervante et immobilisatrice du servage.

C'est, comme on sait, le tzar Boris Godounoff qui a établi ou achevé d'établir le servage en Russie, en décrétant qu'à partir du 21 novembre 1601, jour de Saint-Georges, les paysans seraient complètement privés de la faculté, déjà auparavant restreinte, de changer de séjour. En d'autres termes, l'ukase de Boris Godounoff

attribuait aux seigneurs le monopole de l'achat ou de la location du travail des paysans fixés sur leurs domaines. Avant comme après cet ukase, les paysans fournissaient le travail nécessaire à la culture des domaines seigneuriaux et ils recevaient en échange soit la subsistance et l'entretien, soit, plus souvent, un morceau de terre, d'où ils tiraient eux-mêmes leurs moyens d'existence. Mais avant l'ukase, ils pouvaient débattre plus ou moins librement les conditions de ce marché ; après, ils furent obligés de subir celles qu'il plut au seigneur de leur accorder.

Ces conditions sont fort diverses, et l'on a compté en Russie jusqu'à 19 catégories de serfs. Je me bornerai à donner un court aperçu des principales. Communément, le propriétaire fait deux parts de son bien. Il garde l'une et cède l'autre aux paysans soit isolés comme dans la Petite Russie, soit réunis en communautés, comme dans la Grande Russie, en exigeant d'eux, en échange, les *corvées* nécessaires pour cultiver la part qu'il s'est réservée. Chaque lot porte le nom de *tiaglo* ou *téglo*. D'une part, le téglo représente une certaine quantité de terre fournie au paysan ; d'une autre part, une certaine quantité de travail ou de redevances en nature ou en argent à fournir par le paysan. L'étendue du *tiaglo* varie selon les domaines, la somme des redevances aussi. Ordinairement, le propriétaire exige trois jours de corvée par semaine ; quelquefois, il va jusqu'à quatre ou même cinq; dans certains domaines il ne s'agit que

du travail de l'homme ; ailleurs, et malheureusement presque partout, le travail des femmes et même des enfants doit y être ajouté. Enfin, de menues redevances en denrées, telles que volailles, œufs, champignons, ou des services, tels que le transport des denrées du propriétaire au marché, complètent les charges du tiaglo (1). Voilà le régime le plus commun.

(1) On traduit souvent le mot *tiaglo* ou *téglo* par le mot *feu*, mais cette traduction n'est pas exacte. Un téglo n'est ni une famille, ni une maison ni une personne. A proprement parler, il ne signifie qu'une charge agricole, mais il sert aussi à désigner les personnes auxquelles elle est imposée. C'est l'unité élémentaire ou le tantième des redevances qui correspond, d'une part, à la quantité des terrains dont jouissent les paysans d'un domaine, d'une autre part, à la population de ce même domaine. On compte la population d'un domaine par *âmes*, et ses forces travaillantes par *téglos*. Quand on compte par âmes, on entend désigner la population mâle, enregistrée dans les rôles du dernier recensement. Actuellement, la proportion ordinaire des âmes aux *téglos* est de 2 1/2 à 1. Mettre au *téglo* veut dire lotir un paysan ou une famille de paysans d'une certaine quantité de terre, qui impose une certaine quantité de redevances. Il y a des familles de paysans qui ont deux, trois ou même cinq *téglos*. Dans certains domaines, les *téglos* sont recherchés par les paysans ; dans d'autres, ils leur sont imposés. Le premier cas se présente lorsque les redevances sont au-dessous de la valeur des terrains concédés ; le second, lorsque les redevances sont au-dessus et se traduisent ainsi en un impôt sur le travail du tenancier asservi. Dans les domaines à corvée, le *téglo* implique (d'après la loi, qui cependant n'est pas strictement observée) le travail obligé de trois jours par semaine d'un homme et d'une femme, et, en cas de besoin, de deux chevaux avec les instruments propres au travail agricole. En outre, chaque *téglo* apporte au seigneur de *petites redevances* et *services* qui varient selon les localités, comme par exemple 25 œufs, une moitié de mouton, 10 livres de beurre, une certaine quantité de champignons ou de fruits des champs, le transport de

Mais dans les localités rapprochées des grands marchés de consommation, ce type primitif des arrangements entre propriétaires et paysans a reçu une modification essentielle. Les paysans trouvant là un débouché pour leurs denrées ont pu offrir aux propriétaires de substituer une redevance en argent, autrement dit un *obroc*, à la redevance en travail ou corvée. Cette substitution était visiblement avantageuse aux deux parties. En effet, de toutes les formes de redevance, la corvée est la pire. Elle se résume, en définitive, dans la livraison d'une certaine quantité de forces humaines, quantité qui se mesure, sauf dans le cas exceptionnel du travail à la tâche, au moyen d'une unité de temps, la journée. Or cette mesure n'est-elle pas essentiellement imparfaite ? Toute émission continue de forces étant accompagnée d'une fatigue et d'une peine rapidement croissantes, le serf s'acquitte de sa corvée en travaillant le plus légèrement possible, afin de s'épargner de la fatigue et de la peine. Il s'applique à ne livrer qu'un *minimum* de forces productives, tandis que le propriétaire s'efforce naturellement d'en obtenir le *maximum*. De là des conflits incessants entre les deux parties, et l'emploi inévitable du bâton comme extracteur de travail. Sous un régime de liberté, ces conflits se produisent aussi ; mais comme on

vivres, de bois, de produits du seigneur à vendre au marché. Dans les domaines à l'*obroc*, le travail obligé est remplacé par l'argent ; quant aux petites redevances, tantôt elles subsistent, tantôt elles disparaissent selon que le seigneur tient ou non à les conserver.

(Note fournie par M. K.)

a, des deux parts, la faculté de renoncer à la convention lorsqu'elle n'est pas fidèlement exécutée, les moyens de coercition n'ont pas de raison d'être. Il en est autrement sous un régime de servitude. A moins de renoncer au bénéfice de son monopole, en congédiant son serf pour cause de paresse ou de négligence dans la livraison de la corvée, le propriétaire doit chercher le moyen le plus efficace et le moins coûteux de l'obliger à faire bonne mesure dans la livraison de son travail. Quel est ce moyen ? C'est de lui infliger, en cas de paresse et de négligence, une fatigue ou une peine supérieure à celle que lui cause le payement intégral de la corvée. La peine des verges ou du bâton est, l'expérience l'atteste, celle qui procure avec le plus d'efficacité et d'économie le résultat voulu. Voilà pourquoi, dans tous les temps et dans tous les pays, le bâton a été la sanction naturelle et nécessaire du régime de la corvée. — La redevance en argent a l'avantage d'avoir une mesure fixe, et de ne point donner lieu en conséquence aux conflits que le bâton est appelé à vider ; elle a l'avantage encore de n'être exigible qu'à de plus longs intervalles. Malheureusement, ce mode perfectionné de redevance n'est possible que dans les localités où les paysans ont à leur portée un débouché assez étendu et assez régulier pour leur permettre de se procurer, en échange de leurs denrées, l'argent nécessaire au payement de l'obroc. Aussi, jusqu'à présent, la corvée est-elle demeurée le fait général.

Il y a encore une autre variété d'obroc qui mérite une mention spéciale. La population agricole, à l'époque où l'ukase néfaste de Boris Godounoff l'attacha à la glèbe, se trouvait fort inégalement distribuée. Certains seigneurs qui possédaient de vastes étendues de terres fertiles, n'eurent en partage qu'un petit nombre de paysans ; d'autres, au contraire, qui n'avaient que des domaines d'une faible étendue et d'une fertilité médiocre, devinrent maîtres d'un troupeau considérable de serfs. Quelques-uns tirèrent parti de cet excédant de forces humaines, en achetant de bonnes terres à vil prix ou en se les faisant concéder gratuitement dans les parties les moins peuplées de l'empire et en les colonisant ; d'autres vendirent simplement les paysans dont ils ne savaient que faire. Mais si l'ukase de Boris Godounoff leur avait conféré le privilége exclusif de disposer du travail du paysan devenu serf, on pouvait contester et on contesta qu'ils eussent la faculté de céder ce privilége à un tiers. Que firent-ils ? Ils le cédèrent en location au serf lui-même. De là une nouvelle catégorie de serfs à l'obroc, qui s'est progressivement augmentée à mesure que les emplois industriels et commerciaux se sont multipliés. Voici comment les choses se passent. Le seigneur accorde au paysan l'option ou d'être mis au *tiaglo* ou d'être autorisé, moyennant un obroc, à exercer soit dans l'enceinte du domaine seigneurial, soit au dehors, l'industrie qui lui paraît la plus productive et la plus conforme à ses aptitudes na-

turelles. Dans le dernier cas, le propriétaire remet au serf un passeport qui lui permet de changer de résidence, mais en le laissant toujours sous le coup d'un rappel, s'il ne paie pas exactement son obroc, ou même s'il plaît au propriétaire de le rappeler. Les grands propriétaires se contentent, en général, d'un obroc modéré, 25 à 50 roubles assignats (25 à 50 fr. par an). Aussi, les serfs intelligents et économes qui louent ainsi à un taux modéré le libre usage de leurs facultés productives, arrivent-ils fréquemment à l'aisance et même à la fortune. On cite un bon nombre de serfs à l'obroc qui sont devenus millionnaires. Les grands propriétaires se font un point d'honneur de ne pas augmenter le montant de l'obroc, à mesure que le serf s'enrichit, tout en refusant cependant de l'affranchir.

Écoutez, par exemple, cette curieuse et très authentique anecdote que raconte M. Schedo Feroti dans ses *Études sur l'avenir de la Russie :*

« M. Schalouchine, père du banquier actuellement établi à Riga, était, il n'y a pas très-longtemps, serf du comte Schérémétieff. Marchand de première guilde et riche à millions, il offrit pour sa liberté 200,000 roubles en assignats (222,000 francs) et ne put l'obtenir à ce prix malgré ses instances. Il faisait pourtant valoir une raison plus que suffisante : son servage rendait impossible l'établissement de ses fils, auxquels personne de la bourgeoisie de Riga ne consentirait de donner sa fille

en mariage, vu que les enfants seraient encore serfs comme leur père. Refusant la somme qu'offrait M. Schalouchine, le comte se contenta d'en prélever annuellement le modique obroc de 25 roubles en assignats, croyant de sa dignité de ne pas l'imposer plus fort que ses autres serfs, mais sans consentir à le libérer. C'est à une circonstance assez étrange que M. Schalouchine doit son affranchissement.

« Après deux voyages qu'il avait faits en hiver, sans pouvoir obtenir sa libération qu'on lui refusait toujours, Schalouchine revint à Saint-Pétersbourg au mois de mars, et ayant reçu le jour même de son départ un envoi d'huîtres, il en emporta un tonnelet pour le comte. Arrivé à Saint-Pétersbourg, il se rend immédiatement chez M. Schérémétieff, qu'il trouve entouré de plusieurs de ses amis réunis autour d'un déjeuner splendide, auquel il ne manquait rien... que des huîtres. Le comte grondait son maître d'hôtel, qui s'excusait en assurant que dans tout Saint-Pétersbourg il n'y en avait pas, et que celles qui avaient été servies la veille chez M. ···, avaient été commandées exprès et envoyées par la poste.

« A la vue de son serf millionnaire qui survint en ce moment, le comte s'écrie : « Voilà Schalouchine qui vient pour sa libération. Eh bien, mon cher, tu as tort de m'offrir 200,000 roubles dont je n'ai que faire ; mais trouve-moi des huîtres pour mon déjeuner d'aujourd'hui et je te donne ta liberté. »

« S'inclinant alors profondément, M. Schalouchine

remercie le comte de la grâce qu'il vient de lui accorder, lui annonce que les huîtres sont dans son antichambre, et, aux bruyants applaudissements de tous les assistants fait rouler dans la salle le tonnelet, sur le couvercle duquel le comte signe l'acte d'affranchissement du serf millionnaire ; après quoi, le traitant de *vous* et de *monsieur*, il lui dit : Maintenant je vous prie, M. Schalouchine, de vouloir prendre place et de déjeuner avec nous.

« C'est là une conduite de grand seigneur, et cela sent le boyard d'une lieue ; mais il n'en est pas moins affreux de penser que le sort de toute une famille dépend du bon plaisir d'un particulier, qui, par un mouvement de vanité, peut lui refuser la liberté à laquelle elle a le droit de prétendre par sa fortune, son éducation et la considération dont elle jouit. Or, il est certain que sans le tonnelet d'huîtres, les Schalouchine seraient encore une famille de serfs. »

Les petits propriétaires se montrent beaucoup plus durs. Le plus souvent, l'obroc se calcule sur le rendement probable des facultés du serf : plus ce sol intellectuel et moral est riche, plus le seigneur élève le taux de la rente qu'il en tire. S'il s'agit de femmes, on imposera à une jolie fille un obroc plus élevé qu'à un laideron, en lui laissant, bien entendu, le choix des moyens de le gagner. Bref, les propriétaires avides s'attachent autant que possible à écrémer le profit de

l'exploitation des facultés productives du serf, en ne lui laissant qu'un *minimum* de subsistance. A la vérité, le serf peut renoncer à ce marché léonin, en revenant chez le seigneur pour être mis au *tiaglo*. Mais, à moins que l'obroc ne soit par trop écrasant, il ne se résigne guère à prendre ce parti, tant la servitude semble dure à qui a tâté de la liberté ! Les ouvriers de fabrique, les artisans, les colporteurs, les cochers, les garçons de café sont, pour la plupart, des serfs à l'obroc. Les gouvernements de Jaroslav et de Vladimir, où une population richement douée meuble un sol ingrat, en fournissent un grand nombre. Quelquefois des propriétaires avisés, ayant remarqué que le fonds des facultés productives d'un homme de travail, convenablement préparé et façonné, acquiert une forte plus-value, font à leurs serfs les mieux doués l'avance des frais d'une éducation professionnelle ou d'un apprentissage, en se remboursant ensuite largement de cette avance par l'augmentation de l'obroc (1). Enfin, il arrive que des seigneurs se

(1) Dans ses intéressantes et substantielles *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie,* le baron Aug. de Haxhausen cite comme exemple de cette pratique économique l'histoire du garçon barbier qui le rasait à Pensa, et celle de la troupe du théâtre de Novgorod :

« Étant retourné, dit-il, à l'hôtel où j'étais descendu, à Pensa, je dis au maître de la maison, en allemand, de m'envoyer un barbier. Quelques minutes après, je vois entrer un jeune homme bien mis, d'une tournure convenable, et qui me rase avec une aisance toute française. C'était toutefois un paysan russe, à qui le seigneur de son village avait fait apprendre le métier de

ruinent, tandis que leurs serfs à l'obroc s'enrichissent. Très souvent, en ce cas, les serfs se cotisent pour venir en aide à leur seigneur. On m'a cité à Saint-Pétersbourg un tailleur serf à l'obroc qui entretenait son propriétaire tombé dans la misère, et, chose originale, la femme de l'artisan faisait cadeau de ses vieilles robes à sa maîtresse.

figaro, en payant, outre la nourriture, 350 roubles pour trois années d'apprentissage. Après ce temps-là, il l'avait mis à l'obroc. Le jeune homme s'en trouve bien. Il gagne aisément 175 roubles, qu'il doit payer en obroc ; puis il s'amuse, va au théâtre et joue au dandy ni mieux ni plus mal qu'un de ses confrères du boulevard des Italiens. »

L'histoire de la troupe d'acteurs serfs du théâtre de Novgorod est plus singulière encore :

« Je ne pus me défendre d'une extrême surprise en apprenant à Nijni Novgorod que tout le personnel, acteurs, chanteurs et chanteuses, étaient des serfs appartenant à un seigneur. Je ne saurais dire quelle impression bizarre firent sur moi ces paroles. La prima donna, actrice choyée du public, habituée aux applaudissements et aux triomphes, était fille d'un pauvre paysan soumis à l'autorité d'un maître ; les acteurs qui avaient rempli les rôles de prince, de boyard et de héros, étaient également de pauvres hères, fils de serfs attachés à la glèbe seigneuriale. Quel singulier contraste ne devaient-ils pas trouver entre ce rôle momentané et leur situation habituelle, entre l'oubli produit par l'inspiration artistique et le sentiment de leur véritable condition ! Pour avoir le droit d'être acteurs, pour exercer le plus libre, le plus indépendant de tous les arts, ils étaient obligés de payer à leur seigneur un obroc, comme on l'exige pour un métier, d'acquitter ponctuellement une dîme prélevée sur l'intelligence.

« Voici l'histoire du théâtre de Nijni Novgorod. Il y a quelques années, un seigneur célibataire fit construire dans sa terre une

Une troisième catégorie de serfs, sans contredit la plus avilie sinon la plus misérable, est celle des *dvoroviés* ou gens de la cour. Ce sont les serfs sans terre qui composent la domesticité. Cette domesticité pullulante est un reste, on pourrait dire un *caput mortuum* de l'état patriarcal. A l'origine, les communications étan difficiles, les débouchés n'existant que pour les produits d'une grande valeur sous un petit volume, les propriétaires étaient embarrassés de l'excédant de production qui s'écoule aujourd'hui sur le marché. En conséquence, que faisaient-ils? Ils s'entouraient d'un nombreux personnel, composé d'esclaves faits à la guerre ou d'hommes libres qui cherchaient à abriter leur faiblesse sous l'égide d'un protecteur puissant. Ce personnel recevait la subsistance et l'entretien, et fournissait en échange les services militaires, industriels ou domestiques dont le maître avait besoin. Les hommes étaient gens d'armes,

salle de spectacle et fit parmi ses serfs choix d'un certain nombre d'individus propres à devenir musiciens ou acteurs. Plus tard, lorsque leur éducation fut terminée, il fit monter plusieurs opéras et finit par venir s'établir à Nijni Novgorod, où il fit aussi bâtir un théâtre.

« Au commencement il n'engageait, au moyen de cartes d'invitation, que ses amis et ses connaissances ; mais plus tard, quand l'état déplorable de sa fortune, entamée par ses grandes dépenses, l'obligea de mettre plus d'ordre dans ses affaires, il se décida à faire payer les billets d'entrée et à devenir simplement entrepreneur ou directeur d'une troupe de comédiens. Après sa mort, il fut remplacé par un autre directeur, et actuellement, comme on me l'avait assuré, c'est encore un seigneur qui se trouve à la tête de cette entreprise. »

forgerons, charpentiers, tisserands; les femmes filaient, cousaient les vêtements et faisaient les travaux du ménage. Chaque propriétaire se procurait ainsi sans sortir de chez lui toutes les nécessités de la vie. Les articles de luxe seuls venaient du dehors, soit qu'ils fussent obtenus par l'échange ou par le pillage. Des centaines de « sujets, » parfois même des milliers, se trouvaient groupés autour du foyer seigneurial. Les premiers tzars, simples chefs d'une confédération de seigneuries ou de communautés agricoles, liguées pour se défendre contre les Polonais, les Turcs, les Tartares et autres peuples pillards, avaient une maison ou une « cour » composée de plusieurs milliers d'individus. Ce personnel était distribué en groupes selon les professions, et chaque groupe occupait sa place ou son « quartier » à part dans la ruche seigneuriale. Ces quartiers situés dans l'intérieur et au pied du Kremlin, et portant encore le nom des métiers qui y étaient exercés, ont formé le premier noyau de la ville de Moscou. Cependant ce premier moule économique et social s'est brisé à la longue pour faire place à un moule plus large et d'une contexture moins grossière. Dans cette organisation patriarcale de la production, le maître était obligé de fournir la subsistance et l'entretien aux artisans ses sujets; ceux-ci, en revanche, devaient tout leur travail au maître. Des deux côtés, par le simple effet du progrès de la population et de la richesse, amenant l'extension du marché, on trouva

avantage à se séparer; les artisans acquirent le droit de travailler pour tout le monde; le maître, à son tour, cessa d'avoir à supporter la responsabilité et les charges de la subsistance et de l'entretien des artisans. A mesure que la maison ou la cour du seigneur déversait ainsi dans la cité les industries dont elle avait été le foyer primitif, elle diminuait d'importance. Il n'y resta plus finalement, sauf dans les campagnes non encore pourvues d'un marché, que la domesticité proprement dite. Cette domesticité pullulante de sa nature, l'ukase de Boris Godounoff contribua à empêcher les propriétaires de s'en débarrasser. Sans doute, ils pouvaient mettre au *tiaglo* les gens de la cour inutiles, ou bien encore les envoyer exercer au dehors quelque métier contre paiement d'un obroc. Mais les domestiques accoutumés de père en fils à une existence paresseuse, ne sont guère propres à faire des paysans ou des artisans. D'ailleurs, les seigneurs avaient pris l'habitude d'être entourés d'une domesticité nombreuse. Un *pomeschik* de la vieille roche ne conçoit pas qu'on puisse s'habiller tout seul. — Si nous sommes réduits à nous servir nous-mêmes, me disait l'un d'entre eux en m'exprimant les sombres appréhensions que lui causait l'avenir, que deviendrons-nous? Moi, d'abord, je suis trop gros pour mettre mes bottes! — Peu de jeunes filles, même dans les familles de propriétaires les moins aisées, sont capables de se coiffer; chacune a sa femme de chambre, dont il lui serait aussi impossible de se

passer que de sa crinoline ou de son peigne. L'entretien de la maison n'exige pas moins de monde que le service des personnes. Allez par exemple chez un pomeschik un jour de grand nettoyage. Vous remarquerez une escouade de vingt ou trente femmes de la cour occupées à nettoyer les carreaux. Elles se sont distribué la besogne. Il y en a deux par fenêtre : chacune a deux ou trois carreaux à récurer pour sa tâche de la journée. Tout ce monde-là, hommes, femmes, enfants, vieillards vit aux dépens du pomeschik. D'après un relevé récemment publié par M. Troïnitzki, pour 103,194 propriétaires de serfs, il n'y a pas moins de 1,467,378 dvoroviés, ce qui donne en moyenne 13 ou 14 domestiques valides ou invalides par famille de propriétaires. 200,000 domestiques à gages suffiraient amplement pour remplacer ce personnel exubérant. Ce sera donc pour les propriétaires, — en admettant qu'ils apprennent un jour à mettre leurs bottes, — un lourd fardeau de moins.

Mais que deviendront les *dvoroviés* dès que le servage aura cessé d'assurer leur existence? Les uns demeureront en service comme domestiques à gages, les autres passeront à l'état de cultivateurs ou d'artisans; mais il y aura évidemment, dans cette classe avilie, un résidu d'incapables et de paresseux qui pourrait bien, si l'on n'y prend garde, servir de semence trop féconde au paupérisme.

Telles sont les trois grandes catégories de serfs qui

existent en Russie (1) et dont la libération prochaine était l'objet des préoccupations universelles.

Ajoutons encore, pour compléter cet aperçu sommaire, quelques indications sur le système de communauté propre aux paysans de la Grande Russie. Comme nous l'avons vu, le propriétaire fait deux parts de son domaine : l'une exploitée pour son compte, l'autre partagée en *tiaglòs* et fournie aux paysans en échange de la corvée ou de l'obroc. Dans la Grande Russie, cette

(1) Voici un résumé de la statistique du servage en Russie d'après l'excellent travail de M. Troïnitzki, président du comité central de statistique au ministère de l'intérieur :

En 1858-59, le nombre total des serfs montait à 23,069,631, — dont 11,244,913 du sexe masculin et 11,824,718 du sexe féminin. — Parmi ces serfs, il y en a 20,158,231 qui ont des terres en usufruit et 1,467,378 qui sont attachés aux maisons seigneuriales, en qualités diverses, sous le titre de *dvoroviés* (dvor — cour de la maison). C'est dans les provinces de Kiev et de Podolie qu'il y a le plus de serfs; on en compte plus d'un million dans chacune. Dans celles de Volhynie, Toula, Riazan, Smolensk, Tambov, Tver — de 750,000 à 1,000,000. — Dans seize autres de 500 à 750,000; dans dix-huit de 100 à 500,000; dans six de 10 à 100,000 et dans les provinces sibériennes moins de 10,000.

Le nombre total des propriétaires fonciers possédant des serfs, est de 103,194.

3,850 d'entre eux possèdent plus de 500 âmes chacun, et ils ont en leur possession 4,671,624 serfs.

20,165 en possèdent de 100 à 500, total 3,974,619 âmes.

79,176 en ont moins de 100, total 2,037,500 âmes.

42,978 moins de 20, total 339,586 âmes.

En 1859, il y avait 44,166 biens d'engagés dans les banques, avec 7,107,184 âmes, pour la somme de 445,503,061 roubles argent (1,172,012,244 frans). Donc, un tiers seulement des serfs ne sont pas engagés.

dernière partie du domaine est livrée en bloc à la commune en échange d'une somme proportionnée de redevances. C'est la commune qui se charge de la partager en tiaglos, et de répartir ces tiaglos entre ses membres. Ce partage et cette distribution se font sur le pied de l'égalité. Les *anciens* taillent dans le domaine communal autant de tiaglos qu'il y a d'âmes capables de les porter, et, pour prévenir toute contestation, on tire les lots au sort. En outre, comme quelques-uns sont toujours plus favorisés que les autres dans ce tirage, on fait un nouveau partage et un nouveau tirage au bout d'une certaine période, ordinairement à chaque recensement de la population, c'est-à-dire tous les 12 ou 15 ans. Les lots sont égaux, mais on peut obtenir plusieurs lots quand on est en état de fournir plusieurs redevances. La commune est responsable vis-à-vis des propriétaires tant pour les redevances seigneuriales que pour les impôts directs auxquels les paysans sont assujettis, — savoir la capitation et le recrutement. Lorsqu'une famille vient à diminuer ou à s'éteindre, la commune reprend les parts qui lui étaient allouées pour les faire rentrer dans le fonds commun ou les remettre à d'autres familles avec les charges afférentes à chaque tiaglo. Lorsque la population de la commune augmente, on distribue de nouveaux tiaglos pris dans le fonds de terre disponible. Lorsqu'il n'y a plus de terres disponibles, on diminue les parts existantes pour constituer celles des nouveaux venus, chaque *âme* capable

de porter la charge d'un tiaglo étant considérée comme ayant droit à une part dans le domaine commun. Mais, dans la pratique, ceci soulève une opposition fort concevable de la part des détenteurs des lots existants. Presque toujours, lorsque le fonds communal est épuisé, on attend qu'un tiaglo devienne vacant pour lotir les nouveaux venus. Ceux-ci passent ainsi à l'état de *candidats à la terre*, et, trop souvent, on les oblige à supporter leur part des charges d'une communauté dans laquelle ils n'ont qu'une simple éventualité de profits, ou si l'on veut une sorte de promesse d'action (1).

(1) Partout, dit l'auteur d'une étude remarquable sur la question du servage, où la terre est encore en abondance, chaque membre de la commune a nécessairement sa part dans le champ communal; dès que l'individu atteint 17 ou 18 ans, il reçoit un demi tiaglo ou un tiaglo entier, c'est-à-dire une parcelle de terrain, avec l'obligation de payer une part correspondante d'impôts et de redevances. Dans cette phase de son existence, l'exploitation communale a atteint tout son développement : elle a une raison d'être, elle est logique. Il n'en est point ainsi dans les localités où la terre commence déjà à manquer. Là, la répartition n'est plus motivée uniquement par le nombre d'ouvriers adultes, mais plutôt par la masse de terrain existant. Lorsque la parcellation menace déjà de *pulvériser* le sol, on cesse le partage des terrains ou au moins ne le renouvelle-t-on qu'à de très longues échéances; il n'est pas suffisant alors à un individu de naître pour avoir sa part assurée dans le champ communal : lorsqu'il atteint l'âge d'un travailleur adulte, il ne reçoit une parcelle que dans le cas où il y en a une devenue vacante par la mort où le départ d'un autre individu; s'il n'y a pas de vacance, il reste simplement *sur les rangs* et il n'a qu'à pourvoir à sa subsistance comme il veut, soit qu'il aille en chercher ailleurs, par exemple dans les villes : il porte alors le nom de *zatiagli*, c'est-à-dire hors du tiaglo. Parfois, dans ce cas, la commune l'exempte en revanche de la charge

Si rapide et si incomplète que soit cette esquisse du servage, elle suffira, je pense, pour expliquer l'état arriéré de l'agriculture russe. Où le progrès aurait-il pu surgir? Dans les exploitations des paysans? Mais les paysans assujettis au monopole du propriétaire ne conservent guère que le minimum strictement indispensable pour entretenir et renouveler aussi grossièrement que possible, leur matériel et leur personnel agricoles. D'ailleurs, en admettant même qu'ils parviennent à accumuler un petit capital, ont-ils intérêt à le confier à une terre qu'ils ne détiennent qu'à titre précaire et qui ne peut manquer, en tous cas, de leur échapper à chaque nouveau partage? L'agriculture des paysans est donc restée au point où elle était au temps de Boris Godounoff, peut-être même est-elle devenue moins productive, car la terre fatiguée dans les endroits où elle ne surabonde pas et déboisée dans ceux où le sol n'était point surchargé de forêts, s'est dégradée au lieu de s'améliorer. Le progrès aurait-il pu davantage élire domicile dans les exploitations seigneuriales ? Mais jusqu'à présent les propriétaires accoutumés à passer leurs meilleures années au service de l'État (c'était même

de l'impôt, mais souvent aussi ce n'est pas le cas, et alors nous voyons se produire cette suprême injustice qu'un individu, n'ayant point reçu sa part dans le champ communal, n'ayant aucun intérêt direct dans la commune, peut être forcé d'en supporter toutes les charges à l'égal des autres membres que le sort a plus favorisés que lui.

Études sur la question de l'abolition du servage en Russie, par un contemporain, p. 523.

autrefois une obligation : le paysan était obligé de servir le seigneur, et le seigneur de servir l'Etat ; on a affranchi le seigneur du service, mais on a oublié d'exonérer le paysan du servage), les propriétaires, dis-je, ne songeaient guère à s'occuper d'agriculture. On ne concevait même pas qu'un homme qui pouvait arriver au titre d'Excellence en servant l'État perdît son temps à faire pousser du blé, ou à élever des moutons. Les seigneurs séjournaient le moins possible dans leurs terres; ils se bornaient à en toucher les revenus qu'ils allaient manger à Saint-Pétersbourg, à Moscou ou mieux encore à l'étranger. A ce train de vie, ils ne manquaient pas de s'endetter ; et comme ils trouvaient aisément à emprunter auprès des banques de la couronne pourvu qu'ils eussent des *âmes* à hypothéquer, ils ont fini par engager la plus grosse part de leurs biens. Leur dette hypothécaire s'élève, comme nous l'apprend M. Troïnitzki, à bien près de 1,200 millions de francs, et c'est tout au plus si la centième partie de cette somme a été consacrée à des améliorations agricoles. Les marchands de vin de Champagne, les modistes de Paris, les maisons de jeu de l'Allemagne en ont absorbé certainement la meilleure part. Et voilà pourquoi l'agriculture des propriétaires ne vaut guère mieux que celle des paysans !

On voit donc que le monopole du travail a eu, en Russie, le résultat inévitable de tout monopole, savoir d'appauvrir ceux-là mêmes qui en ont obtenu le bien-

fait décevant. C'est que le monopole, en altérant les relations naturelles des coopérateurs de la production, en infligeant aux uns une situation misérable et dépendante ; en procurant aux autres un revenu assuré sans exiger d'eux aucune peine, enlève à ceux-là tout moyen et même tout motif de progresser, et agit sur ceux-ci comme le plus puissant des narcotiques. Il en résulte que la part du privilégié a beau être usuraire, comme le produit à partager ne s'accroît point, il se trouve à la longue réduit à une situation bien inférieure à celle du propriétaire des pays de travail libre. Traduisons ceci en chiffres. Dans ses études sur l'*Economie rurale de l'Angleterre*, M. Léonce de Lavergne évalue approximativement à 100 francs le produit brut de l'hectare de terre en France et à 200 francs en Angleterre. En prenant pour base le chiffre de francs 8,194,000,000 donné par M. Tegoborski pour le total général du produit brut de l'économie rurale de la Russie, sur une superficie de 200,000,000 de dessiatines environ de sol cultivé, de prairies et de pâturages, on n'obtient que 40 à 45 francs pour le produit brut moyen d'un hectare en Russie, soit le cinquième du produit brut anglais. M. Léonce de Lavergne estime la rente du propriétaire anglais à 60 francs par hectare, soit à un peu moins du tiers du produit brut. Eh bien, en admettant même qu'en Russie le monopole dévolu au propriétaire foncier sur le travail des paysans ses coopérateurs, lui permette d'élever sa rente à la moitié ou aux deux tiers du produit

brut, sa part ne dépassera pas 20 francs ou 30 francs, c'est-à-dire le tiers ou la moitié au plus du produit brut anglais. Sous un régime de liberté, la part du propriétaire est, comme on le voit, relativement plus faible que sous un régime de monopole, mais comme le produit à partager est plus considérable et comme il s'accroît sans cesse, cette part n'est pas moindre en réalité et elle va s'élevant tous les jours alors que celle du monopoleur demeure stationnaire, si elle ne décroît point sous l'influence d'un système de culture barbare.

Je ne sais si les propriétaires russes avaient fini par apercevoir ce vice radical du monopole dont ils étaient investis. Toujours est-il que l'abolition du servage n'a point provoqué parmi eux ces farouches colères que l'abolitionisme a fait éclater chez les planteurs américains. J'ajoute que le rescrit impérial du 20 novembre-2 décembre, qui mettait cette grande affaire à l'ordre du jour, n'a pas été accueilli avec moins de joie par la partie éclairée de la noblesse que par la classe asservie elle-même. Il existe bien encore, sans doute, en Russie des partisans du servage ; mais tout ce que peuvent faire ces « plantateurs » obstinés et incorrigibles, comme on les nomme, c'est de se lamenter et de bouder. L'opinion s'est prononcée avec tant d'ensemble et d'énergie en faveur de la réforme promise, que toute tentative, même indirecte, de défense du servage soulève aussitôt un *tolle* universel. Je n'ai point, pour ma

part, rencontré un seul noble russe, un seul! qui ait essayé de me convertir à la cause du servage.

Cependant on n'est guère rassuré sur l'avenir. En général, on est convaincu que le résultat final sera bon; on ne doute point que la classe des propriétaires elle-même ne finisse par trouver profit à la suppression d'un monopole qui l'a conduite à engager les deux tiers de ses paysans au mont de piété agricole des banques de la couronne. Mais... il y a une transition que l'on redoute, et non sans quelque raison, il faut en convenir.

Dans l'état actuel des choses, entendais-je dire fréquemment, on vit mal, sans doute, on ne joint pas souvent les deux bouts, mais on vit. Vivra-t-on encore et comment, lorsque le corvéable ne sera plus là pour semer le blé, le récolter et le transporter, lorsque la cuisine seigneuriale ne sera plus alimentée par les petites redevances en œufs, poulets, champignons, fruits, des bonnes gens du village, lorsque les domestiques de la cour ne seront plus là pour mettre les bottes à monsieur et coiffer madame? Le travail de corvée produit peu, soit! mais il ne coûte rien, car la terre ne compte pas! On peut faire marcher aujourd'hui son ménage des champs à peu près sans bourse délier. Il en sera autrement quand on aura des avances de culture à faire, des machines à acheter, des ouvriers et des domestiques à salarier. Il faudra, pour tout cela, un capital. Or, ce capital, on ne l'a point. Au contraire! on a des dettes! — Puis, ajoutent les pessimistes, quand même nous

réussirions à nous procurer ce capital, pourrons-nous obtenir du travail à un prix raisonnable et en quantité suffisante? — J'ai déjà toutes les peines du monde à faire travailler mes paysans, maintenant qu'ils y sont forcés, disait naïvement une vieille plantatrice, comment y réussirai-je lorsqu'ils seront libres? — D'ailleurs ils entendent bien devenir propriétaires à leur tour. — Nous sommes à vous, ont-ils coutume de dire, mais la terre est à nous. — Quelques-uns vont même jusqu'à croire que la liberté c'est le droit de se mettre purement et simplement à la place des seigneurs.

Les anecdotes ne manquent pas pour appuyer ce thème. Tantôt ce sont des paysans qui refusent la liberté qu'on leur offre gratis, parce qu'ils attendent d'heure en heure le bienheureux ukase qui doit leur donner la propriété avec la liberté. Tantôt encore ce sont des paysans qui vont visiter en amateurs le domaine seigneurial et qui en font d'avance la répartition à l'amiable pour éviter les querelles quand le grand jour sera venu. Mais que deviendront les propriétaires? Oh! il n'y a pas beaucoup à s'inquiéter de leur avenir. Voici à ce sujet une anecdote agréable et rassurante qui se colporte parmi les plantateurs.

Deux paysans se rencontrent. — Sais-tu la grande nouvelle? dit l'un. — Quelle nouvelle? — Le *Gossoudar* (l'Empereur) va nous donner la liberté. — Est-ce possible? — Rien n'est plus sûr, l'ukase est arrivé. Comme nous allons être heureux! — Certainement,

mais... — Quoi? ne serais-tu pas content? — Si, mais il y a une chose qui m'embarrasse. — Laquelle? — C'est que mon seigneur est un si brave homme! il nous a nourris tous après la dernière sécheresse, ses filles apprennent à lire et à écrire à mes enfants, il est pour nous comme un père. Je crois que je n'aurai jamais le courage de le tuer! — Tiens, c'est comme moi! Mon propriétaire est la bonté même. Ces jours passés encore, il nous a fait cadeau d'une vache pour remplacer celle que nous avons perdue. Il laisse paître nos moutons avec son troupeau, et sa femme nous sert de médecin quand nous sommes malades (1). Ah! comme ça sera dur de tuer un si bon maître! Et les voilà qui se mettent à pleurer à chaudes larmes. Soudain, l'un d'eux se frappe le front et dit à l'autre : — J'ai trouvé un moyen de tout arranger. Sais-tu ce que nous allons faire? Toi, tu te chargeras de tuer mon seigneur et moi je tuerai le tien! — Et nos deux bons apôtres de se réjouir d'avoir trouvé un moyen si ingénieux et si facile de « tout arranger ».

On nous dit, continuent les pessimistes, on nous dit que si les capitaux nous manquent pour exploiter nos

(1) Les médecins sont rares dans les campagnes. Les dames en tiennent lieu fort souvent. Elles pratiquent surtout la médecine homœopathique, dont les remèdes, faciles à administrer, agissent, disent-elles, avec une efficacité remarquable, sur les organisations saines et primitives de ces hommes-enfants que le servage retient en tutelle. L'illustre Hahnemann ne possède pas de plus fervents adeptes que ces aimables et bienfaisants docteurs en jupons.

terres, nous aurons toujours la ressource de les louer; qu'il nous suffira de les diviser en fermes et de chercher des fermiers? — Rien de mieux, mais où trouver des fermiers capables et pourvus d'un capital suffisant? La classe des *gentlemen-farmers* n'existe pas en Russie, et il n'y a pas apparence qu'elle s'y forme de sitôt. Nous en serons donc réduits à exploiter nos fermes nous-mêmes où à les livrer à des paysans ignorants qui auront bientôt gaspillé le cheptel et mis hors de service notre matériel perfectionné. De quelque côté qu'on se tourne, on n'a devant soi que la ruine. Il se peut que les générations futures finissent par profiter de l'émancipation, mais, en attendant, il est dur, on en conviendra, de se sacrifier pour faire le bonheur des générations futures.

A ces gémissements, à ces plaintes qui s'exhalent du camp des plantateurs, viennent se joindre des appréhensions manifestées au nom des intérêts de la classe même qu'il s'agit d'émanciper.

Dans l'état actuel des choses, dit-on, le serf est en tutelle. Son tuteur n'est point sans doute un modèle de désintéressement, il vit aux dépens de ses pupilles, mais du moins il les protége et il assure leur existence. Il se met entre eux et la race famélique des petits *tchinovniks*, et, dans les mauvaises années, il vient paternellement en aide à ces grands enfants imprévoyants. Il empêche que des mariages imprudents ne précipitent l'accroissement de la population de manière à créer des

existences pour lesquelles « aucun couvert n'est mis au banquet de la nature ». D'un autre côté, ce couvert est assuré à tous ceux qui naissent : aux uns le seigneur fournit la terre en échange de la corvée, aux autres la subsistance en échange du service personnel. Le servage aboli, quelle sera la destinée de l'affranchi ? Il sera livré sans défense aux exactions de la bureaucratie, et les paysans de la couronne savent par expérience que le *tchinovnik* est un maître plus rapace encore que le seigneur (1). Il n'aura plus de secours à attendre de personne, car, en devenant libre, il sera devenu res-

(1) Les faits ne manquent pas à l'appui de cette thèse. Écoutons plutôt M. le prince Dolkoroukoff :

« A l'époque la plus active des travaux champêtres, à l'époque de la moisson et de la fenaison, par exemple, on voit souvent arriver chez les paysans de la couronne, ainsi que chez les serfs des terres où les propriétaires ne résident point, des employés soi-disant venus pour faire une enquête, souvent sur une affaire imaginaire. Ils font chercher les paysans les plus aisés et les retiennent trois, quatre jours, sous le prétexte de leur faire subir un interrogatoire. L'urgente nécessité qu'ont ces paysans de retourner à leurs travaux les décide à donner de l'argent aux employés, et l'enquête se trouve faite en un clin-d'œil.

« ... Dans l'une des communes des paysans de la couronne, il y avait en plein champ une immense pierre pesant quelques milliers de kilogrammes. Un jour, le chef du cercle arrive, réunit les paysans et leur annonce avoir reçu de l'Empereur l'ordre de leur prescrire de transporter cette pierre à Saint-Pétersbourg. Les paysans se récrient en signalant l'énorme poids de la pierre, et prient le chef du cercle de tâcher de leur éviter cette besogne. L'employé y consent, se fait largement payer par ces pauvres gens, et leur promet de solliciter la révocation d'un ordre, lequel, comme de raison, n'avait jamais été donné. »

La Vérité sur la Russie, par le prince Pierre Dolgoroukoff, p. 72.

ponsable de sa destinée. S'il n'est point capable de supporter ce lourd fardeau, s'il ne sait point, comme il n'y a que trop apparence, assurer lui-même son avenir et celui de sa famille, il descendra à la misérable condition de prolétaire, et la Russie verra naître dans son sein le cancer du paupérisme qui ronge les sociétés occidentales.

Il ne suffit donc pas, conclut-on des deux parts, de proclamer l'émancipation, en mettant la liberté pure et simple à la place du servage. Il faut aviser aux moyens de préserver les propriétaires de la ruine qui les menace. Il faut encore préserver la classe asservie des dangers d'une liberté dont elle ne soupçonne même pas les conditions et les exigences. Il faut, en la débarrassant de la tutelle onéreuse du seigneur, constituer à son intention une autre tutelle, moins tyrannique et moins coûteuse, qui la mette à l'abri du prolétariat et du paupérisme.

En conséquence, les uns proposent de charger le gouvernement d'indemniser les propriétaires, en rachetant leurs terres, qu'il paierait au moyen d'une nouvelle émission de papier-monnaie ou autrement; les autres demandent que les terres actuellement exploitées par les serfs soient dévolues à la commune pour être possédées par elle d'une manière indivise et distribuées aux affranchis, en tenure temporaire, d'après le mode actuel de répartition; enfin que la commune soit investie vis-à-vis de ses membres de tous les pou-

voirs de gouvernement et de tutelle qui ont appartenu jusqu'à présent au seigneur.

Il y a au fond des appréhensions dont je viens de donner l'exposé sommaire et des solutions qu'elles ont suggérées, un mélange confus de vérités, d'exagérations et d'erreurs qui atteste combien peu l'opinion est éclairée encore sur cette question capitale. Qu'y avait-il donc à faire avant tout? Il y avait à l'éclairer, ou pour mieux dire, à lui permettre de s'éclairer elle-même. S'il avait été permis à tout le monde de parler et d'écrire sans entraves sur une question qui intéresse à un si haut point tout le monde, les erreurs auraient fini par se dissiper, les exagérations seraient tombées devant l'examen attentif des faits, et la vérité se serait dégagée de cette gangue, comme les pépites d'or se dégagent, dans l'opération du criblage, des matières terreuses auxquelles elles sont mêlées.

Malheureusement, les gouvernements ont été jusqu'à présent beaucoup plus frappés des inconvénients et des dangers de la liberté de discussion que de ses avantages. Ces inconvénients et ces dangers existent, je ne le nie pas. La liberté de discussion est un outil puissant et délicat qu'il faut manier avec prudence et habileté sous peine de se blesser, et presque toujours on se blesse quand on commence à s'en servir. Mais il s'agit de savoir s'il n'y a pas plus de danger encore à s'en passer qu'à s'en servir; si les erreurs persistantes de l'ignorance ne peuvent pas causer plus du mal que les écarts

temporaires de la liberté de discussion; et puisque nous sommes en Russie, si une mauvaise solution de la question du servage, en soulevant des intérêts servis par des passions toujours d'autant plus violentes et inexorables qu'elles sont moins éclairées, n'y occasionnerait point des perturbations bien autrement profondes et redoutables que les ébullitions superficielles d'une discussion surexcitée.

A la vérité, le gouvernement russe n'a point interdit absolument la discussion sur la question du servage. Tantôt il l'a permise et tantôt il l'a défendue, selon qu'il la jugeait utile ou nuisible. Mais le régime de *l'échelle mobile* ne vaut pas mieux en matière de discussion qu'en matière de commerce : aucun débat large et approfondi ne peut s'établir quand du jour au lendemain les opérations de la production et de l'échange des idées peuvent être brusquement entravées ou interrompues. La discussion est donc demeurée insuffisante pour porter la lumière dans les esprits, et la solution qui était en train de se préparer dans le laboratoire administratif pendant mon séjour en Russie ne pouvait manquer de s'en ressentir.

Cependant rien n'a été négligé pour arriver au résultat le plus satisfaisant possible. Après le fameux rescrit impérial du 20 novembre-2 décembre 1857, qui mettait à l'ordre du jour la question de l'émancipation des serfs, le gouvernement a chargé une commission, composée de hauts dignitaires de l'empire, d'en prépa-

rer l'examen et la solution. Mais comme, en tout pays, les hauts dignitaires sont plus propres à décorer le magasin qu'à faire la besogne de l'atelier, on leur a adjoint une *Commission de rédaction,* sur laquelle est retombée, naturellement, tout le fardeau du travail. La commission, recrutée dans les rangs des administrateurs, des propriétaires et des hommes de science, et composée, en général, d'hommes fort distingués, s'est mise à l'œuvre avec une activité et un bon vouloir dignes des plus grands éloges. Pendant les dix mois qui ont précédé mon arrivée à Saint-Pétersbourg, elle avait tenu plus de 150 séances, et ces séances duraient une bonne partie du jour, parfois même de la nuit. Consulter les comités de la noblesse, spécialement institués dans chaque gouvernement pour s'occuper de la question de l'émancipation, leur adresser, dans ce but, une série de demandes concernant cette question envisagée sous tous ses aspects économiques, financiers, administratifs, etc.; recueillir les réponses et les coordonner de manière à mettre en regard de chacune des demandes (il n'y en avait pas moins de 40), les informations et les opinions recueillies auprès des divers comités; entendre ensuite les délégués des comités, compléter et rectifier ainsi l'enquête écrite au moyen d'une enquête orale; formuler enfin, sur tous ces éléments d'information, un projet d'émancipation qui en fût comme la quintessence, telle a été l'œuvre laborieuse de la Commission de rédaction. J'ajoute qu'à mesure qu'elle ras-

semblait, en les ajustant et en les coordonnant, les pièces de son immense enquête, elle les livrait à l'impression pour les distribuer comme cela se pratique dans les pays constitutionnels. Mon ignorance de la langue russe m'a empêché de puiser à cette source abondante d'informations, mais les adversaires de la commission eux-mêmes reconnaissent que son enquête a été dressée avec soin et conscience. Le seul reproche qu'on puisse adresser à la commission de rédaction, c'est de n'avoir consulté qu'une des parties intéressées : les propriétaires, mais on peut invoquer en sa faveur, comme circonstances atténuantes, d'abord qu'elle n'avait point sous ce rapport les coudées franches, ensuite que, nulle part, sauf en Angleterre, on n'a trouvé jusqu'à présent que l'opinion des masses, sur les questions qui les intéressent, valût la peine d'être recueillie. Comme s'il suffisait d'ignorer ce qu'elles pensent pour n'avoir rien à craindre de leurs erreurs!

QUATORZIÈME LETTRE

LES AUTRES RÉFORMES

La politique de compression et de prohibition en Russie. — Echec éclatant qu'elle a subi. — Ce qu'il en faut conclure. — Les écoles en présence, les réglementaires, les socialistes, les économistes, l'école historique. — Les impôts à transformer, la capitation, le monopole des eaux-de-vie, le recrutement. — L'absence de chauvinisme en Russie. — Cause réelle et cause apparente de la dépréciation des billets de crédit. — La liquidation en retard de la guerre d'Orient. — La rupture de la balance commerciale. — Comment le crédit forcé fait obstacle au développement du crédit libre. — La liquidation des banques de la couronne. — Les associations industrielles et commerciales. — Comment il se fait que les Russes ne soient mûrs ni pour la liberté du crédit, ni pour la liberté d'association, ni pour la liberté du commerce.

Odessa, 28 juin 1860.

La Russie ressemble à un vaste atelier où l'on se serait obstiné, en dépit du progrès, à conserver les outils et les procédés du bon vieux temps. Un moment viendrait où les propriétaires de cet atelier en retard seraient obligés ou de s'isoler complétement sans rien demander comme sans rien offrir à personne, ou de tâcher de regagner le temps et le terrain perdus en se hâtant

d'adopter ce qu'il y a de mieux en fait de machines et de méthodes. C'est au premier de ces deux partis que s'était arrêté l'empereur Nicolas. A l'intérieur :

Il comprimait, comprimait, comprimait.

A l'extérieur :

Il prohibait, prohibait, prohibait.

Aux idées, il opposait la censure; aux voyageurs, sa terrible III[e] section (police des passeports et police politique); aux produits, un tarif qui semblait avoir été confectionné par M. Prohibant en personne. Mais, hélas! la compression et la prohibition elles-mêmes sont aujourd'hui des engins arriérés, des fusils à mèche incapables de résister aux canons rayés du progrès. En dépit de la censure, la génération élevée sous l'empereur Nicolas s'est trouvée être, on ne sait comment, tout imprégnée d'idées libérales. En dépit de la III[e] section, de la cherté des passeports qui coûtaient jusqu'à 1,000 roubles, et de la difficulté de les obtenir, la passion des voyages à l'étranger, poussée à son paroxysme, réussissait à se satisfaire. Les étrangers de leur côté, ne manquaient pas d'être attirés en Russie par l'appât du fruit défendu, et l'empereur Nicolas lui-même se chargeait de servir de cicerone au plus dénigrant et au plus cancanier des voyageurs, M. le marquis de Custines. Enfin, en Russie comme partout,

l'élévation du tarif de douanes servait de prime d'encouragement à la contrebande. L'expérience de la compression et de la prohibition à outrance a donc échoué aussi complètement que possible sous le règne de Nicolas, et l'on pourrait tirer une double moralité de cet éclatant échec, l'une à l'adresse des réactionnaires, l'autre à l'adresse des révolutionnaires. Si l'empereur Nicolas a échoué dans sa tentative d'isoler la Russie du mouvement qui emporte les sociétés européennes, malgré les moyens formidables dont il disposait, malgré le prestige dont il était redevable à son activité surhumaine et à sa volonté de fer, n'en faut-il pas conclure qu'il poursuivait une œuvre impossible ? que d'entreprendre de faire vivre un peuple à l'écart, en le gouvernant à la mode d'autrefois, est tout simplement une utopie ? Voilà pour les réactionnaires. D'un autre côté, si l'expérience démontre que les idées font leur chemin quand même, en dépit de la compression et de la prohibition, les moyens révolutionnaires ne perdent-ils pas leur raison d'être? A quoi bon employer ces procédés violents à l'aide desquels le progrès se fabrique toujours à un prix abusif quand il se fabrique, s'il suffit désormais de laisser agir la force irrésistible de germination et d'expansion qui lui est propre? Voilà pour les révolutionnaires.

L'empereur Nicolas mort, son système de compression et de prohibition à outrance devenait impossible à maintenir un jour de plus. L'empereur Alexandre II

eut la sagesse de le comprendre, et au lieu de s'accrocher comme tant d'autres à un passé qui tombait en ruines, il mit résolûment la main à l'œuvre pour rebâtir l'atelier et y introduire une nouvelle *machinery*. Malheureusement la transformation est lente à s'opérer, et ce qui a été fait est peu de chose auprès de ce qui reste à faire. Il est dangereux d'improviser des réformes, dit-on. Je le veux bien ; mais quand une réforme est mûre, plus elle est vigoureusement et lestement menée, mieux cela vaut pour tout le monde. Supposons qu'un manufacturier, après avoir résolu de changer son matériel, mît des années à remplacer ses vieux métiers par des nouveaux, au lieu d'opérer d'emblée le changement nécessaire, à quelles complications, à quels tiraillements, à quelles pertes ne s'exposerait-il point ? Il en est de même, l'expérience l'atteste chaque jour davantage, pour les réformes économiques. Les périodes de transition, pendant lesquelles le système qui arrive se heurte à celui qui s'en va, sont les plus rudes à passer : il faut donc s'attacher à les abréger autant que possible au lieu de les allonger.

Cependant, avant de reléguer au grenier un vieil appareil gouvernemental, on doit être bien fixé sur celui qu'il convient de mettre à la place, sous peine d'avoir à payer les frais d'une série de changements, toujours excessivement coûteux. Or, en Russie comme en bien d'autres pays, si l'on sait parfaitement ce que l'on ne veut plus, on ne sait pas, à beaucoup près, aussi bien

ce que l'on veut. Il y a deux écoles en présence : l'école réglementaire et interventionniste ou néo-gouvernementaliste et l'école libérale. Celle-ci a pour elle la majorité de la classe éclairée ; en revanche, celle-là s'appuie d'une part sur les fractions arriérées de l'aristocratie et de la bureaucratie ; d'une autre part, sur une couche inférieure, au sein de laquelle les théories du socialisme économique associées à celles de la démocratie politique ont fait un certain nombre de prosélytes. En Russie comme ailleurs, ces deux extrêmes se touchent. En admettant, par exemple, que M. Herzen devînt un jour le maître des destinées de la Russie, il ne serait certainement pas moins despote que ne l'était l'empereur Nicolas. Car M. Herzen, dont j'honore au surplus le dévouement désintéressé, procède de l'empereur Nicolas, comme Robespierre et Saint-Just procédaient de Richelieu et de Louis XIV. C'est un Nicolas coiffé du bonnet rouge. Ce Mazzini russe, dont le journal la *Cloche*, « absolument prohibé », est dans toutes les mains, représente, hélas ! en présence du despotisme croulant du passé, le despotisme de l'avenir, non corrigé mais considérablement augmenté. Dieu préserve la Russie de passer jamais par ses mains !

Entre l'école du despotisme représentée à droite par la queue de l'ancien régime, à gauche par M. Herzen et l'école de la liberté, il y a les éclectiques de toutes nuances, il y a aussi l'école historique importée d'Al-

lemagne et qui n'a pas peu contribué à embrouiller les esprits. L'école historique admet cependant la liberté comme but, mais ce but il faut passer, pour l'atteindre, par toute une série de savantes gradations. Ainsi, les institutions économiques et financières de la Russie sont d'un siècle en retard sur celles de l'Angleterre. Il ne faut pas que la Russie s'avise d'imiter les progrès actuels de l'Angleterre en économie politique et en finances. Non! il faut qu'elle franchisse successivement et méthodiquement toutes les étapes par où l'Angleterre a passé en se gardant bien d'en vouloir enjamber aucune. Seulement, l'école historique manque de logique, en ne s'opposant point, par exemple, résolûment, à l'introduction immédiate des chemins de fer dans un pays qui ne possède guère que des chemins de terre : il est évident que la Russie devrait commencer par paver ses routes de terre, puis les dépaver pour les macadamiser, puis y adapter des rails en bois, puis enfin remplacer les rails en bois par des rails en fer pour progresser *selon les règles*. Quoi qu'il en soit, l'école historique trouve de nombreux adeptes parmi les esprits « juste milieu ». Il en résulte qu'au lieu d'emprunter aux autres nations ce qu'elles ont de mieux en fait de progrès, on se rabat de préférence sur ce qu'elles ont d'arriéré, et que les vieilles machines réglementaires dont nous aspirons à nous débarrasser sont en train de trouver un ample débouché en Russie.

Je ne veux point abuser de ma qualité de professeur d'économie politique en exposant dans tous leurs détails, comme ce serait mon droit, quelques-uns diront même mon devoir, toutes les réformes qui occupaient l'attention publique, en concurrence avec l'abolition du servage. Je me contenterai de dire quelques mots de celles dont j'entendais le plus parler.

Je commencerai par les réformes financières. Parmi les impôts qui pèsent le plus durement sur les masses, il faut citer la capitation, le monopole de l'eau-de-vie et le recrutement.

La capitation, qui rapporte au trésor environ 20 millions de r. a., peut être considérée comme une quote-part du gouvernement dans les bénéfices du monopole qu'il confère au seigneur sur le travail du serf. Aussi le seigneur en est-il responsable vis-à-vis du fisc. Le servage aboli, la capitation doit être transformée, sinon supprimée. De quelle manière ? Les financiers d'aujourd'hui sont, à l'exemple des économistes du siècle passé, grands partisans de l'impôt foncier, comme si la terre était autre chose qu'une machine, et l'impôt qui la frappe une dîme prélevée sur le plus indispensable des instruments de travail ! Une *income tax,* frappant toutes les classes de la population, en proportion de leurs revenus, ne serait-elle pas infiniment plus équitable et plus économique ? Mais, aux yeux de l'école historique, les mérites mêmes de l'impôt sur le revenu sont autant de motifs sinon de le repousser, au moins

de l'ajourner. C'est un impôt trop perfectionné ! On s'en tiendra donc, selon toute apparence, à l'impôt foncier qui n'a point ce défaut-là.

Le monopole de l'eau-de-vie a beaucoup plus d'importance encore que la capitation. Sur une recette totale que M. de Reden évaluait, il y a quelques années, à 275 millions de r. a., il fournit au Trésor 140 millions de roubles. On ne doit pas s'en étonner, car l'eau-de-vie est, en Russie, le seul assaisonnement que la masse du peuple puisse ajouter à sa nourriture grossière et monotone. C'est un « sel » liquide. Le monopole de l'eau-de-vie est donc fort impopulaire; mais, à moins de progrès économiques et financiers en dehors de toute prévision, il ne peut être question de le supprimer. Aussi s'occupe-t-on simplement des moyens de le perfectionner. Comme il est affermé et comme l'affermage en l'absence des garanties de la publicité engendre des abus criants, on s'imagine volontiers qu'en remplaçant, à la mode occidentale, l'affermage par la régie, on aura réalisé le plus désirable des progrès. J'en doute. La régie nécessite un énorme accroissement de bureaucratie, et elle est plus coûteuse que l'affermage, sans être moins vexatoire. En quelques années, les *droits réunis* n'avaient-ils pas soulevé en France plus de haines qu'il ne s'en était accumulé pendant des siècles contre les fermes générales ? Ce n'est pas, certes, que je veuille défendre le système de fermage qui fonctionne actuellement en Russie. C'est un

système essentiellement compliqué et vicieux. Le gouvernement et les fermiers s'y associent pour dépouiller tour à tour le producteur et le consommateur. Le gouvernement se réserve le monopole de l'achat de l'eau-de-vie chez les distillateurs, qui sont pour la plupart des propriétaires fonciers. Il la paie à un prix réglé sur le cours des céréales : ce prix ne dépasse pas 50 à 70 copecks le vedro (fr. 2 à 2-80 par mesure de 16 litres). Après avoir acheté ainsi l'eau-de-vie à bon marché aux distillateurs, le gouvernement la vendcher aux fermiers, lesquels la revendent plus cher encore aux consommateurs. Le gouvernement impose à la vérité un tarif de vente aux fermiers; mais ce tarif officiel, on peut toujours aisément l'éluder quand on n'est pas trop mal avec la police, chargée de veiller à son exécution, et les fermiers sont naturellement au mieux avec elle. Il y a, par exemple, trois ou quatre qualités d'eau-de-vie que les fermiers sont tenus d'avoir toujours à la disposition des débitants. La qualité n° 4 manque régulièrement : on est donc obligé de recourir au n° 3 qui coûte plus cher, et qui ressemble, à s'y méprendre, au n° 4. On a calculé que les fermiers revendent aux débitants, à raison de 18 r. a., le vedro d'eau-de-vie que le gouvernement a payé de 50 à 70 copecks au distillateur, c'est-à-dire environ trente fois plus cher. Ce même vedro, débité par petits verres aux consommateurs, se vend à raison de *cent fois* son prix d'achat primitif. Les fermiers perçoivent également un droit

considérable sur les spiritueux étrangers : un flacon de curaçao, par exemple, qui se paie 7 ou 8 fr. à Bruxelles, coûte 8 roubles (32 fr.), à Saint-Pétersbourg. Le monopole de l'eau-de-vie est donc impopulaire à bon droit. Mais est-il juste de rejeter sur les fermiers, comme on le fait d'habitude, tout le fardeau de son impopularité ? Si les fermiers vendent l'eau-de-vie à un prix exorbitant, n'est-ce point parce qu'ils l'ont achetée à un prix assez élevé pour procurer au gouvernement le colossal bénéfice de 140 millions de roubles ? En admettant que le système de l'affermage soit aboli, le consommateur paiera-t-il son eau-de-vie moins cher et l'aura-t-il meilleure ? L'expérience des pays à régie doit rendre méfiant à cet égard. La substitution de la régie à l'affermage n'a pas été, quoi qu'on en dise, un progrès en Occident ; je doute qu'elle en soit un en Russie. Une simple transformation de l'affermage me paraîtrait bien préférable. Le gouvernement devrait d'abord, ainsi qu'il y paraît résolu, arrêter à un chiffre déterminé le montant du revenu qu'il veut demander à l'eau-de-vie, autrement dit transformer cet impôt de quotité en un impôt de répartition. Ce serait, par exemple, le chiffre actuel de 140 millions de roubles que l'on répartirait entre les 51 gouvernements de la Russie, d'après la proportion du produit moyen des dernières années. La répartition faite, on mettrait en adjudication, avec publicité et concurrence, dans chaque gouvernement, la perception de la somme requise, en laissant aux sou-

missionnaires le soin de stipuler à leur gré les conditions de leur entremise, mais en se réservant de recommencer l'adjudication si aucune soumission n'était jugée satisfaisante. Le résultat serait que la concurrence, au lieu de porter sur les moyens de grossir le revenu public, sans avoir égard aux intérêts des contribuables, porterait désormais sur les moyens de soulager les contribuables, sans diminuer le revenu public. Ainsi modifié et simplifié, l'affermage coûterait moins que la régie et produirait autant. Malheureusement, l'affermage est impopulaire au point qu'on ne peut en demander le maintien sous une forme quelconque sans s'exposer à l'accusation désagréable d'être trop bien avec les fermiers : prenons garde qu'on ne nous accuse de leur avoir affermé ce paragraphe et dépêchons-nous de passer à autre chose.

Le recrutement est le troisième gros impôt qui pèse sur les masses. Il ne frappe point les populations à époques fixes, mais seulement quand l'armée a besoin de recrues. Lorsqu'une levée est jugée nécessaire, on demande tant d'hommes par mille. Chaque domaine est taxé en raison de sa population, et le seigneur est rendu responsable de la rentrée de ce rude impôt. Le tirage au sort a été introduit dans les domaines de la couronne. C'est un progrès sur l'arbitraire pur et simple dont les paysans pauvres étaient trop souvent victimes, mais un triste progrès! Dans les dernières années du règne de Nicolas, le fardeau du recrutement était de-

venu écrasant : les levées atteignirent 60 hommes par 1,000. La durée du service était de 25 ans, et tout homme qui partait pour l'armée était regardé comme perdu. On ne le revoyait plus, à moins qu'il ne revînt estropié et invalide. A la même époque, tout fils de soldat était voué au service militaire : c'était le servage sous la forme la plus barbare.

Cependant le recrutement n'était pas la seule charge militaire que les populations eussent à supporter. L'empereur Nicolas avait pour système de déplacer fréquemment les troupes, afin d'empêcher tout rapprochement entre les soldats et la population. Chaque fois qu'un déplacement avait lieu, les habitants étaient obligés de fournir les moyens de transport et les logements nécessaires sans indemnité aucune. La police servait d'intermédiaire, et elle ne travaillait point gratis. Où il fallait 100 chariots, elle en exigeait 200, en se réservant d'exempter les paysans qui connaissaient le prix du temps et savaient le payer. Presque toujours, on requérait les chariots trop tôt : les malheureux paysans étaient obligés d'attendre huit jours, quinze jours, parfois à 50 ou 100 verstes de chez eux que les troupes se missent en mouvement. Dans l'intervalle, ils se nourrissaient comme ils pouvaient : c'était leur affaire. En temps de guerre, leur situation ne manquait pas de s'aggraver encore. Chaque fois que des paysans étaient requis avec leurs attelages pour des transports en Crimée, on disait dans le village les prières des morts ;

car ils ne revenaient plus. Les uns périssaient engloutis dans les neiges ou dans les fondrières, les autres succombaient épuisés de fatigue et de besoin. Les logements militaires étaient devenus une charge si lourde qu'ils empêchaient de bâtir. Dès qu'un détachement arrivait dans un village, le chef jetait son dévolu sur l'habitation de la meilleure apparence, et il signifiait aux habitants d'avoir à déguerpir. Trop heureux étaient-ils encore lorsque le nouvel occupant consentait généreusement à leur abandonner la cuisine! S'ils se montraient récalcitrants, on employait pour les mettre à la raison toutes sortes de procédés ingénieux. On me citait un colonel qui faisait exécuter à 4 heures du matin un formidable roulement de tambours sous les fenêtres de ses hôtes dont il croyait avoir à se plaindre. Depuis l'avénement d'Alexandre II, des améliorations notables ont été introduites dans le service et l'administration de l'armée. La durée du service militaire a été réduite à 12 ans, les fils de soldats ont cessé d'être condamnés à suivre la rude et triste carrière de leurs pères, des enquêtes sévères ont été faites sur les désordres administratifs de la dernière guerre, les troupes ne sont plus déplacées qu'en cas de nécessité; enfin, aucun recrutement n'a encore eu lieu. D'autres améliorations sont à l'étude, telles que l'allocation d'indemnités pour les réquisitions, la réforme du code militaire, la modification, sinon la suppression de la pénalité barbare de la bastonnade, etc., etc. Il est ques-

tion aussi de remplacer le système actuel de recrutement par la conscription; mais ne pourrait-on faire mieux encore? De même que le progrès des instruments de la production a amené l'abolition du servage industriel, le progrès des instruments de la destruction ne doit-il pas amener celle du servage militaire? Les armes de précision destinées à remplacer partout les armes ordinaires, exigent un personnel pourvu de qualités spéciales, que l'on ne peut demander aux hasards du tirage au sort. L'abolition de la conscription deviendra donc, même au simple point de vue militaire, un progrès nécessaire. Mais les nations qui sauront en prendre l'initiative en substituant pour desservir leur matériel perfectionné des ouvriers de choix, convenablement rétribués, à la grossière chair à canon que leur fournit la conscription, ne seront-elles pas assurées de l'emporter d'abord sur leurs rivales? Cette initiative, pourquoi la Russie ne la prendrait-elle point, n'en déplaise à l'école historique? Pourquoi n'abolirait-elle pas le servage militaire après le servage civil? Les soldats volontaires ne lui manqueraient certainement point, et j'ajoute qu'on n'en trouverait nulle part de meilleurs. Les humbles moujicks, que le recrutement enlève à leurs occupations paisibles, possèdent à un haut degré les qualités professionnelles du métier de la guerre, la force morale en présence du danger, la résistance à la fatigue et aux privations. Leurs rangs sont des murailles vivantes qu'on peut ébrécher mais

non faire reculer (1). Ils vaudraient mieux encore si l'on s'était moins appliqué à en faire de pures machines.

(1) On lira avec intérêt l'analyse suivante des qualités morales auxquelles les armées russes doivent leur supériorité sur la plupart des armées du continent, empruntée à l'ouvrage d'un « résident anglais » en Russie.

« Lorsque le soldat russe, dont les qualités physiques répondent si peu aux nécessités de sa profession, arrive, survivant aux marches, aux privations, à l'inclémence du temps, en présence de l'ennemi, il demeure anxieux et timide à l'endroit où la discipline le place... Peut-être le lecteur doutera-t-il qu'une infanterie formée d'éléments si peu redoutables puisse justifier l'opinion que nous avons exprimée de sa force *comme ensemble ;* sa surprise redoublera probablement quand nous ajouterons qu'un jour de bataille cette même infanterie, nonobstant le manque d'officiers convenables, aura toujours une supériorité décidée sur celle de l'Autriche, de la Prusse et de plusieurs autres nations continentales. Il en est ainsi cependant ; l'expérience le prouve, et cela s'explique par une raison fort simple, c'est que les Russes, quelle que soit l'impression qu'ils éprouvent individuellement, conservent leurs rangs et continuent d'agir en colonnes, sans se rompre, là où les Autrichiens et les Prussiens faiblissent et se dispersent.

« Il faut dire que les plus braves troupes de l'Europe offriraient au spectateur désappointé peu de sujets d'éloges s'il les voyait de ses propres yeux pendant l'action, au lieu de s'en rapporter aux notions de l'histoire et aux récits des acteurs du drame. Mais chez les individus aussi bien que dans les corps collectifs, il faut juger du courage comme de toutes les autres qualités, par comparaison. Ainsi une infanterie qui conserve avec fermeté son ordre de bataille, qui continue son feu sous la charge d'une colonne ennemie, ou qui demeure sans se rompre en présence de masses menaçantes, quoique chaque soldat reste à son rang les joues pâles et les lèvres tremblantes de terreur, une telle infanterie est si rare et si importante dans la situation présente des armées européennes qu'elle donne à celles qui la possèdent un avantage marqué sur tout autre, même quand il s'y joint peu d'intelligence dans le soldat, peu de bravoure dans

L'armée du Caucase seule a échappé au système d'automatisme allemand qui faisait les délices de l'empereur Nicolas et dont la dernière guerre a fait justice. Sur les flancs abrupts et dans les gorges encore inexplorées du Caucase, chacun, officier ou soldat, ayant incessamment besoin de faire appel à son initiative, pour se tirer d'affaire, il fallait bien laisser de côté le pédantisme de la discipline. Aussi, l'armée du Caucase jouit-elle d'une

l'officier, peu d'instruction dans la cavalerie et l'artillerie. Telle est la situation des troupes russes comparées à celles de la plupart des pays voisins.

« Dans les données actuelles de l'art de la guerre, l'infanterie peut être considérée comme l'âme des armées. Les autres armes, quoique utiles et nécessaires, ne sont pourtant que des accessoires, et leur infériorité, lorsqu'il n'y a pas manquement absolu, est plus que compensée par la fermeté de la première. Cette fermeté, les Autrichiens, les Prussiens, les Français ni les Polonais ne la possèdent pas au même degré que les Russes, bien que les officiers moscovites le cèdent de beaucoup à ceux de tous ces peuples pour l'intelligence et la conduite personnelle, et que les Français et les Polonais particulièrement aient sur eux l'avantage de la bouillante ardeur de leurs masses et du génie militaire qui les caractérise. Si l'on peut juger de l'avenir par le passé, il est à croire que les armées moscovites se montreront toujours dignes de marcher avec les armées allemandes, et que, réunies à elles, la supériorité numérique leur assurera la victoire sur les Français, de même qu'elles ont triomphé de la Pologne. Même pendant la période la moins brillante de leur histoire, celle qui s'est écoulée depuis le rappel de Suwarow par l'empereur Paul (période de décadence visible pour les armées russes), il est impossible, en étudiant avec attention leurs campagnes, de méconnaître leur supériorité sur les Prussiens et les Autrichiens avec lesquels on les voit combattre constamment côte à côte, et l'on est obligé de convenir qu'en général leurs défaites doivent être attribuées à leurs alliés et leurs succès

réputation hors ligne auprès des hommes du métier. Je me souviens encore de l'enthousiasme avec lequel un jeune aide de camp de l'empereur, exempt de tout chauvinisme cependant, me faisait l'éloge de cette armée d'élite et de ses luttes homériques contre la secte fanatique des Murides, maintenant anéantie dans le Causase, mais vivace encore et rêvant l'extermination des infidèles du fond de l'Inde anglaise aux rives africaines de l'Océan Atlantique.

à elles-mêmes. Si les Français ont repoussé maintes fois les Russes, s'ils les ont surpassés dans la tactique et déployé partout contre eux l'ascendant de leur brillant courage et de leur génie martial, cependant ils ont rarement, dans leurs plus grands succès, remporté sur eux de ces victoires éclatantes et décisives qui signalèrent leurs rencontres avec les armées allemandes.

« En nous voyant refuser au soldat russe l'esprit guerrier, l'intrépidité qu'on a coutume de lui supposer, le lecteur, s'il reporte ses pensées vers les attaques à la baïonnette dont il est tant parlé dans les relations de batailles modernes, doutera probablement de l'exactitude de nos assertions ; peut-être accusera-t-il de paradoxe notre opinion, qu'une infanterie composée comme nous venons de le dire et dans laquelle la valeur personnelle a si peu de part, puisse en réalité se montrer formidable.

« Pour expliquer cette apparente contradiction, et aussi pour donner la clef de quelques observations que nous avons à présenter subséquemment, nous allons entrer avec ceux de nos lecteurs qui n'ont pas étudié l'art militaire dans quelques détails sur cet art, dont l'histoire, enveloppée de ténèbres, offre d'ailleurs un intérêt trop limité pour ne pas échapper aux recherches ou fatiguer la patience de ceux qui n'ont à se proposer d'une étude si ingrate aucun but spécial.

« Peu de personnes ignorent que la science de la guerre, outre ses éléments préparatoires, se divise en deux parties, la stratégie et la tactique. La première concerne les divers mouvements que doit faire un général, depuis le commencement

Je viens de parler de chauvinisme. C'est, je suis heureux d'en rendre témoignage, une maladie morale à peu près inconnue en Russie. Je n'ai pas rencontré un seul Russe qui éprouvât le besoin de venger la prise de Sébastopol. On ne souhaite l'abaissement ou l'humiliation d'aucune « éternelle ennemie » et l'on paraît très peu affamé de conquêtes. Comme je tenais particulièrement à être édifié sur ce dernier point, j'ai fait

usqu'à la fin de la campagne, avant et après une bataille : ses *vrais principes* n'ont pas varié depuis l'antiquité la plus reculée, et les anciens semblent les avoir connus aussi bien que les modernes. La tactique est la méthode de disposer les troupes pour le combat et pendant le combat : elle a subi de grandes modifications depuis l'adoption des armes à feu ; mais quelques-unes de ses principales données sont restées les mêmes, et la question de savoir s'il vaut mieux combattre en ordre compacte ou étendu, en ligne ou en colonne, par phalange ou par légion, n'est pas moins sujette à controverse aujourd'hui qu'elle ne l'était du temps des Grecs et des Romains. Ces deux systèmes paraissent avoir été alternativement adoptés et repoussés par toutes les armées européennes, et le triomphe momentané de l'un sur l'autre n'a tenu vraisemblablement qu'à l'usage qu'en avait fait quelque général heureux. Chez les modernes, l'ordre étendu a été prisé surtout *en raison de l'effet physique de la mousqueterie* partie d'*une armée rangée en bataille*, et de l'influence qu'exerce le résultat de son feu destructeur.

« Ce fut le célèbre Gustave-Adolphe qui, le premier, mit ce principe en usage ; son système fut conduit à une grande perfection par Frédéric-le-Grand. Il devint ensuite l'ordre de bataille de toutes les armées européennes, et les Anglais l'ont conservé jusqu'à présent. Le système d'ordre profond ou d'attaque par colonnes est celui de la phalange macédonienne et des légions dégénérées du Bas-Empire ; dans les temps modernes il précéda les innovations de Gustave-Adolphe ; remis en usage depuis la révolution française, il fut adopté par toutes les armées

sur le public de mes Conférences à Saint-Pétersbourg, à Moscou et à Odessa une épreuve qui m'a réussi à souhait. Je citais une comparaison ingénieuse de M. Cobden entre la Russie et un grand propriétaire qui, au lieu d'employer ses ressources à améliorer son immense domaine, mettrait son orgueil et son ambition à acquérir incessamment de nouvelles terres qu'il laisserait en friche. Partout, la comparaison de l'illustre

continentales. Il est basé sur l'*effet moral* que produit sur l'ennemi la vue de masses avançant d'un pas rapide pour charger soit la ligne, soit la colonne qui leur est opposée, mais de masses qui ont renoncé en partie à l'avantage de leurs armes à feu par la nature même d'une formation dans laquelle un rang masquant l'autre à une grande profondeur le met dans l'impossibilité matérielle de tirer. Ce système, les brillants généraux qui ont surgi de la république française et Napoléon lui-même l'ont employé. L'expérience prouve que les lignes prussiennes, autrichiennes, allemandes et espagnoles ont invariablement lâché pied toutes les fois qu'une colonne française *s'approchait d'elles à une grande distance*, et les généraux français n'ont jamais éprouvé de grandes difficultés *à conduire leurs colonnes jusqu'à ce point critique*, auquel ils étaient habitués à voir l'ennemi céder le terrain. Les victoires des enfants de la révolution finirent par établir la supériorité du système d'ordre profond qui fut universellement adopté.

« Mais quand les généraux de l'empire, et après eux Napoléon lui-même, vinrent à employer ce mode d'attaque contre une infanterie réellement erme — l'infanterie anglaise — ils furent surpris de voir encore que leurs colonnes s'approchassent plus près de celle-ci qu'elles ne l'avaient jamais fait des Allemands, sans qu'elle cédât le terrain. La ligne anglaise tenait ferme, aussi inébranlable qu'auparavant ; de sorte que l'effet de la mousqueterie devenant plus meurtrier à mesure qu'elles avançaient, les colonnes d'attaque devaient évidemment finir par se rompre, puisque la ligne adverse ne se rompait pas. Dans toutes les

ami de la paix était applaudie à tout rompre. Cependant, chose qui surprendra fort mes lecteurs, français ou belges, l'élément militaire était largement représenté à mes conférences. A Saint-Pétersbourg, par exemple, je comptais, au nombre de mes auditeurs les plus assidus et les plus bienveillants, une trentaine de jeunes officiers aux gardes. Autre trait caractéristique. Grâce à une tolérance née de la bonhomie et du sens pratique

ongues guerres en France, en Allemagne et en Espagne, c'est à peine si l'on vit une seule fois les lignes allemandes, autrichiennes et prussiennes *ne pas se retirer devant les masses françaises longtemps avant que celles-ci ne les abordassent*, tandis qu'il est sans exemple que ces mêmes masses *se soient fait jour à travers une ligne qui les attendait*, comme il arriva de l'infanterie anglaise. Ainsi, l'emploi de la baïonnette, que le préjugé national regarde comme la force des armées britanniques, est au contraire le trait caractéristique du système de tactique dont les Français ont toujours fait usage depuis la révolution, et que toutes les autres nations continuent d'employer après avoir été vaincues par eux.

« Quoique ces colonnes d'attaque n'aient été inventées qu'afin de traverser la ligne ennemie, ou de mettre en pièces, à la pointe de la baïonnette, les colonnes contre lesquelles elles étaient dirigées, une charge avec cette arme, telle qu'on l'entend communément, et dans laquelle la baïonnette se croise avec la baïonnette, « au fort du combat, » est une chose qui ne s'est jamais vue, hors quelques cas partiels où, trompés par une épaisse fumée, les troupes étaient arrivées à leur insu les unes sur les autres. Jamais cela ne s'était fait à dessein, ou sur le front de tout un corps d'armée : l'un des deux partis a constamment fait retraite avant de se trouver en contact avec l'autre, et le vainqueur n'a plus eu à frapper que des hommes en fuite. C'est ainsi que dans les nombreuses rencontres des Français et des Anglais en Espagne, la baïonnette — sur laquelle les premiers fondaient principalement leur espoir de succès — leur fut

qui sont au fond de la nature slave, l'exercice du métier des armes peut s'associer en Russie à d'autres professions. A Saint-Pétersbourg, j'étais en relations avec un officier qui dirigeait une librairie et je l'ai trouvé plus d'une fois en uniforme dans son magasin. On m'a cité un colonel qui est à la tête d'un établissement de photographie et un autre qui a entrepris un moulin à vapeur. Je m'en étonnais, et tout le monde s'étonnait de

au contraire fatale, parce que leurs antagonistes, après avoir jeté le trouble dans les colonnes françaises par un feu nourri et meurtrier, employèrent la baïonnette au moment décisif pour les empêcher de se rallier ou pour les poursuivre dans leur retraite.

« Il en est toujours ainsi quand la colonne est opposée à la colonne : le combat est purement moral ; longtemps avant qu'elles ne se rencontrent, l'une des deux vacille, — s'arrête, — est perdue. Le résultat dépend du plus ou moins de résolution que montre un des corps adverses, en s'approchant plus près d'un danger auquel probablement l'armée la plus brave de nos jours n'oserait s'exposer en réalité, le combat corps à corps de grandes masses, tel qu'il exista autrefois quand les hommes portaient une armure défensive et se protégeaient de leurs boucliers. Aujourd'hui, dans une lutte pareille, leurs poitrines, sans défense, rencontreraient un fer mortel, et tous les premiers rangs succomberaient au premier choc.

« Ce nom de charge à la baïonnette fait illusion au vulgaire ; mais la moindre réflexion doit montrer que rien de ce qui ressemble à un combat comme ceux des bons vieux temps, où les hommes s'abordaient à l'abri de leurs couvertures de fer, ne serait possible aujourd'hui sans réduire en peu d'instants les deux parties à la triste condition de ces deux chats de Kilkenny qui, selon l'historien irlandais, se battirent dans un fossé jusqu'à ce qu'il ne restât plus de l'un et de l'autre que la queue. Au premier choc de deux corps avec une arme si destructive dans l'attaque, si peu utile pour la défense, la moitié des combattants

mon étonnement. Je suis donc revenu de Russie parfaitement rassuré sur « l'ambition moscovite » et bien persuadé, en dépit du testament de Pierre le Grand, qu'un des endroits de l'Europe les moins exposés aux fringales de l'annexionnisme, c'est Constantinople.

Aux réformes destinées à remanier le système actuel des impôts viennent s'en joindre d'autres plus

périrait ; le second choc emporterait la moitié des survivants, et, par une progression géométrique très rapide, les deux armées arriveraient, en quelques minutes, à une entière destruction.

« Pour parler sérieusement (car qu'y a-t-il de plus sérieux que l'étude d'un art dans lequel les enfants d'Adam ont réduit en règle le crime de Caïn?), toutes les fois que deux corps d'infanterie se rencontrent, c'est la masse la moins audacieuse qui doit céder. Or, de même que le courage individuel peut souvent ne pas suffire pour constituer le courage des masses, de même aussi le courage des masses peut exister indépendamment du courage individuel. D'innombrables exemples établissent la vérité de la première proposition ; n'a-t-on pas vu des tribus sauvages montrer, dans le moindre de leurs guerriers, une fermeté, un mépris de la mort qu'on aurait cherché vainement dans le plus brave de nos soldats disciplinés? Et pourtant tous ces héros, lorsqu'ils ont été formés en corps, ont été balayés, comme la paille au souffle du vent, par ces masses civilisées, réunion forte et courageuse d'hommes comparativement timides, contre des individualités valeureuses présentant dans leur réunion un corps sans force et sans valeur. C'est encore ainsi que, dans la guerre de la Péninsule, on a vu les régiments portugais, peuple sans aucun doute inférieur en courage personnel aux Espagnols, ses voisins, s'élever, sous la discipline et le commandement des officiers anglais, au rang des meilleures troupes de l'armée du duc de Wellington. Les régiments espagnols, au contraire, malgré tous les efforts qu'on fit pour les améliorer, acquirent si peu de fermeté, qu'au dire de tous les vétérans de cette époque, ils furent, jusqu'à la fin de la guerre, plus qu'inutiles.

urgentes encore qui concernent la circulation et le crédit.

La publicité n'a pas encore été appliquée en Russie aux finances publiques : c'est pourquoi le gouvernement russe ne jouit pas à beaucoup près d'un crédit proportionné à l'étendue de ses ressources. Qu'a-t-il fait pour y suppléer? Chaque fois que le crédit volontaire lui a manqué, il a eu recours au crédit forcé, au-

« Le soldat russe fournit la preuve de la seconde proposition : l'infanterie dont il fait partie est brave, quoique lui-même, généralement parlant, ne le soit pas. Dépourvu d'enthousiasme militaire comme de sentiment patriotique, n'ayant même pas cet esprit naturellement opiniâtre et querelleur qui, par lui-même, donne aux yeux de certaines races d'hommes, des charmes à la lutte, le Russe néanmoins fera son devoir ; il se laissera passivement tailler en pièces ou avancera, selon la direction qui lui sera donnée ; que son bras soit énervé par la terreur, il n'importe, l'homme est là, ferme à son poste, formant *un tout brave et formidable,* qui affronte le péril ou s'avance lui-même et menace. Dans l'état actuel de la guerre en Europe, cette valeur passive est tout ce qu'on peut exiger du soldat d'infanterie, faible atome d'une masse dans laquelle il n'agit jamais que comme tel. Quelque peu que nous soyons pourvus de cette qualité négative, elle n'en a pas moins d'importance par le fait qu'un très petit nombre de nations européennes la possède, et que c'est une qualité à laquelle les éclairs fantasques d'une valeur irrégulière ne sauraient jamais suppléer. »

Révélations sur la Russie, ou l'empereur Nicolas et son Empire en 1844, *par un résident anglais*. T. II., P. 260-271.

A ces observations nous nous bornerons à ajouter que le rôle de la force morale qui fait la solidité des armées, est destiné à croître en importance à mesure que le progrès des armes de guerre aggrave le *risque* auquel sont exposés les combattants à distance ; d'où il résulte que la supériorité doit finalement demeurer acquise aux armées qui l'emportent sous le rapport de la force morale.

trement dit au papier-monnaie. Telle a été, en particulier, sa situation dans la dernière guerre. Au moment où les hostilités commencèrent, le gouvernement russe avait émis un peu plus de 300 millions de roubles argent de *billets de crédit* (c'est le nom que porte le papier-monnaie actuel), plus ou moins remboursables à présentation, mais qui, remplissant la place que les billets de banque ont prise ailleurs, étaient acceptés sans perte. La somme de numéraire circulant à la même époque s'élevait de 3 à 400 millions de roubles argent; en sorte que l'instrument de la circulation se composait de 6 à 700 millions de roubles argent en métal et en papier (2 1/2 à 3 milliards de francs). Ce n'était pas trop pour un empire de 65 à 70 millions d'habitants, où le crédit est encore dans l'enfance. La guerre venue, il fallait bien emprunter. On aurait pu se procurer des capitaux dans les bourses étrangères, malgré l'interdit jeté sur les emprunts russes; on l'aurait pu également en Russie même, si l'on avait voulu y mettre le prix; mais en l'y mettant, on aurait provoqué des comparaisons peu favorables au crédit de la Russie. On trouva infiniment plus avantageux d'emprunter *gratis*, du moins en apparence, en faisant de nouvelles émissions de papier-monnaie. Les billets de crédit cessèrent donc d'être remboursables et la planche aux assignats recommença à fonctionner. Elle fonctionna tant et si bien qu'au 1er janvier 1858, il y avait pour 735,297,006 roubles argent de billets de crédit en circulation, soit pour

près de 3 milliards de francs. Comme il arrive toujours en pareille occurrence, le papier a chassé le métal au point qu'un rouble-argent en argent est devenu une rareté numismatique. Je n'en ai vu qu'un seul pendant toute la durée de mon voyage. L'or se rencontre encore; mais il faut payer, pour s'en procurer, un agio qui varie de 8 à 10 0/0. Il en est de même de la monnaie divisionnaire. De là une gêne de tous les instants. Chaque fois que l'on prend un droschki c'est un débat à n'en plus finir. On offre du papier, en demandant de la monnaie. L'istvostchik refuse avec une mimique significative. Quand on insiste avec la plus grande énergie, on finit par obtenir quelques rouleaux d'une énorme monnaie de cuivre qui a bien les deux tiers de sa valeur en métal; mais c'est toute une négociation à conduire. On aurait plus tôt fait de conclure un traité de commerce! Pour ma part, je me résignais à acheter de la petite monnaie chez les changeurs en payant tantôt 7 0/0, tantôt 8 0/0 d'agio et davantage, et à la céder au pair Cependant, comme je finissais toujours par en manquer, j'avais dû prendre l'habitude peu économique de garder mes *istvostchiks* jusqu'à ce que mes frais s'élevassent à un rouble. Il est probable que la masse des consommateurs au détail en faisait autant, car la demande des billets d'un rouble s'était accrue au point qu'à leur tour ils obtenaient un agio. On payait 1 et jusqu'à 2 0/0 pour s'en procurer en échange des billets de 10, 25, 50 ou 100 roubles. Pour remédier au mal, le gouverne-

ment venait de décréter la mise en circulation de quelques millions d'une nouvelle monnaie divisionnaire, renfermant 15 0/0 de métal de moins que la précédente. Elle commençait à circuler à l'époque de mon départ. Mais ce n'était là qu'un simple palliatif. Le remède réel ne pouvait consister que dans le retour du crédit forcé au crédit libre. L'expérience a prouvé que la circulation absorbe librement 300 millions de roubles argent environ en papier-monnaie. Il fallait donc retirer l'excédant, soit 350 millions plus ou moins (on évaluait encore en 1860 à 650 millions le montant des billets de crédit en circulation), en offrant aux détenteurs de leur fournir en échange ou des rentes sur l'État ou des propriétés publiques ou du numéraire acheté au moyen d'un emprunt à l'étranger. L'excédant ayant disparu, le papier serait remonté au niveau du numéraire, et l'on aurait pu alors rouvrir pour ne plus le fermer, le bureau de remboursement ou d'échange des billets de crédit contre des espèces. En d'autres termes, il s'agissait d'opérer la liquidation financière de la guerre d'Orient, qu'on a eu le tort de laisser traîner depuis quatre ans, comme si l'on avait attendu pour l'opérer quelque secours venu d'en haut. Mais on n'aime pas à liquider les mauvaises affaires, et l'on ne manque jamais de mauvaises raisons pour différer de prendre une résolution pénible. On allait même jusqu'à nier qu'il y eût surabondance de papier-monnaie. « Le mal, » entendais-je dire, « ne vient pas de l'excès des émis-

ions. Il n'y a pas trop de billets de crédit pour les besoins actuels de la circulation, et leur dépréciation n'est qu'apparente. Ce sont les métaux précieux qui ont renchéri et leur renchérissement provient de ce que nous importons, depuis plusieurs années, plus de marchandises que nous n'en exportons; ce qui nous oblige à solder la différence en numéraire. Il nous suffira donc pour remédier au mal de rétablir notre « balance commerciale, » en prohibant, par exemple, de nouveau, l'entrée des machines, en mettant un terme à la fureur des voyages à l'étranger, etc., etc. » Ces mauvaises raisons ne manquaient pas de résonner agréablement aux oreilles de nos bons amis les protectionnistes, qui se chargeaient de les propager *con amore*, et le public, peu au courant des questions monétaires, s'en prenait, à son tour, à la balance commerciale, tout en demandant qu'on mît fin d'une manière ou d'une autre à une situation devenue intolérable.

La balance commerciale était assurément fort innocente du méfait qu'on lui imputait ; mais le public avait raison : il fallait en finir, et c'était commettre une grave imprudence que d'ajourner la liquidation du papier-monnaie en présence de la crise imminente de l'émancipation des serfs. Que faut-il, en effet, pour organiser d'une manière économique le travail libre? il faut des capitaux. Et pour se procurer des capitaux, que faut-il? du crédit. Or, qui voudrait fonder des établissements de crédit dans un pays où l'étalon monétaire est soumis

à des variations incessantes; où, à chaque prêt, vient s'attacher un risque de dépréciation; où, en prêtant aujourd'hui 1000 roubles, on est exposé à ne récupérer dans trois mois qu'une valeur d'un dixième ou d'un cinquième inférieure à celle que l'on a fournie; où le taux de l'intérêt doit en conséquence s'augmenter de la prime nécessaire pour couvrir le risque probable de la dépréciation de l'instrument des échanges et du crédit?

Aussi, quoique tout le monde fût bien convaincu de la nécessité de multiplier les institutions de crédit pour faire face aux exigences de la situation que l'émancipation des serfs allait créer, les institutions de crédit ne se multipliaient point. La gent administrative et réglementaire ne laissait point échapper une si belle occasion d'accuser l'impuissance de l'initiative privée et la stérilité du *laisser faire.* — Vous le voyez, nous disaient les vieux *tchinovniks*, le gouvernement ne demanderait pas mieux que de voir se multiplier les banques, et, en particulier, les banques agricoles; mais personne ne s'en avise, ou si quelque financier entreprenant veut tenter l'aventure, il commence invariablement par demander un privilége. C'est que, nous autres Russes, nous avons encore besoin d'être guidés et soutenus par le gouvernement; c'est que nos capitalistes comme nos travailleurs manquent essentiellement d'initiative; c'est que nous ne sommes pas mûrs pour la liberté des banques. — A quoi nous répondions : —

Supposons que le gouvernement vous autorise à bâtir librement sur des sables mouvants, useriez-vous de la permission? Cela n'est pas probable, avouez-le. Devrait-on en inférer cependant que vos capitalistes et vos architectes manquent d'initiative et qu'ils ne sont pas mûrs pour « la liberté de bâtir »? Que le gouvernement commence donc par consolider le sol mouvant du crédit. Alors, si l'on ne profite pas de la liberté de bâtir sur ce sol consolidé, vous pourrez accuser l'inertie et l'incapacité de vos capitalistes. Mais jusque-là, il serait beaucoup plus équitable de louer leur prudence que de faire le procès à leur « défaut d'initiative ».

Une circonstance particulière vient encore aggraver la situation des demandeurs de capitaux et en particulier des propriétaires fonciers, je veux parler de la mise en liquidation des grands établissements de crédit de la couronne. Sous Catherine II, l'État s'était fait banquier et il avait fondé sous le nom de *banque d'emprunt*, *banque du commerce*, *établissements publics de charité ou lombards*, une série de grandes banques recevant d'une main les capitaux des particuliers et des administrations publiques et les prêtant de l'autre à la propriété et au commerce ou bien encore se les prêtant à lui-même. Ces banques d'État avaient fini par se trouver dans une situation singulièrement anormale et dangereuse. Le 1[er] janvier 1859, par exemple, elles avaient reçu des particuliers et des administrations

publiques la somme énorme de 970 millions de roubles (3,880 millions de francs), en grande partie remboursables à présentation. Cette somme, pour laquelle elles payaient un intérêt de 4 0/0, elles en avaient disposé de la manière suivante : 579 millions étaient prêtés sur hypothèques et remboursables seulement à des termes de 26 à 33 ans, le restant était prêté à l'État à un terme indéfini et une faible partie seulement servait à effectuer des prêts à courts termes au commerce sous forme d'escompte (1). Qu'en résultait-il? C'est que chaque fois que des demandes de remboursements leur étaient faites dans des proportions quelque peu considérables, elles se trouvaient dans l'impossibilité d'y satisfaire. Le gouvernement comprit qu'un tel état de choses ne pouvait durer, et en vertu d'un ukase du 13 mars 1859, remanié et complété quelque mois plus tard, les établissements de crédit de la couronne furent mis en liquidation. On cessa

(1) Voici comment s'établissait la balance générale des opérations des *banques* au 1er janvier 1859, en millions de roubles :

ACTIF.			PASSIF.	
Débits divers. — *Trésor public.*			Dépôts versés par les particuliers et par les administrations	970
Dette inscrite	150	450	Capitaux appartenant aux banques ou aux établissements de banque, en y ajoutant leurs profits pour faire la balance	111
Dette non inscrite	300			
Prêts sur hypothèque.				
A long terme, de 26 à 33 ans.		579		
Effets de commerce et avances à courte échéance		32		
Autres créances et caisse		20		
Total		1081	Total	1081

Annuaire des Deux-Mondes 1858-59, p. 697.

d'y recevoir de nouveaux dépôts et on laissa aux déposants l'alternative de se contenter d'un intérêt réduit à 2 0/0, c'est-à-dire abaissé de moitié, ou d'être remboursés en obligations portant intérêt à 5 0/0 et s'éteignant en 37 ans. En même temps on fonda, à l'imitation de ce qui s'est fait en Belgique, une *banque nationale* destinée à concentrer les opérations de l'escompte et plus tard celles de la circulation, après le règlement de l'affaire du papier-monnaie. Quant aux opérations de prêt sur hypothèque et à long terme, interdites, comme en Belgique, à la nouvelle banque, le gouvernement paraissait assez disposé à les abandonner à des banques libres (1) ; mais, en attendant que ces banques libres s'organisent, — et dans l'état actuel de la circulation fiduciaire, elles peuvent difficilement s'organiser, — les propriétaires qui ont besoin de capitaux se trouvent placés entre le régime des banques d'État qui ne fonctionne plus et le régime des banques particulières qui ne fonctionne pas encore. Chose curieuse ! à l'époque où ils n'empruntaient que pour gaspiller, la caisse des banques leur demeurait ouverte jusqu'à ce qu'ils eussent

(1) Une commission a été chargée de préparer le règlement des banques foncières, sous la présidence de M. Hagemeister, directeur de la chancellerie du crédit, dont les travaux statistiques et financiers sont justement estimés. Le rapport, fait au nom de la commission par M. Vladimir de Bezobrazoff, un des économistes les plus distingués que possède la Russie, est un chaud et remarquable plaidoyer en faveur de la liberté des banques foncières et agricoles.

hypothéqué leur dernière *âme* (1), maintenant qu'ils sont disposés à emprunter dans un but utile, la caisse des banques est fermée. Ai-je besoin d'ajouter encore qu'en liquidant les banques de la couronne et en se hâtant de fonder une banque privilégiée d'escompte et de circulation, on a mis la charrue devant les bœufs ; qu'il fallait *avant tout* consolider le sol du crédit, en liquidant le papier-monnaie ; que cette opération faite, les banques de la couronne auraient pu, moyennant une transformation devenue facile, servir de premiers matériaux à un système de banques libres, commerciales, industrielles et agricoles, lesquelles n'auraient pas manqué de s'étendre et de se multiplier en raison des besoins du crédit. Mais on a hésité à prendre une résolution nécessaire, et j'ai bien peur qu'on n'ait à se repentir plus tard d'avoir empêché, par ces tergiversations déplorables, la liberté du crédit de venir en aide à la liberté du travail.

L'obstacle que le maintien du papier-monnaie oppo-

(1) Ces prêts s'effectuaient, en moyenne, à raison de 60 roubles par âme, sur l'état de population du dernier recensement. De là, la fiction lugubre et saisissante sur laquelle repose le célèbre roman des *Ames mortes,* de Nicolas Gogol. Le héros du roman parcourt la Russie pour acheter aux propriétaires leurs serfs morts depuis le dernier recensement, autrement dit leurs âmes mortes. Les propriétaires sont fort heureux de lui céder à vil prix cette marchandise pour laquelle ils n'avaient point jusqu'alors trouvé de débouché. Son titre de propriété à la main, l'acheteur se présente aux banques de la couronne qui lui prêtent la somme accoutumée sur ses âmes, sans s'enquérir si elles sont mortes ou vives.

sait au développement des institutions de crédit était pour beaucoup aussi dans la crise qui venait d'atteindre les associations industrielles et commerciales récemment fondées. Remarquons à ce propos qu'aucun peuple, sans excepter même les Anglo-Saxons, ne possède à un plus haut degré que la race slave le goût et le génie de l'association. Ses vieilles communautés agricoles, si bien appropriées aux nécessités de l'époque où elles s'établirent, ses *artels*, utiles et ingénieuses mutualités d'ouvriers, en portent témoignage (1). Aussi, à peine le gouvernement eut-il lâché la bride à l'esprit d'association, que l'on vit se multiplier rapidement les sociétés industrielles et commerciales, les compagnies pour la construction et l'exploitation des voies de communication, bien que celles-ci eussent été découragées

(1) Les *artels* sont des associations d'ouvriers qui répondent les uns des autres et qui peuvent offrir, grâce à cette garantie mutuelle, une sécurité particulière à ceux qui les emploient. C'est ainsi que l'*artel* des garçons de café est responsable de l'argenterie et des autres objets mobiliers qui sont dérobés ou qui se perdent dans les établissements dont ses membres font le service. C'est ainsi encore que le *gostinoi dvor* (bazar) de Moscou est gardé par des surveillants à gages dont l'*artel* se charge de rembourser aux marchands la valeur des marchandises qu'on leur dérobe. Aussi n'y a-t-il point de bazar mieux gardé que le *gostinoi dvor* de Moscou. N'est-ce point là, pour le dire en passant, un progrès que les gouvernements qui se font payer si cher l'assurance de la vie et de la propriété de leurs administrés pourraient emprunter avec avantages aux *artels* moscovites ? Les ouvriers organisés en *artels* obtiennent naturellement un supplément de salaire équivalent à la prime de la sécurité que leur association garantit à ceux qui les emploient.

par la concession des grandes lignes à une compagnie privilégiée, etc., etc. C'était un enfantement merveilleux d'entreprises, les unes folles et impossibles, les autres sérieuses et fécondes. Eh bien! tout ce bel enfantement est en train d'avorter. Pourquoi? D'abord parce qu'en Russie, comme ailleurs, les actionnaires ont eu leur éducation à faire, et que cette éducation-là coûte cher; les nôtres en savent bien quelque chose! Ensuite et surtout parce que l'association ne peut se passer de l'auxiliaire du crédit; parce qu'il faut, pour constituer des sociétés sérieuses, des intermédiaires capables et sûrs, crédits mobiliers, mutualités ou banques commanditaires, entre les demandeurs et les détenteurs de capitaux; parce qu'il faut encore pour les soutenir, en régularisant leur marche, des banques de dépôt et d'escompte. Mais on ne s'avisait point d'aller chercher si loin la cause de leur échec; on se contentait de répéter que « le peuple russe n'est décidément pas mûr pour la liberté d'association. »

Il n'est pas mûr non plus pour la liberté du commerce, cela est bien entendu. A l'exemple des nations de l'Occident, la Russie a adopté le régime prohibitif et elle l'a conservé à peu près intact jusqu'en 1857. Alors, des modifications importantes ont été apportées à son tarif : un grand nombre d'articles, les fers, les machines, les fils et tissus de coton et de laine, etc., ont été dégrevés dans une large mesure, et, comme d'habitude, l'industrie nationale que la réforme devait

anéantir en a reçu une impulsion plus vive (1). Cependant les protectionnistes tenaient bon et ils profitaient, comme on l'a vu, de la « rupture de la balance commerciale » pour demander le rétablissement d'un droit

(1) Nous devons à l'extrême obligeance d'un haut fonctionnaire qui a contribué pour sa bonne part à faire sortir la Russie de l'ornière du régime prohibitif la note intéressante qu'on va lire sur les réformes douanières et leurs résultats :

« Le tarif douanier de la Russie, pour les frontières d'Europe, a été éminemment prohibitif depuis 1822 jusqu'à 1850. Grâce à ses prohibitions, certaines industries, telles que : filature de coton, impression sur coton, produits chimiques, sucre de betterave, prirent, il est vrai, un assez grand essor; pendant le même laps de temps, il y a des progrès à constater dans la fabrication des draps; mais il faut observer que ces progrès ne sont pas le fait de la prohibition, mais bien des circonstances locales, éminemment favorables au développement de cette branche des manufactures, surtout l'abondance et le bon marché relatif de la matière première, — les laines, qui constituent une branche importante de l'industrie agricole en Russie; on est parvenu également à fabriquer tant bien que mal quelques tissus de soie et des articles de modes en coton, laine et mélangés à l'instar de ceux de France. Mais pendant que tout cela marchait ou avait l'air de marcher, les industries vraiment nationales qui n'ont jamais eu besoin de protection ont périclité. Il y a eu absence de progrès, ou même décadence marquée, dans les fabrications des tissus de lin et de chanvre, des cuirs, des suifs, des savons; — l'industrie du fer, protégée pendant cette période (et jusqu'en 1857) par une prohibition absolue à l'entrée de tout fer étranger, est restée stationnaire. La meunerie, l'extraction des huiles végétales, la distillation des grains n'ont obtenu que peu ou point de perfectionnement. En parallèle à cet état de choses, le commerce interlope de contrebande prenait tous les jours des dimensions plus grandes, grâce à une frontière sèche, immense, peu habitée, et par conséquent insuffisamment gardée.

« En 1850, le gouvernement comprit la nécessité de changer de système et soumit à un premier remaniement le tarif européen.

protecteur sur les machines. — A quoi les libre-échangistes répondaient, que si, en effet, cette infernale balance était rompue, il vaudrait mieux la raccommoder en prohibant les objets de luxe, tels que les soieries, les rubans, les modes et les vins de Champagne,

Ce remaniement a été du reste provoqué par la réunion douanière de la Russie et de la Pologne, qui date de cette époque. Une grande partie des prohibitions furent alors remplacées par des droits à l'entrée, certaines taxes furent abaissées; mais ce premier essai n'eut que peu d'influence sensible à cause du chiffre des droits beaucoup trop élevé. Le tarif de 1857 constitue une véritable réforme douanière pour la Russie: par la modération des taxes, il se rapproche de celui de la Prusse et se trouve être beaucoup plus libéral que les tarifs belges et français. Il se distingue surtout par une baisse sensible des droits qui pesaient à l'entrée sur les articles de luxe et ceux de la consommation moyenne. Par suite, depuis 1857, dans l'industrie russe se manifeste une tendance très prononcée vers l'abandon des fabrications coûteuses d'articles de modes et de luxe, qui ne s'appuyaient que sur la prohibition. Les droits sur les cotons filés ayant été également abaissés, la spéculation se porte moins sur les filatures de coton, et commence à se tourner vers la filature du lin et le traitement des matières animales, trop négligés naguère. La prohibition du fer a également été abolie et remplacée par des droits, qui ont encore subi une nouvelle diminution en 1859, sans toutefois porter atteinte aux usines de l'Oural. Au contraire, l'attention des maîtres de forges russes commence à s'éveiller et à se porter vers le perfectionnement de leurs exploitations. Il est à constater également que le nouveau régime douanier contribue tous les jours à diminuer la contrebande qui ne se porte plus que sur quelques articles de peu de valeur, servant à la consommation locale des provinces limitrophes. Le principal article de contrebande pour le moment est le thé, mais l'ukase impérial, qui admet l'importation du thé par mer et par la frontière sèche d'Europe, vient de paraître, et il faut espérer que cela sera le coup de grâce pour le commerce clandestin, qui n'a que trop fleuri en Russie à l'ombre du système prohibitif. »

qu'en se privant des machines étrangères qui sont, dans les circonstances actuelles, un article de toute première nécessité pour la Russie..— Mais les protectionnistes russes, qui sont gens de bonne compagnie et aimant à bien vivre, ont la faiblesse de préférer le champagne étranger au champagne national, et ils goûtaient peu l'argument. S'ils jurent volontiers par List, s'ils ont fait des ovations à M. Carey, ils n'éprouvent pas cependant le besoin de jeter à l'eau les libre-échangistes, et je crois bien que sans cet abominable traité de Methuen qui a ruiné le Portugal, sans les *soldes* dont la perfide Albion inonde les marchés et qu'elle vend à perte pour augmenter ses bénéfices, sans la nécessité d'être « indépendant de l'étranger » (sauf pour le vin de Champagne), nous aurions fini par nous entendre.

QUINZIÈME LETTRE

LE RETOUR

Les passeports. — La poste aux lettres. — Départ d'Odessa. — Le *Taurid* et ses passagers. — Les pèlerins russes en Terre-Sainte. — Le commis-voyageur international. — Le Bosphore. — Panorama de Constantinople. — La place Tophané. — L'*hôtel de l'Empire ottoman.* — Comment se payent les traites à Constantinople. — Le bureau des Messageries Impériales. — — Le pont de la Corne-d'Or. — L'Atmeïdan et le massacre des janissaires. — Le bazar. — Le petit champ des morts de Pera et la musique de Verdi. — Le vieux sérail. — La mosquée de Sainte-Sophie. — Les conservateurs des monuments publics en Turquie. — Les mosquées servant de banques de dépôt. — Un bain turc. — Aventure effrayante. — Pericli. — Buyukdéré. — — Situation de la Turquie. — Pourquoi le malade agonise. — Le sultan Abdul Medjid. — La mer de Marmara. — Les Dardanelles. — Les tombeaux d'Achille et d'Hector. — Le Pirée. — L'Acropolis d'Athènes. — Comment on pratique en Grèce le gouvernement représentatif et les institutions libérales. — Fonction électorale des brigands. — Comment les Arméniens font leur éducation. — Messine. — Le roi Bomba et Garibaldi. — Retour à Bruxelles.

Bruxelles, 20 juillet 1860.

A mon retour de Crimée, ma place étant retenue à bord du bateau à vapeur de la compagnie russe, qui part tous les samedis pour Constantinople, il me fallait songer au départ et me mettre en règle avec la III[e]

section. Depuis mon entrée en Russie, j'avais appris à connaître le chemin de ses bureaux où, je dois le dire, on m'a toujours reçu fort poliment. Mais il m'avait fallu y passer bien souvent. A mon arrivée à Saint-Pétersbourg, j'avais dû prendre un passeport pour Moscou et à Moscou échanger mon passeport contre une carte de séjour. Pour revenir de Moscou à Saint-Pétersbourg, j'avais dû me procurer un nouveau passeport et l'échanger contre une nouvelle carte de séjour; mais comme je n'avais rempli cette formalité qu'à moitié, la IIIe section, tout en fermant les yeux sur une si grave infraction aux règlements, n'avait pu me délivrer un passeport pour Odessa. Il m'avait fallu revenir le demander à Moscou. A Moscou on me l'avait refusé par le motif que je comptais m'arrêter à Kharkoff. J'avais dû me contenter d'un passeport pour Kharkoff où, après une négociation laborieuse, j'étais parvenu à l'échanger contre un passeport pour Odessa. A Odessa, nouvel échange de mon passeport contre une carte de séjour. A mon départ pour la Crimée, passeport pour la Crimée. A mon retour, triple annonce de mon départ pour l'étranger dans les journaux de la ville, et passeport d'embarquement, sans oublier, bien entendu, les visas des consuls étrangers pour mon passeport belge. Chacune de ces formalités me coûtait 2 roubles argent, sans parler des menus frais et du temps perdu. Je m'en tirais encore, grâce à l'intervention complaisante de mes amis; mais je plains la des-

tinée des malheureux voyageurs qui n'ont pas d'amis sur la place ; je plains encore plus les pauvres moujiks qui encombrent les avenues des bureaux de la IIIe section, en attendant, pendant des journées, quelquefois pendant des semaines, le visa qui leur est indispensable pour circuler. Adam Smith disait que de tous les bagages l'homme est le plus difficile à transporter, mais n'est-ce pas aussi celui dont le transport est le plus entravé?—De la IIIe section, je passe au bureau de la poste pour demander qu'on me renvoie à Bruxelles les lettres qui pourraient arriver encore à mon adresse. Profonde stupéfaction de l'employé : — Monsieur, me dit-il, ces choses-là ne se font pas chez nous. — Comment ! mais que faites-vous donc des lettres qui arrivent après le départ des destinataires? — Nous les gardons jusqu'à ce qu'on vienne les réclamer. Nous en avons encore qui datent de dix ans. Je crois bien qu'en invoquant le bienheureux Saint Rouble, j'aurais réussi à faire entendre raison à cet employé trop conservateur ; mais le bienheureux Saint Rouble commence à me paraître monotone, et je préfère attendre un second voyage pour venir réclamer mes lettres. Je n'aurai pas besoin de me presser : elles seront encore là dans dix ans !

Le samedi 30 juin, après avoir pris un billet de passage de 28 roubles a., je m'embarque pour Constantinople à bord du *Taurid,* qui m'avait déjà conduit en Crimée. Je serre avec effusion les mains amies qui cherchent les miennes; mais le troisième coup de cloche

se fait entendre, les visiteurs quittent le navire, nous partons, les côtes fuient, et, au bout de quelques heures, je les vois disparaître non sans un serrement de cœur, car je laisse dans cette bonne et hospitalière contrée des amitiés et des sympathies que le temps n'effacera point ; j'y laisse même, n'en déplaise aux fauteurs idolâtres du principe des nationalités, des compatriotes. La patrie n'est-elle pas en effet, avant tout, un fait moral ? Ne réside-t-elle pas dans une certaine communauté de sentiments et d'idées bien plutôt que dans un certain lopin de terre, avec ou sans frontières naturelles, dont il faudrait aimer, à l'exclusion de tous autres, les trois règnes : minéral, végétal et animal ?

Les passagers du *Taurid* ne sont pas nombreux : sur le pont quelques émigrants tartares, dans la cabine un architecte qui va s'établir à Jérusalem avec sa famille pour y bâtir, aux frais du gouvernement russe, une église, un couvent et un hôpital, destinés aux pèlerins appartenant au rite grec. Ce sera, j'en ai peur, une nouvelle complication de la question des lieux saints et un motif plausible d'offrir encore au Dieu de paix et d'amour un holocauste de quelques centaines de milliers de victimes. Les pèlerins russes sont, du reste, particulièrement nombreux à Jérusalem, Voici, par exemple, une pieuse dame qui arrive du gouvernement de Kostroma, au fond de la Russie, et qui s'en va, escortée de sa femme de chambre, visiter le Saint Sépulcre, sans s'inquiéter ni des Druses ni des Maronites. —Voici

maintenant un passager qui voyage dans un but plus pratique : c'est un commis-voyageur de la rue Saint-Martin qui vient de Stockholm et qui se dispose à aller offrir sa pommade et son philocome aux *hanouns* (dames) de Constantinople. Pourquoi pas ? Depuis que les différentes parties de l'Europe sont plus rapprochées, grâce à la vapeur, que ne l'étaient naguère les différentes provinces d'un même royaume, pourquoi le commis-voyageur ne deviendrait-il pas international ? Celui-ci fait chaque année sa tournée chez sa clientèle d'Europe comme il la faisait autrefois chez ses pratiques de France et « la maison » s'en trouve bien. — La mer est calme et déserte : jusqu'aux deux tiers de notre traversée nous n'apercevons pas une voile. Tout à coup il en surgit par douzaines du fond de l'horizon ; nous approchons du Bosphore. Après trente heures de navigation, notre bateau stoppe. Nous sommes en vue des côtes, mais il est 11 heures du soir, et l'on ne traverse pas le Bosphore pendant la nuit. Deux gros yeux de feu nous regardent du sein des ombres épaisses qui nous cachent la côte : c'est le phare d'Europe et le phare d'Asie, bâtis sur les deux rives du Bosphore. Malgré la splendeur étoilée de la nuit, nous attendons avec impatience le jour.

A 5 heures du matin, notre bateau se remet en marche et nous entrons dans le merveilleux défilé qui sépare l'Europe de l'Asie. Le Bosphore a 28 kilomètres de longueur environ ; sa largeur varie de 400 à 2,000 mè-

30.

tres : le long de ses deux rives montueuses et boisées se succèdent des villages et des maisons de plaisance dont les couleurs vives se détachent sur la verdure sombre des cyprès et sur l'opulent feuillage des platanes. Les maisons sont en bois pour la plupart, d'un ou deux étages, avec des fenêtres garnies d'un grillage serré, qui atteste, hélas ! qu'ici la plus belle moitié du genre humain est en cage. Nous nous arrêtons à la Quarantaine, nous laissons à notre droite Buyukdéré, où réside pendant l'été l'ambassadeur de Russie, et Thérapia où réside l'ambassadeur d'Angleterre, ce médecin Tant Pis et ce médecin Tant Mieux en consultation au pied du lit du malade. A mesure qu'on approche de Constantinople, le Bosphore s'anime davantage : une foule de bateaux à vapeur surchargés de passagers des deux sexes, les femmes à l'arrière, la tête cachée dans le *yachmak* de rigueur, s'y croisent en tout sens; des caïques, nacelles fines et allongées, manœuvrées par des Arnautes aux bras robustes et si légères qu'il faut s'y tenir accroupi et immobile, essaient encore mais en vain de lutter avec la vapeur : dans quelques années, caïques et caïdjis n'existeront plus qu'à l'Opéra-Comique. Nous passons devant de massives tours en ruines auxquelles succède, tout au bord du détroit, le nouveau palais de Dolma Batché, où les 800 houris nécessaires à la félicité du commandeur des croyants sont en train de croquer à belles dents les dernières ressources de la Turquie, et nous entrons dans la Corne d'Or, em-

branchement du Bosphore, autour duquel s'étage en fer à cheval, de Péra et Galata à la pointe du Sérail, Constantinople. Ce monde de maisons bigarrées, bâties en amphithéâtre entre les hauts cyprès des cimetières, les platanes et les sycomores, ces énormes mosquées escortées de leurs minarets effilés, qui dépassent, comme des montagnes de pierre, les collines de maisons, depuis Sainte-Sophie dont la large coupole domine la pointe du Sérail jusqu'à la mosquée du sultan Bayazid, cette forêt de mâts qui remplit la Corne d'Or, ces grands bateaux à vapeur anglais, français, autrichiens et turcs, qui s'y donnent rendez-vous pour se disperser ensuite dans toutes les directions, ces caboteurs, ces barques qui vont et viennent par centaines, tout ce mouvement dont on ne trouverait l'équivalent que dans la Tamise, forment un spectacle grandiose, original et débordant de vie. Qui donc prétend que la Turquie agonise? Le mouvement maritime de Constantinople est égal à celui de Londres, et l'on circule même sur le Bosphore beaucoup plus encore que sur la Tamise, par l'excellente raison qu'il n'y a guère moyen de circuler ailleurs. Mais n'anticipons pas. A sept heures et demie, nous stoppons en face de Galata. Notre bateau est aussitôt envahi par une foule de guides et d'industriels de toute espèce. Comme nous arrivons un lundi matin et que le bateau des Messageries impériales françaises ne part que le mercredi, j'ai deux journées à dépenser dans la capitale de l'Islam. Je fais

accord avec un grand flandrin de Grec-Ionien qui répond au nom de Pericli, diminutif de Periclès, et qui se charge de me faire « tout voir », pour la modique somme de 6 fr. par jour. Je me confie à Pericli et nous descendons à la place Top-Hané, carrefour orné d'une fontaine, où aboutit un réseau de ruelles montant à Péra et regorgeant d'une foule multicolore, sans parler des chiens vêtus d'un uniforme naturel, jaune ou gris sale, qui sont les balayeurs et les policemen de Constantinople. Des boutiques de fruitiers, remplies de pastèques, de melons, de cerises et d'abricots, des magasins de tabac, où l'on n'aperçoit que des rangées de paquets carrés, renfermant du tabac en feuilles avec quelques hachures pour échantillon ; des boutiques-ateliers de pâtissiers où l'on vend du sucre candi de toutes couleurs et où quelque vieux Turc enturbanné fabrique, au milieu d'un essaim innombrable de mouches gourmandes, le *rah at locoum* (confiture de pistaches) ; des cafés turcs, bouges enfumés, dont la clientèle étendue sur des nattes fume le chibouque et le narghilé, en humant par intervalles une gorgée de pur moka dans des tasses microscopiques ; des *hammals* (porte-faix) robustes et maigres qui portent la charge d'un chameau ; des marchands d'eau qui colportent leur liquide dans des caisses à violon, en hélant la pratique ; des troupeaux de femmes qui se promènent comme des bandes de canards, enveloppées dans leurs feredjés rouges, bleus, verts, jonquilles, en mérinos ou en calicot, coiffées du

yachmak et chaussées de babouches ou de bottes jaunes, la plupart petites, mal tournées et qu'on refuserait à l'entrée d'un bal de l'Opéra ; des Turcs de l'ancien régime en cafetan de couleur et coiffés du turban, des Turcs modernisés avec la redingote à collet droit et le fez, des Persans avec leur haut bonnet d'astrakan, des Juifs, des Grecs, des Arméniens, des Européens ; de malheureux rédifs dont les uniformes malpropres et le teint hâve accusent la pénurie des finances turques ; des odeurs de cimetière se mêlant au parfum des chibouques ou des narghilés et aux émanations des boutiques de pâtisserie, voilà le spectacle bizarre et les impressions variées qui saisissent les sens du nouveau débarqué à la place Top-Hané.

Nous montons par des ruelles qui n'ont été ni pavées ni balayées depuis Mahomet II, à l'*Hôtel de l'empire Ottoman*, où Pericli me confectionne la plus délicieuse des limonades. L'*Hôtel de l'empire Ottoman* est une bicoque en pierre et en bois, qui ne contient guère qu'une vingtaine de chambres, et qui coûte 13,000 francs de loyer par an. On le bâtirait à Bruxelles pour ce prix-là. Mais il est proprement tenu ; on y est nourri de mouton, de pigeons, de poissons du Bosphore, aussi fins et savoureux qu'ils sont hideux à voir ; enfin, on peut y dormir sans être incommodé par les visiteurs de nuit. Cependant je songe à utiliser mon Pericli. D'abord je vais présenter le billet qui m'a été remis à Odessa en échange de mes roubles en pa-

pier. Le tiré est un grand négociant de Galata. Je le découvre dans un taudis qui lui sert de bureau, au fond d'une ruelle. Le mobilier de son bureau se compose d'une grosse table en bois blanc et d'une douzaine d'escabeaux en paille dont les gros montants forment des saillies inconfortables. Ces escabeaux rustiques sont ici d'un usage universel. Je présente ma traite. On ouvre le tiroir de la table, qui est rempli de caïmés (papier-monnaie turc) et d'un monceau de monnaie d'or et d'argent. On m'offre des caïmés. Je refuse en faisant remarquer que mon billet est payable en monnaie française. Alors on me propose des florins d'Autriche. Je continue à refuser. On me déclare qu'il n'y a pas moyen de me payer en or français. J'insiste. On envoie à la recherche de l'or français. Une heure se passe. Voici l'or demandé, mais quelles pièces bon Dieu! Les unes sont trouées ou ébréchées; les autres, des pièces de 5 francs petit module, sont démonétisées en France. Je refuse ces rogatons de monnaie, en manifestant hautement mon goût exclusif pour les bonnes pièces. On va donc à la recherche des bonnes pièces. Une autre heure se passe. Enfin on m'apporte du numéraire irréprochable. Il est bon de savoir que les métaux précieux, monnayés ou non, varient de prix d'heure en heure sur ce marché, où le caïmé sert d'étalon monétaire. Je suppose qu'on attendait une baisse pour acquitter mon billet.

J'ai perdu ma matinée; il s'agit maintenant d'utiliser le reste de la journée. Pericli s'est procuré deux che-

vaux pour la somme modérée de 15 francs. Nous enfourchons ces bêtes pacifiques et nous nous dirigeons vers le vieux Stamboul. Nous traversons la Corne d'Or sur un pont de bois couvert d'un flot continu de passants. Les omnibus à vapeur du Bosphore y ont, pour la plupart, leurs embarcadères. Aussi, il faut voir quel tohu bohu ! Cependant, l'ordre se fait de lui-même au sein de ce désordre. Turcs, Persans, Grecs, Arméniens, Juifs, Européens, et autres « ennemis naturels » se débrouillent de ce chaos pour aller chacun à ses affaires sans chercher à s'entre-assommer. Ils n'en ont pas le temps ! Si on se contentait de laisser faire et de laisser passer tous ces braves gens, au lieu de se servir des uns pour barrer le chemin aux autres, la question d'Orient ne se résoudrait-elle pas toute seule, comme se résout, sans l'intervention d'aucune police, le problème de l'ordre au sein de la foule affairée du pont de la Corne d'Or? C'est une question que je soumets au pas de course à la diplomatie. — Nous arrivons à l'Atmeidan, l'ancien hippodrome où les Grecs du Bas-Empire se passionnaient pour les cochers verts ou pour les cochers bleus, pendant que les hordes musulmanes menaçaient les frontières. Ils ne sont pas tous morts, les Grecs du Bas-Empire ! L'obélisque de Théodose, frère jumeau de l'obélisque de Louqsor, et quelques débris de colonnes, voilà tout ce qui reste debout de l'ancien hippodrome. C'est aux environs de l'Atmeidan que le sultan Mahmoud, qui ne connaissait pas la fable du *Lion*

amoureux, fit massacrer ses janissaires pour obéir aux bons conseils de ses amis d'Occident. A la place de cette milice redoutable, la conscription, un progrès importé d'Occident, fournit des *redifs*, qu'on amène garrottés de leurs villages, mais qui ne renversent pas leurs marmites, car ils n'ont guère de marmites, les infortunés! Pericli abuse de mon ignorance en me faisant entrer dans un trou noir décoré du titre pompeux de fontaine des mille colonnes, l'ancien château d'eau de Byzance, maintenant transformé en une filature de soie. Des juifs barbus exploitent à outrance dans ces limbes le travail de quelques enfants malingres, ni plus ni moins que des manufacturiers civilisés. Encore un progrès à l'occidentale! Je gronde Pericli, qui essaie de regagner mon estime en me conduisant au bazar. Ce trop fameux Bezestin se compose d'une agglomération de galeries en pierre et en bois, au pavé défoncé et raboteux, qui ressemblent aux galeries du Temple, mais en laid. Je me mets en devoir de me procurer quelques échantillons du luxe oriental. On m'offre des burnous blancs, en étoffe de Reims, de l'essence de roses de la rue Saint-Martin et de superbes fez fabriqués à Verviers. Le tout à des prix abusifs. Je me rabats sur de grossières écharpes de Brousse, sur des mouchoirs brodés de sentences du Koran, sur des chibouques en bois de jasmin ou de cerisier avec des bouts d'ambre jaune, sur des vases de cuivre à dessins persans, dans le goût le plus naïf. C'est encore fort cher, mais mon brave Pericli

pousse à la consommation et il a probablement ses raisons pour cela. Dans chaque boutique, on m'offre un siége, une pipe et du café; je préfère lorgner par ci par là une *hanoum* qui fait nonchalamment déployer devant elle des monceaux de pièces d'étoffes, sans daigner arrêter son choix sur aucune, comme pourrait le faire une élégante de Paris ou de Bruxelles. L'heure du dîner arrive. Nous retournons à l'hôtel de l'Empire Ottoman, et le soir nous montons au petit champ des morts (cimetière) de Pera. Les ruelles de Pera sont éclairées au gaz : c'est, il est presque superflu de le dire, une compagnie anglaise qui s'est chargée de l'affaire, et son gaz est superbe. A la lueur des lanternes nous lisons les noms des rues sur des écriteaux en français. Au petit champ des morts est adossée une baraque où des musiciens, en paletots et en chapeaux ronds, exécutent de la musique de Verdi. Les consommateurs, Européens ou Arméniens pour la plupart, prennent du café ou des sorbets, en fumant des narghilés que fournit l'établissement. Un coiffeur grec accommode ses clients dans un magasin en face. Un peu plus loin, on joue une poule d'honneur dans un café. Et les vieux Turcs qui dorment sous les hauts cyprès du cimetière ne se réveillent pas pour chasser les giaours, faire taire leur infernale musique et bloquer la poule d'honneur ! Non ! les vieux Turcs dorment pour toujours, car le giaour Verdi lui-même ne réussit pas à les réveiller. Voilà notre première journée.

Le lendemain, Pericli m'annonce d'un air triomphant qu'il a obtenu, moyennant la modique somme de 15 fr., mon insertion dans un troupeau de voyageurs qui va visiter les palais et les mosquées, avec un firman de Sa Hautesse. Ces firmans-là se paient 150 francs, ce sont les moins chers. Va donc pour les palais et les mosquées! Nous prenons un caïque pour traverser la Corne d'Or et nous débarquons à la pointe du sérail qui s'avance comme un cap entre la Corne d'Or, l'embouchure du Bosphore et la mer de Marmara. Le vieux sérail en occupe la plus grande partie. Ce palais redouté, où le cimeterre et le cordon de soie ont servi à trancher ou à serrer les nœuds de tant de drames en style romantique, a été délaissé pour l'habitation moins pittoresque mais plus confortable de Dolma Batché. Quelques sultanes, mises à la réforme, seules en occupent encore le harem. Les jardins étagés le long du Bosphore sont remplis de grenadiers, d'orangers et de lauriers-roses en fleurs; les vieux murs sont tapissés de lierres énormes; mais, comme à Batchi Seraï, les mauvaises herbes y foisonnent, et les carrés de choux ou de haricots y prospèrent. Les jardins du sérail transformés en potagers! Détournons nos regards de cette profanation et suivons notre guide qui nous fait signe de chausser les pantoufles de rigueur et d'entrer au palais. Il nous conduit dans un labyrinthe de pièces démeublées, comme un homme qui :

Nourri dans le sérail en connaît les détours.

Il nous montre une grosse porte verrouillée : c'est l'entrée du harem. Hélas! le public n'entre pas ici. Les salles sont de grandeur médiocre et pauvrement ornées, mais les fenêtres donnent sur le Bosphore. Nous entrons dans une allée décorée du titre pompeux de Galerie de tableaux. C'est une nouveauté hardie, car la reproduction de la figure humaine est interdite par le Koran; mais quelle nouveauté! La galerie est remplie de lithographies représentant les batailles du premier empire, Napoléon à Montereau, les adieux de Fontainebleau, etc., qui seraient bien payées à 2 francs pièce. C'est un présent que Rechid pacha a fait au sultan pour l'initier économiquement aux merveilles de l'art européen. O luxe oriental, où donc vous cachez-vous? Voici pourtant un kiosque de style arabe, tout incrusté de nacre et d'ébène; en voici un autre, renfermant un trône à baldaquin doré et constellé de pierreries, qui servait de salle de réception aux ambassadeurs. Ces « chiens » n'étaient admis à parler au fils du prophète qu'à travers un grillage, et la porte par où on les faisait entrer était surbaissée de manière à les obliger à se courber. L'un d'eux s'avisa d'y passer à reculons. La plaisanterie était risquée à une époque où des appartements demeuraient toujours préparés pour les ambassadeurs au château des Sept Tours. Aujourd'hui, les ambassadeurs entrent par des portes ouvertes à deux battants, et le sultan leur dit en français : Comment vous portez-vous? Nous déchaussons nos pan-

toufles en secouant nos illusions, nous sortons du sérail par la « Sublime Porte, » nous traversons une place déserte où trône un platane séculaire dont le vaste tronc, creusé par le feu, sert d'hôtel garni aux vagabonds, et nous entrons dans la mosquée, jadis l'église Sainte-Sophie.

L'immense et vénérable basilique de Justinien a la forme d'une croix grecque : son vaisseau égale, dit-on, en étendue, celui de Saint-Pierre de Rome ; mais il est vide et dépouillé. Au pied d'une chaire haut perchée, un prêtre débite un sermon à une trentaine de fidèles accroupis en rond sur les fines nattes qui couvrent le sol. De côté et d'autre, quelques braves Musulmans font la sieste étendus tout de leur long. D'énormes écussons verts, où se lisent des versets du Koran, sont accrochés aux murailles. De longues cordes de soie, attachées aux voûtes, soutiennent, à quelques pieds du sol, des cercles en filigrane doré, où sont incrustés des verres de couleur. Des pupitres dorés, en forme d'X, portent des manuscrits du Koran. Enfin, un vieux tapis, sur lequel Mahomet faisait ses dévotions, tient la place de l'autel. Voilà toute la décoration et tout le mobilier. Des anciennes peintures à fresque, on n'a conservé que quatre chérubins gigantesques, en prenant soin de remplacer par des étoiles leurs têtes infidèles. Cependant, au fond du sanctuaire, on reconnaît encore, sous une couche de badigeon doré, les linéaments d'une colossale image de la *Sainte Sagesse*, à laquelle la basilique était

dédiée et que nos guides ont, de leur autorité privée, transformée en une image du Christ. Nous montons par une allée intérieure, en pente douce, pavée de cailloux, aux galeries spacieuses qui entourent la nef. Dans les grillages en fer ouvragé qui les décorent, on nous fait remarquer le chiffre de Justinien. Des mosaïques éclatantes couvrent encore les voûtes, mais les plaques dénudées sont nombreuses et elles le deviennent chaque jour davantage. Je m'explique bientôt pourquoi les mosaïques s'en vont : un mollah enturbanné, qui nous accompagne pour empêcher les dégradations, en tire de ses vastes poches quelques poignées qu'il nous offre en échange d'un *bachich* (pourboire). Nous déclinons l'offre de ce préposé à la conservation du monument et nous sortons attristés de la majestueuse basilique qu'ont respectée les siècles et la barbarie musulmane, mais que les conservateurs des monuments publics de la Turquie régénérée auront bientôt réduite à l'état de squelette. Nous allons visiter encore la mosquée du sultan Achmet, dont les énormes piliers cachent des fontaines. Les chapelles des bas-côtés sont remplies de caisses et d'objets mobiliers. On dirait un magasin du mont de piété. C'est qu'en Turquie les mosquées servent de lieu de dépôt comme les temples de la Grèce ancienne et les églises au moyen âge. Le vol s'y aggravant du sacrilége, chacun vient y déposer ce qu'il a de plus précieux, et l'on inféode de même aux mosquées les biens immobiliers pour les assurer contre la rapacité

des voleurs privés et plus encore contre celle des voleurs publics. Cette forme primitive des banques de dépôt et des assurances a été conservée dans tout l'Orient, en attendant mieux. Nous allons jeter un coup d'œil sur la riche chapelle funéraire où sont déposés, couverts de cachemires, les cercueils du sultan Mahmoud et de sa famille, nous parcourons l'*Elbicei Atika*, galerie des vieux costumes turcs, défroque d'un monde qui s'en va, et nous retournons au bazar.

En passant, j'aperçois les bains de Mahmoud auxquels M. Théophile Gautier accorde une mention honorable dans son exacte et pittoresque description de Constantinople. Je me laisse induire en tentation de prendre un bain turc. J'entre dans une vaste salle ouvrant de plain-pied sur la rue et au milieu de laquelle coule une fontaine. Autour règnent deux galeries superposées, comme des rangs de loges, et meublées de lits de camp. Des linges de toutes couleurs, qui sèchent sur des cordes, complètent la décoration. Vous montez à l'une des galeries, vous vous déshabillez, on vous revêt d'un pagne, on vous chausse de gros patins en bois et on vous expédie sous la conduite d'un *tellack* (garçon de bain) dans une seconde salle dont la température est plus élevée, puis dans une troisième chauffée à cuire des œufs. Là, on vous étend au bord d'une fontaine, on vous masse, on vous étrille, on vous savonne, on vous inonde d'eau tiède jusqu'à ce que vous soyez propre

comme un sou neuf; après quoi on vous ramène à votre lit de camp où l'on vous enveloppe de couvertures et où vous avez le droit de vous reposer en fumant le chibouque ou le narghilé et en dégustant de pur moka dans des dés à coudre. Ces diverses opérations ont certainement leur charme, et pourtant j'ai passé aux bains Mahmoud le plus désagréable quart d'heure de ma vie. Mais ce n'était point la faute des bains Mahmoud. Voici l'affaire. J'avais confié, en entrant, ma bourse contenant 5 ou 600 francs, ma montre et mon portefeuille à Pericli, qui m'avait charitablement prévenu qu'on vole beaucoup aux bains turcs. Pericli empoche le tout, il me livre au *tellack*, m'escorte jusqu'au purgatoire de la deuxième salle et disparaît. Voici, tout d'un coup, qu'une idée lugubre se fait jour à travers mon cerveau. Si Pericli était un voleur! Pericli est officieux, bon enfant et il confectionne admirablement la limonade, mais je ne connais pas Pericli. Il s'est emparé de moi au bateau à vapeur, personne ne me l'a recommandé et il ne s'est recommandé de personne. D'ailleurs, Pericli est Grec! Il a ma bourse, il a ma montre, il a mon portefeuille. Il peut aller au bateau des Messageries réclamer mon bagage, peut-être même s'en aller à ma place. Qui sait s'il n'a point pris la précaution infernale de m'enlever mes habits? Je ne puis demeurer plus longtemps dans une si cruelle incertitude et je supplie mon *tellack* d'abréger ses opérations. Le bourreau se contente de pousser des cris

inarticulés, il m'échoue comme un phoque au bord d'une fontaine et il s'en va accommoder un autre client. Un mortel quart d'heure s'écoule; enfin mon *tellack* revient à moi, il me brosse et me rebrosse sans se presser jusqu'à ce que je sois baigné à point. Il me reconduit alors à la galerie, où il me jette sur un lit de camp en m'entortillant dans une couverture. Je cherche mes habits. Mes habits ont disparu. Je les demande, en me servant d'une mimique expressive, à un vieux Turc, orné d'un nez de perroquet comme tous les vieux Turcs, qui garde les lits de camp. Cet odieux vieillard se contente de me renfoncer dans ma couverture, en laissant échapper des sons gutturaux. J'insiste. Il me jette sur la tête et sur les épaules une seconde couverture, en me lançant des regards farouches. Je me décide à prendre patience, dans la crainte d'une troisième couverture. Et point de Pericli! Voilà une aventure. Sans argent, sans habits, au fond d'une tanière du vieux Stamboul, entouré d'ennemis sanguinaires du nom chrétien, comment vais-je regagner je ne dis point le faubourg de Schaerbeek qui m'apparaît comme dans un rêve, mais simplement Pera? — On s'apercevra peut-être de ma disparition à l'*Hôtel de l'Empire Ottoman.* — Mais non! ce sinistre Pericli n'aura pas manqué d'aller y réclamer mon sac de nuit, en disant que je pars ou que je vais me loger ailleurs. Personne ne viendra me demander, et il le sait bien, cet infâme Pericli, car il ne m'a pas perdu de vue de-

puis ma descente du bateau. Dans quelques mois peut-être, le chargé d'affaires de Belgique adressera une demande officielle au gouvernement turc, à l'effet de faire rechercher un de ses nationaux égaré dans le vieux Stamboul, une aiguille perdue dans une meule de foin ! Le gouvernement turc s'y prêtera de bonne grâce, tout en faisant des observations judicieuses sur l'imprudence des Européens qui s'aventurent dans le vieux Stamboul sans respecter toujours, comme il conviendrait, les susceptibilités de la jalousie musulmane. Six mois après, on informera notre chargé d'affaires qu'un Européen a été, en effet, poignardé et jeté dans le Bosphore pour avoir soulevé le voile d'une hanoun. Rapport du chargé d'affaires. *Faits-divers* dans les journaux belges. Les journaux libre-échangistes jettent un voile sur cette malheureuse affaire. Les journaux protectionnistes, au contraire, signalent le fait en l'enjolivant de leurs réflexions, pour donner à réfléchir sur la moralité de leurs adversaires. — Et ce misérable Pericli qui ne revient pas. Si j'appelais au secours ! Je profite d'un moment où l'homme au nez de perroquet a le dos tourné pour me soulever sur mon lit et plonger mes regards dans la salle. Je n'aperçois que des Turcs accroupis qui font le kief en roulant de gros yeux de faïence. Plus d'espoir ! Le tellack et l'homme au nez de perroquet sont de connivence avec Pericli. Je ne sortirai pas vivant de cette caverne. La nuit va venir. Dans quelques heures, je serai en train de donner des

conférences sur l'économie politique aux poissons du Bosphore. Abominable Pericli !

Eh bien ! je le calomniais affreusement, ce bon, cet honnête, ce candide Pericli. Pericli était la perle des guides et le plus vertueux des Grecs. Le voici qui rentre en se dandinant dans la salle. Je le trouve beau comme Antinoüs et majestueux comme Achille. Il ne dit qu'un seul mot à mon gardien au nez de perroquet, et ce vieillard farouche me rend mes habits d'un air gracieux. Enfin, lui-même, Pericli, met le comble à ses bontés en me restituant ma bourse, ma montre et mon portefeuille, qu'il ne tenait qu'à lui de garder. Après quoi, il daigne me demander :

— Eh bien, monsieur, comment trouvez-vous les bains turcs ?

— Pas mal, Pericli, pas mal ! Mais il y fait trop chaud.

Nous retournons à Galata, et là je prends le bateau à vapeur pour Buyukdéré, où j'ai une lettre de recommandation à remettre. Je passe ma soirée en pleine civilisation, sous le charme de ce qu'elle peut offrir de plus aimable et de plus gracieux. Le tableau qu'on me fait de la situation de la Turquie n'a rien, hélas ! de bien consolant. Le désordre, le gaspillage, l'oppression sont partout. L'armée n'a pas été payée à Constantinople depuis trois mois, les fonctionnaires civils depuis cinq. Dans les provinces, il y en a qui n'ont pas vu depuis dix-huit mois la couleur des caïmés du trésor public. Les impôts sont engagés pour la plupart en ga-

rantie des emprunts fournis par les banquiers de Pera. Le gouvernement n'en touche pas un sou. Ses créanciers les perçoivent d'une main, pour lui en prêter de nouveau le montant de l'autre, avec la surcharge d'un intérêt usuraire. Encore si l'on travaillait à restaurer les finances, en introduisant une sévère économie dans les dépenses ! Mais les choses vont de mal en pis. Le sultan est affligé de la manie des bâtisses, et ses 800 houris ont des comptes ouverts chez les rusés Arméniens du Bazar. Le malade agonise dans son boudoir décoré par MM. Sechan et Desplechin, et jusqu'à présent les médecins d'Europe n'ont su trouver aucun remède à son mal. Pis encore. Chaque fois qu'ils lui ont administré leurs potions, le mal a empiré. C'est que décidément le malade est incurable ! — Ce langage ne me persuadait pas, je l'avoue. D'abord qui est le malade ? La Turquie ? Non ! à coup sûr. La population bigarrée de ce vaste empire me paraît toute exubérante de sève et de vie. Les Arméniens sont d'admirables négociants, les Grecs leur disputent la palme pour le commerce, et comme navigateurs ils sont sans rivaux ; les Bulgares sont laborieux et patients ; la population musulmane elle-même, que l'on renvoie en Asie d'un seul coup de plume, se distingue par son honnêteté et ses goûts paisibles ; elle excelle dans les travaux sédentaires et elle pourrait constituer une estimable et utile classe d'artisans. Sans doute, ces Turcs honnêtes et bons deviennent des fonctionnaires corrompus et tyranniques ; mais sont-ils

les seuls que le pouvoir, ce grand corrupteur, rendent insolents et vils? Où donc trouve-t-on des êtres officiels qui ne soient point convaincus que le public est fait pour le fonctionnaire et non le fonctionnaire pour le public? Où en trouve-t-on encore qui ne se paient point eux-mêmes, en s'allouant une honnête commission pour la peine, quand on néglige de les payer? Le malade, ce n'est donc pas la Turquie, c'est le gouvernement turc. La distinction est essentielle. Maintenant, est-il vrai que la situation de ce malade soit désespérée? Rien n'est plus certain, s'écrie-t-on de toutes parts, et la preuve, c'est que tous les remèdes d'Europe ont aggravé son mal. Oui, mais quels remèdes l'Europe lui a-t-elle administrés? La conscription, la centralisation, la paperasserie et les gros budgets. Autrement dit, l'Europe a ajouté ses propres infections à celles donc souffrait déjà le « malade », et elle s'étonne qu'il ne guérisse pas! Le miracle serait qu'il guérît. Qu'elle l'engage à congédier les neuf dixièmes de ses fonctionnaires et à remplacer ses rédifs par de bons gendarmes; qu'elle supplie le sultan de rabattre d'un pauvre zéro le chiffre de ses houris, en se bornant pour le reste à « laisser faire » la nature, et je réponds de la guérison du malade. Mais ce serait trop simple. Les hommes d'État, les diplomates et les héros n'y trouveraient pas leur compte, et la question d'Orient appartient, de par le droit au travail, aux hommes d'État, aux diplomates et aux héros. N'en parlons plus!

Je reviens le lendemain mercredi de Buyukdéré et je m'embarque à bord de l'*Euphrate*, des Messageries Impériales. Le départ était fixé pour 4 heures de l'après-midi ; on le retarde jusqu'à 7 pour embarquer des balles de soie que nous apportent des caboteurs de l'Asie-Mineure. Mais le temps passe vite dans le Bosphore : on ne peut se rassasier de contempler le panorama magique de cette cité que la nature a faite impériale et où Fourier avait placé le séjour de l'Omniarque du globe. En attendant que l'Omniarque arrive, voici le sultan qui passe. Sa Hautesse est allée visiter l'arsenal de Tophané. Son caïque blanc à six paires de rames l'attend au rivage. Abdul Medjid y descend et il va s'asseoir à l'arrière les jambes croisées sur un tapis. Il est vêtu de la redingote bleue à collet montant et coiffé du fez impérial orné d'une plume de héron. Sa barbe du plus beau noir fait ressortir sa pâle et mélancolique physionomie. Quelques cris de : Vive le sultan ! poussés par des gens de notre équipage, saluent seuls cet Augustule musulman. Il est sept heures, on lève l'ancre, je fais les adieux les plus touchants à mon honnête Pericli, les caïques et les autres barques s'éloignent, le bateau se met en mouvement, nous doublons la pointe du Sérail pour entrer dans la mer de Marmara, et je dis adieu à ce grand et sublime cloaque, où l'Orient de mes rêves m'est apparu en ruines et en loques.

On sonne pour le dîner et, je dois le dire à la honte de la gent voyageuse, en dépit des splendeurs du soleil

couchant qui dore les coupoles imposantes des mosquées et les flèches effilées des minarets, personne ne manque à l'appel. Le lendemain à 5 heures du matin, nous sortons de la mer de Marmara pour pénétrer dans le détroit des Dardanelles. Il est plus long que le Bosphore, mais ses côtes montueuses sont dénudées et désertes. La petite ville de Dardanelles en commande l'entrée du côté de l'Archipel. Les deux vieux châteaux des Dardanelles, d'un aspect vénérable et massif, sont en ruines ; mais huit batteries en style moderne, construites des deux côtés du détroit depuis la guerre d'Orient, les ont remplacés. A la sortie des Dardanelles, nous longeons pendant quelque temps les rives de la Troade, où l'on nous montre deux monticules qui passent pour les tombeaux d'Achille et d'Hector. Si l'on pouvait y accumuler les *pensums* que ces deux héros ont valu à la multitude des jeunes infortunés dont la mémoire rebelle se refusait à pleurer en grec le destin lamentable d'Ilion, ces deux monticules dépasseraient en hauteur l'Himalaya et le Chimborazo.

Le jour suivant, nous nous réveillons au Pirée, dont on n'aperçoit le port qu'en y entrant. La ville du Pirée, élégante et proprette, ne se compose encore que de quelques centaines de maisons bâties à l'européenne ; mais elle se développe à vue d'œil. Nous profitons d'un temps d'arrêt de six heures pour visiter Athènes. Une voiture de place nous y conduit en trois quarts d'heure. La plaine qui sépare le Pirée d'Athènes est toute cou-

verte de vignes, d'oliviers et de figuiers. On fait halte à mi-chemin, au bord d'un ruisseau presque desséché : ce ruisseau c'est le Céphise. A l'entrée d'Athènes, nous quittons notre véhicule pour monter au temple de Thésée, qui a servi de modèle à l'église de la Madeleine et qui a résisté presque intact à l'effort des siècles. Il est rempli de bas-reliefs et de toutes sortes de débris à faire pleurer d'attendrissement un professeur de grec. On nous montre un peu plus haut la colline de l'Aréopage et même les siéges de marbre blanc où s'asseyaient les aréopagites. Des élèves de l'école française d'Athènes sont en train d'y fumer leurs pipes. Plus haut encore, c'est une cave grillée que notre guide décore du titre flatteur de prison de Socrate. Nous arrivons, après une ascension pénible, à l'Acropole (citadelle d'Athènes), où se dresse, dans la majesté de ses ruines, le Parthénon, ce funeste chef-d'œuvre, dont l'architecture officielle a tiré aux frais des contribuables tant de palais royaux ou nationaux, d'églises, de salles de spectacle, de bourses et de casernes. Une bombe vénitienne a commencé sa ruine au XVIIe siècle; lord Elgin a continué l'œuvre des Vénitiens en le dépouillant de ses bas-reliefs, et les Turcs ont achevé l'œuvre de lord Elgin en bombardant l'Acropole en 1826; leurs projectiles jonchent encore le sol, mêlés aux éclats et à la poussière du marbre. Cependant les colonnades ruinées du chef-d'œuvre d'Ictinus et de Phidias, se profilant dans le ciel transparent de l'Attique, n'en conservent pas moins un air de majesté

souveraine qui oblige les plus farouches ennemis de l'architecture officielle eux-mêmes à s'incliner. Le Parthénon occupe le sommet de l'Acropole. A 150 ou 200 pieds au dessous se déroule le panorama d'Athènes, le plus bourgeois des panoramas, car, on a bâti là, en présence de la plus belle des ruines, la plus vulgaire des cités. Les maçons de la plaine n'auraient-ils jamais levé les yeux vers la montagne? De l'autre côté d'Athènes se dresse le mont Cavitos; plus loin le Pentélique, dont le marbre a servi à bâtir les édifices de l'Acropole ; à notre droite le mont Hymette, aimé des abeilles ; mais les crêtes de ces vieux monts sont déboisées, le paysage a un aspect aride, et la réverbération ardente du marbre blanc sous un soleil tropical nous oblige à battre en retraite. Nous descendons par la poterne de la massive enceinte des Vénitiens, où l'on nous offre des chapelets de coquillages de Marathon; nous traversons Athènes au pas de course, en rafraîchissant notre vue sur les superbes lauriers-roses, les orangers et les grenadiers en fleurs du jardin du Palais et nous retournons à bord. L'élégant squelette du Parthénon demeure longtemps en vue, baigné dans l'atmosphère limpide du plus beau ciel du monde.

Le nouveau royaume grec est fort loin, comme on sait, d'avoir répondu aux espérances enthousiastes des Philhellènes, ces Garibaldiens de 1826. Cependant les Bavarois, chargés de la régénération de la Grèce, y ont introduit un gouvernement parlementaire calqué

sur le modèle le plus en vogue. Le gouvernement est soumis au contrôle des chambres, et les chambres sont nommées par un corps d'électeurs censitaires, résumant en eux la souveraineté politique de la nation. Mais il s'est trouvé, d'un côté, que le gouvernement n'avait pas un goût bien prononcé pour le contrôle des chambres; d'un autre côté, que les électeurs grecs ne détestaient pas les monopoles et les « places ». Cela étant, on pouvait s'arranger. Le gouvernement a mis à la disposition des mandataires du corps électoral le gâteau du budget à la condition de ne point le chicaner sur ses petites affaires et de voter, les yeux fermés, les lois qui lui tiennent à cœur. Ç'a été un marché conclu. Mais l'appétit vient en mangeant. Les électeurs grecs ayant mordu au gâteau gouvernemental, ont voulu y mordre encore, toujours. Le gâteau s'est trouvé trop petit; il a fallu le grossir sans cesse. Alors, la nation qui en fournit la pâte et qui calcule de très près, en vraie Grecque qu'elle est, a commencé à murmurer. Des journaux ont fait écho à ses plaintes et ils ont été jusqu'à prétendre que ce système n'est autre chose qu'une piraterie politique organisée sous le pseudonyme flatteur de gouvernement représentatif. On a poursuivi ces journaux malappris. Mais qui le croirait? Cela n'a pas suffi pour faire changer d'avis à la nation. On ne manque pas d'accuser cette nation si difficile à contenter d'être ingouvernable, et l'on insiste particulièrement sur la nécessité de créer en Grèce un « pouvoir fort ». Vous verrez qu'un beau

jour les choses tourneront à mal. Comme toujours, les politiques n'hésiteront pas à déclarer, à regret, que les Grecs n'étaient pas mûrs pour la liberté. Pauvres Grecs et pauvre liberté! — Là dessus, un jeune et aimable professeur, que nous venons de prendre au Pirée, et qui a passé deux ans en Grèce, me fait à ma grande surprise le plus chaleureux éloge de la nation grecque, de la vivacité et de la finesse de son intelligence, du goût ardent pour l'instruction qui se manifeste dans toutes les classes de la société, de la simplicité, de la bonhomie et de l'honnêteté de la population rurale. Il avait voyagé dans tout le pays et partout il avait reçu une hospitalité empressée et affectueuse. Quant aux brigands, qui jouent un rôle si piquant dans les récits du spirituel auteur de la *Grèce contemporaine* et du *Roi des montagnes*, ils ne se montrent guère que dans les localités où les électeurs sont infectés d'un mauvais esprit.

Un jeune Arménien, qui se rend à Paris pour y étudier la médecine me donne sur ses compatriotes des renseignements non moins intéressants. Les Arméniens sont possédés à un haut degré de la curiosité intellectuelle qui s'est emparée depuis quelques années des nations orientales. Le goût de la lecture est devenu chez eux une véritable passion ; mais comme toute passion qui s'éveille, celle-ci ne se montre pas d'abord bien difficile sur le choix des aliments. On traduit, aujourd'hui, pêle-mêle, en Arménien tout le *stock* littéraire de 1830,

et mon interlocuteur apportait avec lui la traduction de *Martin l'enfant trouvé* et du *Juif Errant* qu'il était chargé de faire imprimer à Paris. On pourrait mieux choisir. Mais après s'être jeté sur cette pâture grossière pour apaiser sa première faim intellectuelle, le consommateur deviendra plus difficile, et ses aliments se raffineront. L'essentiel c'est que le besoin naisse!

Les journées passent vite à bord de l'*Euphrate :* on cause, on fume, on joue aux échecs, on lit des romans, on fait le kief à l'orientale. L'air est tiède, il n'y a pas un souffle de vent, nous avançons mollement bercés sur les flots bleus de la mer calme et resplendissante. Voici les côtes élevées de l'Italie et de la Sicile : dans le lointain, le profil massif de l'Etna ; sur le rivage, des plantations d'orangers et de citronniers, Reggio et Messine. Nous faisons halte à Messine où tout est sens dessus dessous. Les employés du bureau de police nous laissent passer sans examiner nos passeports, c'est tout dire! un guide nous propose à haute voix de nous montrer la statue du roi Bomba. Sur le port, une foule d'écriteaux placés comme des plaques d'assurances, portent : *proprietà Ellenica*, *Americana*, *Swizzera*, etc., dans la prévision d'un bombardement. Des postes de soldats stationnent dans les rues. Les officiers lorgnent avec inquiétude du côté de la montagne. Garibaldi n'est pas loin. Nous allons voir le roi Bomba, qui ne devait plus séjourner longtemps sur son piédestal, nous prenons des glaces, nous mangeons des figues, nous re-

gardons des moines passer sur des ânes et nous regagnons le bord. Le surlendemain, nous traversons le détroit de Bonifacio et, après avoir reçu quelques vigoureuses bouffées de mistral, nous débarquons le mercredi matin à Marseille. De Marseille à Bruxelles, il n'y a plus que 26 3/4 heures de chemin de fer. J'étais parti de Bruxelles le 9 février par la station du Nord ; j'y rentre le 14 juillet par la station du Midi, car si tous les chemins mènent à Rome, tous les chemins, la vapeur aidant, ramènent de Saint-Pétersbourg.

APPENDICE

L'ABOLITION DU SERVAGE. — HISTORIQUE. RÉSULTATS

Dès son avénement au trône, l'empereur Alexandre II mit à l'ordre du jour l'œuvre de l'émancipation des serfs, et le 20 novembre 1857 il autorisait la noblesse des gouvernements de Grodno, Vilna et Kovno, à former des comités « pour étudier la question de l'amélioration du sort des paysans. » La noblesse des autres gouvernements ayant été invitée à suivre cet exemple, 46 comités composés de 1,366 députés de la noblesse (propriétaires de biens ruraux) se constituèrent pour aider le gouvernement de leurs lumières dans l'œuvre difficile qu'il s'agissait d'accomplir. On était alors dans toute la ferveur de l'esprit de réforme, et la noblesse russe, comme la noblesse française au début du mouvement de 1789, se montrait animée du plus généreux désintéressement. Le préambule de chacun des projets élaborés par les comités commençait presque invariablement par ces mots : *La noblesse renonce pour toujours, sans prétendre à une indemnité quelconque, au droit de posséder des serfs* (1). Un *comité supérieur d'émancipation* et une *Commission de rédaction* furent institués à Saint-Pétersbourg pour examiner les propositions de la noblesse, et formuler un projet d'émancipation que le conseil de

(1) Voir dans le *Journal des Économistes* les renseignements sur l'émancipation donnés à la Société d'économie politique de Paris (réunion du 5 mai 1863), par M. Milutine, ancien adjoint au ministre de l'intérieur, membre du conseil de l'empire, et l'un des hommes qui ont le plus activement contribué à cette grande mesure.

l'empire adopta, et que l'oukase du 19 février/3 mars 1861 transforma en loi. Cette grande charte de l'affranchissement des serfs fut promulguée, à Saint-Petersbourg, le 17 mars 1861.

L'oukase du 19 février/3 mars 1861 s'appliquait à 23 millions de serfs des deux sexes, possédés par 103,000 propriétaires (1). Dix-sept règlements, renfermant plus de 1,000 articles, accompagnaient cette charte d'émancipation, dont nous allons tâcher d'exposer brièvement l'économie.

Le but que se sont efforcés d'atteindre les auteurs du plan d'émancipation a été de faire passer les serfs à l'état d'hommes libres, en dérangeant aussi peu que possible les intérêts que le servage avait créés, c'est-à-dire en conservant aux propriétaires les revenus que leur procurait l'exploitation des serfs, en conservant aux serfs, devenus libres, la portion de terre d'où ils tiraient leur subsistance.

Comment a-t-on procédé pour atteindre ce double but?

Il y avait dans le servage deux choses bien distinctes : une tutelle et un monopole.

En quoi consistait la tutelle? Dans le gouvernement à la mode patriarcale que le seigneur exerçait sur la population de son domaine : investi vis-à-vis de ses serfs de tous les droits d'un père de famille, jusques et y compris le droit de correction manuelle, il pouvait leur imposer le choix d'une profession, en faire à son gré des cultivateurs, des artisans ou des serviteurs de sa maison, leur permettre ou leur défendre de se marier, et même les marier à sa guise; en revanche il était leur protecteur naturel, il les *assurait* contre toute oppression, la sienne exceptée; enfin il était responsable du paiement de leurs impôts. Ce gouvernement du propriétaire sur les paysans, considérés comme des mineurs, se transmettait avec le domaine dont les serfs ne pouvaient être séparés; il était bon ou mauvais selon que le propriétaire lui-même était bon ou mauvais, et, surtout, selon qu'il s'occupait personnellement de la gestion de ses biens ou qu'il l'abandonnait à des intendants; mais, en tous cas, comme le gouvernement du

(1) Voir pour la statistique du servage, la treizième lettre, p. 293.

père de famille, il était gratuit ou censé tel; il ne rapportait rien, directement du moins, au propriétaire. Au contraire : comme tuteur responsable de ses serfs, comme père de cette grande famille de mineurs, le propriétaire russe était assujetti à des frais et à des soins d'administration dont se trouvent affranchis les propriétaires des pays où la classe inférieure est sinon libre, du moins émancipée de la tutelle seigneuriale. On pouvait donc, à ce qu'il semblait, supprimer purement et simplement la tutelle contenue dans le servage, sans porter atteinte aux revenus des propriétaires, en allégeant même les charges de la propriété, et c'est pourquoi l'acte d'émancipation a fait passer immédiatement les serfs de l'état de minorité à celui de majorité, sans allouer de ce chef aucune indemnité à leurs « tuteurs (1) ».

En quoi consistait le monopole que contenait également le servage, et qui en était la partie productive? Ce monopole consistait dans le droit exclusif que possédait le propriétaire d'exploiter le travail de la population habitant son domaine. On l'avait établi par un procédé extrêmement simple, en défendant à la population rurale de se déplacer désormais sans l'autorisation du seigneur. Au premier abord, cette « prohibition à la sortie » paraissait de

(1) Les droits civils que l'acte d'émancipation a conférés aux serfs sont ainsi définis : *a*) droit de se marier sans autorisation préalable ; *b*) droit d'ester en justice dans les causes civiles et criminelles, et dans les affaires de police, de plaider et de se défendre en personne ou par des mandataires, de servir de témoin et de se porter caution pour autrui, conformément aux lois générales de l'État; *c*) droit de n'être soumis aux peines et amendes qu'en vertu d'un arrêt de la justice ou que sur l'ordre formel des autorités administratives et communales; *d*) droit de changer d'état et de passer d'une commune dans une autre; droit d'entrer au service militaire; *e*) droit de quitter le lieu de son domicile, en observant les formalités prescrites à cet effet; *f*) droit de placer ses enfants dans les écoles publiques; droit d'entrer au service de l'État dans la partie de l'instruction, des sciences et de l'arpentage; *g*) droit de contracter et de s'obliger; *h*) droit de faire le commerce, de s'occuper d'arts et de métiers, de fonder des fabriques; *i*) droit aux biens meubles que les paysans et les domestiques possèdent; droit d'acquérir, en se conformant aux lois et aux usages établis, des biens meubles et immeubles et d'en disposer à leur gré.

peu de conséquence, mais, en fait, elle mettait la population rurale à la discrétion des propriétaires de la terre, autrement dit, de la machine à produire la subsistance. Comment les choses s'arrangèrent-elles alors? Le propriétaire continua de concéder, comme il le faisait auparavant, la jouissance d'une partie de son domaine à la population rurale, en exigeant d'elle, en échange, le travail dont il avait besoin pour exploiter le restant; seulement, le monopole qui lui était maintenant dévolu, lui permettait de fixer à sa guise les conditions de cet échange en nature. A la vérité, les czars s'étaient toujours réservé le droit de limiter le monopole contenu dans le servage, et c'est ainsi que l'empereur Paul, par un oukase malheureusement fort mal observé, avait borné la durée de la corvée à trois jours par semaine.

Ce mode d'exploitation du monopole du travail de la population rurale, savoir la concession de la jouissance d'un lot de terre en échange de la corvée, était le fait général; cependant, dans certaines localités, où le paysan pouvait obtenir, plus aisément qu'ailleurs, un débouché pour les produits de sa culture, on vit se substituer au gré et à l'avantage des deux parties, la redevance en argent (*obrok*) à la corvée (*bartschina*).

Outre ces deux catégories de serfs payant la redevance soit en travail, soit en argent, mais lotis de terre, et qui formaient les neuf dixièmes environ de la population asservie, il y en avait encore deux autres sans terre, les gens de métiers à l'obrok et les domestiques ou gens de la cour (*dvoroviés*). Les premiers avaient obtenu du seigneur, moyennant paiement d'une redevance en argent, l'autorisation d'exercer une profession ou un métier soit dans les limites du domaine, soit au dehors. Quelquefois le seigneur se contentait d'exiger d'eux un obrok modéré; mais trop souvent l'obrok croissait à mesure que le malheureux serf augmentait son revenu en déployant plus d'intelligence et d'activité. Enfin, les gens de la cour composaient le personnel nombreux de subalternes dont le seigneur aimait à s'entourer. Ils étaient à sa charge, eux et leurs familles, et les services qu'ils lui rendaient étaient loin de compenser les frais de leur entretien. C'est pourquoi l'acte d'émancipation s'est borné à les dégager, au bout de

deux ans, de leurs obligations envers leurs maîtres, et réciproquement.

En résumé, on a supprimé purement et simplement du servage la partie qui ne rapportait rien ou ne paraissait rien rapporter aux propriétaires, savoir la tutelle seigneuriale et la sujétion des gens de la cour; en revanche, on n'a retranché la partie productive de ce régime, savoir le monopole du travail des serfs à la corvée ou à l'obrok, qu'avec toute sorte de précautions et en assurant aux propriétaires la conservation du revenu qu'ils en tiraient. Voici comment on a procédé :

D'abord le *statu quo* a été maintenu d'une manière absolue pendant une période de deux ans, qui a été consacrée à la confection des chartes d'émancipation (du 19 février/3 mars 1861 au 19 février/3 mars 1863). Pour dresser ces chartes, on a fait dans chaque localité l'inventaire du servage, c'est-à-dire des redevances fournies en travail ou en argent par les paysans, des lots de terre fournis en échange par les propriétaires. On a éliminé ce que certaines redevances pouvaient avoir d'excessif, en fixant dans chaque région un maximum pour la redevance, comme aussi un minimum pour la terre, ce qui n'était du reste qu'une application légitime du droit dont les czars avaient déjà usé, de modérer le monopole du servage en fixant un maximum pour la corvée. Cela fait, on a immobilisé pour ainsi dire la situation des deux parties, en déclarant que le paysan était tenu de continuer à fournir au propriétaire la somme des redevances inventoriées; que le propriétaire était tenu, de son côté, de continuer à abandonner au paysan la jouissance des lots de terre dont celui-ci tirait ses moyens d'existence (1).

(1) Telles sont les dispositions absolues de l'acte d'émancipation. Voici maintenant les accommodements qui les tempèrent :

I. Le seigneur et la commune, là où la dotation en terre est accordée, et la commune qui la répartit entre ses membres, peuvent s'entendre à l'amiable pour la réduction de la quantité de terres données à la commune en tenure obligatoire. Cette réduction pourra aller jusqu'à la moitié du maximum ou de l'étendue normale.

II. La terre de dotation pourra être réduite *au tiers* dans le cas où la commune aurait acquis ce tiers en toute propriété.

Cette double *servitude*, que l'acte d'émancipation imposait au travail du paysan et à la terre du propriétaire, présentait l'avantage de sauvegarder la situation économique que le servage avait créée, en assurant au propriétaire la conservation des revenus qu'il tirait de la redevance, en assurant au paysan la conservation des moyens d'existence qu'il tirait de la terre, mais aussi longtemps qu'elle était maintenue, l'émancipation n'était pas accomplie. Il s'agissait d'y mettre fin autant que possible sans diminuer le revenu des propriétaires, sans déranger non plus les conditions d'existence des paysans, et le procédé qui paraissait le plus propre à atteindre ce but, c'était le rachat par les paysans de la portion de terre dont ils avaient l'usufruit, sur la base de la capitalisation de la redevance.

Le gouvernement a adopté, en conséquence, ce procédé, et il s'est appliqué à achever l'émancipation par le rachat. Mais en vue de ménager spécialement les propriétaires et d'aller au devant du reproche de socialisme, il n'a rendu le rachat complétement obligatoire que d'un seul côté. En vertu de l'acte d'émancipation, le propriétaire peut forcer le paysan à racheter toute la portion de terre frappée d'usufruit, tandis que le paysan ne peut forcer le propriétaire à lui vendre que l'*isba* et l'enclos où il demeure, sans les terres labourables, les bois et les prés. Sauf en ce qui concerne l'isba et l'enclos, le rachat est donc libre pour le propriétaire, obligatoire pour le paysan. Sur quelle base s'opère-t-il? Sur la base de la redevance, capitalisée au taux de 6 0/0 dans la Grande-Russie, et de 5 0/0 dans la Petite-Russie, c'est-à-

III. Si le seigneur fait don à la commune d'un *quart* au moins de la dotation territoriale, portée au maximum ou aux limites normales, y compris l'enclos, la commune pourra abandonner les autres trois quarts.

IV. Enfin, si la population de la commune diminue (par des causes fortuites) d'un cinquième, la commune pourra décliner la tenure obligatoire d'un *cinquième* des terres et réduire en proportion ses redevances.

Après neuf ans, tout paysan aura le droit de se démettre de la terre qui lui a été assignée, aux conditions suivantes : *a)* si la commune y consent; *b)* s'il a acquis en propre une terre sise à moins de 15 verstes du lieu de son domicile, et d'une étendue égale au double du maximum de dotation ; *c)* s'il a définitivement racheté son enclos.

dire à un taux qui élève encore du tiers ou de moité le prix du rachat, la capitalisation du revenu foncier se faisant en Russie sur le pied de 8 ou 10 0/0. Cependant une difficulté sérieuse menaçait d'enrayer l'opération, nous voulons parler du manque de ressources des paysans. Le plus grand nombre d'entre eux ne possédaient point le capital nécessaire à l'acquisition de leurs lots de terre. Qu'a fait le gouvernement? Il est intervenu à la manière d'une société de crédit foncier pour faciliter l'opération. Une institution spéciale de crédit, dépendant du gouvernement, a été chargée d'avancer aux paysans la plus grande partie du capital nécessaire au rachat, en hypothéquant cette avance sur la propriété rachetée.

Voici comment les choses se passent:

Les paysans d'un domaine veulent racheter les lots de terre dont ils possèdent l'usufruit, le propriétaire y consent, mais ils n'ont pas d'argent. Que font-ils? Ils s'adressent à la banque de rachat. Supposons que la somme de leurs redevances s'élève à 6,000 roubles. Au taux de 6 0/0, c'est un capital de 100,000 roubles; mais la banque, suivant en cela les errements des sociétés ordinaires de crédit foncier, ne leur avance qu'une partie de la valeur du gage; elle est autorisée à aller jusqu'aux quatre cinquièmes. Elle fournit donc aux paysans 80,000 roubles, hypothéqués sur la terre rachetée. Le surplus, soit 20,000 roubles, plus ou moins selon les stipulations faites de gré à gré entre les deux parties, les paysans doivent le payer directement, au comptant ou à terme, sans l'intermédiaire de la banque. Que si le propriétaire ne veut pas consentir au rachat, les paysans doivent prendre patience; mais si les paysans refusent de racheter, le propriétaire peut les y contraindre; seulement, il est obligé de se contenter dans ce cas de l'avance fournie par la banque, soit des quatre cinquièmes de la redevance capitalisée. Cette avance, sous quelle forme la banque la fait-elle? Non pas sous forme de numéraire, et pour cause. Elle la fait sous forme de certificats ou d'obligations portant intérêt. Les certificats sont nominatifs et ne peuvent être transférés qu'avec les mêmes formalités exigées pour les mutations des propriétés foncières, mais ils peuvent être, au

bout d'un certain délai, convertis en obligations; les obligations sont au porteur, transférables comme les titres de rentes ordinaires, amortissables en trente-sept ans, et portant intérêt à 5 0/0. Pour servir ces intérêts et faire face à cet amortissement, la banque exige des paysans une annuité de 6 0/0 du capital qu'elle leur a avancé, payable pendant 49 ans. Ce qui lui procure amplement de quoi couvrir les frais de son intervention, en lui permettant même de réaliser à la longue un assez joli bénéfice.

Telle est l'économie générale de l'émancipation. L'exécution de cette colossale opération a été confiée à des juges de paix spéciaux, qui ont eu à dresser ou à vérifier les inventaires, à rédiger les chartes, et à veiller en même temps au maintien de l'ordre. Quoique appartenant tous à la noblesse, ces juges de paix, des jeunes gens pour la plupart, se sont montrés impartiaux au point de mériter l'épithète — à la vérité très prodiguée en Russie — de *rouges*, que ne leur ont point épargnée les adversaires secrets ou avoués de l'émancipation. C'est en grande partie à l'activité presque surhumaine qu'ils ont déployée, au tact et à l'esprit de justice dont ils ont fait preuve, que l'on doit attribuer la facilité remarquable avec laquelle s'est opéré le passage du régime ancien au régime nouveau.

Quoique la période de transition entre l'ancien régime et le nouveau ne soit point encore terminée, le gouvernement a voulu constater les changements que l'émancipation a introduits, soit dans la situation des propriétaires ou dans la condition des paysans, soit dans l'état général de l'agriculture, et il a institué dans ce but, au mois de mai 1872, une commission d'enquête. Cette commission a terminé ses travaux au mois d'avril 1873, et elle a publié son rapport avec quatre volumes de documents. Voici l'analyse sommaire des résultats de ses investigations d'après un aperçu qu'en a donné le *Journal de Saint-Pétersbourg*.

1° *Effets de l'émancipation sur la condition des propriétaires.* — Le nouveau régime exigeait avant tout une application de capital sous forme de machines agricoles destinées à économiser le travail qui allait cesser d'être gratuit. Il exigeait aussi la substitution de méthodes de culture moins grossières que celles

dont on avait pu se contenter jusqu'alors, et, par conséquent, des connaissances à la fois scientifiques et pratiques de l'agriculture. Depuis que la question de l'émancipation était agitée, les propriétaires avaient mis en général une grande bonne volonté à s'y préparer sous ce double rapport. Les plus riches avaient fait venir d'Angleterre et des Etats-Unis une foule de machines toutes plus perfectionnées les unes que les autres; malheureusement, parmi ces machines, il y en avait bien peu qui fussent adaptées aux conditions du sol et du climat. Celles même qui s'y adaptaient étaient mises en œuvre par des ouvriers ignorants, ayant d'ailleurs fort peu de goût pour les nouveautés. On était donc obligé d'y renoncer pour en revenir aux outils primitifs et au travail manuel. Un bon nombre de grands propriétaires formèrent ainsi de véritables musées de machines qui auraient été très honorablement placées dans un conservatoire des arts et métiers, mais qui avaient le double défaut de ne pouvoir être utilisées et d'absorber des ressources précieuses. Quant aux connaissances agricoles, elles étaient représentées par une foule d'ouvrages d'agriculture, expédiés régulièrement par les libraires de Leipsig, de Paris ou de Londres, et que l'on exhibait volontiers aux visiteurs étrangers mais dont les feuillets n'étaient pas toujours coupés.

Lorsque arriva l'émancipation, tout ce bagage se trouva plus encombrant qu'utile, et les propriétaires furent réduits pour la plupart à s'en tenir à l'agriculture du servage sans les serfs. Ils les remplacèrent par les salariés, mais la masse des paysans étant lotie de terre, le travail était fréquemment plus demandé qu'offert, surtout au moment de la récolte. Les salaires subissaient des variations énormes. Dans certaines provinces du Midi, lisons-nous dans l'enquête, le prix d'une journée a varié parfois entre 30 copecks (1 fr. 20 c.) et 3 roubles (12 fr.). Ce n'est pas tout. Les serfs s'acquittaient de la corvée sous la menace du bâton; le bâton ayant été mis à la réforme, et l'éducation qui pouvait en tenir lieu ayant été fort négligée, les salariés se montrèrent beaucoup plus zélés à toucher leur rétribution qu'à la gagner. « On les accuse, lisons-nous encore dans le résumé de l'enquête, d'apporter dans l'accomplissement de leurs obligations une négligence et une

paresse excessives, ainsi qu'une grande mauvaise foi dans l'exécution de leurs engagements. On prétend que ce sont eux qui rendent impossible l'emploi d'instruments agricoles perfectionnés et qui empêchent de passer à des procédés de culture moins routiniers. On assure que les cas où des paysans s'engagent à l'avance chez deux ou plusieurs propriétaires, rien que pour toucher des arrhes considérables, ne sont pas rares. Souvent aussi les ouvriers quittent tous simultanément le travail qu'ils se sont engagés à faire et vont chercher ailleurs des occupations plus lucratives, laissant le propriétaire se tirer d'affaire comme il le peut, parfois même au beau milieu de la moisson ou de la fenaison. Les juges de paix sont d'ordinaire trop éloignés pour qu'il y ait moyen de recourir à leur intervention. Quant aux autorités communales, elles se bornent à légaliser les contrats et se refusent obstinément à exercer des mesures coercitives à l'égard des travailleurs récalcitrants. » Toutes ces difficultés, dont ils n'avaient pas même l'idée autrefois, ont eu pour effet naturel de dégoûter les propriétaires de l'exploitation de leurs domaines. Un certain nombre d'entre eux ont cherché à les affermer à la mode occidentale. C'était évidemment le meilleur parti qu'ils pussent prendre ; seulement... il n'y avait pas de fermiers. On commence cependant à en trouver dans les provinces du Midi et de l'Ouest, où l'on cite déjà un grand nombre de propriétés qui sont affermées au moyen de baux à long terme. Le propriétaire se contente, en ce cas, d'un fermage peu élevé, qui va d'un minimum de 3 roubles par dessiatime (la dessiatine équivaut à 1 hectare 1 1/0e) dans les terres pauvres du gouvernement de Minsk, à un maximum de 10 roubles dans les terres noires du gouvernement de Kiew, et même de 14 roubles dans celles de la Bessarabie. Les baux à l'année vont ordinairement au double.

Cependant les affermages à long terme sont encore l'exception, par suite de la rareté des fermiers. Dans une grande partie de l'empire, dans la Grande-Russie notamment, on a même été obligé d'y renoncer après une série d'essais malheureux : les fermiers, ou du moins les individus qui se présentaient comme tels, ne possédaient pour la plupart ni expérience ni capitaux : ils épui-

saient le sol, détérioraient l'inventaire, et réduisaient finalement les propriétaires à leur intenter des procès. En désespoir de cause, ne pouvant ni exploiter eux-mêmes ni trouver de fermiers dignes de ce nom, les propriétaires ont été réduits à morceler leurs domaines et à les donner à bail à l'année, en petits lots, aux paysans. Ceux-ci se gardent naturellement d'améliorer la terre dans de pareilles conditions, ils la cultivent d'après les procédés les plus élémentaires, et l'élévation du prix de ces baux à court terme est loin de compenser la perte résultant de la détérioration du sol. D'autres combinaisons encore ont été essayées par les propriétaires aux abois. Ainsi l'enquête nous apprend qu'un système d'exploitation, dont l'usage est fort répandu, consiste à faire exécuter les travaux des champs à forfait et au moyen de l'outillage et du bétail de service du cultivateur. Tantôt la fourniture des semences est à la charge du propriétaire, tantôt elle est faite par le cultivateur. Celui-ci s'oblige parfois à rentrer la moisson et à exécuter des travaux supplémentaires, tels que le battage du blé ou le fauchage d'un pré. La rétribution consiste en argent ou bien encore dans la concession d'un terrain. Un autre mode d'exploitation usité principalement dans le Midi, c'est le métayage tel qu'il existe encore dans les parties de l'occident de l'Europe, où l'agriculture est demeurée en retard.

Le défaut commun à tous ces expédients auxquels les propriétaires ont été obligés de recourir dans leur détresse, c'est de faire obstacle à tout progrès agricole. Ceux qui avaient espéré que l'émancipation serait le signal de la rénovation de l'agriculture, en rendant cette rénovation indispensable, ont vu s'évanouir leurs espérances ; et, comme il arrive toujours en pareil cas, les déceptions ont amené la mauvaise humeur et le découragement. Mais cet excès est-il plus raisonnable que l'autre ? On pouvait aisément prévoir que l'émancipation, en changeant les conditions de l'exploitation du sol, amènerait une crise temporaire ; il fallait s'y résigner, tout en s'efforçant de rendre cette crise, à peu près inévitable, aussi courte que possible.

2° *Effets de l'émancipation sur la condition des anciens serfs et sur la situation générale de l'agriculture.* — De même que

l'abolition du servage ne pouvait guère manquer de rendre difficile la situation d'un grand nombre de propriétaires, jusqu'à ce qu'ils eussent réussi à adapter leurs exploitations au nouveau régime du travail, on ne pouvait raisonnablement s'attendre à ce qu'elle transformât, du jour au lendemain, une multitude de paysans pauvres et ignorants en une classe de cultivateurs aisés et éclairés ; ni le bien-être ni les lumières ne s'improvisent, ils sont les fruits lents à mûrir du travail associé à l'épargne et d'une culture intellectuelle et morale sainement dirigée; mais peut-être était-il permis d'espérer un progrès plus sensible dans les douze années qui se sont écoulées depuis l'émancipation. La commission constate à regret « que l'abolition du servage n'a pas exercé d'abord, sur la condition économique des paysans, tout le bien qu'on aurait été en droit d'en attendre ». Il s'agit ici du fait général ; est-il besoin d'ajouter que les résultats de l'émancipation n'ont pas été les mêmes partout ? Suivant le rapport de la commission, la culture morale et le genre de vie des paysans ont subi une amélioration sensible dans les provinces du Nord-Ouest, à l'exception toutefois des contrées marécageuses de Pinsk et des rives du Pripet. Dans les provinces du Midi et du Sud-Ouest, l'aisance a augmenté parmi les paysans sans qu'on puisse constater cependant que la culture de leurs terres ait fait des progrès. Dans la population de la Petite-Russie, l'abolition du servage n'a amené ni un degré d'aisance supérieure ni une amélioration sensible de la culture. Dans le reste de l'empire, savoir dans les gouvernements du Nord, de l'Est et du Centre, l'accroissement du bien-être n'est que fort peu sensible, tandis que la culture morale n'a pas fait de progrès ou se trouve même en décadence. On signale enfin, depuis l'émancipation, l'accroissement énorme de la consommation de l'eau-de-vie et les progrès effrayants de l'ivrognerie. Toutefois, à cet égard encore, il y a des différences notables suivant les régions. « Il est juste de dire, lisons-nous dans le résumé du rapport de la commission d'enquête, que les plaintes sur l'augmentation de l'ivrognerie s'adressent principalement aux populations de la Grande-Russie. La tempérance est bien plus grande dans les provinces du Midi ; dans celles de

l'Ouest, ainsi que dans les provinces Baltiques, on ne se plaint pour ainsi dire pas de l'abus des boissons alcooliques. Les données recueillies dans les gouvernements de la Grande-Russie n'en sont que plus affligeantes; l'ivrognerie s'y présente non-seulement comme un vice individuel, mais se lie étroitement à toutes les réjouissances communes et même aux affaires publiques; toute occasion est bonne pour fournir un prétexte à l'abus de l'eau-de-vie; il n'est pas rare de voir les assemblées communales se terminer par de copieuses libations; l'eau-de-vie influe souvent sur les décisions des autorités communales, et il arrive même que la peine infligée par les administrateurs communaux consiste dans l'obligation imposée au coupable de régaler ses juges. Des faits pareils ne peuvent guère être considérés autrement que comme le symptôme d'une profonde démoralisation. »

Ajoutons que ces faits ne sont pas accueillis sans une certaine joie par les vieux adversaires de l'émancipation. Cependant est-ce à l'émancipation même qu'il faut en attribuer toute la responsabilité ? Si la condition matérielle du paysan ne s'est pas améliorée autant qu'on aurait pu le souhaiter, s'il ne cultive pas mieux sa terre, s'il est demeuré aussi ignorant et s'il boit davantage, est-ce parce qu'il est devenu plus libre? Ce serait se hâter beaucoup trop que de l'affirmer. D'abord, s'il est affranchi de la tutelle seigneuriale, s'il est même en train de devenir propriétaire, il n'est pas pour cela devenu libre, et ses charges, au lieu de diminuer, n'ont pas cessé de s'accroître depuis l'émancipation. La commune primitive, le mir, n'a pas cessé d'exister en Russie, et c'est cette commune de paysans qui a été émancipée et dotée plutôt que le paysan lui-même. C'est à la commune qu'ont été concédés les lots détachés des terres seigneuriales, et, ces lots, la commune continue à les répartir entre ses membres, suivant la méthode usitée au temps du servage. Les terres ne peuvent être partagées de manière à former des propriétés individuelles que si les deux tiers des membres de la commune sont d'accord pour y consentir, et jusqu'à présent ces partages sont demeurés l'exception. L'exploitation du domaine rural occupé par les paysans continue donc à se faire exactement comme elle se faisait au temps du servage.

Quant au paysan lui-même, il est rivé à la commune dont il ne peut se détacher, au moins jusqu'à ce qu'il ait payé sa part des terres rachetées : en attendant, il n'a guère fait autre chose que d'échanger la tutelle du seigneur contre celle de la commune. Celle-ci vaut-elle mieux que celle-là? Les peintures que font les observateurs les plus impartiaux de l'administration et surtout de la justice communales autorisent à en douter. Les places de *startchinas* (maires) et de *starostas* (anciens) sont briguées avec une ardeur singulière, et on prétend que ces « intendants du peuple » ne se montrent pas plus incorruptibles que ne l'étaient les intendants des seigneurs. Quant à la justice, on a vu plus haut le rôle que joue l'eau-de-vie dans les délibérations et les jugements des tribunaux des communes. Encore si les charges du paysan avaient diminué ! mais elles ont plutôt augmenté. S'il ne fournit plus au seigneur la corvée ou la redevance, en revanche il est obligé de payer pendant quarante-neuf ans, — et il n'y en a que douze d'écoulés, — sa quote-part de l'indemnité de rachat, équivalant à la corvée ou à la redevance annuelle avec l'amortissement en sus. D'un autre côté, la commune émancipée a naturellement augmenté ses dépenses. D'après les évaluations de la commission d'enquête, les taxes communales s'élèvent aujourd'hui au total véritablement énorme de 30 millions de roubles, et elles varient, selon les communes, de 31 copecks (1 fr. 24 c.) à 2 roubles 93 (11 fr. 72 c.) par tête, sans compter, bien entendu, ce que les exactions et les malversations des *starostas*, des *startchinas*, des petits ou des grands *tchinovniks* (employés) peuvent y ajouter. Les taxes provinciales ont suivi une progression analogue, les impôts de l'Etat proprement dits n'ont pas diminué, et les uns comme les autres continuent de peser presque exclusivement sur les paysans. La commission d'enquête, évaluant en effet à une somme totale de 208 millions de roubles (832 millions de francs) la somme des impôts, charges et redevances de toute nature, y compris les paiements du rachat que supporte l'agriculture, fait la remarque que sur cette somme il n'y a que 13 millions environ qui grèvent les terres des propriétaires, tandis que 195 millions sont à la charge des paysans ; elle ajoute qu'il n'y a qu'un petit

nombre de localités où le revenu des lots concédés aux paysans soit en état de couvrir les charges qui pèsent sur eux : on cite même des régions où les charges sont quatre ou cinq fois plus considérables que le reveuu des lots. Dans ces conditions, le sort du paysan émancipé n'est guère plus enviable que ne l'était celui du serf, et l'on conçoit jusqu'à un certain point qu'il recoure à l'eau-de-vie comme à un dérivatif des difficultés et des soucis qui l'accablent.

L'agriculture n'a pas manqué de se ressentir de l'état de gêne où propriétaires et paysans se sont trouvés depuis l'émancipation. La production des céréales ne s'est développée qu'avec une extrême lenteur; un tableau dressé par les soins de la commission atteste, par exemple, qu'elle avait progressé de 1840 à 1847 plus qu'elle ne l'a fait de 1863 à 1870; nous voyons dans un autre tableau que la récolte moyenne par dessiatine (1 hectare 1/10e) continue à rester inférieure en Russie à ce qu'elle est dans la plupart des autres pays. Elle n'est que de 4 tchetverts 1/2 (le tchetvert équivaut à 2.9 hectolitre) par dessiatine, tandis qu'elle s'élève aux États-Unis à 8.8, en Autriche à 9.5, en France et en Prusse à 11.4, enfin en Angleterre, grâce au merveilleux essor que la liberté du commerce a imprimé au progrès agricole, à 33.9. Enfin, pendant plusieurs années, les récoltes ont été généralement médiocres, et, dans certains gouvernements de l'Est, tout à fait mauvaises.

L'élève du bétail, quoique stimulé par la hausse croissante des prix, se développe moins encore que la production des céréales; à cet égard, toutefois, aucun changement marqué ne s'est produit depuis l'émancipation : la situation était mauvaise avant, elle est restée mauvaise après. En 1851, la Russie possédait 20,962,000 bêtes bovines; en 1871, elle en avait 21,604,000; le nombre des moutons et des porcs s'est augmenté davantage, en revanche l'effectif de l'espèce chevaline a diminué : de 16,155,000 têtes en 1851, il est descendu à 15.542,000 en 1871. Parmi les causes que la commission assigne à cette stagnation ou à cette diminution de la production du gros bétail, nous nous bornerons à noter « la gêne des propriétaires, » l'insuffisance des pâturages alloués aux paysans dans un certain nombre de gouvernements, et la responsabilité

solidaire des membres de la commune devant l'impôt. Les paysans aisés se refusent à élever des bestiaux dans la crainte qu'on ne les saisisse pour couvrir le déficit provenant de l'insolvabilité de leurs voisins. Enfin, une autre branche importante de l'économie rurale a sérieusement souffert depuis l'émancipation; nous voulons parler des forêts. La « gêne des propriétaires » doit encore être citée ici en première ligne parmi les causes qui ont multiplié les déboisements, « au point, dit la commission, de produire dans quelques contrées de fâcheux changements climatériques ».

Tel a été le revers de la médaille de l'émancipation; la commission d'enquête, c'est une justice à lui rendre, n'a entrepris ni de dissimuler le mal, ni de l'exagérer; elle paraît s'être acquittée de sa tâche sans parti pris et avec une parfaite indépendance.

Voici enfin d'après l'*Annuaire des finances russes* de M. Vessélovsky (1876, 5e année), quel était au 1er janvier 1875 l'état de l'opération du rachat des terres par les paysans.

84,718 opérations de rachat avaient été effectuées, 59,697 à la réquisition des propriétaires et des établissements de crédit et 25,021 à l'amiable entre les propriétaires et les paysans. Elles avaient eu pour résultat d'attribuer à 7,229,874 paysans une étendue totale de 25,662,562 dessiatines de terre. Le montant total des prêts effectués aux paysans pour ce rachat s'élevait à 665,308,672 roubles argent. Les annuités à percevoir en 1874, étaient fixées à 40,095,764 roubles, auxquels venaient s'ajouter 15,938,719 roubles d'arriéré, soit un total de recouvrements exigibles de 56,034,483 roubles, lourde charge si l'on songe qu'elle s'ajoute au montant des impôts ordinaires qui pèsent principalement sur la classe agricole. D'un autre côté, sur les 665 millions de roubles qui constituent la dette des paysans pour les terres qu'ils ont acquises, les propriétaires à leur tour doivent encore 283,510,000 roubles aux anciens établissements de crédit de la couronne, en liquidation, en sorte que leur situation est loin d'être brillante.

En revanche, le développement rapide des voies de communication et les progrès incessants du commerce extérieur, sans oublier non plus la réforme des institutions administratives et judi-

ciaires ont contribué à améliorer d'une manière sensible la condition de toutes les classes de la population, en y comprenant celles dont les intérêts se trouvent engagés directement dans l'émancipation. Combien ne doit-on pas regretter qu'une guerre suscitée par des passions plus généreuses que prévoyantes, soit venue ajouter ses difficultés et ses périls à ceux de cette grande mais laborieuse entreprise de régénération économique et sociale!

TABLE

DEDICACE V

PRÉFACE VII

PREMIÈRE LETTRE

DE BRUXELLES A KŒNIGSBERG 1

Les passeports. — Berlin. — Le tarif des voitures. — La Chambre des députés. — Le budget de la guerre. — Station de Kreuz.

DEUXIÈME LETTRE

DE KŒNIGSBERG A SAINT-PÉTERSBOURG 11

La *Schnell-post*. — Les Circassiennes du Nord. — La douane. — Le passage du Niemen. — Kovno. — Les juifs polonais. — Le *Padaroshna*. — Le grand *Saint Rouble*. — Le *Yamschik*. — Les chemins de fer français en Russie. — Saint-Pétersbourg.

TROISIÈME LETTRE

MOSCOU 25

Saint-Pétersbourg. — Les traîneaux et les *Istvoschicks*. — Le mouvement des esprits. — Panorama de Moscou. — Les établissements de thé. — Les orgues et les horloges à musique. — Les tableaux vivants.

ONZIÈME LETTRE

LA POLICE ET LA BUREAUCRATIE............. 207

Odessa. — Le pavage, l'éclairage et la police. — L'excès d'administration. — Le commerce des libertés. — Clientèle gratuite et clientèle payante. — La liberté du vol. — Les voleurs *assurés*. — Le Russe est-il naturellement voleur? — Le *tchin*. — Centralisation et décentralisation. — Réglementation et liberté. — Les établissements publics d'Odessa. — Comment les canons protégent un port de commerce. — La synagogue. — Les Polonais. — La beauté des femmes d'Odessa et le principe de l'Unité.

DOUZIÈME LETTRE

LA CRIMÉE.. 239

La traversée. — Eupatoria. — La propriété féminine. Ses avantages. — Que la claustration est une conséséquence nécessaire de l'appropriation de la femme. — La femme est-elle mûre pour la liberté? — Scepticisme des Mahométans à cet égard. — La synagogue des Kharaïms. — Un propriétaire féroce. — Sébastopol. — La tour Malakoff. — Les blindages. — L'assaut. — La fosse commune. — Le commerce des projectiles. — Excursion à Batchi-Saraï. — Un pomeschik jardiner. — Une ville tartare. — Le palais des Khans. — La vallée de Kharaless. — Un mourzat hospitalier. — Mangoub-Kalé. — Un paysage de Titans. — Un souper tartare. — La vallée de Baidar. — La côte méridionale. — Le Jardin de Nikita. — La cave de Magareff. — Les vins de Crimée. — L'émigration tartare. — Les *stàtuts de Khasarie*. — Un rêve d'économiste.

TREIZIÈME LETTRE

L'ABOLITION DU SERVAGE...................... 275

Statistique de l'Empire russe. — Distribution de la population. — État d'infériorité de la production agricole. — Causes de cette infériorité. — Le servage

ou monopole du travail. — En quoi consiste le servage. — Serfs à la corvée. — Serfs à l'obrok. — Les *dvorovies.* — Le *tiaglo.* — Les communes de la grande Russie. — Résultats économiques du servage. — État de l'opinion sur cette question. — Appréhensions que l'abolition du servage inspire, au double point de vue de l'avenir des propriétaires et des paysans. — La commission de rédaction du projet d'émancipation des serfs. — Ses travaux.

QUATORZIÈME LETTRE

LES AUTRES RÉFORMES........................ 311

La politique de compression et de prohibition en Russie. — Échec éclatant qu'elle a subi. — Ce qu'il en faut conclure. — Les écoles en présence, les réglementaires, les socialistes, les économistes, l'école historique. — Les impôts à transformer, la capitation, le monopole des eaux-de-vie, le recrutement. — L'absence de chauvinisme en Russie. — Cause réelle et cause apparente de la dépréciation des billets de crédit. — La liquidation en retard de la guerre d'Orient. — La rupture de la balance commerciale. — Comment le crédit forcé fait obstacle au développement du crédit libre. — La liquidation des banques de la couronne. — Les associations industrielles et commerciales. — Comment il se fait que les Russes ne soient mûrs ni pour la liberté du crédit, ni pour la liberté d'association, ni pour la liberté du commerce.

QUINZIÈME LETTRE

LE RETOUR................................ 349

Les passeports. — La poste aux lettres. — Départ d'Odessa. — Le *Tauris* et ses passagers. — Les pèlerins russes en Terre-Sainte. — Le commis-voyageur international. — Le Bosphore. — Panorama de Constantinople. — La place Tophané. — L'*Hôtel de l'Empire ottoman.* — Comment se payent les traites à Constantinople. — Le bureau des Messageries Impériales. — Le pont de la Corne-d'Or. — L'Atmeïdan et le massacre des Janissaires. — Le bazar. — Le petit champ des morts de Pera et la musique de Verdi. — Le vieux sérail. — La mosquée de Sainte-Sophie. — Les conservateurs des monuments publics en Turquie. — Les mosquées servant de

banques de dépôts. — Un bain turc. — Aventure effrayante. — Pericli. — Buyukdéré. — Situation de la Turquie. — Pourquoi le malade agonise. — Le sultan Abdul Medjid. — La mer de Marmara. — Les Dardanelles. — Les tombeaux d'Achille et d'Hector. — Le Pirée. — L'Acropolis d'Athènes. — Comment on pratique en Grèce le gouvernement représentatif et les institutions libérales. — Fonction électorale des brigands. — Comment les Arméniens font leur éducation. — Messine. — Le roi Bomba et Garibaldi. — Retour à Bruxelles.

APPENDICE 381

FIN DE LA TABLE

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur de la Société des Gens de lettres,
RUE DE LAFAYETTE, 61.